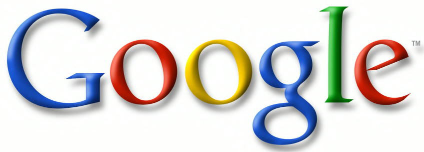
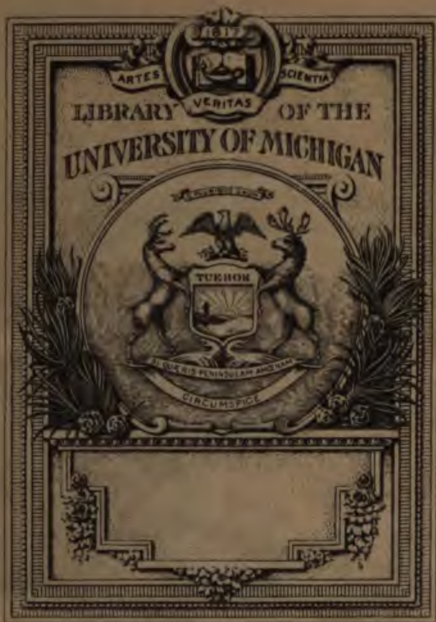
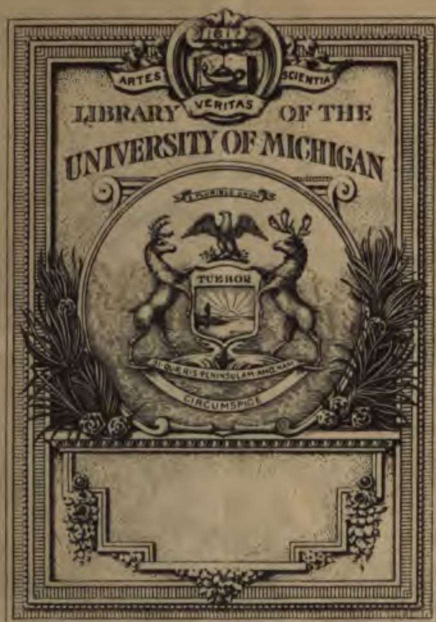



426
8


1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE


1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

LES HOMMES

ET LES MŒURS

AUX ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE.

[redacted]

LES HOMMES

ET

LES MŒURS

AUX ÉTATS-UNIS;

PAR

Thomas
LE COLONEL HAMILTON.

TOME PREMIER.

BRUXELLES,
A. PEETERS, LIBRAIRE;
LEIPZIG,
ALLGEMEINE NIEDERLANDISCHE BUCHHANDLUNG.

1834.

A M. W. WOLRYCHE WHITMORE,

ESQ. M. P.

Mon cher Whitmore,

Je vous dédie cet ouvrage; votre conduite, comme homme politique, a toujours été ferme et sans reproche, et personne n'a porté dans l'exercice de ses fonctions publiques un esprit moins faussé par les préjugés et plus philosophiquement jaloux d'arriver à la vérité. Ne vous mêlant jamais des haines de parti, et ne descendant *pas à ces* basses menées par les*quelles on achète une* popularité d'un moment, en

se couvrant de mépris, vous vous êtes sagement contenté de mériter l'estime de vos concitoyens, en défendant leurs intérêts avec un zèle éclairé et une persévérance inébranlable.

Si j'eusse cru qu'en écrivant sur les États-Unis, un motif quelconque eût pu m'influencer et ternir la pureté de mes intentions, vous seriez la dernière personne à laquelle j'eusse voulu en appeler. Qui, plus que vous, est en état d'examiner sévèrement les propositions que j'avance, d'écarter de la vérité les nuages du sophisme et de la déclamation. C'est donc en témoignage de ma sincère estime, que je joins ici votre nom au livre que je publie. Vous y trouverez les vues d'un observateur indépendant; l'examen les a mûries, et je les offre au public avec cette confiance de l'écrivain qui prétend exercer quelqu'influence sur l'opinion.

Ce n'est qu'un an après mon retour, que je me décidai à publier mes observations sur les États-Unis. Il ne manque pas de voyages dans l'Amérique; et c'est avec peine que je me suis déterminé à mettre au jour des opinions qui ne pouvaient être regardées que comme offensantes pour un peuple dont je n'oublierai jamais l'hospitalité. J'aurais peut-être mieux fait de garder le silence, et de consacrer ces heures de paresse et d'oisiveté qui se rencontrent dans la vie de l'homme du monde, à une littérature plus légère, qui, sans être plus attachante, eût été mieux en har-

monie avec les goûts et les habitudes de l'auteur.

Mais, quand je vis que les institutions américaines étaient publiquement prônées dans le parlement réformé; qu'on les présentait comme des modèles pour la législation anglaise; que les bavards qui débitaient ces erreurs étaient écoutés avec patience, même avec admiration, lorsque le ridicule seul eût dû les accueillir; j'ai cru qu'il manquait un autre ouvrage sur l'Amérique, et j'ai entrepris une tâche que des considérations d'un ordre inférieur m'avaient fait abandonner.

Je ne prétends pas dire jusqu'à quel point j'ai été influencé, en écrivant sur les États-Unis, par les préjugés naturels à un Anglais. Qui peut se flatter de s'être entièrement dégagé des habitudes de l'éducation et de l'enfance, et d'avoir échappé à toutes ces préoccupations secrètes qui envahissent le jugement des hommes les plus sages.

Mais, à part ces nécessités et ces influences connues, je crois m'être délivré de tout ce qui pouvait me faire porter un faux jugement sur la condition morale et sociale des Américains. J'ai visité leur pays sans antipathies; et je ne doute pas que vous ne me rendiez la justice de dire que mes sentimens politiques n'ont jamais pu faire penser que je porterais un regard prévenu sur leur gouvernement. J'ai été reçu dans les États-Unis avec bienveillance; j'y ai rencontré des personnes pour lesquelles je conserverai tou-

jours la plus profonde estime, et qui ont rendu mon séjour tout à la fois utile et agréable. Je n'étais pas sorti d'Angleterre avec les idées d'un visionnaire et d'un enthousiaste mécontent; je n'y suis donc pas revenu trompé dans mon attente et dans mes espérances. Il y a long-temps que j'ai abdiqué toutes les prétentions ambitieuses de ce monde; je ne suis lié à aucun parti, et soumis à aucune opinion; j'ai visité plusieurs contrées, et je crois pouvoir réclamer les priviléges de tous les voyageurs.

Je laisse donc aux autres le soin de rechercher si un esprit de parti quelconque a pu me porter à déverser injustement le blâme sur les manières, les mœurs et les institutions d'un peuple, si intimement lié au peuple anglais par des intérêts présens et une commune origine.

On a souvent répété que les narrations des voyageurs étaient nécessairement mensongères; je l'admets; et je demande seulement qu'on me traite le plus favorablement possible. Le voyageur, dans ses observations, est généralement forcé de ne saisir que ces bagages futiles et légers qui flottent sur la surface de la société; il ne peut pénétrer dans ses trésors cachés. Ses sources d'information ne sont pas des plus sûres, et il ne peut que s'en rapporter à une expérience imparfaite. La plus grande partie des faits qu'il raconte ne repose que sur le témoignage d'autrui. *Dans l'usage ordinaire* de la vie, les hommes ne

peuvent choisir leurs mots avec cette scrupuleuse précision qu'on y apporte dans le silence du cabinet. Les détails sont, pour ainsi dire, donnés *en l'air* et répétés ensuite sans exactitude. Les événemens prennent les couleurs et les formes que leur imposent les caprices du narrateur; les petites circonstances sont omises ou défigurées par une trop grande importance[1], et l'infatigable fabrique des mensonges poursuit son œuvre.

Quant aux erreurs qui, comme je le crains, m'échapperont comme aux autres, je ne prétends pas qu'on me les pardonne; et, quelle que soit l'imperfection de mon œuvre, je la présente au monde sans demander grâce; car il me semble qu'un livre qui a besoin d'apologie, en est rarement digne.

Je suis, etc. T. H.

Rydal, 8 juillet 1833.

LES HOMMES

ET LES MŒURS

AUX ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

—

Voyage à New-York. — A bord. — M. Burke. — Sandyhook. — Description. — Arrivée à New-York. — Première impression. — La douane. — Enseignes. — — Taverne de Niblo. — Dîner.

Je m'embarquai le 16 octobre, avec le capitaine Bonnet, sur *New-York*, paquebot américain qui partait pour la ville du même nom. Il y avait à bord vingt-six passagers, et quoique tout fût disposé pour leur plus grande commodité, la chambre, comme on devait s'y attendre, était passablement encombrée. Notre société se composait de quinze ou seize Américains, cinq ou six de mes compatriotes, trois Anglais, *un Suisse et un Français*. Malgré cet assemblage tant

soit peu hétérogène, la plus parfaite harmonie régnait parmi nous. J'ai surtout à me louer en particulier des attentions que me prodiguèrent tous mes compagnons de voyage, au point que je sentis pour quelques-uns d'entre eux une telle amitié, que je voyais arriver avec peine le terme d'un voyage qui devait sans doute interrompre pendant long-temps nos relations d'intimité. Les tribulations d'un voyage de mer ont offert bien des sujets aux poètes et aux peintres. Considéré sous son rapport brillant, ce voyage est un emprisonnement ennuyeux et insupportable, pendant lequel le malheureux prisonnier passe des semaines et des mois dans l'atmosphère corrompue d'un réduit où l'on s'entasse, ou dans une espèce de cercueil qui lui sert de lit. Quelle situation pour un homme plein de vigueur et de santé ! Là viennent l'assiéger tous les maux les plus affligeans de l'humanité, anéantissement du corps et de l'esprit, perturbation de toute notre pauvre machine, accompagnée d'accidens affreux qui bientôt métamorphosent l'homme le plus favorisé de la nature en un objet de dégoût pour lui-même et les autres.

Tels sont les plaisirs qui attendent l'homme de terre que sa mauvaise étoile pousse à parcourir les mers. Les marins sont un peu moins à plaindre. Habitués à la vie d'un vaisseau, ils sont exempts de quelques-unes de ces souffrances, et complètement endurcis à celles qui nous paraissent les plus désagréables. Cependant comme leur boîte de Pandore est encore amplement pourvue de maux, ceux qui en échappent ne sauraient l'épuiser; et je doute que l'enthousiasme du marin le plus ardent l'ait jamais fasciné au point *de changer en paradis* cet horrible enfer. Cependant

je dois avouer qu'à bord du *New-York* nous n'avons jamais eu à souffrir que des élémens. Les dispositions les plus commodes avaient été prises; on n'avait rien négligé pour contribuer au bien-être des passagers, et nous avions pour capitaine un homme qui n'avait rien de cette rudesse et de cette violence qui caractérisent ordinairement le marin. Il est vrai que M. Bonnet joignait à une grande habileté dans son art une instruction très-étendue, et j'appris, non sans orgueil, qu'il avait reçu son éducation maritime en Angleterre. Enfin le soin qu'il prenait de nous être agréable lui mérita la reconnaissance de tout le monde, et je suis heureux de déclarer que je lui dois bien des renseignemens importans sur le pays que je me disposais à visiter.

Il se trouvait parmi les passagers des gens dont l'originalité contribua à égayer la monotonie du voyage. Le plus remarquable était un coiffeur de Birmingham retiré, et vivant dans l'ignorance de tout ce qui n'avait pas rapport à la perruque. Marié depuis peu à une jeune femme, il s'était embarqué, formant le projet romanesque d'aller s'établir dans quelque joli ermitage au milieu des bois d'Amérique. Cette femme était passable; mais s'efforçant, sans s'en douter, de diminuer le pouvoir de ses charmes, elle passa le temps de la traversée à s'affubler de perruques de toutes sortes et de toutes couleurs, ce qui, à la vérité, excita l'étonnement plutôt que l'admiration des passagers. Les soupirs et les baisers amoureux de ce couple intéressant, quoique sanctifiés par le flambeau de l'hymen, devinrent tellement insipides *pour les autres*, que les femmes résolurent de s'en

plaindre. Une requête leur fut donc adressée : on les supplia de vouloir bien réserver leurs démonstrations de tendresse pour l'intimité de leur cabane. Je citerai aussi maître Burke, plus connu sous le titre du *Roscius irlandais*. Accompagné de son père et d'un maître de musique français, il traversait l'Atlantique pour aller exploiter son talent sur un nouveau théâtre. Quoique peu disposé à admirer ces génies précoces, qui pour la plupart sont prônés pendant un ou deux ans et deviennent ensuite des hommes très-ordinaires, je crois qu'il est impossible de ne pas regarder Burke comme un enfant prodigieux. Quoiqu'à peine âgé de onze ans, il était déjà savant musicien et jouait du violon avec le goût et l'aplomb d'un premier talent. Il avait de plus une intelligence capable d'atteindre aux sciences les plus abstraites. Son amabilité et ses prévenances le rendirent le favori de tout le monde. Quand à la fin du voyage, nous fûmes obligés de nous disperser, cet enfant nous quitta, emportant avec lui les vœux que nous formions tous pour qu'il échappât aux séductions et aux dangers inséparables de la profession à laquelle il se vouait de si bonne heure.

Partis de Liverpool à une heure, nous ne tardâmes pas à nous éloigner des côtes de Mersey. Le jour suivant, nous nous trouvâmes en face des rochers de Tuskar, et deux jours de marche nous mirent heureusement dans l'Atlantique ; les imposantes montagnes des côtes de l'Irlande disparurent, et nous nous élançâmes dans ce vaste désert des mers. Pendant la première semaine, tout nous favorisa. Le vent, quoique modéré, était bon, et le *New-York*, renommé *pour la célérité* de sa marche, franchissait légèrement

la distance, toutes voiles déployées. Mais notre bonne fortune nous abandonna dès le septième jour. Les vents s'élevèrent avec violence et nous devinrent contraires, et les progrès que nous fîmes dans la quinzaine suivante furent lents en comparaison de ceux des premiers jours. Le mal de mer s'empara d'une partie de notre société. Cet espoir d'un passage rapide, que nous avions fondé sur notre bonheur d'un moment, s'évanouit, et il fallut bien, comme souvent dans la vie, renoncer à contre-cœur à nos plus chères espérances.

Nous étions à cinq cents milles, du côté de l'est, des bancs de Newfoundland, lorsque, le vingt-troisième jour, un vent favorable vint ranimer nos esprits. C'est alors que le *New-York* nous prouva incontestablement qu'il n'était pas au-dessous de sa grande renommée. Nous parcourûmes quinze cents milles les six jours suivans, et dans la soirée du vingt-huitième, nous avions passé le Sandy-Hook, qui forme l'entrée de la baie de New-York. Là de nouveaux contre-temps nous attendaient encore. Presque au port, les progrès de notre navigation furent arrêtés pendant quatre jours par un épais brouillard. Ces quatre jours sont les plus mortels que j'aie jamais passés. Le soleil, la lune, les étoiles, la terre, l'Océan, tout avait disparu sous cette vapeur impénétrable; et le vaisseau ne pouvait se mouvoir en sûreté qu'en ayant continuellement recours à la sonde. L'air que nous respirions semblait un élément plus lourd; nous nous sentions comme subitement frappés d'aveuglement; on aurait dit que nous nous retrouvions dans ce chaos qui remplissait l'espace avant la création du

monde. L'effet que ce brouillard produisit sur nous était vraiment remarquable. La gaîté disparut; on devint triste et morose; la conversation languit, et cette mutuelle indulgence que nous avions eue jusqu'alors les uns pour les autres s'affaiblit d'une manière sensible. Nous étions au bout de notre patience lorsqu'il s'opéra un changement favorable. Dans la matinée du 17 novembre, le brouillard s'entr'ouvrit tout-à-coup comme un rideau, et nous permit de contempler avec ravissement les côtes du New-Jersey. Vers le soir, nous reçûmes la visite du pilote et de plusieurs bateaux envoyés par les directeurs des gazettes de New-York, empressés de recueillir les nouvelles. Rien n'était plus divertissant que de voir l'avidité avec laquelle les visiteurs et les voyageurs s'interrogeaient mutuellement. Des questions sans nombre furent échangées sur la politique, les marchandises, les chargemens, les consignations, le fret, les banqueroutes, le blé, le coton, les constitutions, etc.; et quoique dans cette occasion, comme toujours, l'intérêt personnel se manifestât de part et d'autre, cependant j'étais frappé du désir que chacun témoignait de se rendre utile l'un à l'autre. Tous semblaient prendre plaisir à s'étendre sur les détails les plus profitables aux questionneurs. Ici rien de ce laconisme taciturne et bizarre qui distingue les Anglais dans ce genre de communication. Personne cependant ne sembla prendre la peine de donner une intelligence complète des faits, ni de resserrer ses communications dans des limites telles qu'il pût s'assurer *en retour des* renseignemens dignes de sa curiosité.

Nous passâmes Sandy-Hook de nuit, et en nous

promenant le matin sur le pont, nous fûmes témoins de la plus belle perspective qu'on puisse imaginer. Nous étions dans les passes. D'un côté, nous apercevions *Long-Island;* de l'autre, *Staten-Island,* pays gracieusement ondulé; des montagnes couvertes de bois entrecoupés de villages et de chaumières; puis, au loin, New-York s'élevant majestueusement dans son île, au milieu d'une forêt de mâts.

Tels sont les traits qui nous frappèrent le plus en arrivant. Jamais une matinée plus belle ne brilla dans les cieux. Des flots de lumière éclairaient ce magnifique paysage, et nous éblouissaient d'autant plus que nous sortions de cet épais brouillard. Cependant je trouve que la ville de New-York, vue de la baie, n'a rien de remarquable; mais elle ne contribue pas moins à embellir les lieux qui l'entourent. La ville, bâtie à l'extrémité sud de l'île, s'élargit à mesure qu'elle s'éloigne du triangle. Elle s'étend le long des bords de l'Hudson et de la rivière de l'Est aussi loin que l'œil peut l'atteindre. Sur la droite se découvrent les hauteurs de Brook-Lyn, qui forment une partie de *Long-Island;* à gauche, les rivages boisés du New-Jersey bornent la vue. Quels que soient les défauts et les beautés pittoresques de New-York, il est impossible de rencontrer une ville mieux située pour le commerce. Ses communications avec l'Océan ne sont interrompues à aucune époque de l'année, et cette belle rivière navigable, qui, en parcourant un espace de deux cents milles, baigne l'intérieur du pays déjà fertile, lui offre encore des avantages naturels peu ordinaires. New-York n'a pas encore atteint la supériorité à laquelle *elle peut aspirer;* mais je crois que sa popula-

tion et l'étendue de son commerce la mettent au-dessus de toutes les autres villes des États-Unis. A mesure que nous approchions du quai, la vue s'animait; le port était plus couvert d'un grand nombre de bateaux à vapeur et d'embarcations de toute sorte. Les craquemens des machines, les cris du rivage, commençaient à nous donner une idée du mouvement et de l'activité de cette ville. Le vaisseau jeta l'ancre à midi, et je me trouvai une demi-heure après à l'hôtel Bunker, qu'on m'avait fortement recommandé. Un jeune Américain m'y accompagna, me présenta à l'hôte, qui, après m'avoir gratifié d'une ennuyeuse conversation, m'apporta son registre, sur lequel j'inscrivis mes nom, prénoms et position sociale. Cette formalité remplie, un nègre eut ordre de placer dans ma chambre le peu d'effets qu'on me permit d'apporter du vaisseau, et je fus libre de courir çà et là pour satisfaire ma première curiosité. Le voyageur qui visite une ville étrangère, l'Anglais surtout, s'attend toujours à voir les objets qui se présentent à lui empreints d'une teinte de barbarie. La ville même de New-York ne saurait détruire ce préjugé. Cependant ses habitans se rapprochent certainement plus des Anglais que ceux d'aucune autre ville de l'Europe; et sans la multitude de ces nègres et de ces gens de couleur qu'on rencontre à chaque pas, le voyageur oublierait facilement que le vaste Océan le sépare de la Grande-Bretagne. La classe riche a généralement adopté les modes de Paris et de Londres; les goûts et les coutumes des gens du peuple, autant qu'on *peut en juger*, rappellent toujours les pays d'où ils *viennent. Il est* vrai que ces différentes nuances ne

peuvent guère être saisies au premier coup d'œil; on est seulement frappé du peu de rapport qui existe entre les habitans de New-York et les Anglais, pour la tournure et les manières. Ils n'ont rien de cette physionomie ouverte, de cette démarche fière qui se fait remarquer parmi nous. Leur personne est en général grêle et sans dignité. La lenteur avec laquelle ils s'expriment, les sons nasillards qu'ils font entendre sont loin d'être agréables, et me paraissent tout-à-fait contraires aux règles de l'harmonie.

Ces observations sur les habitans peuvent encore s'appliquer à la ville elle-même. Ce mélange perpétuel de maisons de briques et de bois ne ressemble à rien de ce qu'on voit en Europe. Des habitans de New-York peignent encore leurs maisons en couleurs brillantes, selon l'usage de leurs ancêtres les Hollandais, ce qui est d'un effet agréable, et répand un air de gaîté et de clarté qu'on ne saurait produire par aucun autre moyen. Le manque de solidité et de régularité dans la structure des rues les plus belles est le défaut principal qui frappe l'observateur. Leurs maisons les mieux bâties se trouvent souvent à côté d'une simple chaumière et d'un tas de masures qui détruisent complètement l'effet général. Cependant New-York est une ville agréable; elle nage pour ainsi dire dans les affaires commerciales, et ses murs peuvent à peine contenir la multitude de ceux qui emploient toutes leurs capacités à ramasser de l'argent. Telle est la première impression que New-York fit sur moi. Après avoir visité à la hâte les rues principales, *mon obligeant* compagnon me conduisit à la *douane, afin de me* procurer la permission de débar-

quer tout mon bagage. Je fus passablement surpris de voir que, dans un pays républicain, les formalités observées en pareil cas étaient plus vexatoires encore qu'en Angleterre. A New-York, on commence par vous faire jurer que vous avez désigné avec exactitude tous les objets contenus dans votre malle, ce qui n'empêche pas les douaniers d'y faire, comme partout, une recherche minutieuse. Je conviens de la nécessité de ces visites, tout ennuyeuses qu'elles sont; mais ne vous semble-t-il pas qu'ils se moquent de vous d'une manière insultante en exigeant un serment dont ils ne tiennent aucun compte. Le proverbe dit que *Jupiter se rit des sermens de l'amour;* si en Amérique ceux de la douane n'ont pas plus de valeur, il vaudrait mieux abolir un usage non-seulement immoral, mais encore impuissant à réprimer la fraude. Jamais, dans aucun pays de l'Europe, on n'a vu exiger le serment dans les cas où il n'était pas reçu comme preuve suffisante des faits avancés. Il est difficile de deviner pourquoi, sous un gouvernement populaire, on a mis en vigueur un usage aussi arbitraire.

Tous les voyageurs en général sont portés à censurer avec aigreur les réglemens de la douane. Au fait, rien n'est plus capable de pousser à bout le caractère le plus doux que cette cérémonie désagréable qui vous oblige à voir tous vos effets bouleversés par les mains grossières d'un homme à gages. La raison a beau vous dire que cette impertinente perquisition est de toute justice; que ce privilége est réciproque entre toutes les nations, qu'on ne saurait priver du droit de *défendre l'entrée* des produits des manufactures étrangères, *ou d'y attacher* les conditions d'importations

qu'elles jugent convenables, il n'en est pas moins vrai que cette opération excitera toujours l'indignation, parce qu'elle semble rabaisser le caractère national.

Il est impossible, sans un effort surnaturel d'imagination, de voir dans cet homme du commun le représentant de la majesté de la loi. Quels que soient les milliers d'objections raisonnables qu'on puisse me faire à cet égard, je ne pourrai m'empêcher de considérer comme une tyrannie particulière et illégale la rigidité avec laquelle ces gens visitent notre sac de nuit, et fouillent jusque dans la boîte de nos rasoirs. J'évite donc toujours de me trouver présent à la cérémonie, et dans cette occasion, après avoir donné l'ordre à mon domestique de surveiller l'inspection et de porter mon bagage à l'hôtel, je priai de nouveau quelques-uns de mes amis américains de me conduire dans la ville pour y faire de nouvelles remarques. J'aperçus en passant des enseignes qui me parurent très-bizarres, telles que celles-ci : *Marchandises sèches*. Comme je ne comprenais pas trop la signification de ces mots, mes compagnons m'apprirent qu'ils ne s'appliquaient qu'aux objets de lin, de soie et de coton. *Fabrique de cercueils :* voilà qui s'explique clairement ; dans tous les cas, la vue d'une vingtaine de ces meubles lugubres et utiles, rangés avec ordre et prêts à faire leur service, aurait suffi pour instruire de la nature du commerce dont il s'agissait. Les mots de *Magasin de farine et de comestibles*, de *Restaurant d'huîtres*, étaient plus agréables à l'œil et à l'imagination. Ceux de *Magasin souterrain*, *Araignées*, *Chiens de feu (chenets)*, *indiquaient* un trafic nouveau et *irrégulier caché* sous les voiles d'une mystérieuse et

sublime obscurité, que je ne chercherai pas à dissiper en essayant d'en donner l'explication. Leurs affiches n'étaient pas moins divertissantes. Plusieurs traitaient de politique ; mais l'une d'elles nous parut si obscure, que mes amis eux-mêmes entamèrent à ce sujet une longue discussion. Elle était ainsi conçue, et écrite en gros caractères :

JACKSON FOR EVER ! (*Jackson pour toujours !*)
GO THE WHOLE HOG ! (*Va pour tout le porc !*)

Lorsque je fus plus instruit, j'appris que c'était la phrase populaire et distinctive des radicaux américains, opposés aux fédéralistes, qui, ne voulant jamais adopter que des demi-mesures, sont représentés comme n'achetant aussi qu'une partie de l'intéressant animal que nous venons de nommer. Ceux qui se mettent sous cette bannière prétendent pousser les principes démocratiques jusque dans leurs dernières conséquences ; le général Jackson est aujourd'hui leur favori. On m'a assuré que ce dicton venait de la Virginie. Dans cet État, un boucher qui expose un porc demande à l'acheteur s'il le veut entier, afin de l'obtenir à meilleur marché que s'il n'en désirait que des morceaux choisis.

Il était convenu avec le plus grand nombre des passagers que nous dînerions ensemble le jour de notre arrivée, en témoignage de l'amitié que nous avions formée. Nous choisîmes pour lieu de réunion la taverne de *Niblo*, qui passait pour l'auberge la plus renommée de New-York. Quoique fatigué des courses du matin, qui me paraissaient d'autant plus longues que j'avais perdu sur le vaisseau l'habitude de

marcher, je voulus faire le chemin à pied; et prenant à mon hôtel les renseignemens nécessaires, je me remis en route. Chemin faisant, il m'arriva une petite anecdote dont je ne parle ici que pour faire voir aux voyageurs combien il est facile d'être induit en erreur sur le caractère d'un peuple lorsqu'on se presse de former un jugement.

J'avais déjà marché quelque temps lorsque je me vis obligé de demander le chemin. J'entrai dans la boutique d'un petit épicier. « Veuillez avoir la complaisance, monsieur, dis-je, de m'enseigner la route de la taverne de *Niblo*. » La personne à laquelle je m'adressai était un homme d'un extérieur fort désagréable, qui me toisa des pieds à la tête pendant une demi-minute sans me répondre une parole. — « Oui, monsieur, je le puis, » répliqua-t-il enfin, me regardant toujours fixement comme s'il me prenait pour *Katterfelto* : et n'attribuant ses manières qu'à l'insolence républicaine, je me disposais à sortir de la boutique, lorsque l'homme ajouta : « et j'aurai beaucoup de plaisir à vous l'enseigner. » Et m'accompagnant jusqu'au milieu de la rue, il m'indiqua le chemin que je devais suivre avec le plus grand soin. Quelque chose en moi frappa sans doute sa curiosité, et après avoir découvert que j'étais étranger, il se fit un plaisir de m'obliger. Cette petite circonstance me donna une première idée des usages du peuple, et servit non-seulement à me guider dans mes observations futures, mais aussi à m'expliquer la source des erreurs dans lesquelles la plupart des voyageurs sont tombés. Si je m'étais éloigné rapidement de cet homme, comme *cela me vint à l'esprit*, je n'aurais pas manqué de por-

ter sur la classe inférieure des États-Unis un jugement défavorable, et j'aurais tracé un portrait peu fidèle.

La *taverne de Niblo* peut se comparer à la taverne de Londres. Le dîner, quoique dépourvu de recherche, était excellent. On nous servit une soupe aux huîtres, une alose, des perdrix (1), des canards sauvages de différentes espèces, et plusieurs autres plats moins recherchés. La mode de disposer les mets en plusieurs services n'étant que très-rarement adoptée dans les États-Unis, la soupe, le poisson, la volaille, etc., furent placés confusément sur la table; de sorte que la plupart des mets étaient froids avant qu'on fût près de les entamer. Le chevreuil, quoique très-bon, est bien inférieur au daim. Les vins étaient délicieux, la société on ne peut pas plus aimable, et je regarde la première soirée que je passai à New-York comme une des plus agréables de ma vie.

(1) J'adopte pour le gibier les noms usuels des États-Unis. Il n'est cependant pas inutile de prévenir que ni la perdrix ni la gélinote n'ont de grands rapports avec les oiseaux de l'Europe du même nom. Comparativement leur chair est sèche et sans parfum.

CHAPITRE II.

—

New-York. — Déjeuner. — Lettres d'introduction. — Les gens distingués. — Les Américains en Europe. — Edifices. — Femmes. — Cours de justice. — Observations. — Table d'hôte. — Église épiscopale. — Général Hamilton. — Églises. — Théâtres. — Acteurs. — Incendies.

Le lendemain de mon arrivée, j'avais à peine achevé ma toilette lorsque le tintement d'une grosse cloche m'annonça l'heure du déjeuner. Je descendis aussitôt à la salle à manger, et je trouvai grande société, réunie autour d'une table, en disposition de faire honneur à un repas qui, au premier coup d'œil, n'annonçait *aucunement* un déjeuner. Des viandes solides

chargeaient la table, et de moment en moment on passait à la ronde des corbeilles de *toasts*, de tartines, de gâteaux de maïs et de blé noir. L'hôtesse était assise au bout de la table, et distribuait le café et le thé avec une dignité dans laquelle elle semblait se complaire. Des nègres en grand nombre circulaient de tous côtés, répondant avec vivacité à toutes les demandes qui leur étaient souvent exprimées par des vociférations. A l'autre extrémité de la table, je remarquai une demi-douzaine de dames se tenant à l'écart, attendu que la majeure partie de la société était d'un autre sexe.

Le contraste que ce déjeuner formait avec nos déjeuners anglais était frappant. Ici, point d'abandon, point de ces lecteurs ensevelis dans leurs gazettes, point de relais dans l'appétit, point de repos dans la mastication; mais tout était précipitation, fracas, clameurs, voracité, et l'œuvre de la réplétion allait son train avec une rapidité sans exemple. Avec de tels efforts, le repas disparut dans un clin d'œil, et je n'étais pas encore assis à ma place que déjà les convives se retiraient en si grand nombre qu'en peu de minutes la table ne présentait plus qu'un *banquet déserté*, comme dit élégamment Moore, dans une de ses chansons. Cette table ainsi dévastée n'offrait un spectacle attrayant ni à l'œil ni au goût; elle était toute jonchée des débris (*membra disjecta*) du repas. Ici des lambeaux de poissons exhalant une odeur nauséabonde; là un poulet déchiqueté; plus loin les flots d'un moutardier renversé se mêlaient sur la nappe aux flots de sauce, d'œufs et de café répandu; *mais je fais grâce* de cette peinture. Cependant *je dois*, en passant, faire remarquer un dégoûtant

usage. Le œufs frais ne se mangent pas dans leur coquille comme partout: on les verse dans un verre, et là s'opère un mélange de beurre, de poivre et de sel qui, arrivé au degré de fluidité voulu, est pris avec une cuiller, ou avalé comme un autre liquide. Je ne puis dire quel est l'avantage de cette innovation; mais je sais par expérience qu'elle ôte tout appétit au convive qui n'en a pas l'habitude.

Je m'occupai alors de mes lettres de recommandation. J'en trouvai trente adressées à New-York, et je priai un de mes compagnons de voyage, habitant du pays, de vouloir bien m'indiquer parmi elles, celles qui devaient être le plus utiles à un voyageur tel que moi. Nous mîmes de côté à peu près la moitié des lettres que mes amis m'avaient données, et vraiment l'accueil que j'ai reçu ne m'a pas fait regretter cette mesure de précaution.

J'avais distribué mes paquets; le temps était humide, je me renfermai chez moi pour prendre quelques notes. Mais mon travail fut bientôt interrompu. Mes compagnons de voyage avaient fait connaître mon arrivée, et plusieurs personnes, à la politesse desquelles je n'avais aucun droit, vinrent me saluer et m'offrir leurs services. D'un autre côté, les lettres que j'avais remises attirèrent foule chez moi. On m'assiégea d'invitations, et toutes les bonnes maisons de New-York me furent ouvertes.

L'accueil des Américaines bien élevées est on ne peut plus gracieux. On y trouve un abandon, une simplicité, tout-à-fait en harmonie avec les institutions républicaines. L'Américain fait moins de courbettes que l'Anglais, est moins prodigue d'expres-

sions, de formes polies, de complimens et de protestations sans fin dont la banalité est choquante; mais il vous saisit la main avec une cordialité qui fait voir qu'il veut vous recevoir comme un ami. Il ne faut pas chercher ici ces grâces de manières, ces attentions pleines d'attraits qui distinguent notre société européenne; mais il est certainement plus agréable pour un étranger d'être reçu comme je l'ai été, que de se voir environné de ce cérémonial de convention qui ressemble plus à une comédie qu'à tout autre chose.

Cette bienveillante réception me flatta d'autant plus que ce n'était pas l'idée que je m'en étais faite. J'avais vu en Europe les Américains retranchés dans une sorte de réserve repoussante; ils avaient l'air de croire que toute la dignité nationale était concentrée dans leur personne; la jalousie et une vanité hors de toute mesure en sont peut-être la cause; mais il est probable que ces dispositions à la roideur viennent aussi de cette hauteur affectée que prennent presque tous mes compatriotes les Anglais: quoi qu'il en soit, je suis convaincu qu'un Américain dans son pays est infiniment plus aimable qu'à l'étranger. Rentré chez lui, il retrouve son caractère, ses habitudes, ses manières, et au milieu de ses concitoyens il ne se considère plus comme le représentant obligé de l'honneur national. En Angleterre, il est toujours jaloux de prouver par son indifférence qu'il n'est ébloui par rien de ce qui l'entoure, et qu'il ne reconnaît aucune supériorité. Dans son pays, il marche l'égal de tout le monde. *Les comparaisons* n'humilient plus son orgueil, et il *se complaît doucement* dans la contemplation du haut

rang vers lequel les États-Unis marchent à pas de géant. Des seigneurs, des palais, des laquais galonnés et pavoisés n'offusquent plus sa vue, ou s'il pense encore à ces hochets de la vieille Europe, ce n'est plus qu'avec l'esprit d'un philosophe. Lié à la Grande-Bretagne par le commerce, par la littérature et par mille autres rapports que les siècles respecteront encore long-temps, l'Américain ne peut envisager ses destinées sans un vif intérêt. Dans les différends qui atteignent l'honneur anglais il peut bien se prononcer contre lui, mais son cœur ne lui refuse jamais un sentiment. C'est toujours avec une nouvelle ardeur qu'il nous prouve sa bienveillance et son hospitalité; rien ne le touche plus que nos éloges ou nos censures, quoiqu'il sache les apprécier à leur juste valeur.

Je ne connais pas de ville qui tende plus incessamment à ressembler à la ville de Lyon que celle de New-York. Sa situation est surtout admirable; quelle activité, quel mouvement! Quels accroissemens elle a pris et prend encore dans ses fortunes et dans sa population! Sous le rapport de l'architecture, rien de remarquable ne frappe les yeux. La maison d'Etat ou l'Hôtel-de-Ville, où se tiennent les cours de justice, est le seul édifice qui soit digne d'attention. C'est un parallélogramme prolongé, sur lequel s'élèvent deux étages, sans compter le rez-de-chaussée; un balcon surmonte et dépare le portique de marbre qui décore la façade. Ce portique est de l'ordre ionique. L'architecte a remplacé le dôme par une sorte de lanterne qui ne fait pas l'éloge de son goût. Le défaut de simplicité nuit à l'effet général, et certes une horrible prison qui touche à cet édifice, et qu'on aurait pu relé-

guer dans un quartier plus éloigné, ne contribue pas à l'embellir.

La Bourse est peu de chose et vraiment indigne d'une corporation aussi vaste et aussi riche que celle de New-York. Quant aux églises, celles que fréquentent les classes les plus aisées sont bâties en pierre, mais la plupart des autres sont de bois. Leur architecture est sans harmonie, et les flèches en bois, surmontées de pompeuses girouettes, se couvrent, sous la main des peintres, des couleurs les plus vives et les plus variées.

La rue de Broad-Way est le principal ornement de New-York; elle traverse toute la ville, et forme, pour ainsi dire, le point central d'où partent toutes les rues qui se dirigent vers les quais de l'Hudson et de la rivière de l'Est. C'est, sans contredit, une fort belle rue; les bâtisses sont de toutes les formes et de toutes les grandeurs, depuis la maison de bois n'ayant qu'un rez-de-chaussée, jusqu'aux hôtels en brique de cinq ou six étages, et cette irrégularité imprime à la rue un caractère d'originalité qu'elle n'aurait pas sans cela. Elle est bordée d'une allée de misérables et chétifs peupliers qui détruit l'unité du coup d'œil, donne peu d'ombrage et n'ajoute rien à l'agrément. C'est dans les boutiques de Broad-Way que viennent s'étaler tous les objets de mode; leurs devantures paraissent peu soignées et peu élégantes à ceux qui ont vu tout le luxe des magasins de Regent-Street et d'Oxford-Road. Vers deux heures la scène prend un caractère plus gai et plus animé. Des dames élégamment vêtues se promènent sur les trottoirs, et les jeunes gens inoccupés viennent faire les beaux. Mais d'après

la physionomie particulière de ce peuple, on peut juger que le commerce est le principal objet depuis l'âge de quinze ans jusqu'à quatre-vingts ; et la force de l'habitude entraîne encore à la Bourse les vétérans retirés du commerce. A New-York, on rencontre peu de ces *flâneurs* du matin; aussi les femmes vont-elles généralement sans chevaliers; mais on m'assura que le soir la galanterie reprenait ses droits.

Parmi les plus jeunes promeneuses, j'en ai rencontré qui étaient vraiment d'une beauté remarquable. Dans ce climat cette beauté dure peu; elle vient et passe comme l'ombre. De vingt à vingt-deux ans l'Américaine est déjà fanée, et peu après cet âge elle voit disparaître avec rapidité les derniers restes de sa fraîcheur. Tout est fini à trente, elle n'a plus que des souvenirs et l'espoir de voir renaître sa gloire dans la personne de ses filles.

Les modes de Paris arrivent jusqu'à New-York, et la réputation de madame Maradan Carson s'étend sur l'ancien et sur le nouveau monde. J'ai des prétentions à être bon juge en cette matière, et je dois dire que les femmes de New-York sont loin de manquer d'élégance. La taille des femmes américaines est généralement au-dessous de celle des Anglaises; leurs joues, sans couleur, sont privées d'embonpoint. Cependant je n'ai jamais rencontré nulle part autant de jolies personnes que dans cette ville. Leurs traits sont d'une grande régularité et rappellent souvent les belles madones de Saint-Pierre; leurs bouches garnies de mauvaises dents et brodées de lèvres sans couleur, offrent peu d'appas; leur démarche n'est ni française ni anglaise; elles ont le bon sens de n'y mettre aucune

affectation. Ce ne sont jamais ces petits pas des promeneuses parisiennes, ni ces larges enjambées qui donnent l'air d'un grenadier. En somme, quoique j'aie rencontré ailleurs beaucoup plus de grâce que dans les États-Unis, il faut avouer que la critique la plus sévère trouve peu à reprendre dans la mise et la démarche des femmes du pays.

Je m'empressai de visiter les cours de justice. Dans la première où j'entrai, deux juges siégeaient, et le jury était en délibération : il s'agissait d'une cause de voies de fait entre deux vieilles femmes. On ne saurait se figurer le peu de formes qui entourent la justice dans ce pays. Les juges, les avocats étaient sans perruque et sans toge, vêtus comme de simples particuliers, avec des habits de toutes couleurs et de toutes formes. Ici, point de massier, aucun signe caractéristique de l'autorité, si ce n'est la baguette des constables. Le procès n'offrait pas plus d'intérêt qu'une querelle ordinaire entre deux femmes. Des témoins vinrent déposer avec un flegme et une indifférence auxquels nous sommes peu habitués en Angleterre. Le premier témoin parla tantôt avec une main sur la Bible et l'autre dans ses poches, tantôt appuyé négligemment sur le banc des plaideurs. Les juges étaient des hommes de cinquante ans, n'offrant rien de particulier dans la manière de remplir leurs fonctions; les avocats étaient plus jeunes, et ne montraient ni zèle ni aptitude. La seule chose vraiment désagréable à observer, était un crachement général qui se faisait entendre dans toutes les parties de l'audience. *Juges*, conseils, jury, témoins, spectateurs, *tout le monde* crachait, et le parquet de la salle pré-

sentait un coup d'œil qui me fait frémir, même au moment où j'écris, et dont j'épargne le tableau à mon lecteur.

Après avoir satisfait ma curiosité dans cette audience, je me rendis à la cour suprême de l'État, où j'eus encore moins à admirer. On examinait une affaire relative à une lettre de change; et ce sujet, dans aucun pays, ne saurait exciter trop vivement l'intérêt. Je me retirai lorsque le jury parut pour donner son *verdict.* Ce n'est pas sans étonnement que je vis les trois quarts des jurés se présenter mangeant du pain et du fromage, et leur chef, la bouche pleine, saisir à peine les intervalles de la mastication pour laisser échapper quelques mots de l'avis qui venait d'être délibéré. Dans ce pays on regarde un juge comme un charpentier, comme un chaudronnier; il n'est pas plus respecté que les forgerons et les calfats. On les paie, c'est tout dire, et l'Américain pense qu'avec de l'argent il ne manquera pas plus de justice que de vêtemens.

Je ne puis croire qu'en tout ceci la justice soit basée sur des données justes et convenables. Un jurisconsulte habile me demandait si ce que j'avais observé dans les cours américaines ne me corrigeait pas de cette prédilection toute anglaise pour les perruques, les robes, les masses, et autres signes extérieurs inventés pour en imposer à la multitude. — Non, lui répondis-je, loin de là, ce que j'ai vu m'a fait apprécier les usages de mon pays. De là une longue discussion pendant laquelle mon adversaire montra la *plus grande franchise*; chacun pourtant *garda son opinion.* Je crois inutile de redire ici ses

argumens. Un protocole signé par une seule des parties ne peut offrir une grande garantie : on peut accuser le signataire d'avoir choisi pour lui la cause des dieux, en laissant aux autres celle de Caton.

C'est l'usage en Amérique de demander, avec un certain air de triomphe, si un Anglais trouve de la sagesse dans une perruque, et s'il peut croire que quelques livres de crins posés sur la tête d'un homme puissent y ajouter de l'esprit et du savoir. Non certainement, une tête *au naturel,* des habits grossiers ne sauraient nuire à une discussion; et même, dans quelques régions primitives, un juge *in cuerpo,* assis sur un tabouret de bois, est aussi propre à administrer la justice qu'un magistrat affublé d'une perruque et d'une toge d'écarlate ou d'hermine. Mais par quelle erreur l'Américain croit-il qu'on s'arrête à ces puériles questions? Si l'homme était une pure intelligence, toutes les formes deviendraient inutiles. Mais il en est bien autrement : nous avons des sens, une imagination que la religion elle-même a cru devoir captiver par un culte extérieur. Et comment l'Américain qui approuve l'étole du prêtre et les épaulettes du général, peut-il repousser toute distinction quand il s'agit de ses magistrats? Le respect que nous exigeons dans les cours d'Angleterre, n'est pas pour l'homme, mais pour la majesté de la loi, seul lien des hommes en société. Il lui faut une grandeur, une solennité qui frappe l'imagination et la raison du peuple; et quand on voit ce qui se passe dans les tribunaux américains, on peut répondre que c'est pour éviter de semblables abus que les formes solennelles ont été inventées. *En elles-mêmes* elles ne sont rien, mais le but qu'elles

atteignent est grand. Qu'on assure la dignité, la sainteté de la loi par des cérémonies routinières, peu importe; mais je suis bien certain qu'on ne viendra jamais chercher de ce côté de l'Océan les moyens d'y parvenir.

A New-York on dîne à trois heures. Je regagnai donc mon hôtel, et après quelques ablutions indispensables, quand on a visité les tribunaux américains, je descendis à la salle à manger. Là s'élève un comptoir couvert de cigares et de liqueurs de toutes sortes. C'est dans ce lieu qu'on attend le dîner. Je pus à peine franchir le seuil de la porte, tant la foule y était grande; mais enfin une cloche sonna, et par un mouvement soudain et rapide, toutes les places furent envahies, et le torrent me transporta à la mienne. Je ne compris rien à cet entraînement, chacun avait son siége et était bien assis.

Avec bon appétit on pouvait trouver agréable l'aspect de la table. Grande confusion de mets qui n'étaient ni français ni anglais, mais se rapprochaient plutôt de ces derniers. La graisse coulait à flots, et pour ceux qui, comme moi, détestent toutes les préparations oléagineuses, rien n'était plus insupportable. Cependant il ne faut pas se plaindre, s'il est vrai d'appliquer à la multitude des plats ce que l'on dit des conseillers, que là où est le grand nombre, là est la sagesse. Malgré tout, je ne pus faire qu'un mauvais repas.

Autour de moi j'observai la même voracité qu'au déjeuner. Personne ne parlait : chacun semblait entasser les morceaux dans son estomac, sans s'inquiéter du voisin; et si celui-ci avait le malheur de demander

d'un plat, on le servait, mais avec une humeur telle, qu'on n'osait y revenir; ce qui, du reste, eût été difficile, car votre assiette vous était rapportée chargée d'une masse énorme de matière animale. Ces écuyers tranchans n'ont certainement pas appris les usages au Wauxhall. De distance en distance on avait placé des bouteilles d'eau-de-vie, dont chacun se servait à volonté. Quelques personnes seulement attendirent le dessert, les autres se levèrent comme de coutume, et sortirent. En m'en allant, je laissai à table deux ou trois Anglais de mes compatriotes.

Les Américains n'ont aucune des qualités des bons et joyeux convives. Ils sont à table comme pour remplir une tâche, et s'en débarrasser le plus tôt possible. J'attribuai d'abord cette singularité aux soins empressés et multipliés que réclament les affaires; mais regardant autour de moi, je vis que la plupart de ces dîneurs expéditifs se promenaient nonchalamment dans la salle avec le cigare à la bouche.

A six heures la cloche nous appela pour prendre le thé, mais la société fut moins nombreuse. Ce petit repas eut aussi ses pièces de résistance. On y servit de légères tranches de bœuf salé cuit à la fumée, et, je le dis avec horreur, les femmes en mangèrent leur bonne part. Le thé et le café étaient détestables. A dix heures on servit encore un souper qui resta sur la table jusqu'à minuit, et alors les *mangeries* cessèrent. Tels sont les usages des hôtels garnis à New-York.

Le dimanche j'assistai au service divin dans *Grace-Church*, qui est, sans contredit, la plus belle église de la ville. La réunion, quoique composée presque

exclusivement de gens riches, était fort nombreuse. Toutes les dames, vêtues des couleurs brillantes et vives, qu'elles choisissent de préférence, rappelaient la variété d'un champ de tulipes, et produisaient un effet admirable. Devant le pupitre on avait préparé un siége et un coussin pour un vieillard de quatre-vingts ans. Cette attention, qui attirait la vue sur les infirmités d'un vieillard malheureux et sans doute sans amis, me parut une bonne et douce pensée.

L'église épiscopale américaine diffère peu de notre église anglaise. La liturgie est la même, quoiqu'on se soit permis, souvent sans raison, d'y retrancher ou d'y ajouter quelques mots. Dans la première phrase de l'oraison dominicale ils ont changé le mot *which* en *who* comme étant plus grammatical. Il faut avouer que le vague du pronom neutre semble être plus en harmonie avec l'Être infini et incompréhensible que nous invoquons. Disons aussi qu'ils ont introduit quelques innovations vraiment faites pour exciter la pitié.

L'église de la Trinité, dans Broad-Way, est remarquable comme étant la plus richement dotée de toute l'Union. C'est dans son cimetière que reposent les restes du célèbre général Hamilton. Quel sort fut le sien! Le grand homme n'était pas Américain par naissance, mais par adoption. Il était né dans l'Inde, et descendait d'une bonne famille écossaise. La voie politique qu'il choisit était difficile à suivre. Trop honnête, trop indépendant pour se soumettre à la populace, il n'eût jamais acheté sa faveur en modifiant ses opinions. Comme législateur, il déploya une intelligence supérieure, soutenue par les connaissances les plus approfondies des temps passés. Toujours praticien,

jamais théoriste, il n'envisagea pas l'espèce humaine dans ces illusions de perfectibilité qui avaient ébloui les Jefferson et les Madison. Activité d'esprit, profondeur de jugement, puissance de conception, tout en fit le premier homme de son pays; tandis que les autres appréhendaient les obstacles qui pouvaient être apportés au pouvoir exécutif, il voyait le mal ailleurs. La démocratie était, selon lui, le roc contre lequel viendraient se briser un jour les destinées de la patrie. Il voulait donc que l'on modelât la nouvelle Constitution fédérale sur les institutions anglaises, qui, d'après l'expérience, pouvaient solidement fonder et défendre une juste et raisonnable liberté. Il est faux de dire qu'Hamilton eut l'idée d'introduire dans les États-Unis la monarchie et les abus qui ont contribué à altérer la Constitution anglaise; mais il désirait une base moins populaire pour les assemblées législatives, un sénat à vie, un gouvernement fédéral assez fort pour assurer l'exécution de ses décrets, en dépit de l'opposition des partis et de la jalousie des États; il voulait une représentation fondée sur la propriété et le talent, plutôt que sur le nombre, et peut-être eût-il préféré au despotisme brutal de la populace la tyrannie d'un dictateur.

Hamilton fut enlevé à son pays dans toute la force de l'âge et du talent. s'il eût vécu, il est difficile de prévoir toute l'influence qu'aurait eue son génie sur les destinées américaines. Ses talens et son éloquence lui eussent gagné des partisans, quoique ses doctrines fussent nécessairement impopulaires. Tout d'abord *le parti fédéraliste* se plaça dans une position défavorable, *en voulant* persuader au peuple qu'il ne pou-

vait prétendre à l'exercice du pouvoir politique. Ce fut la mort de ce parti ; et l'influence qu'il exerça dans les premiers jours de la révolution, ne fut due qu'au talent et au caractère ; fondé sur quelques hommes, il tomba avec eux, et même avant. Arrêter l'élan révolutionnaire était impossible à l'homme, et ceux qui le tentèrent ne pouvaient réussir long-temps. Dans la première rencontre, le fédéralisme fut défait à tout jamais ; et malgré l'échec d'un moment, le pouvoir saisi par le parti républicain demeura intact et triomphant.

Avant de sortir du cimetière de la Trinité, je veux signaler une autre tombe. Sur un marbre qui couvrait un massif de pierre, je lus ces mots :

« *Ma mère,*
» *La trompette du jugement peut sonner,*
» *Et les morts sortir de leurs tombeaux.* »

Telle est l'inscription qui présente plus d'affectation que de sublimité. Les noms de celui qui a érigé ce monument, et de la femme qu'il renferme, n'ont pas été conservés par la tradition ; on ne les connaîtra qu'au dernier jour : que la mère et le fils soient alors réunis !

Un des premiers soins d'un voyageur est de courir aux théâtres. Il y en a trois à New-York, et l'on m'a assuré qu'ils étaient tous dans un état de prospérité ; ce qui prouve que chacun peut encore, après les travaux de la journée, trouver un superflu qu'il consacre à ses plaisirs. C'est au théâtre du parc (Park-Theatre) que se réunit le plus beau monde. L'édifice *est convenablement disposé* pour les spectateurs.

Robin des bois, qu'on jouait le soir où j'y suis allé, fut détestablement représenté. On nous donna ensuite une farce dans le goût américain. Il s'agissait d'un vieux baronnet bien entiché de sa noblesse, et tenant fort au respect qu'on lui devait. A l'âge où il était, il avait la folie de vouloir se marier et de compter sur ses charmes. C'était là le plaisant de la pièce. Couvert de ridicules à toutes les scènes, il fit beaucoup rire, et l'on s'en alla plein de mépris pour l'aristocratie anglaise, et triomphant de ce qu'il n'y avait pas de baronnets en Amérique.

Un acteur nommé Forest jouit dans ce pays de la plus haute réputation. Comme tragédien, les Américains ne lui reconnaissent pas d'égal; et ce serait l'humilier que de le comparer à Kean, Young, Kemble ou Macready. C'est un Thespis sans modèle et sans rival. Je vis ce prodige, et j'avoue que tous ces éloges me parurent bien exagérés. Cet acteur est gros et commun, sans grâce, sans dignité; peu de jeu de physionomie; aucune élévation dans la manière de concevoir ses rôles. Il a quelque énergie qui finit toujours par dégénérer en extravagance. L'auditoire fut pourtant enlevé; à chaque éclat de voix de l'acteur, c'était des cris, des tonnerres d'applaudissemens à se boucher les oreilles. Je donne ici mon opinion en toute liberté, parce que je sais qu'elle ne peut nuire en rien à une réputation aussi bien établie que celle de M. Forest, qui jouit aussi d'une haute estime comme homme privé. Il a réalisé une grande fortune, et tout le monde s'accorde à faire l'éloge de toutes *les qualités* qui le distinguent. On lui reconnaît des *talens en littérature*.

M. Burke, mon compagnon de voyage, eut aussi chambrée complète chaque fois qu'il joua, et j'en revins toujours avec une nouvelle admiration pour ses talens. Il parodiait à merveille; mais que dire d'un auditoire qui applaudissait les bouffonneries d'un enfant dans les rôles du roi Léar, de Shyloch, de Richard et d'Iago?

Il n'est guère possible de passer vingt-quatre heures à New-York, sans entendre crier : au feu. Les incendies sont si communs, qu'ils ne sont jamais accompagnés de cet effroi, de cette anxiété qui frappe tout le monde dans les villes où ces malheurs sont moins fréquens. Les pompiers y ont acquis un grand renom, et je résolus, pour me convaincre de leur courage et de leur activité, de me trouver partout où le feu se déclarerait. Les quatre premiers incendies qui eurent lieu depuis mon arrivée furent sans importance, et je n'eus pas même le temps de m'y transporter avant qu'ils fussent éteints; mais le cinquième m'offrit un spectacle complet. J'arrivai au moment où des torrens de flamme s'échappaient des croisées d'une vaste maison à trois étages, où des cris, des clameurs, une horrible confusion ne laissaient rien à désirer au curieux observateur. Une pompe arriva, et le bruit des roues qui se faisait entendre de tous côtés, annonça qu'elle serait bientôt secondée par plusieurs autres. On perdit un peu de temps à faire venir de l'eau, et je crois que le service pourrait être mieux entendu à cet égard. Cependant peu de minutes réparèrent ce retard, et la lutte commença entre les deux élémens.

Le corps des pompiers est composé de jeunes gens,

que ce service, vraiment dur, exempte de la milice. Rien ne peut égaler leur dévoûment; en un moment les échelles furent placées, les murs escaladés, et l'on vit tomber par les fenêtres tous les ameublemens, sans qu'on s'inquiétât aucunement des épaules des spectateurs qui encombraient la rue. De nouvelles pompes se succédaient sans interruption et se mettaient à l'œuvre, sans que le feu cédât, et la maison ne présenta bientôt plus que des colonnes noircies qui apparaissaient au milieu des flammes.

La nuit était venue, et les ténèbres ajoutaient encore une nouvelle horreur à ce tableau pittoresque. On voyait par intervalles des figures humaines apparaître au milieu du feu et disparaître dans les tourbillons de fumée. La confusion était dans la rue et la clameur épouvantable. Les voisins qui d'abord avaient pris la chose assez froidement commencèrent à s'alarmer lorsqu'ils virent que les pompes jouaient sur leurs maisons, et que les lits, les chaises et les autres meubles étaient précipités de toutes les croisées. La maison où l'incendie avait commencé n'était plus qu'un monceau de ruines. Tout fut bientôt terminé, et quand je quittai le lieu de la scène, chacun réclamait ses effets et se disposait à s'aller coucher aussi tranquillement que si aucun malheur ne fût arrivé. Je rencontrai les propriétaires de la maison brûlée, ils montraient beaucoup plus de résignation que je n'eusse cru en trouver dans une pareille circonstance.

Je dois avouer que je n'ai rien à rabattre des éloges pompeux qui ont été prodigués aux pompiers de New-York. Le seul défaut qui m'ait frappé, c'est la liberté qu'on laisse aux curieux de s'entasser sur le lieu de

l'incendie, ce qui augmente beaucoup la confusion. En Angleterre, des chaînes sont tendues dans les rues et gardées par la police et les constables. Un Américain, à qui je faisais part de mon observation, en comprit toute la portée, mais m'assura qu'il serait impossible d'en faire usage dans un pays comme les États-Unis, où l'exclusion du peuple est toujours mal vue. Je ne suis pas juge en cette matière; mais il me paraît évident que si l'éloignement du peuple en pareille circonstance est un moyen de sauver plus sûrement la propriété, sa présence, réclamée au nom de la liberté, devient un malheur public et particulier.

J'ai pris de minutieuses informations, et il m'a été impossible de découvrir la vraie cause de tant d'incendies. Il faut pourtant le dire, dans la seule ville de New-York il y a plus de désastres par le feu dans un an, que dans toute la Grande-Bretagne pendant le même espace de temps. Proviennent-ils de la quantité de bois qui entre dans la construction des maisons? Doit-on les imputer aux crimes? Je ne pense pas que ce soient là les seules causes; la négligence des domestiques, qui sont presque tous nègres, et soumis à peu de surveillance, doit puissamment y contribuer. Mais en voilà assez sur cette matière; je la laisse au point où je l'ai trouvée.

CHAPITRE III.

New-York. — Rivière d'Hudson. — Fêtes de New-York. — Description du cortége. — Le discours. — L'ex-président Monroë. — La populace renverse les Hustings. — La banqueroute. — M. Gallatin. — Promenade sur l'Hudson. — Perspectives. — Déjeûner sur le bateau à vapeur. — Visite au docteur Hosack. — Ses propriétés. — Fermes en Amérique.

Le 25 novembre est un jour de grande fête à New-York. C'est l'anniversaire de l'évacuation de cette ville, par l'armée anglaise. Rien n'est épargné *pour célébrer* ce glorieux événement : revue de la *milice, coups* de canons, détonations d'armes, pro-

cessions de marchands; viennent ensuite ces joies bruyantes et patriotiques qui terminent dignement la journée. A l'époque de mon voyage, on voulut, en l'honneur de la dernière révolution française, ajouter encore à l'éclat de ces fêtes; j'appris que cette idée venait de la classe ouvrière, ou *workies,* comme ils s'appellent eux-mêmes, pour se distinguer de ceux qui habitent de belles maisons, mangent des plats recherchés, lisent des romans et des poèmes, et boivent du vieux Malaga, au lieu de rhum de Yankee. Cette classe, objet de leur envie, mieux instruite par les résultats de la révolution de 93, voyait d'un assez mauvais œil les nouveaux préparatifs de ces réjouissances; ne pouvant les empêcher sans imprudence, il fallut bien y prendre part, bon gré mal gré.

On convint de remettre les fêtes au lendemain, si le temps était défavorable. Le vingt-cinquième jour fut aussi mauvais qu'auraient pu le souhaiter les plus ardens légitimistes. Les rues étaient inondées par des torrens de pluie, et je ne pus voir sans pitié la triste mine de ce corps de milice, musique en tête, mouillé jusqu'aux os, et défilant devant l'hôtel, aux sons du *Yankee-Doodle.*

Le jour suivant s'annonça mieux; le temps était froid et couvert, mais la pluie avait cessé.

A dix heures je me dirigeai vers une maison dans Broad-Way, où l'on m'avait obligeamment engagé à venir voir la cérémonie. Les boutiques étaient fermées, des hommes en habit militaire, d'autres décorés d'écharpes et de rubans, se hâtaient d'aller rejoindre les postes qui leur étaient assignés. A mesure

qu'on approchait du chemin que devait suivre le cortége, la foule augmentait; les marches, devant les maisons, étaient tellement encombrées de créatures humaines, que je ne parvins que très-difficilement à la maison où j'étais invité. J'arrive enfin, on me présente de suite à une nombreuse et aimable société que la curiosité avait réunie dans le même but que moi. Des heures s'écoulèrent avant l'arrivée du cortége, mais j'étais trop bien placé pour être tenté de m'en plaindre.

Les sons éloignés de la musique, le roulement des tambours, les fifres, le choc bruyant des cymbales, les notes aiguës de la trompette, commencèrent à se faire entendre; tout-à-coup parut une cavalcade superbe, faisant retentir l'air de ses chants de triomphe, et déployant une variété de couleurs, telle que la nature n'en étale jamais dans ses plus beaux jours de fête. La marche était ouverte par un cavalier monté sur un cheval richement caparaçonné, dont l'air martial et imposant, annonçait le héros de cent batailles : je cherchai en vain à connaître le nom de ce chef. Vint ensuite un corps de la milice; le soin particulier qu'il prit de se distinguer des soldats ne demeura pas inutile, le but fut complètement rempli. Les marchands le suivaient; d'abord les bouchers à cheval, ou traînés dans un équipage grotesque, artistement orné de saucisses pendues en festons; les tailleurs avec leurs cocardes, des nœuds sur la poitrine, marchant en mesure, précédés de bannières flottantes, qui étalaient dans les airs mille sujets différens; les serruriers avec leur forge et leurs soufflets; des caravanes de savetiers, vêtus de la manière la

plus séduisante, se livrant dans le moment même à leur travail habituel, étaient portés sur un théâtre mouvant qui les montrait au public avec tous leurs avantages. Les menuisiers tenaient aussi leur rang. Mais laissons quelque chose à faire à l'imagination du lecteur, et pour peu qu'elle lui représente quelques régimens de milice, des musiciens, des officiers à tournure peu guerrière, revêtus d'uniformes sans grâce et sans fraîcheur, il aura un tableau complet de cette fête.

Je parlerai cependant des pompes à feu qui jouaient un grand rôle dans ces fêtes, qu'aucun incendie n'était heureusement venu troubler. La minutieuse propreté de ces machines, la recherche avec laquelle elles étaient ornées, excitèrent l'admiration générale; ce déploiement de magnificence n'en finissait pas, et produisait sur moi l'effet de ces dîners splendides dont les mets sont trop nombreux pour qu'on puisse faire honneur à tous. L'enthousiasme que nous manifestons pour un plat, nous oblige à en apprécier un autre; si nous reconnaissons le mérite de la venaison, nous rabaissons au même instant celui de la perdrix, et notre appétit déjà satisfait avant la fin du repas, exige que nous bornions notre choix à un seul de ces mets sucrés dont la table est couverte; c'est ainsi que mon admiration passait d'un objet à l'autre. Les bouchers étaient ravissans, les menuisiers me charmaient, j'étais frappé de la singulière beauté des selliers; mais dans cette succession de tableaux le spectateur, fatigué, ne trouva plus d'expressions pour peindre son admiration; en un mot, cette longue cérémonie qui dura trois grandes heures me

prouva, plus que jamais, qu'on se rassasie des plaisirs comme de tout autre chose. Tout ennuyeux que fût ce spectacle, il eut enfin un terme, et je me rendis au Square de Washington, où les cérémonies de la journée se terminaient par un discours public. J'aperçus en arrivant un vaste théâtre qu'on avait élevé pour la circonstance, au milieu duquel était disposée une seconde élévation destinée aux premiers fonctionnaires de l'état. Comme le cortége ne paraissait pas encore, je pensai qu'il n'arriverait pas de longtemps, et j'acceptai une invitation dans une des maisons du Square, où se trouvaient réunis des officiers de marine et d'autres personnes de distinction. Le vénérable ex-président Monroë faisait partie de cette société; j'observai, comme on le pense, avec le plus grand intérêt, cet homme qui avait joué un rôle si brillant à l'époque des malheurs de l'Amérique. Il était cassé par l'âge et les infirmités, et j'appris avec peine qu'il joignait à ces afflictions, communes à tous les hommes, celle de la pauvreté. Une physionomie douce, mais sans expression, un front large, bien dessiné, mais peu saillant, des yeux sans vivacité, une tournure chétive; tel était alors l'extérieur de M. Monroë. Les hommages rendus par tout le monde à cet homme d'état furent pour moi un spectacle touchant; mon émotion s'accrut à la vue de ce peuple qui salua sa présence par les marques les plus vives de respect et d'attachement. M. Monroë, étant trop faible pour se rendre à pied jusqu'au théâtre, qui n'était pourtant pas fort éloigné; on le fit monter dans une voiture découverte; les fonctionnaires le suivaient, et m'étant glissé parmi eux, j'obtins facilement la

permission de me placer dans ce lieu réservé, qui pouvait contenir une centaine de personnes. La cérémonie ne commençant pas encore, la populace, que des régimens de miliciens armés empêchaient d'approcher des barrières, exprima son mécontentement par des cris féroces; un homme d'assez bonne mine s'avança enfin, et lut à haute voix une adresse concernant les Français habitant New-York, adresse qui avait été rédigée dans une assemblée publique. Je remarquai que ses yeux se tournaient continuellement vers une société d'hommes de cette nation qui occupait au-dessous de lui une place d'honneur. Ce document diffus et prolixe, écrit dans un style ampoulé, me sembla très-peu intéressant. Mais la foule augmentait toujours, et devenait de plus en plus insupportable; bientôt on s'aperçut que des enfans, soit par malice ou par espièglerie, cherchaient à renverser les supports du principal échafaudage, s'inquiétant peu des dangers qu'ils courraient eux-mêmes, en cas de réussite. Malgré tous ces désagrémens un monsieur appelé Governour se présente, tenant à la main un grand discours écrit, qu'il lut de manière à être à peine entendu de ceux même qui l'entouraient; ce qui excita de nouveau le mécontentement, et donna lieu à des cris encore plus furieux; la multitude ayant sans doute fondé sur l'éloquente inspiration de l'orateur, des espérances de plaisir et d'instruction, fut tellement vexée de ne pouvoir recueillir une seule de ses paroles, qu'elle l'interpella dans les termes les moins flatteurs : *Élevez donc la voix! que le diable vous emporte! plus haut! nous n'entendons pas un mot! Et ce pauvre M. Governour*, de s'égosiller pour satis-

faire à une demande aussi déraisonnable; mais comme la nature lui avait refusé les priviléges des *Hunt* et des *O'Connell*, il fallut bien renoncer à dissiper la mauvaise humeur de ses auditeurs. L'ordre disparut complètement, une partie de cette populace réussit à forcer les rangs des soldats, à grimper sur le théâtre, au grand mécontentement de ceux qui s'y trouvaient; d'autres jugèrent à propos de renverser l'échafaudage, et au moment où M. Governour prononçait avec emphase un morceau sur l'esclavage des Irlandais, l'édifice parut pencher d'un côté, et un bruit alarmant se fit entendre.

Un de ces messieurs eut la présence d'esprit d'engager tout le monde à rester immobile, et cette mesure prévint les malheurs que pouvait occasioner cet événement; quant à moi, fatigué depuis long-temps de cette scène, je me retirai aussitôt que la terreur panique eut cessé.

La privation de ce discours était bien peu de chose; les phrases pompeuses et vides de sens, dont il était rempli, ne me donnèrent qu'une pauvre idée de l'intelligence des Américains. Il était uniquement question d'une banqueroute; j'ignore ce qui, dans cette fête, pouvait à ce point exciter la curiosité; mais si j'avais pu deviner que je ne verrais autre chose que des marchands affublés de costumes ridicules, montés sur des chevaux de charrette, et quelques régimens de miliciens indisciplinés, je ne me serais pas dérangé. Non que je regrette ici le défaut de splendeur; on sait que le luxe n'est pas le fait des républiques; et quand bien même ces fêtes eussent déployé à mes yeux tout l'éclat de la grandeur impériale, mon attente

n'en eût pas moins été déçue. Je croyais voir cette multitude se livrer à l'élan du plus généreux enthousiasme, je croyais entendre se perdre dans les airs des chants de triomphe proférés par des milliers de citoyens venant saluer l'aurore de la liberté, dans la personne d'un des membres les plus puissans de la fraternité des nations. Ici rien d'aussi grand.

La journée se termina sans la plus légère gaîté, sans entraînement, sans une manifestation générale d'opinion, pas plus que s'il s'agissait de la France, ou du royaume de Maroc, du Kan de Tartarie, ou de Louis-Philippe, roi des Français. Cette foule regardait et riait, à la vérité, de ces marchands et apprentis se donnant en spectacle avec leurs bas blancs et leurs habits bariolés, défilant gravement au son de la musique, bannières en tête; mais l'idée *morale* de cette fête, si je puis m'exprimer ainsi, était on ne peut plus mal rendue. Cette indifférence, à la vue de tout ce qui se passait, me rappelait Peter-Bell regardant une primevère; et s'il m'était permis de parodier quelques beaux vers d'un de nos meilleurs poètes contemporains, je finirais en disant de chacun de ces spectateurs glacés :

« Avec pompe porté sur un coursier fougueux,
» Un boucher n'est jamais qu'un boucher à ses yeux. »

Telle est mon opinion : permis au lecteur d'en former une autre.

Une des soirées les plus agréables que je passai à New-York, fut celle où j'assistai à une réunion composée de littérateurs et des hommes les plus remarquables des États-Unis. On se rassemble à huit heures, une

fois par semaine, alternativement dans la maison de chaque membre; une partie du temps se passe à converser, le souper vient ensuite, et après quelques libations modérées, on se sépare. C'est là que j'eus l'honneur d'être présenté à M. Livingston, lieutenant-gouverneur de l'État; à MM. Gallatin, Jay, et à plusieurs autres hommes de grand mérite.

Tout mon intérêt se porta sur M. Gallatin, que je connaissais de nom depuis fort long-temps. Né en Suisse, il devint citoyen des États-Unis, peu après la révolution; ses rares talens ne pouvaient manquer de briller sur un pareil théâtre, et il ne tarda pas à être investi des premiers emplois. Ce fut, je crois, dans le cabinet de M. Jefferson, que M. Gallatin commença sa carrière diplomatique; il occupa toujours depuis une place importante dans le pays, et fut souvent envoyé comme ministre à différentes cours d'Europe. Sa naissance étant un obstacle à sa nomination de président, il se décida à abandonner les affaires politiques pour chercher, dans l'étude plus douce de la littérature, un délassement digne d'un esprit dont l'âge n'a pu affaiblir l'énergie.

M. Gallatin a dû être très-beau dans sa jeunesse; sa physionomie expressive annonce un *penseur* profond; je vis de suite, par sa conversation, qu'il était ennemi impitoyable de ces sophismes politiques et religieux qui exercent aujourd'hui chez presque toutes les nations une si dangereuse influence. M. Gallatin parle anglais avec un léger accent de son pays, mais il est difficile de s'exprimer avec plus d'élégance, et d'écrire cette langue avec plus de pureté.

La conversation se soutint agréablement pendant

toute cette soirée, personne n'usurpa le monopole de la parole.

On y traita des sujets de politique et de littérature, mais sans ce pédantisme et cette prétention qui détruisent souvent le charme de la discussion. J'étais enchanté d'avoir l'occasion de connaître la manière de voir des plus grands savans de ce pays intéressant, et je me promis de réitérer souvent mes visites à cette société.

J'avais déjà passé quinze jours dans cette ville hospitalière, lorsque je résolus de varier mes plaisirs, en acceptant l'aimable invitation que me fit le docteur Hosack, de visiter ses propriétés situées sur les rives de l'Hudson. Ce savant s'est fait un nom célèbre par ses ouvrages qui lui ont mérité l'honneur d'être admis dans plusieurs institutions philosophiques les plus remarquables de l'Angleterre, de la France et de l'Allemagne. Il exerça pendant long-temps à New-York l'état de médecin, et après avoir amassé une grande fortune, il s'est retiré emportant l'estime de ses concitoyens.

Le jour que j'avais choisi pour me mettre en route s'annonça fort mal; je partis néanmoins sur le bateau à vapeur le *Nord d'Amérique*, suivant la rivière jusqu'à Hyde-Park, qui était à quatre-vingts milles de distance. Je comptais beaucoup sur les paysages tant vantés de cette rivière pour charmer mon voyage; les élémens en disposèrent autrement. A peine étions-nous sur le bateau, qu'il s'échappa, des nuages pesans dont le ciel était couvert, comme des flocons de neige; le vent était si froid *qu'il me fut* impossible de rester sur *le pont, quoiqu'enveloppé* de tous les manteaux ima-

ginables. Je reparaissais cependant de temps en temps, espérant découvrir quelque site, et lorsque je redescendais à moitié gelé dans la chambre, la vue du poële me paraissait fort agréable.

Il n'y avait donc pas moyen, en pareille circonstance, de se former une juste idée du paysage; ce que j'apercevais par hasard au travers du brouillard, me suffisait pour me convaincre que mon espoir n'eût pas été trompé si j'avais été favorisé par le temps. Cet endroit qui porte le nom de Highlands, me frappa surtout par cette magnifique réunion de tout ce qui existe de plus beau et de plus majestueux dans la nature. Le Rhin n'offre rien de comparable; c'est là que la rivière s'est creusé un lit, entre deux rangées de montagnes évidemment séparées par une convulsion de la nature, et les beautés variées que présente ce tableau, produisent un effet que l'imagination ne saurait rendre.

Le paquebot qui nous transportait avec une grande rapidité, mérite d'occuper une place dans ma description; ses dimensions étaient gigantesques. N'étant calculé que pour la navigation des rivières, sa quille tirait peu d'eau, tandis que la partie supérieure du bateau s'élevait prodigieusement; lorsque, placé sur la poupe, on observe toutes les dispositions qui ont été prises, elles paraissent immenses, et cependant elles sont en proportion avec le nombre de passagers qui voyagent continuellement entre Albany et New-York.

On n'avait rien oublié de ce qui pouvait ajouter à la commodité des voyageurs. Ce qui m'étonna le plus, fut de voir sur le pont la boutique d'un barbier; le visage de mes compagnons m'apprit que la précaution n'était pas inutile.

L'étage au-dessous n'avait rien de remarquable; il se composait de deux chambres de cent cinquante pieds delongenviron. Un de ces appartemens spacieux était magnifiquement orné de glaces, de sophas et d'autres objets de luxe. L'autre semblait destiné à servir de buvette; on y voyait un comptoir couvert de liqueurs de toute espèce, depuis le champagne jusqu'à la bière, où l'on attendait ceux qui avaient le gosier sec et le gousset bien garni.

Une triple rangée de lits entourait ces deux pièces, et comme on pouvait également se coucher sur les bancs et les sophas, il y avait place dans ce bateau pour cinq cents personnes.

Le déjeûner offrit un spectacle curieux : trois cents mangeurs à table, des mets abondans, et pas de désordre. Les domestiques qui étaient fort nombreux déployèrent pendant tout le temps une activité infatigable. Les uns recevaient l'argent, les autres distribuaient, en courant, les côtelettes et le café; bref, ce déjeûner ne fut pas moins lestement expédié que celui auquel j'avais assisté sur terre. Tous avaient l'air de dévorer, comme cédant à un appétit dont on ne trouve pas même d'exemple dans nos ménageries. Quelques minutes suffirent; le cliquetis des fourchettes et des couteaux, les voix si bruyantes au premier instant, s'éteignirent tout-à-coup; les assiettes, les plats, les tasses, disparurent comme par magie; tout ce qui avait rapport au repas fut si rapidement enlevé, que sans cette preuve intérieure, qu'il était impossible au plus impudent sceptique de nier, le *déjeuner pouvait* se comparer à un de *ces rêves brillans qui* bercent l'homme dans son

sommeil, et s'évanouissent peu après dans les airs.

Le bateau s'arrêta devant plusieurs villages pour recevoir et déposer des marchandises. Je compris, d'après leurs vastes magasins, que ces lieux servaient d'entrepôts aux pays voisins. Ils étaient bâtis de bois peint et blanc; leurs tavernes, très-nombreuses pour la population, étaient surmontées d'enseignes gigantesques, qui annonçaient de loin le désintéressement de leur hospitalité. Les affaires dont il s'agissait furent promptement expédiées, toutes les mesures ayant été prises pour éviter la perte de temps. Je débarquai vers deux heures à Hyde-Park, charmé de trouver à l'auberge un refuge contre les torrens de neige, dont toute la surface du pays était déjà blanchie.

Comme je priais l'hôte de m'indiquer les moyens de me transporter au lieu de ma destination, je vis paraître le docteur qui venait me chercher dans sa voiture. Quoique le pays que nous traversions fût agréablement varié, je n'étais pas d'humeur à l'admirer. Pendant la route le docteur me parla des améliorations faites dans le pays, de celles qu'on projetait encore, mais je l'écoutais avec cette indifférence tout au plus permise à l'auteur glacé et mal à son aise. Nous n'avions qu'un mille à parcourir. L'aimable société que je trouvai en arrivant, les jouissances que la fortune et l'hospitalité avaient réunies dans ce lieu, me firent bientôt oublier les désagrémens du voyage. Le docteur Hosach ayant fait ses études de médecine en Écosse, y avait passé ses premières années. Les nouvelles que je lui donnai de plusieurs de ses camarades d'étude l'intéressèrent vivement. Les uns avaient fait un chemin brillant, les autres, non moins savans

peut-être, étaient morts inconnus. En échange le docteur eut la bonté de me donner des renseignemens précieux sur l'état des arts et des sciences dans les Etats-Unis, renseignemens qu'il m'eût été difficile de me procurer ailleurs.

L'étude des sciences exalte l'imagination, excite dans l'ame les plus généreux sentimens, et détruit ces préjugés qui sont pour les peuples une barrière plus insurmontable que celles de la nature. Les sciences sont de tous les pays; leurs admirateurs forment une vaste république, et sont enchaînés par des liens que ni la politique, ni rien au monde ne peut rompre.

Mes rapports avec M. Hosach ont donné lieu à ces remarques. Quoique notre conversation embrassât mille sujets, un Américain et un Anglais pouvaient discuter; je ne rencontrai chez le docteur aucun préjugé national. Il parlait avec une égale admiration de tous les grands hommes de l'Europe. Sa manière d'exprimer son opinion sur le mérite de ceux de ses compatriotes qui s'étaient distingués dans les arts, dans les armes, dans les sciences ou dans la philosophie, ne laissait rien percer de cette vanité et de cette exagération si communes chez les Américains.

Le jour suivant fut magnifique. La neige, excepté dans les endroits où elle avait été entassée par le vent, avait entièrement disparu. Mon hôte me proposa de visiter ses immenses propriétés; j'acceptai son invitation. La maison est dans un site admirable; elle s'élève sur une haute montagne qui domine l'Hudson, dont les eaux majestueuses, en poursuivant leur cours, répandent sur toute la contrée un air de grandeur et de richesse. Là, elles arrosent un pays assez pitto-

resque mais sans physionomie particulière ; ici, elles se perdent au milieu d'une rangée de collines couvertes de bois et de rochers, dessinant une agréable perspective. Quoiqu'il en soit, la vue ne s'étend au loin que dans une seule direction (au sud-ouest); de ce côté les sommets rocailleux et arides du mont Catskili s'élèvent jusqu'aux cieux et forment un horizon digne de cette scène.

Nous traversâmes un pays magnifique, dont les antiques forêts ont été remplacées par des champs entourés de barrières irrégulièrement plantées. La pensée de Dieu, en créant les montagnes et les plaines, les eaux et les forêts, était sublime; elle ne fut pas comprise de l'homme. Aucun des ornemens naturels qui pouvaient tomber sous la hache n'ont été respectés, et les populations ont porté partout avec elle le désordre et le ravage.

Pourquoi ces plaintes? Ces changemens n'ont-ils pas été impérieusement commandés par l'accroissement des peuples : ne sont-ils pas devenus indispensables aux besoins et aux jouissances de l'homme civilisé? Le temps reproduira des beautés nouvelles, mais l'idée de cette métamorphose dans les siècles futurs peut-elle nous consoler du présent? Les brillans avantages de la civilisation, ses immenses richesses, n'ont pas encore remplacé les trésors qu'avait prodigué la nature.

Le docteur Hosack était cultivateur; il prenait grand plaisir à faire valoir ses terres, occupation très-louable sans doute, mais très-coûteuse. Ayant importé d'Angleterre des bestiaux de race, il pouvait rendre de grands services au pays. Je m'entends peu en agricul-

ture, et la manière scientifique avec laquelle le docteur parlait des longues cornes, des jambes courtes, me donnait la mesure de mon ignorance. Ses établissemens étaient spacieux, en bon ordre, et renfermaient des chevaux excellens. Une paire destinée au carrosse fixa mon attention. Ces bêtes magnifiques ne coûtent, dans le pays, que deux cents dollars; à Londres on les payerait jusqu'à trois cents guinées.

Ce n'est pas en Amérique que le riche propriétaire doit se livrer à l'agriculture. Le prix du travail est très-élevé et encore ne peut-on pas se procurer de bras. La société n'est pas assez avancée pour cultiver sur une vaste échelle. Bien des siècles s'écouleront peut-être avant que l'Amérique ne produise un Coke. Les John Sinclair sont encore à naître.

Dans l'état actuel des choses le petit fermier l'emportera toujours sur le grand spéculateur. Ce que l'homme produit par son propre travail et celui de ses enfans, ne lui coûte pas cher. S'il est obligé d'avoir recours à des étrangers, les dépenses deviennent énormes. Toute l'étude de ces dernières consiste à retenir beaucoup et en rapporter peu en échange. Vient ensuite le besoin des receveurs, des surveillans, et par conséquent l'augmentation des charges; en un mot, le propriétaire peut se regarder comme très-heureux, lorsque tous ces gens se contentent de dévorer les produits, sans y joindre la terre.

Après deux jours passés très-agréablement avec mes amis, je me rembarquai pour New-York. Le docteur m'accompagna à bord, où il me présenta à une famille qui revenait *passer l'hiver* en ville. Une de ces *dames, la plus aimable que j'aie* jamais rencontrée,

m'empêcha de trouver le voyage ennuyeux. A dix heures le vaisseau s'arrêta devant le quai ; je ne tardai pas à être réinstallé dans mes appartemens de l'hôtel *Bunker*.

CHAPITRE IV.

—

New-York. — Education des colleges. — Discipline des écoles. — Pension pour les enfans de couleur. — Nombre des élèves. — Préjugés de l'opinion. — Condition des nègres. — Anecdote sur un jeune Haïtien. — Les gens de couleur.

Le professeur *Griscomb*, membre de la société des amis, eut la bonté de me faire visiter un grand collége dont il avait la principale direction. Le plan d'éducation *généralement adopté* dans les États-Unis, *est celui que nous suivons* surtout en Écosse; on n'y

a apporté aucun genre d'améliorations. Cet usage de former des classes de 50 et 100 jeunes gens, me paraît contraire au bon sens, l'avancement des élèves studieux et habiles devant être retardé par la paresse et le peu de moyens des autres. On a cherché à remédier à cet inconvénient, en confiant la surveillance et l'enseignement d'un subdivision aux plus avancés, qui prennent le nom d'instructeurs de la classe, ou de moniteurs. Dans ce réglement les avantages sont balancés; les élèves apprennent, il est vrai, plus facilement; le travail du maître devient moins fatigant; mais ces petits professeurs sont injustement responsables de l'incapacité et de l'ignorance de leurs camarades. On m'a assuré qu'en Angleterre, comme à New-York, ce système avait eu de grands succès; il peut être en effet profitable à la moitié des jeunes gens qu'on instruit de la sorte; cependant je ne puis m'empêcher de répéter que cette idée de sacrifier à l'avancement du plus grand nombre, les progrès de quelques-uns, me paraît sujette à de nombreuses objections. De tous les établissemens qui ont adopté ce mode d'éducation, celui du professeur *Griscomb* m'a paru le mieux dirigé. Le talent et le zèle du maître n'ont rien épargné pour que les études y fussent en rapport avec les moyens et l'âge des élèves.

Il existe une différence marquée entre le mode de punir et de récompenser chez les Anglais et les Américains. Ces derniers ne tolèrent ni les corrections personnelles, ni les violences d'aucun genre. Je ne saurais dire encore jusqu'à quel point ce système est *louable; et à en juger* par l'institution de M. *Griscomb, je serais porté à* croire à de bons résultats. Je n'ai

jamais pu me rendre compte de l'antipathie que témoignent les Américains pour nos colléges anglais, dont les usages sont au moins aussi en harmonie avec les idées républicaines, que dans leurs propres colléges.

Le rang n'yj uit d'aucun privilége; il n'y en a que pour les qualités personnelles. La règle qui oblige les élèves à se servir eux-mêmes les révolte au dernier point, et je n'ai pas encore rencontré d'Américain qui ait pu aborder cette question de sang-froid. Rien ne me semble plus plaisant que ce constraste. Un jeune Anglais de famille qu'on envoie étudier à Westminster, brosse ses habits, lave les tasses, tandis que le plus petit marchand américain croirait entacher son sang plébéien en permettant à son fils de remplir de telles fonctions.

Tâchons cependant d'expliquer cette bizarrerie. En Angleterre ces emplois serviles sont exercés par des *hommes libres;* en Amérique, dans les états même où l'esclavage est aboli, le service domestique, exclusivement confié aux nègres, se trouve lié à une foule d'accessoires humilians. Il est donc impossible de faire comprendre à un Américain que ces fonctions n'ont rien de vil en elles-mêmes; mais que par une confusion d'idées, les habitudes et la position sociale de ceux qui les remplissent, les ont rabaissées. Ce préjugé ne peut avoir autant de force dans un pays où ces services sont l'apanage d'une classe de gens respectables, dont l'intelligence marche de pair avec celle des autres artisans; mais il ne saurait exister en *aucune manière* dans un pays où, pendant long-temps, les princes du sang royal étaient les seuls exceptés *de ces soins.* Laissons maintenant de côté l'idée de

dégradation personnelle, et posons simplement cette question : cet usage établi en Angleterre est-il favorable ou non aux progrès du caractère moral? En Angleterre, l'expérience a prouvé que ce système réussit à merveille. Personne ne dira que les Anglais qui ont été soumis à cette discipline sont dépourvus de grandeur et de noblesse dans le maintien. Personne ne peut trouver mauvais que l'homme destiné à réunir un jour les avantages de la naissance et de la fortune, ait été dans sa jeunesse placé de manière à ne pouvoir se distinguer de ses camarades que par ses qualités personnelles.

Peut-être cette coutume ne convient-elle qu'au pays où la distinction des rangs forme une partie intégrale de la constitution. Dans les États-Unis, où l'orgueil de la naissance et du rang ne peut exister, elle doit nécessairement perdre de son efficacité. Je ne me permettrai pas de prononcer à cet égard. J'ajouterai seulement que ce sujet n'ayant jamais été sérieusement discuté dans ce pays, mon opinion d'un autre monde ne peut être d'aucun poids.

J'avais consacré ma journée à l'inspection des écoles, et je quittai le professeur *Griscomb*, pour aller visiter une pension destinée aux enfans de couleur. J'y trouvai réunis une centaine de jeunes gens, sur les traits desquels j'aurais pu suivre toutes les diverses gradations de couleur qui séparent l'Ethiopien de l'homme d'Europe. Quelques-uns étaient si blancs qu'il m'eût été difficile de retrouver les traces du sang africain. Leur personne était propre et bien tenue, et quoique appartenant aux classes les plus pauvres, leurs habits n'indiquaient pas la misère. L'intelli-

gence et la bienveillance du professeur me frappèrent. Il répondit franchement à toutes mes questions, et semblait orgueilleux des progrès de ses élèves.

Depuis mon arrivée dans les États-Unis, j'ai souvent entendu des hommes graves et intelligens, soutenir que le nègre est d'une race inférieure, et forme l'anneau qui sépare l'homme de la brute. J'étais heureux de me trouver à même d'ajouter de nouvelles observations à celles que j'avais déjà faites en Angleterre. Je priai donc le maître de me dire si ses remarques confirmaient l'opinion que les enfans noirs apprenaient moins facilement que les blancs. Il m'assura le contraire, et me dit que, pour la sagacité, l'aptitude et l'intelligence des sciences, ces malheureux enfans ne le cédaient en rien aux autres. Mais, hélas! s'écria-t-il, à quoi leur serviront ces connaissances, puisque les préjugés de la société leur défendent d'en faire usage! Quels que soient ses talens, le nègre sera toujours nègre, toujours un être voué à la dégradation et privé de tout ce qui flatte l'ambition des autres hommes.

Je croyais, lui répondis-je, que cette ligne de démarcation n'existait pas dans les États où l'esclavage était aboli. Dans celui de New-York, par exemple, les hommes de couleur ne sont-ils pas appelés à exercer tous les emplois?

« Votre question me prouve, répliqua-t-il, que vous n'êtes pas Américain : cette exclusion n'est commandée par aucune loi, mais la force tyrannique de ce préjugé a seule fondé l'opinion généralement admise sur *l'infériorité des malheureux* nègres. Je n'a-*vais rien à répondre;* ces observations s'accordaient

trop avec celles que j'avais déjà faites à cet égard, pour que je ne fusse pas convaincu de leur vérité.

Après m'avoir expliqué sa méthode d'éducation, le maître me donna les preuves les plus satisfaisantes des progrès de ses élèves. J'assistai à la classe de navigation, et je fus témoin de l'intelligence et de la rapidité avec lesquelles plusieurs de ces jeunes gens parvinrent à résoudre quelques problèmes difficiles. La plupart étaient déjà forts sur l'arithmétique, d'autres se distinguaient même dans l'étude des hautes mathématiques. On en vint ensuite à un long et sérieux examen sur la géographie; ces enfans répondirent sans peine à des questions qui m'auraient fort embarrassé moi-même.

Cette petite troupe m'intéressait tellement que, reprenant ma première conversation, je demandai au professeur quel pourrait être le sort de ces enfans en entrant dans le monde? Il me répondit que le nombre des emplois auxquels il leur était permis de prétendre, était très-borné. Ceux qui étudient la navigation sont destinés à la marine; mais quelle que soit la supériorité de leurs talens, ils ne pourront jamais obtenir des places d'officiers, même sous les ordres de capitaines plus ignorans qu'eux. La brillante carrière du cuisinier ou du maître-d'hôtel est à la vérité ouverte devant eux; mais la place de simple contre-maître d'un vaisseau leur est aussi difficile à obtenir que celle de chancelier d'état. Les mêmes obstacles se rencontrent ailleurs. Permis à eux de manier les *pierres*, le mortier et la truelle; mais quant à devenir *maître maçon*, les mêmes raisons qui leur défendent *de professer* la philosophie les éloignent encore de ce

noble emploi. Quel est le blanc qui voudrait obéir à un maître homme de couleur? L'état de cordonnier, de menuisier, de tailleur, leur est également défendu. — Ils pourraient sans doute les exercer pour des gens de leur caste; mais quel est le gentleman qui voudrait porter des vêtemens fabriqués par un être d'une couleur différente de la sienne? Ils pourraient être épiciers; mais quelle ménagère distinguée consentirait jamais à se fournir de thé et d'épicerie chez un vil nègre!.... Ils sont plus heureux dans l'état de barbarie : comme tels, il leur serait permis de saisir par le nez le président des États-Unis. En Amérique, le service domestique leur appartient exclusivement; cependant les émigrés irlandais qui, depuis quelques années, arrivent par bandes, sont devenus leurs rivaux.

Il n'est donc pas juste de dire que l'esclavage soit aboli dans les États du Nord. Seulement on ne peut plus forcer un nègre au travail, et ses sueurs et ses nerfs ne sont plus une propriété particulière. Mais est-ce donc là le seul bienfait de la liberté? Si cette expression n'est pas un vain mot, elle doit signifier que les droits sont égaux, et que chacun est libre de faire usage des facultés qu'il a reçues de la nature. Dans ce sens, on peut soutenir sans crainte que cette classe dégradée est encore dans la servitude, et que, sous le joug le plus affreux, il lui est impossible de vaincre un préjugé universellement répandu. Le fouet ne marque plus les épaules du nègre, mais il semble encore gémir sous les chaînes, et l'humiliation se lit sur son front. *N'est-ce pas* un abus de langage que *de proclamer la liberté* d'un homme soumis à toutes

les privations. La loi ne l'a-t-elle pas réduit à la pire des conditions, en créant pour lui celle D'ESCLAVE SANS MAITRE.

On ne peut nier que la population nègre ne soit particulièrement destinée à remplir, auprès de leurs concitoyens, les fonctions les plus pénibles. Il y a vraiment quelque chose de dérisoire dans l'application de ce mot de *citoyen*, à ces malheureux *parias*. — Quels droits leur confèrent ce titre? Sont-ils admis à être jurés? Peuvent-ils s'enrôler dans la milice? Peuvent-ils s'asseoir à la table d'un blanc, ou lui tendre la main en signe d'amitié? Hélas! si ces hommes sont *libres*, qu'appelez-vous donc esclaves?

Quelques personnes reconnaissent pourtant l'injustice de ce préjugé, tout en le partageant. Quoique ce mépris pour les gens de couleur soit porté souvent à un degré tel qu'un Anglais ne saurait le comprendre, il existe des hommes éclairés qui montrent plus de modération; c'est à ceux-là que je m'adresserai. Ils ont déjà cherché à porter quelque soulagement au malheur de cette race infortunée. Mais qu'ils ne s'en tiennent pas aux avantages trompeurs que donne aux nègres le droit de suffrage, récemment voté par la législature de New-York (1). Ce n'est pas l'hostilité de la loi qu'il faut combattre, mais celle de l'opinion. Si, de concert avec les ministres de la religion, ils veulent travailler à vaincre le préjugé par la raison,

(1) La législature de New-York a accordé, en 1829, le droit de suffrage à tout homme de couleur possédant une *propriété ou* un établissement valant deux cent cinquante *piastres*. *Belle* concession, sans doute, mais qui ne doit pas *en amener* beaucoup aux élections!

l'ignorance par le talent, la vanité des grands par la douce bienveillance du christianisme, ils ne peuvent manquer d'inspirer à leurs compatriotes des idées plus saines. Un siècle se passera peut-être avant le succès de cette entreprise, mais le jour du succès arrivera. Ceux qui auront opéré ce miracle seront les bienfaiteurs des nègres et des blancs : ils auront rendu à tous la liberté; car l'homme dont l'esprit est dominé par un sot préjugé n'est guère plus libre que celui qui en est la victime.

A cette occasion, je cède à l'envie de placer ici une anecdote caractéristique, quoique le fait m'ait été raconté beaucoup plus tard. Dînant un jour à la table d'hôte de mon auberge, je me trouvai par hasard à côté d'un marchand anglais de Saint-Domingue, qui nous fit le récit suivant.

Le fils d'un général haïtien, très en faveur auprès de Boyer vint dernièrement à New-York pour son instruction.

Ce jeune homme, quoique mulâtre, joignait à des manières agréables plus d'esprit que n'en ont ordinairement ses compatriotes. Habitué dans son pays aux hommages dûs à son rang, il partit pour New-York, savourant d'avance tous les plaisirs qui semblaient l'attendre dans une cité aussi opulente.

En débarquant, il fit porter ses effets à l'hôtel qu'on lui avait indiqué comme étant le meilleur; mais on lui en refusa brutalement l'entrée, et ce fut en vain qu'il s'adressa aux autres. Enfin, il fut trop heureux de trouver une chambre dans une maison garnie tenue par une *négresse*. L'orgueil du jeune Haïtien qui, *soit dit en passant*, ne le cédait en rien au dandy le

plus élégant, fut tout d'abord blessé par ce contre-temps; mais l'expérience de toutes les minutes ne tarda pas à lui prouver qu'il était un être dégradé aux yeux même du blanc le plus obscur. Le soir, il se rendit au spectacle, donna son argent à l'ouvreuse de loges; mais celle-ci le lui rendit avec dédain pour lui faire comprendre que les gens de sa couleur devaient se placer dans les dernières galeries.

Le jour suivant, mon compatriote qui avait souvent dîné chez le père du mulâtre, vint lui faire une visite; il trouva ce jeune homme désespéré. Tous ses rêves de plaisir s'étaient évanouis; il se hâta de retourner dans son pays, bien décidé à ne jamais revenir aux États-Unis.

Qu'il aille en Europe. Et si jamais il voyage en Angleterre, il peut être sûr d'être bien accueilli partout où il se présentera avec les poches pleines; les églises, les théâtres, les opéras, les concerts, les voitures, les ballons eux-mêmes lui seront ouverts. Il peut se reposer sur des canapés de duvet, charmer ses oreilles par les sons de la musique, se procurer les mets les plus exquis. Il peut voyager en *prince* ou en *roturier*, selon sa fantaisie; il peut jouir des honneurs qu'on accorde aux têtes couronnées, pourvu qu'il puisse payer en roi. En un mot, tant qu'il aura de l'or, tout ira bien; s'il devient pauvre, il est condamné au sort le plus triste. Il fera bientôt connaissance avec les douceurs qui attendent les vagabonds, et M. Roë ou M. Ballantine lui prescriront des exercices utiles à sa constitution. Il n'aura qu'à se montrer *pour alarmer tous* les surveillans de la paroisse. La *nouvelle police* le poursuivra comme un taureau

échappé, le maître de la plus mince auberge lui fermera sa porte s'il ose s'y présenter; s'il demande l'aumône, on lui dira de travailler; s'il demande du travail, on le renverra sans lui répondre; s'il vole, on lui paiera son voyage à Botany-Bay, ou on lui fera cadeau d'un habillement jaune tout complet; s'il assassine, on l'enverra dans un autre monde où, l'or ne lui étant plus nécessaire, il y verra sans doute la fin de ses peines.

CHAPITRE V.

New-York. — Maisons. — Domestiques. — Usages de la haute société. — Aristocratie des richesses. — Réunions. — Vins. — Observations. — Préjugé contre les Anglais. — Les commerçans. — Opinions héréditaires.

LANCÉ depuis mon arrivée dans un cercle assez vaste, je crois pouvoir maintenant hasarder quelques observations sur l'état de la société à New-York. Les *maisons des* riches y sont en général bâties en briques, avec une façade de pierre ou de marbre, et

quant aux distributions, à peu près semblables à celles d'Angleterre. Les salles à manger et les salons sont ordinairement au rez-de-chaussée, et communiquent par des portes à coulisse qui s'ouvrent quand on annonce le dîner. Ces salles à manger ne diffèrent pas des nôtres, mais les salons portent un cachet plus ancien. Ils ne brillent pas par les ameublemens, mais tout y est commode et simple. Ici point de tables de roule, de pendules d'or moulu, de grandes glaces, de boîtes du Japon, point de draperies de soie ou de velours, aucune de ces mille recherches élégantes que les dames anglaises se plaisent à réunir dans leurs appartemens. En un mot, l'aspect de ces maisons est républicain. Les besoins y sont prévus; mais le goût du luxe ne se montre nulle part. Il y a cependant en Amérique beaucoup d'hommes assez riches pour consacrer quelques sommes à des acquisitions de tableaux, de vases turcs ou chinois; mais chaque shelling devant produire un intérêt, ils sont incapables de sacrifier au goût des arts un argent qui peut augmenter leur fortune. Ils aiment mieux être assis sur du cuir ou sur du coton, avoir un livre de banque portant balance en leur faveur, que de s'étendre mollement sur du damas en foulant aux pieds de riches tapis de Perse.

L'abolition du droit d'aînesse est cause de cet état de choses. Une homme qui se trouve à la tête d'une nombreuse famille, se voyant obligé de donner à chaque enfant une portion égale de son héritage, ne saurait placer de gros capitaux dans des objets de luxe, qui ne peuvent ensuite être convenablement divisés. Il arrive même rarement qu'un frère laisse à ses héritiers une fortune indépendante. Que serait-ce, s'il

fallait, à la place d'actions sur le canal de l'Erié ou sur la banque de New-York, recevoir des tableaux et des objets d'art?

Une autre raison de la simplicité des goûts américains se trouve dans le peu de soins des domestiques. Ils sont tous choisis parmi les gens de couleur, et ces hommes, habitués dès l'enfance à être traités comme des êtres inférieurs, manquent tout-à-fait d'énergie morale. Toutes les femmes reconnaissent la supériorité du service anglais. Le nègre a besoin d'une surveillance de tous les instans. Il exécute et ne raisonne jamais. Quelle sollicitude pour une maîtresse de maison! Du grenier à la cave elle doit tout ordonner, tout diriger, et suivre elle-même ces mille détails minutieux qui s'exécutent machinalement en Angleterre sans qu'on soit obligé de s'en occuper.

Le maître de maison a également ses soins. Il est d'abord son sommelier, et aimerait mieux que les clefs de sa cave fussent au fond de l'Hudson que dans la poche d'un nègre, qui pourrait ainsi se trouver quelquefois en présence du *Marston* et du *Bingham,* et l'on sait que son énergie ne va pas jusqu'à pouvoir résister à une pareille tentation. Tous ces désagrémens ont porté quelques personnes à prendre pour domestiques, des habitans de l'île Emérald. Je doute que ce changement ait eu partout de bons résultats. Dans les États-Unis, on regarde la domesticité comme un état dégradant, et le président lui-même, malgré toute sa popularité, ne trouverait pas, parmi ses concitoyens, un homme qui voulût brosser son habit ou *monter derrière* sa voiture. Les Écossais et les Anglais *qui arrivent* avec l'idée de servir, épousent bientôt

ces préjugés. En débarquant sans chapeau et sans linge, ils cherchent un maître; mais dès qu'ils ont gagné quelqu'argent, ils prennent leur congé, et vont, pleins d'orgueil et d'espérance, se faire fermier ou marchand dans l'intérieur du pays.

Un domestique n'est jamais long-temps en place; il arrive ignorant, et quand il commence à rendre quelques services, il faut lui donner son compte et en chercher un autre. Je suis bien persuadé que les Américains, qui sont si jaloux en politique de leurs perpétuelles réélections, s'abonneraient volontiers à ce que le corps des domestiques fût autrement constitué.

En entrant dans une maison américaine, vous ne trouvez jamais un domestique pour vous annoncer. Dès que vous paraissez, il prend la fuite et vous laisse à votre étoile pour vous conduire dans des appartemens que vous ne connaissez pas, et où l'on ne rencontre que les chapeaux et les ombrelles de ceux qui vous ont précédés. Marchant en aveugle, on heurte à toutes les portes; on entre souvent dans la chambre à coucher d'une jeune femme, et l'on est réduit à s'échapper par où l'on est venu. C'est le parti que j'ai pris dans une maison respectable, où j'avais accepté une invitation, et je ne sais vraiment pas ce qu'on aura pensé de ma retraite précipitée.

Quoiqu'il en soit, les usages sont à peu près les mêmes à New-York, que dans nos grandes villes de commerce, même but dans les efforts, même aristocratie de fortune, même entraînement vers des distinctions ridicules et déraisonnables.

Il est de *mode d'appeler* les États-Unis le pays *de la liberté et de l'égalité*. Si le mot égalité veut

simplement dire qu'il n'existe pas d'ordre privilégié en Amérique, l'application en est rigoureusement juste (1). Mais sous un point de vue moins large, ce n'est qu'un mot vide de sens. Il existe autant d'égalité pratique à Liverpool qu'à New-York. Les hauts barons de la bourse ont autant d'orgueil dans l'une que dans l'autre cité; leurs filles et leurs femmes déploient les mêmes prétentions et la même morgue. Que peuvent les lois contre la vanité de l'homme et son désir inné de se distinguer des autres? Arrêtez-les sur un point, ils se précipitent sur un autre avec plus de violence. L'esprit le plus libéral et le plus élevé a toujours en réserve une qualité du corps ou de l'esprit, une vertu, un caractère, une fortune, un je ne sais quoi de réel ou d'imaginaire, qui le place à ses yeux au-dessus de ses semblables. Le riche méprise le pauvre, l'homme à talent l'ignorant; l'orateur doué du don des langues et né dans une classe élevée, regarde en pitié ce *roturier* qui, par ses talens et l'estime dont il jouit, a peut-être encore plus de vrai mérite que lui.

Les hommes sont ainsi faits, et le beau sexe ne le leur cède en rien. Une femme qui a quelque attrait ne peut pas être républicaine dans le cœur. La beauté est despotique, elle veut étendre son pouvoir partout, et n'abdique jamais ses priviléges. Les Américains disent souvent que tous les hommes sont égaux; je n'ai jamais entendu une femme le dire. La femme

(1) Pas très-rigoureusement car, dans certains états, *le droit* de suffrage n'est accordé qu'à ceux qui possèdent *une certaine fortune*. Dans la Virginie, cette quotité est *fort élevée*.

veut, au contraire, qu'on lui accorde tous les droits à la préférence et à l'admiration, et n'est satisfaite que lorsque ses prérogatives sont reconnues. Sa vanité n'a pas de bornes; un trait gracieux, une main douce, une boucle, un bonnet, une plume, un colifichet, un sourire, un geste, un rien devient le signe de la capricieuse suprématie. Ne parlons plus de femmes républicaines; on ne saurait en trouver nulle part: la nature humaine est la même dans les deux mondes.

Au milieu de cette communauté marchande, l'aristocratie exerce tout son empire. On la retrouve partout. Pendant un bal, j'ai eu une assez longue conversation avec une belle dame qui passe pour une puissance dans le monde fashionable. Elle me demanda ce que je pensais de la société, et je répondis que j'avais rarement rencontré autant de jolies femmes réunies.

— Vraiment! reprit-elle avec surprise, cela me ferait penser que les Anglais ne sont pas très-difficiles; mais enfin que dites-vous des usages et des manières?

— Oh! je ne puis, madame, en faire un aussi pompeux éloge; mais ce n'est pas dans une assemblée aussi brillante de jeunesse, de beauté, de gaîté et d'esprit, que je voudrais me permettre la moindre remarque désobligeante.

— Cependant, répondit ma belle causeuse, il ne faudrait pas être d'une bien grande rigidité et d'une finesse bien délicate, pour faire une différence entre le cercle vul*gaire qui nous entou*re et les dames qui *fréquentent des sociétés* plus distinguées. Mistress***

est une bonne vieille qui semble se faire un point d'honneur de rassembler dans ses bals tout ce qui se présente, et vous resteriez dix ans à New-York que vous ne rencontreriez ces figures-là nulle part ailleurs. Il n'y a pas ici douze femmes que je voulusse admettre chez moi.

Je me permis alors de lui adresser quelques questions sur de jolies personnes qui dansaient autour de nous; questions qu'elle éludait selon la circonstance. « Quel est ce joli petit pied? — C'est la fille d'un marchand de tabac. — Et cette danseuse si pleine de grâces?—C'est une femme de rien, commune et sans éducation. » D'autres étaient tellement inconnues qu'on n'en savait ni les noms, ni l'origine. En un mot, un comte de l'empire, à cheval sur ses soixante quartiers de noblesse, ne se serait jamais exprimé avec autant de violence et de mépris sur ces charmantes plébéiennes. Ainsi que le lecteur apprenne qu'il y a au monde des femmes encore plus *exclusives* que les patronesses d'Almack.

Je crois maintenant devoir donner une idée de la haute estime qu'on a pour les gens riches dans cette ville. A une réunion, qui eut lieu il y a quelques jours, mon hôte voulut bien me présenter à toutes les personnes de distinction qui se trouvaient dans son salon. Malheureusement il crut devoir faire une préface apologétique pour chaque individu, et elle portait toujours sur le plus ou le moins de fortune qu'on lui supposait. « Voyez-vous, me dit-il, ce grand sec, *qui* a un tour dans l'œil et le nez crochu? Eh bien! il *y a un mois* qu'il a gagné cent mille gourdes, dans *une seule spéculation* sur les suifs. Cet autre, ajouta-

t-il, riche au moins d'un demi-million de piastres, a demandé à faire votre connaissance, et je vous conseille de ne pas manquer cette occasion. » Enfin, il arriva à un troisième notable, encore plus riche que les premiers. Si j'eusse été présenté aux sacs d'argent, au lieu de l'être à leurs possesseurs, ma soirée eût été tout aussi intéressante, et peut-être beaucoup moins ennuyeuse.

Dans une ville dont les habitans sont exclusivement occupés à amasser des piastres, il m'eût été impossible de trouver le moindre agrément dans les connaissances que je faisais en passant. Je ne prétends pas cependant établir ici que tous les Américains donnent dans ces *sottises;* mais ce qui est évident, c'est que la conversation, dans les cercles, roule presque exclusivement sur les capitaux et leurs divers emplois. Que de renseignemens j'ai recueillis sur le prix du blé, du maïs, du coton et du tabac! Je connais toutes les fortunes et la dépense de chacun, toutes les banqueroutes, tous les dividendes, et si les spéculateurs de Glascow et de Paisley étaient à cet égard aussi instruits que je le suis, ils se garderaient bien de hasarder autant de marchandises sur la place de New-York.

L'heure du dîner est généralement à trois heures; et comme on retourne aux affaires après le dîner, ce repas n'est agréable ni pour les hôtes, ni pour leurs convives. Aussi sont-ils moins fréquens qu'en Angleterre. De là, peut-être, les modifications qui se sont introduites dans leur caractère, et que la profusion et le luxe des tables ne peuvent dissimuler. Un dîner à New-York est *toujours servi* sur une vaste échelle. *La terre, l'air et l'Océan* sont mis à contribution; toutes

les habitudes de la famille sont troublées. L'heure du repas est retardée; la confusion est partout, depuis Pierre le mulâtre, chargé du soin des appartemens, jusqu'à Sylvie la fille de cuisine.

Les maisons ne sont ouvertes aux visiteurs que pendant la soirée. Dans ces visites, il y a peu de cérémonie : on sort, on entre sans rien dire; la musique et la conversation se partagent le temps; on fait circuler quelques rafraîchissemens, et chacun se retire avant minuit.

Cet abandon dans les manières est fort commode pour les étrangers comme moi. Elle offre à l'observateur des facilités qu'il ne trouve pas ailleurs, et j'eus le bonheur d'être introduit dans des cercles où les voyageurs, mes prédécesseurs, n'avaient jamais pu pénétrer.

Les usages, pendant un dîner, sont les mêmes qu'en Angleterre. Seulement il est rare que les femmes y soient invitées; aussi n'y voit-on ordinairement que les dames de la maison. Elles viennent toutes au thé; c'est alors que commencent la musique et la danse, et ceux qui, comme moi, ne prennent pas une part active à ces amusemens, devisent gravement sur les sujets les plus sérieux, les révolutions d'Europe, la paix, la guerre, la réforme parlementaire.

Avant de se mettre à table, la conversation est languissante, comme il arrive dans tous les pays; mais les portes s'ouvrent enfin, et un repas splendide s'offre à la vue du gourmet. Ici rien n'est épargné; au lieu de ces quelques mets rares, qui dans nos dîners *semblent courir les* uns après les autres, les plats s'alignent *en triples colonnes*, et il faudrait au moins un acre

d'acajou pour les étaler en long. La vaisselle plate contribue peu à relever l'éclat du banquet; mais, sans ajouter au luxe, elle est cependant suffisante pour les besoins du service. La maîtresse de maison se place et chacun l'imite. Les domestiques noirs, blancs, jaunes, cuivrés, sont partout en action; les mets paraissent et disparaissent comme par magie; la tortue, si lente par elle-même, circule ici avec autant et plus de rapidité que le fameux Charles Wetherell; les jambons et les dindes vous assiégent, le chevreuil ne fait qu'un bond d'un bout de la table à l'autre; et toutes les facultés d'une vingtaine d'êtres raisonnables se concentrent là dans une seule et unique occupation.

Au milieu des premiers coups de fourchette le silence est assez général; mais deux ou trois verres de champagne changent bientôt l'aspect du festin. Les yeux des femmes brillent d'un plus vif éclat, et chacun laisse apercevoir un certain air qui indique qu'on n'est pas absolument mécontent de soi et du genre humain.

Bientôt apparaît le dessert avec ses mille friandises; mais hélas! comment y faire honneur! Après le fromage, les dames se lèvent, et le bordeaux et le madère règnent en souverains. Le madère, dans ce pays, est partout excellent, et je n'en ai jamais bu de semblable en Europe. Les gourmets attribuent cette supériorité au climat et aux soins particuliers dont on entoure ce vin. Jamais ici on n'enterre le madère dans un caveau où la température est toujours la même; il est logé de manière à recevoir en plein les rayons du soleil d'été et les froides bises de l'hiver, ce qui contribue sans doute à lui donner cette saveur particulière et vraiment délicate qu'on lui trouve dans les États-Unis.

Le bordeaux n'est pas meilleur qu'en Angleterre. On ne se sert du porto que comme remède ; et il ne paraît sur les tables que pour faire fête aux Anglais qui, ici comme ailleurs, ont la réputation de préférer ce vin aux autres. Quant au xérès, je n'ai pu en trouver de passable ; il n'est pas encore bien goûté en Amérique.

Les gourmets se piquent ici d'une grande connaissance dans les vins. Les femmes ont à peine quitté la table, que de larges libations commencent; de nouveaux verres servis à chaque convive annoncent de nouvelles bouteilles, et chaque bouteille a son histoire particulière; origine, crû, arrivage, voyage, rien n'est oublié; chaque buveur donne son avis motivé, et ce jugement solennel recommence à chaque bouteille ; il n'y a pas moyen d'aborder un autre sujet de conversation. On fait ainsi le tour du cellier, et lorsque tous les vins ont été goûtés, les hommes reviennent au salon, et, après le café, se retirent sans aucune cérémonie.

Je serais injuste, si je ne disais pas que j'ai souvent trouvé beaucoup d'agrément dans ces dîners. Les Américains y mettent une simplicité, une rusticité de manières qui, au premier abord, étonnent un étranger. Ils adressent des questions sur la famille, les habitans, les intentions, les rapports : on se croirait appelé à témoigner après avoir juré sur les évangiles; mais tout cela se fait avec une telle bonhomie, un tel laisser-aller, qu'il est impossible de s'en formaliser. Il ne faut pas juger une nation d'après les usages d'une autre nation. Ces questions paraîtraient sans doute déplacées en Angleterre; elles violeraient toutes les *lois de la politesse* et de la courtoisie; mais il n'en est *pas de même* dans un pays où tout le monde permet

ce genre de curiosité. Cependant il faut avouer qu'il n'est pas fort agréable d'être ainsi l'objet d'un examen, souvent conduit d'une manière tellement grossière, qu'il est difficile de ne s'en pas apercevoir. Je puis néanmoins assurer qu'il y a peu de pays où l'hospitalité soit aussi générale et aussi bienveillante, où l'on fasse un accueil plus désintéressé, et où le voyageur, qui ne cherche ordinairement que des connaissances, trouve souvent de vrais amis.

Que de fois on a répété qu'il existait en Amérique un préjugé insurmontable contre les Anglais; maintenant que j'ai voyagé dans cette contrée, je puis assurer que jamais assertion ne fut plus dénuée de fondement; l'ignorance, la crédulité et la mauvaise foi y ont seules donné cours. Il y a certainement un préjugé contre les étrangers en général; mais loin d'être contre les Anglais, il est plutôt en leur faveur.

Disons-le cependant, parmi le grand nombre d'Anglais que le commerce conduit dans les États-Unis, il en est peu qui aient reçu une éducation soignée et vu la bonne société. Venant dans le pays seulement pour y suivre leurs affaires, ils n'attirent l'attention que sur ce point de vue, et reçoivent une hospitalité qui les met dans des rapports très-faciles avec tous les négocians.

Mais qu'un Anglais visite le pays dans des vues plus libérales, on le reçoit d'une toute autre manière et avec des sentimens bien différens. Dès qu'on s'est assuré de sa respectabilité personnelle, il est admis partout, et y trouve un accueil qu'on chercherait en vain dans les autres pays. Ce n'est pas sans quelque *examen de leur part*, car malgré leurs défauts de

manières et d'usages, personne ne saisit mieux qu'eux les vices de forme, lorsqu'ils se rencontrent chez les autres. Ils prononcent sur les moindres apparences; mais leur opinion est toujours fondée sur une observation délicate et fine. Avec eux l'aplomb de l'insolence ne passera jamais pour l'aisance de la bonne compagnie; l'élégance et le luxe seront prisés à leur juste valeur. Le charlatan n'est pas ici sur son théâtre, et il peut se considérer comme passé maître, s'il parvient à tromper les yeux vigilans qui le surveillent.

En avançant que les manières américaines sont au-dessous de celles de l'Angleterre, je n'entends établir ma comparaison qu'avec les cercles anglais de la première distinction. Car la haute société de New-York n'est inférieure en rien à la haute aristocratie commerciale de Liverpool et de nos autres villes marchandes. Je me plais même à assurer qu'ils ne le cèdent à aucun négociant du monde pour la libéralité, les connaissances, la grandeur de caractère. Presque tous ont voyagé en Angleterre, et ont rapporté sur la nation des idées infiniment plus justes que celles que l'ignorance et l'envie ont répandues chez leurs compatriotes; et s'il était permis de juger tous les Américains par ceux qu'on rencontre dans les grandes villes qui bordent l'Atlantique, on ne pourrait leur refuser une place vraiment élevée parmi les nations.

Mais hélas! on ne peut appliquer ces observations qu'aux premiers négocians et aux premiers jurisconsultes du pays. Hors de cette classe, tout prend un *autre cachet, et* l'observateur impartial ne peut que *critiquer.* Les négocians du second ordre n'offrent

aucune garantie, ni dans leurs manières, ni dans leur moralité ; et en les comparant aux petits marchands anglais, vous découvrez chez eux une cupidité sans bornes, une complaisance de principes qui fait que tous les moyens leur sont bons pour arriver à un bénéfice ; je serais honteux de trouver de semblables dispositions chez mes compatriotes. J'ai entendu louer, en pleine table, des opérations qui, en Angleterre, eussent conduit à Botany-Bay, ou tout au moins à la perte de la réputation. Il est impossible de rester une heure dans le salon d'un hôtel, sans entendre de ces conversations qui dénotent l'absence de tous les principes moraux. Ils ne connaissent qu'un frein, la loi ; l'éviter, c'est prouver sa vocation au commerce et son savoir-faire.

On dira sans doute que, n'ayant aucune connaissance du négoce, j'ai pu me tromper en jugeant ainsi les transactions dont j'ai entendu parler. Je le veux bien ; mais mon opinion est assise sur des preuves tellement évidentes que je ne puis la croire erronée. Je puis me tromper en matière de commerce ; mais quand il s'agit d'une fraude matérielle, il ne saurait en être ainsi. Lorsqu'un homme se vante d'avoir trompé, ou loue un autre de l'avoir fait, qu'en conclure ? Que le narrateur est sans honneur, et qu'il suppose que son auditoire n'a pas plus de principes que lui. Car quel est l'homme qui consent à faire des aveux gratuits qui l'exposent au mépris de toute la société ?

Il est bon de faire observer aux lecteurs que ces considérations *ne sont pas* fondées exclusivement *sur les mœurs de New-York*. Un hôtel garni est un

rendez-vous où se rencontrent des hommes de tous les États de l'Union. Pendant trois semaines, je me suis trouvé chaque jour au milieu de plus de cent personnes que le hasard rassemblait et renouvelait continuellement; cette réunion m'a fourni des moyens sûrs d'observation, et je dois avouer que le résultat a été de diminuer considérablement la haute estime que j'avais conçue pour le peuple américain.

Quoique j'aie rencontré à New-York des hommes vraiment distingués et instruits, je dois dire que l'éducation est bien plus répandue dans nos cercles anglais. Ils nous sont évidemment inférieurs dans les connaissances qui exigent des études longues et suivies. Mais, quant à ces talens que chacun peut acquérir par ses propres observations, ces talens qui sont d'un usage immédiat dans la vie, je ne crois pas qu'il y ait un autre peuple qui les possède au même degré que les Américains. De là, leur goût pour les méthodes analytiques, dans lesquelles ils ont assez de succès.

Un autre résultat de cet état de choses, c'est que la conversation, dans la meilleure société, est moins relevée qu'en Angleterre. Celui qui parle suppose un tel degré d'ignorance dans son auditoire, qu'il se croit obligé de démontrer des propositions qui sont généralement admises, et que nous considérons comme les fondemens reconnus de toute discussion. Ici, ces premiers principes se démontrent encore par de longs raisonnemens, et l'on n'arrive jamais à ce qu'il faudrait établir.

Dans les États-Unis on est persuadé qu'il existe *certaines* doctrines, certaines opinions transmises

comme des héritages de générations en générations, et destinées à perfectionner les progrès intellectuels de ceux qui en héritent. On les reçoit de ses ancêtres comme l'argenterie, comme la canne à pomme d'or. De sorte qu'il y a des dogmes politiques et religieux qui, ayant acquis une autorité de prescription, ne sauraient être soumis au creuset de l'examen; ils deviennent des aphorismes pour tout le monde. Les problèmes les plus ardus de la législation sont établis de telle manière que ce serait presque un crime de vouloir élever un doute à leur égard. Demandez-leur sur quoi ils fondent cette foi aveugle, ils ne vous en donnent aucune raison solide. L'Américain se croit vraiment doué d'un sens particulier pour découvrir la vérité par *intuition*, sans autre moyen quelconque. Ils possèdent à un haut degré les vérités triviales les plus répandues, et croient que toute l'intelligence humaine est resserrée dans ce cercle. Cette disposition d'esprit est peu favorable aux progrès de la société et je l'ai trouvée enracinée en Amérique bien plus profondément que chez aucun des autres peuples que j'ai visités.

Demain je partirai pour Boston. Je remets à mon retour mes réflexions sur les établissemens publics de la ville de New-York, désirant observer d'abord les traits généraux qui distinguent le pays.

CHAPITRE VI.

Départ. — Voyage à Providence. — Maître d'hôtel Irlandais. — Arrivée. — Physionomie de la ville. — Édifices. — Maison en construction. — Dîner à l'hôtel. — Rencontre du capitaine Bennet. — Voyage à Boston-Pawtucket. — Arrivée à Boston. — Esclavage des Américains. — Hôtel-de-ville. — King's Chapel — Service divin. — Unitairianisme à Boston. — Université de Cambridge. — Bunker' Skill. — Prison de Charleston. — Architecture de la prison. — Maison de travail. — Réglement des prisons. — Travail des prisonniers. — Anecdote. — Discipline des prisons.

Je m'embarquai le 8 décembre, à quatre heures, sur le paquebot *le Chancelier Livingston*, et nous levâmes l'ancre quelques minutes [illegible] nous longeâmes la

rivière de l'Est ainsi que le canal qui sépare *Long Island* du continent; j'avais beaucoup entendu parler du périlleux détroit nommé *Hell-Gate*, formé par la projection de masses énormes de rochers qui, obstruant le passage de la rivière, la font sortir de son lit en agitant ses eaux avec furie. Lorsque nous traversâmes, la marée était haute et le détroit n'offrait rien d'effrayant. Le courant était très-rapide, mais une double machine, dont la force égalait celle de 90 chevaux, suffit pour en triompher; le *Chancelier*, en dépit de ses terreurs, poursuivit gaîment son cours, sans perdre de sa vitesse. Cependant plusieurs vaisseaux ont échoué à cet endroit; il y a moyen, dit-on, de l'éviter, en passant par un autre canal. Les dispositions à bord étaient si bien prises, que le voyageur le plus exigeant ne pourrait trouver l'occasion de se plaindre. Les deux immenses poëles de la chambre y répandaient une grande chaleur; mais l'atmosphère avait heureusement conservé une portion suffisante d'oxigène, pour soutenir la vie au milieu des bouffées d'haleines qui s'échappaient de la bouche d'une centaine de passagers. L'heure du thé arriva : chacun put donner la mesure de son appétit. Le repas fut dévoré aussi promptement qu'on pouvait le souhaiter, mais les odeurs de poissons, d'oignons, de graisse réunies, se firent sentir long-temps après. Je ne pus décider dans le moment si ce mélange était nuisible ou non à l'atmosphère; je crois bien que maintenant je ne résoudrais jamais la question.

Il était impossible de songer à se coucher; la seule pensée des draps et des couvertures me faisait frémir; *je n'avais pas de livres*, et je ne me souciais pas de

prendre part à aucune des conversations que j'entendais autour de moi. Je demandai mon écritoire et mon papier. Si j'étais de mauvaise humeur en écrivant, ce n'était pas sans motif : j'avais à ma droite deux individus qui discutaient vivement le bill du tarif; à ma gauche un vieux monsieur sans chaussure, dont la toux et l'expectoration ne rappelaient guère le séjour des houris; derrière moi j'entendais le bruyant ronflement d'un homme dont j'enviais le bonheur, puisqu'il oubliait pendant un instant les peines de ce monde. En face je voyais un autre individu sans culotte, qui, avant de sauter dans son lit, racontait à son ami, avec détails, les succès d'une entreprise qu'il venait de faire sur l'huile de baleine; à côté de moi était assis un ministre qui, tout en lisant *sotto voce* un chapitre d'Ezéchiel, lançait à chaque instant un regard furtif sur ce que j'écrivais.

Il faut avouer que le tableau n'est pas gracieux; cependant les plaisirs d'un voyage doivent, comme tous les autres, s'acheter aux dépens de quelques ennuis. L'homme que la plus légère contrariété rend de mauvaise humeur, ferait beaucoup mieux de rester chez lui, et si je suis entré dans ces petits détails, ce n'est que pour apporter plus d'exactitude dans la peinture des mœurs de la société.

Je me suis trop long-temps arrêté sur les désagrémens du voyage pour ne pas en donner la contre-partie. La mer était calme, le vent excellent, j'étais choyé par un maître d'hôtel irlandais, qui, pour rendre mon lit plus *confortable,* y avait entassé des coussins dérobés à mes voisins. Je l'intéressais, disait-il, *parce que j'étais* de son pays; qui aurait pu croire

que le faible lien de la nationalité pût avoir de l'influence sur un homme de cette classe. Je causai avec lui : il m'apprit que *vivre* en Irlande était *mourir de faim* dans un autre pays; quoique retenu dans ses paroles, je m'aperçus qu'il était ennemi juré de la société et de ses lois; que, n'ayant pas un sou à sa disposition, il était venu aux États-Unis pour éviter la prison dans son pays. Le jour où il quitta l'Irlande devrait être le plus beau de sa vie. Sa position actuelle est heureuse; il avoue qu'il peut mettre de côté, qu'il mange et qu'il boit bien, qu'il a des vêtemens chauds pour se couvrir, qu'il n'a plus rien à craindre des receveurs d'impôts et de dîmes. Qu'y a-t-il donc sur la physionomie d'un Anglais qui puisse exciter dans un tel homme les sentimens qu'on éprouve pour un compatriote? On croirait que sa mémoire ne devrait conserver du passé que le souvenir de ses infortunes, et qu'il serait livré tout entier à ses jouissances présentes vers lesquelles son imagination n'aurait osé s'élever à l'époque de son vasselage. Cependant, à l'entendre, il regrette son toit, il pense qu'il se serait tout aussi bien tiré d'affaire en Irlande; il n'a rien à reprocher à l'Amérique, c'est un pays excellent pour l'homme sans fortune; l'eau-de-vie, le pain, les viandes y sont moins chers; mais sa vieille mère, ses sœurs et *Tim Regan* qu'il aimerait tant à revoir. Enfin s'il plaît à Dieu, c'est dans son pays qu'il veut être enterré à côté de ses pères.

Si jamais *Pat* revient en Irlande, je lui prédis d'avance qu'il n'y restera pas long-temps. Il a maintenant oublié *ses premières privations*; mais s'il est obligé de *s'y soumettre encore*, *il* comprendra bien mieux la

différence qui existe entre le pays de son adoption et celui qui le vit naître. Mais disons-le avec reconnaissance, les malheurs une fois passés, notre souvenir ne s'arrête plus que sur les jours heureux de la vie.

Nous arrivâmes le jour suivant à *Providence*, où plusieurs diligences attendaient sur le quai les personnes qui se rendaient à Boston. Quoique je fusse muni de lettres d'introduction auprès de différentes personnes de la ville, je n'avais pas l'intention de m'y arrêter; ma place était déjà retenue dans une de ces voitures. Mais, étourdi par la confusion de tous ces gens qui se précipitaient pour avoir des places, je fus épouvanté à la vue de huit gros individus, déjà entassés dans la voiture que j'avais choisie, et je changeai de résolution. Je préférai sacrifier mon argent, dans l'espoir de voyager plus agréablement le lendemain. D'ailleurs le temps était désagréable et orageux, j'étais en outre mouillé jusqu'aux genoux, par la neige à moitié fondue dans laquelle j'avais été obligé de marcher en débarquant. La perspective d'un bon hôtel dans la ville, me sourit davantage que celle d'un voyage de huit heures pour me rendre à Boston.

L'intérieur de l'hôtel que je voyais de loin ne me parut pas magnifique. Rien n'indiquait au dehors que ce fût une maison garnie: on voyait au rez-de-chaussée une rangée de boutiques. L'escalier qui menait aux étages supérieurs était fort étroit: peut-être aurait-il passé pour propre à Rome, mais en Angleterre on l'aurait trouvé peu convenable. En entrant, j'adressai plusieurs questions aux personnes de la maison qui passaient près de moi, sans pouvoir en obtenir une réponse. Je m'approchai du comptoir, et je

vis l'hôte si occupé à faire un mélange d'eau-de-vie et d'eau, pour une bande de fumeurs, qu'un étranger de ma tournure ne pouvait espérer d'attirer ses regards. Je me tournai donc vers une femme qui, malgré son air indifférent, paraissait disposée à m'écouter, et je la suppliai de nouveau de vouloir bien me dire s'il y avait moyen de me loger pour la nuit. Je ne fus pas plus heureux cette fois, et il y avait quelques minutes que j'attendais, lorsque, dans un de ces momens où les demandes des buveurs étaient moins pressantes, on trouva le loisir de m'écouter et de me répondre. Enfin, j'augurai mieux de ma position. Je trouvai non-seulement ce qu'on peut raisonnablement désirer, mais encore un luxe auquel je n'avais pas osé prétendre : un salon particulier, communiquant avec une chambre à coucher très-commode, et de plus la liberté de fixer les heures de mes repas.

Après avoir changé de toilette et donné quelques ordres, je sortis pour visiter la ville. Providence est la capitale de l'état de *Rhode Island*, et renferme environ vingt-cinq mille habitans. Elle s'élève sur le penchant d'une montagne qui domine toute la vue de cette superbe baie. On aperçoit de temps en temps quelques édifices en briques, d'autres dont la façade au moins est en pierres; mais les maisons, en général, sont toutes en bois. Les manufactures de coton y sont très-nombreuses; comme je n'entends rien à ce genre d'établissemens, je ne fus pas tenté de les visiter. Le collége, situé sur une hauteur des environs, me parut très-beau à l'extérieur; mais les chemins pour y arriver étaient tellement obstrués par la neige, qu'ils offraient des périls au-dessus de mon courage. Il était

donc décidé que je ne verrais pas *Brown college*.

L'origine de Providence est encore une triste preuve de la mobilité des destinées humaines. Les *Pères Pélerins*, comme on les appelle, avaient fui leur pays pour chercher, dans les déserts du nouveau monde, cette tolérance religieuse qu'on leur refusait dans l'ancien; mais à peine les victimes de la persécution furent-elles installées dans la Nouvelle Angleterre, que foulant aux pieds toutes les règles de la morale et les divins préceptes de la religion chrétienne, à leur tour ils devinrent *persécuteurs*. *Les Sociniens, les Quakers*, tous ceux enfin dont les opinions différaient des leurs, furent chassés sans pitié. Parmi eux se trouvait *Roger Williams*, ministre puritain, qui osa, dans les églises de Massachussets, expliquer sa manière de voir sur l'apostasie. Le clergé chercha d'abord à le ramener par les argumens et les remontrances; mais voyant qu'il ne réussissait pas, il usa de violence pour délivrer la population orthodoxe d'un théologien aussi habile.

Roger Williams fut banni; suivi d'un petit nombre de ses disciples, il erra dans le désert, et arriva à l'endroit appelé par les Indiens *Mooshausic*, où ils établirent Providence.

Telles furent les causes principales de la fondation de l'état de Rhode Island. Le jour sous lequel elles nous présentent la nature humaine ne saurait lui être favorable; elles nous prouvent, plus que jamais, que la bigoterie et la persécution marchent ensemble, et *qu'il ne* manque souvent, aux victimes de la tyrannie *politique et religieuse*, que le pouvoir, pour devenir *oppresseurs*.

L'Arcade est le seul édifice qui offre quelques beautés en architecture ; à chaque extrémité s'élève un portique d'ordre ionien. La tige des colonnes, à en juger par l'apparence, est construite dans les proportions de l'ordre dorique grec, ordre magnifique en lui-même, mais qui ne saurait s'allier à un entablement ionique sans blesser la vue. Je ne connais rien, en Amérique, où le défaut de goût soit plus sensible que dans les édifices. Les maisons de campagne des plus riches citoyens sont pour la plupart ornées de piliers, qui s'élèvent depuis le bas de la maison jusqu'au haut; ces piliers supportent, ou, pour mieux dire, ne supportent rien, et pourtant plusieurs de ces maisons ont trois ou quatre étages. Il en résulte que ces colonnes, dont les proportions ne sont guère plus gracieuses que celles d'un tuyau de pipe, sont loin d'exciter l'admiration. Quoique dans la plupart des édifices publics on découvre une ignorance totale des règles les plus simples d'architecture, les Américains s'étonnent de l'indifférence des étrangers à la vue de monumens dont les défauts ne peuvent échapper à l'œil le moins exercé.

Il est assez d'usage, dans une ville maritime, d'aller chercher sur le port une idée souvent incomplète de l'activité de son commerce. L'itinéraire de Providence assure que ses rapports avec l'étranger sont très-étendus : cela peut être; mais je ne vis sur la baie que deux grands vaisseaux et une vingtaine de petits bateaux ou de goëlettes.

Je ne dois pas oublier de parler de la singulière opération à laquelle *j'assistai*. Il ne s'agissait rien *moins que de soulever* un grand bâtiment pour y

ajouter un étage au-dessous; il était bâti en bois, avec des cheminées en briques, et se composait de deux maisons réunies par le toit. La partie inférieure de l'une formait un magasin rempli de tonneaux et de balles de coton. Je m'arrêtai quelque temps pour suivre les progrès de l'entreprise. On souleva d'abord l'édifice par le moyen de plusieurs leviers qu'on introduisit sous les fondations. Ayant réussi à l'élever à quelques pieds de terre; on posa des supports aux quatre coins pour le soutenir. Bientôt l'édifice parvint à la hauteur de cinq pieds et les échelles devinrent nécessaires pour ceux qui voulaient entrer ou sortir. Je pus m'apercevoir, en regardant aux fenêtres, que les habitans de la maison se livraient, comme à l'ordinaire, à leurs affaires journalières, sans s'inquiéter de leur nouvelle position dans l'atmosphère. Il en était de même du magasin où la vente et les achats n'avaient pas été interrompus. Cette opération, toute simple qu'elle fût elle-même, annonçait une grande habileté dans l'art mécanique.

Après cette excursion je revins à l'hôtel où m'attendait un assez bon dîner. C'était la première fois que je mangeais seul depuis mon départ d'Angleterre, et j'ai cela de commun avec mes compatriotes, que j'attache une grande importance au privilége de choisir mon dîner et de fixer l'heure à laquelle je le mangerai. Ce n'est que dans la solitude que l'homme peut jouir de la satisfaction qu'il éprouve à l'idée de former un être complet dans la création. Dans un repas public, il n'est *qu*'une fraction, un décime au plus, un centième peut-*être de ce* monstre mangeant dont l'appétit égale celui *des mastodon* et des *Behemoth*. Il travaille sans relâche,

mais il est tourmenté par l'idée qu'il perd en dignité ce qu'il gagne en profusion. C'est par hasard qu'il se trouve dans une société qu'un besoin passager a réunie et avec laquelle il n'aura peut-être jamais d'autres liens que ceux formés par un appétit brutal. Jamais l'Américain, dont l'esprit a été ainsi avili dès sa jeunesse, ne connaîtra ces hautes pensées qui se présentent à l'imagination de l'homme solitaire! A la fin d'un bon dîner cet homme se complaît dans la dignité de sa nature et dans les brillantes destinées vers lesquelles il se croit appelé. Il est en paix avec le genre humain, car il est mollement couché sur un sopha, et sa table est couverte de vins et de liqueurs. Il est content de lui-même; il s'arrête avec complaisance sur les succès qu'il a obtenus soit dans les armes, dans la littérature ou dans la philosophie. S'il cherche à lire dans l'avenir, l'horizon est brillant et sans nuage; s'il jette un coup d'œil sur le passé, il se hâte d'en effacer les peines, pour ne songer qu'aux jours heureux. Il est dans ses pantoufles, enveloppé de sa robe de chambre, que lui importe le monde et toutes ses ambitions? J'en appelle au philosophe; qu'il réponde?......

J'étais dans ces momens de jouissance physique et intellectuelle, lorsque mon domestique entra pour me dire qu'il venait de rencontrer le capitaine Bennet sur l'escalier, et qu'il se disposait à venir me rendre visite après mon dîner. Je lui fis répondre que rien au monde ne pourrait m'être plus agréable; quelques minutes après, j'eus la satisfaction d'échanger avec l'intelligent et aimable marin mille témoignages d'amitié. Dans notre tête à tête il m'apprit qu'il voyageait avec sa femme pour se rendre à Boston, venant de

quitter New-Bedfort, sa ville natale. Le capitaine proposa de me présenter à sa famille; je l'accompagnai de suite à son appartement où je passai une soirée agréable. J'appris, non sans plaisir, que nous ferions route ensemble, le lendemain. Ce voyage, avec le capitaine Bennet, m'offrait de grands avantages. Habitant la Nouvelle-Angleterre, il put me donner, sur cette province, de ces détails précieux qui échappent souvent aux observations du voyageur.

Le jour suivant nous étions sur pied de bon matin. Après un déjeuner passable, nous quittâmes Providence à sept heures, et je fis connaissance, pour la première fois, avec une diligence américaine. L'Anglais, habitué au luxe des malles-postes et des chemins ferrés, pourrait avec raison trouver cette voiture horrible; cependant il n'eût pas été permis à un Français ou à un Italien de la trouver telle. Les proportions de cette voiture étaient lourdes; sa charpente, de la grandeur d'un charriot ordinaire, était soutenue par des courroies énormes, qui se rattachaient à des morceaux de fer massif que personne, aux mouvemens de la voiture, ne pouvait prendre pour des *ressorts*. Cette diligence n'est fermée que par de simples rideaux en cuir, qu'on a le privilége de lever à volonté, lorsque la chaleur vous incommode. En hiver, cependant, les avantages de cette invention sont plus qu'illusoires. Le vent s'introduit par mille crevasses, et, avec le thermomètre au-dessous de zéro, il arrive que cette liberté de *circulation* n'ajoute guère aux agrémens du voyage. L'intérieur pouvait contenir neuf passagers placés sur trois rangs; au siége du milieu était adapté une courroie

qui s'enlevait à volonté et qui servait, au besoin, de dossier aux voyageurs. Le conducteur peut admettre une personne sur le siége; le prix de cette place est le même que dans l'intérieur. Toute la machine enfin était aussi grossière que possible; les chemins mal entretenus, qu'elle avait à parcourir, exigeaient peut-être une semblable construction; les chevaux, quoique très-laids, étaient forts et capables de remplir leur pénible tâche. Je souriais en moi-même en pensant à l'effet que produirait un pareil *attelage* sur un chemin anglais. La vue d'un ballon, s'élevant dans les airs, attirerait moins la curiosité. Si on a voulu donner l'idée de ces voitures englouties à l'époque du déluge, et découvertes, il y a peu de temps, par le professeur Buckland, celle-ci peut passer, sans difficulté, pour l'équipage qui conduisit à l'arche Noé, sa famille et tout son établissement. L'automédon Jéhu, homme vêtu de la manière la plus ignoble, avait l'air d'un fossoyeur retiré, et jamais cocher de son espèce n'avait respiré dans les quatre parties du monde.

Il nous fallut huit heures de marche pour arriver à Boston qui n'était éloigné que de quarante milles. Je me rappelle avoir dit, dans le temps, que ce chemin était le plus mauvais qu'on pût rencontrer; je ne tardai pas à me rétracter, lorsque j'eus voyagé davantage dans les États-Unis. Il était obstrué par des ornières profondes, des pierres énormes, que le marteau aurait pu convertir en matériaux excellens. Les lecteurs anglais peuvent rire, lorsqu'on leur parle sérieusement des secousses de la voiture; il n'en est pas moins triste d'arriver tout *meurtri* et avec les membres *perclus. Quant à moi, j'avoue* que, me rappelant tout ce

que j'ai souffert dans mes excursions sur le continent d'Amérique, je ne lirai jamais, sans le plus vif intérêt, le récit de pareilles infortunes. Dans la circonstance actuelle, je ne parlerai que de la manière violente avec laquelle je fus plus de vingt fois enlevé jusqu'au haut de la voiture, qui n'était pas mieux bourrée que les coussins qui nous servaient de siéges; aussi ai-je tremblé que ce choc n'opérât quelque révolution dans mon système phrénologique. Un des voyageurs, grave valétudinaire, m'assura que rien n'était meilleur, pour guérir la *dyspepsia*, que ce genre d'exercice; chaque fois, disait-il, qu'il éprouvait une attaque de cette maladie, il venait se faire secouer de la sorte. Le remède me semble pire que le mal, et je le plaignais de toute mon ame.

Comme il avait dégelé pendant la nuit, la neige avait presqu'entièrement disparu. Le pays que nous traversâmes est assez varié, mais le sol en est aride et pierreux, et l'étendue immense d'un terrain, autrefois labouré, aujourd'hui couvert de bois, montre que ses produits n'ont pu compenser les frais de culture. Nous passâmes à Pawtucket, à quatre milles de Providence; c'est le village des États-Unis où l'on fabrique le plus de coton. Je comptai jusqu'à douze manufactures. Les maisons des ouvriers paraissent propres et commodes; cependant j'ai su depuis que tous ces établissemens avaient fait banqueroute dans l'espace de 18 mois, ce qui ne prouve guère que le système du tarif ait obtenu de brillans résultats.

J'étais trop mal à mon aise pour prendre part à la conversation animée qui se soutint pendant toute la route. Cependant je me divertis beaucoup de l'incré-

dulité d'un jeune fermier du Connecticut, auquel le capitaine Bennet ne put jamais faire croire que le bouleau blanc, regardé dans son pays comme un arbre inutile, était cultivé avec soin en Angleterre. Mais il ajouta foi, sans la moindre difficulté, à toutes les absurdités qu'on lui débitait sur les lois, la politesse et les mœurs de mes compatriotes.

A mesure que nous approchions de Boston, la population augmentait. Nous gravîmes une hauteur d'où on pouvait apercevoir la baie, et bientôt, je me trouvai de nouveau dans le tourbillon d'une grande ville. Cette perspective bizarre, cette irrégularité d'architecture me frappèrent moins dans Boston que dans New-York. Cette dernière ville, il est vrai, s'est accrue très rapidement; elle fut bâtie, en grande partie, dans l'espace de 30 ans. Les progrès de la population et des richesses ont été plus lents dans Boston. La partie neuve ne forme que la plus petite portion de la ville; mais le temps a, pour ainsi dire, effacé les difformités de l'autre, en y attachant cette idée de respect qu'on a toujours pour les édifices anciens.

Tout est grave et solide à Boston, rues, peuple, maisons, tout porte ce cachet. On peut comparer New-York à une jeune femme qui, malgré ses formes colossales, est encore légère et fringante. Boston se présente comme une rivale; ses manières sont plus graves, elle semble avoir perdu la fraîcheur de ses plus belles années, mais elle conserve assez de beauté pour exciter l'admiration; la première est d'une gaîté bruyante, prenant, chaque année, un nouvel embonpoint. La *seconde, grasse*, forte, belle et féconde, *chasse ses enfans à mesure* qu'elle leur donne le jour.

Un vieux proverbe prétend que *toutes comparaisons clochent*, et que, par conséquent, il ne faut jamais les pousser trop loin.

Heureux le voyageur qui peut se délasser des fatigues de la route dans le bel hôtel de Trémont ! Cet établissement est monté sur un grand pied ; je me procurai facilement un appartement commode où se trouvait réuni tout ce que peut exiger un homme seul. Je jouissais en outre de la félicité de disposer de tous mes momens ; je pouvais boire, manger et dormir à l'heure et de la manière qui me convenaient.

Les Américains se disent libres, et cependant ils subissent le joug le plus humiliant. Chez eux ils sont peut-être moins esclaves ; mais y a-t-il beaucoup de domestiques qui voulussent se soumettre à l'innovation barbare de déjeuner à onze heures et de dîner à sept. Quoiqu'il en soit, personne n'est moins libre qu'un Américain sur les grands chemins et dans les hôtels garnis de son pays. C'est Boniface, le plus cruel des despotes, qui dispose des heures du sommeil et de celles du repos. Jamais un monarque puissant ne put se vanter de gouverner des sujets plus patiens et plus soumis. Il agit avec eux comme avec des troupeaux. Il sonne la cloche, et tous accourent, comme des chiens à la voix de leurs maîtres. Tous acceptent, sans murmurer, ce qu'il lui plaît de leur servir ; ses décrets sont irrévocables comme ceux du destin ; il a choisi, pour devise, ces mots : obéir ou mourir (de faim.) »

Tout homme qui voyage dans les États-Unis, doit *se munir du* meilleur chronomètre de Baraud. Ici, *plus qu'ailleurs*, les moindres erreurs dans les calculs

du temps sont suivis de désagrémens sans fin. Malheur à celui qui, retenu par ses plaisirs ou ses affaires, oublie l'heure du dîner! Il ne retrouvera plus la côtelette fumée, et devra se contenter d'une soupe à moitié gelée, d'un reste de poisson, du morceau de porc, tiré, tout exprès pour lui, du baril, ou bien faire le sacrifice de son dîner. Telle est la règle; il est libre de choisir (1).

Le lendemain de mon arrivée, je fis porter mes lettres d'introduction à leur adresse, et j'allai me promener dans la ville. Boston, bornée de trois côtés par la mer, s'élève sur une riante colline; le port forme un vaste bassin environné d'une contrée magnifique. Ce qui me frappa le plus, c'est la ressemblance qui existe entre cette ville et un de nos ports en Angleterre. Le plus grand nombre des bâtimens sont de granit ou, pour mieux dire, de siénite. Cependant la

(1) J'avouerai cependant que, dans les hôtels de la plupart des grandes villes, on se procure facilement des chambres particulières. Le prix de ces faveurs est aussi élevé qu'en Angleterre. Pour donner au lecteur une idée des dépenses qu'entraine ce genre de vie dans les États-Unis, je dirai qu'à New-York, je payais, pour moi et mon domestique, dix-huit dollars par semaine, quoique je n'eusse qu'une petite chambre et que je mangeasse à table d'hôte. J'en donnais trente-cinq à Boston pour trois belles chambres, les repas séparés, et tout compris, le vin excepté. A Philadelphie vingt-six, à Baltimore vingt-huit, à Washington quarante. Il est d'usage de payer par semaine, ou on ne fait aucune déduction aux voyageurs pour les repas qu'ils ne prennent pas à l'hôtel; aussi j'ai calculé *que mes dépenses égalaient* celles que j'aurais pu *faire à Londres dans les premières* maisons garnies.

brique domine; les maisons de bois se rencontrent peu dans les quartiers bien habités. Les rues sont étroites et souvent irrégulières. En architecture, rien de remarquable. L'Hôtel-de-ville est bâti sur une hauteur qui domine tout Boston. Imaginez un bâtiment carré, très-massif, ayant de rustiques arcades pour portique, une rangée inutile de colonnes qui ne supportent rien ; et, sur le devant, un fronton d'où s'élève un dôme couronné d'une lanterne carrée. Vous aurez alors une idée exacte de cette structure bizarre.

On parle toujours, en Amérique, de l'hôtel de Trémont et de l'église située dans la même rue, comme dignes d'exciter, chez les étrangers, toute l'admiration dont ils peuvent disposer. L'architecture de cette église est pourtant bien ordinaire. Toute la façade est garnie d'une rangée de colonnes ioniques, plaquées contre le mur, qui, malgré cela, n'en est pas moins visible. Pour comble d'absurdité, on a surmonté ces colonnes d'une tour carrée, sans aucun ornement, dans l'intention, sans doute, de représenter un beffroi.

Ce lieu saint me rappelle une anecdote digne d'être rapportée. Il appartenait autrefois à une congrégation professant la religion anglicane, et se nommait *chapelle du roi.* Un vieux monsieur fort riche vint à mourir, léguant, par testament, une somme considérable pour payer les frais d'un certain nombre de discours annuels sur la Trinité. Le testateur étant mort dans la religion anglicane, personne ne pouvait *former* de doutes sur ses dernières intentions. Mais *la révolution* éclata, et quand la paix fut rétablie, il *'va que cette* congrégation abandonna son roi, ses

croyances religieuses, pour adopter les principes républicains et les dogmes des unitaires. Dans une circonstance pareille, que devait-on faire à l'égard du testament? La question fut bientôt résolue. On découvrit que l'unitairien pouvait tout aussi bien prêcher des sermons sur la Trinité que l'orthodoxe le plus ardent. Ainsi le zèle du testateur pour la propagation de la vraie foi ne servit qu'à encourager l'établissement des doctrines qu'il regardait comme fausses et pernicieuses. Ce vieux monsieur aurait mieux fait de ne pas frustrer ses héritiers de cette somme.

Ce n'est pas sans peine que je me décide à parler désavantageusement de l'architecture de l'hôtel Trémont, où j'ai été si bien traité. Si je n'avais pas entendu des gens de mérite louer cette construction, comme celle qui faisait le plus d'honneur au genre américain, je ne me serais permis aucune réflexion à ce sujet. L'édifice est en siénite magnifique. Il serait difficile, je crois, de trouver de plus beaux matériaux pour construire. La façade est un portique dorique, formé de quatre colonnes assez bien proportionnées, mais sans fronton, selon l'habitude. Ces colonnes n'étant pas assez saillantes, elles ont l'air d'avoir été incrustées dans la muraille de l'édifice, par la pression de quelque gigantesque pompe à vapeur. Le réfectoire, qu'on admire par-dessus tout, est défectueux sous le rapport du goût et des proportions. D'abord, le plafond est trop bas; puis les rangées de colonnes ioniques, placées autour de la salle, sont surchargées d'ornemens *de l'ordre* composite. Ce mélange du goût *italien et des belles* formes grecques défigure tout le

reste. C'est perdre son temps que de s'arrêter sur de semblables matières.

Mes lettres de recommandation me valurent bientôt une foule de visites et d'invitations. Il me semble que les manières de la société, à Boston, différaient de celles que j'avais remarquées à New-York. Au premier abord, je les trouvais moins aimables ; mais je ne tardai pas à changer d'opinion. Maintenant je regarde mes amis de Boston comme les hommes les plus éclairés et les plus agréables que j'aie jamais rencontrés dans ma tournée.

Ma première visite fut à une société littéraire, qui, sans être publique, comptait parmi ses membres plusieurs hommes remarquables de l'état. Ma réception fut des plus aimables. Quelques-uns de ces messieurs, en apprenant le but de mon voyage, offrirent de m'aider dans mes recherches. Je vis que New-York ne pouvait se vanter seule de son hospitalité envers les étrangers.

Le jour suivant étant un dimanche, j'allai entendre la messe dans une des églises épiscopales. Le service se fit de la manière la plus convenable. Le soir, j'accompagnai une famille charmante à une paroisse dont le célèbre Dr Channing est le pasteur. Ce dernier était parti pour la Havane, avec sa femme dont la santé exigeait un climat plus doux que celui de la Nouvelle-Angleterre. Les dogmes de cette congrégation sont unitairiens, le service est le même que celui de la religion anglicane; mais on en bannit toutes les expressions qui attribuent la divinité à J.-C. Cette croyance est soutenue par les uns et rejetée par les autres. C'est pourquoi, afin de réunir, dans la même église, toutes

les sectes différentes, on a établi un service qui peut convenir à tous, et ne décide rien sur des doctrines qui ont donné lieu à de si nombreuses disputes.

Quoique l'intention soit bonne, je doute que les inventeurs de ce service aient été guidés par des idées justes et philosophiques.

Le bien qui résulte des prières publiques, cette charité ardente, ce sentiment de fraternité, ne peuvent exister entre des hommes qui ne partagent pas la même croyance. Il est sûr qu'en présence de Dieu, toute distinction doit cesser; mais quand ces différences d'opinion s'étendent au-delà de certaines limites, et attaquent les dogmes les plus sacrés de la croyance religieuse, je ne comprends pas les avantages de la commune adoption d'une liturgie ainsi mutilée, et qui exclut toute expression de cette foi et de ces doctrines sur lesquelles les chrétiens fondent toutes leurs espérances. La valeur de la prière consiste moins dans l'influence qu'elle peut avoir sur les décrets d'un Dieu immuable, que dans celle qu'elle exerce sur le cœur de l'homme qui implore. Pour que cette influence se laisse sentir, il faut que la prière puisse s'approprier à nos besoins personnels. Elle ne doit pas reposer sur des principes vagues et généraux, ni se borner à solliciter ces biens qui intéressent également tout le genre humain. Semblables aux objets matériels, les sentimens s'affaiblissent à mesure qu'ils s'étendent. Il est impossible à l'homme de prier pour tous ses semblables avec la ferveur que lui inspire son pays ou sa famille, qui s'accroît toujours à mesure que l'intérêt se rapproche de nous-*mêmes*. Ce n'est qu'en implorant *miséricorde pour une* personne chérie, que nos sen-

timens de piété atteignent leur dernier degré d'exaltation. Je n'ai aucune foi dans le système de dévotion fondé sur les principes abstraits de la philosophie. Le culte religieux doit être à la portée des infirmités du genre humain. La prière qui s'adapte à toutes les sectes, ne peut exprimer la foi ou le sentiment d'aucune.

Le révérend Dr Greennood, avec lequel j'eus le plaisir de faire connaissance, lut l'office du jour qui était simple et touchant; le sermon était élégant, mais froid et sans onction. Il est impossible qu'il en soit autrement. L'unitaire est privé de l'usage de tout ce qui remue le plus profondément le cœur, et dont les prédicateurs évangéliques savent tirer un si grand parti. Qu'y a-t-il de touchant dans un discours sur la beauté de la vertu innée, ou sur les argumens de la pureté morale, fondée sur l'harmonie de ce monde! L'homme doit prier, disaient les unitairiens, parce que les arbres fleurissent, et que les oiseaux chantent. La conduite des hommes a prouvé combien cette conclusion est de peu de valeur en théorie. Il vaudrait autant dire que les hommes doivent porter des lunettes parce que les ours mangent du cheval, et que les autruches déposent leurs œufs dans le sable. Admettons que la conclusion soit aussi claire que le jour. La dépravation du genre humain est trop forte pour être réprimée par de tels remèdes.

Boston est la métropole de l'unitairianisme; c'est là qu'il a pris racine plus profondément, et qu'il a plus largement étendu ses branches. La plus grande partie de la population suit cette religion. Il y avait long-temps que je cherchais à en pénétrer la raison;

mon voyage dans la Nouvelle-Angleterre me l'a expliquée. Les habitans de ce pays sont froids, subtils, calculateurs, ingénieux, flegmatiques. On dirait qu'il manque à la composition de leur être je ne sais quoi qui excite l'enthousiasme chez les autres hommes. Il n'y a pas de pays où l'on admire plus la moralité; il n'y en a pas où le respect pour l'opinion publique soit poussé plus loin. L'argumentation peut donc seule émouvoir un peuple de ce caractère. L'homme de la Nouvelle-Angleterre ne se laisse jamais guider que par la raison; toute exaltation lui est inconnue; parlez-lui de ce qui est grand, généreux et noble, il ne vous écoutera qu'avec indifférence; parlez-lui de ce qui le touche personnellement, il prêtera de suite une oreille attentive. Ses facultés sont vives, ses passions sont engourdies; l'unitairianisme est la démocratie de la religion. Il exige moins de foi et d'imagination que toute autre secte chrétienne. Il s'adresse uniquement à la raison humaine; et tandis qu'il rétrécit le cercle des miracles, il agrandit celui de la démonstration. Ses disciples ont moins de bigoterie parce qu'ils ont moins d'enthousiasme; ils refusent de croire à la doctrine de ce grand et universel sacrifice, ainsi qu'à ces impulsions surnaturelles, qui donnent tant de confiance à la piété, dans les autres sectes. L'unitairien ne connaît d'autre certitude que celle que lui offre sa propre raison; il n'est pas fanatique, mais dogmatique; il ne fait aucune distinction entre ce qui est faux et ce qui est incompréhensible.

Je ne puis m'empêcher de croire que cette religion et cette manière de *voir*, chez les Bostoniens, ne tiennent *à un calcul particulier*, dont un philosophe a pu

prévoir le succès sans difficultés. Ils ont choisi leur religion comme on choisit un chapeau, parce qu'elle leur convenait. Nous croyons cependant que leur tête n'a pas atteint sa grosseur, et que son accroissement rapide pourra bien les forcer un jour à revenir à un chapeau plus orthodoxe.

Le professeur Ticknor m'accompagna dans mon excursion de Cambridge (à trois milles de distance), dont je tenais à visiter l'université. Les bâtimens, sans être spacieux, sont commodes; la bibliothèque, la plus grande des États-Unis, renferme trente mille volumes, ce qui n'est pas imposant. Le cours académique dure trois ans; au bout de ce temps, ceux qui se destinent au grade de bachelier sont admis à cet honneur après l'examen d'usage. Trois ans plus tard, ils ont le droit de prendre le titre de professeurs, ainsi que cela se pratique dans les universités d'Angleterre. Les vacances, accordées à différentes époques de l'année, remplissent l'espace de trois mois. Le nombre des étudians se monte à deux cent cinquante; ils peuvent ou résider dans le collége, ou se loger dans les maisons environnantes, selon que cela leur est agréable. On ne les instruit dans aucune religion particulière; mais l'unitairianisme domine dans cet établissement. Pour l'étendue et le nombre des étudians, il ne peut se comparer à la plus petite de nos universités d'Écosse.

De Cambridge, nous partîmes pour *Bunkers' Hell*, lieu à jamais célèbre par le premier combat qui s'y livra entre les troupes royales et les colons révoltés; cette position est excellente, et résisterait à un ennemi puissant, si elle était fortifiée par des retran-

chemens. On bâtissait sur la hauteur un monument en l'honneur de Washington. L'endroit ne saurait être mieux choisi; mais que font à Washington des tribus de marbre et de bronze! *Si monumentum quæris, circumspice.* Notre visite suivante fut à l'arsenal de la marine, établissement très-vaste; on y voyait deux vaisseaux de soixante-quatorze canons, et, autant que je puis me rappeler, une frégate et une chaloupe, un chantier presque terminé et pouvant recevoir le vaisseau de guerre de la plus grande dimension. Je causai long-temps avec le commodore Morris, commandant du poste, et je m'aperçus bientôt qu'il possédait bien d'autres connaissances que celles qu'exige sa profession.

Le lendemain, toujours accompagné d'un ami obligeant, je me rendis à Charleston pour y visiter la prison d'état. La description intéressante du capitaine Hall sur celle de Sing-Sing, avait excité à un tel point ma curiosité, que je brûlais d'envie de voir un établissement dirigé d'après le même plan, sauf quelques améliorations dans les détails. Ils était difficile de concevoir qu'une discipline aussi rigide fût maintenue, sans le secours d'une sévérité révoltante. Aussi est-il nécessaire de voir les choses par soi-même pour croire qu'il soit possible que des centaines d'hommes se soumettent à la règle qui les oblige à vivre et à travailler ensemble, pendant des années, sans s'adresser une seule parole. Je n'aurais donc pas voulu manquer l'occasion de visiter la prison de Charleston. Le spectacle dont je fus témoin me frappa plus que tout ce que j'avais *vu jusqu'alors*; ce n'était pas, il est *vrai, une sensation* agréable : on ne saurait en éprou-

voir à l'aspect de la dégradation de ses semblables.

Rien dans la maison n'était malpropre ou rebutant; le geôlier, homme fort et robuste, avait même, contre l'ordinaire, une physionomie assez douce. Autrefois commis chez un marchand, il n'était guère possible de le complimenter sur son changement de profession; avant de nous faire circuler dans la prison, il nous donna des détails intéressans sur l'administration générale.

Les prisonniers, au nombre de trois cents, n'étaient surveillés que par quatorze gardiens. Comment, me disais-je à moi-même, ces criminels, qui sont pour la plupart des hommes forts et audacieux, ne profitent-ils pas de leur supériorité physique pour assassiner ce gardien, et reconquérir leur liberté? un cri, un geste suffirait : ils ont des armes, il ne faudrait qu'un instant pour rompre leurs chaînes et se délivrer de l'esclavage le plus affreux qu'un homme puisse subir. Sur quoi donc est fondée la sûreté du geôlier et de ses assistans? sur une seule chose : une *surveillance* continuelle, tellement stricte, qu'il est physiquement impossible aux prisonniers, soit pendant le jour, soit pendant la nuit, de se faire la moindre communication, sans être découverts. Leur vie dépend de ce coup d'œil. Ils comprennent toute l'importance de cette sévérité, et agissent en conséquence.

Les bâtimens forment un parallélogramme de cent pieds carrés. Un côté est destiné aux cellules des prisonniers; elles sont toutes en pierres, au nombre de trois cent quatre, et distribuées en quatre étages. Chaque cellule est fermée par une porte de fer. De ce même côté, on voit des galeries de pierre de trois

pieds de large, supportées par des piliers de fer. Ces galeries s'étendent dans toute la longueur du bâtiment, et sur trois côtés bordent ces rangées de cellules. Le quatrième ne présente qu'un mur perpendiculaire, sans escaliers et sans portes. Au-dessous et au-dessus des galeries et des cellules, on a ouvert un passage de neuf pieds de large, d'où on découvre la vue de la prison tout entière.

Chaque cellule a sa fenêtre séparée; chacune a sept pieds de long sur trois pieds de large, et renferme un lit de fer. On a placé d'un côté, sur une grande élévation, une guérite et une sonnette d'alarme, à l'usage seulement du geôlier de service. Au milieu du bâtiment, ou plutôt entre le bâtiment et le carré central, se trouve la cuisine, communiquant par des fenêtres et des portes à un corridor, où les prisonniers sont obligés de passer pour entrer ou pour sortir de leurs cellules. Près de là s'élève la chapelle, où se réunissent les criminels, deux fois par jour, pour la prière.

Il m'a semblé que la meilleure manière de donner aux lecteurs une idée du système établi dans les prisons, était de citer un extrait, tiré du rapport annuel de celle de Boston, sur la discipline : « Les criminels, à l'exception du petit nombre des malades, sont enfermés, depuis le soir jusqu'au lendemain, dans des cellules séparées, disposées de telle manière que la sentinelle de service peut maintenir le silence parmi trois cents hommes. Le moindre chuchotement répété par l'écho de la galerie qui entoure les cellules, arrivant jusqu'à son oreille, lui donne les moyens de prévenir le désordre. C'est ainsi qu'on évite, pendant la

le geôlier, à qui j'en fis la remarque, m'assura que je me trompais.

Toute communication à l'extérieur est interdite aux prisonniers; on veut qu'ils se considèrent, pendant leur séjour dans la prison, comme des êtres indignes de participer aux sympathies les plus communes de la vie. Cette rigidité, selon moi, est poussée trop loin. S'ils doivent être rendus à la liberté, pourquoi briser tous les liens qui pourraient plus tard les ramener dans le bon chemin? Que peut-on espérer d'un homme ainsi humilié, si ce n'est qu'il marchera dans la même voie, ou qu'il se précipitera peut-être plus avant dans le crime. S'ils doivent rester toute leur vie enfermés, la punition porte un cachet de barbarie inutile. Ce qu'il y a de malheureux, c'est qu'elle n'atteint pas le plus endurci dans le crime; elle pèse plus lourdement sur le malheureux qui, pour être coupable, n'en est pas moins susceptible de quelque douce affection. Ne peut-on pas punir les pécheurs, sans attaquer inclusivement les sympathies généreuses qui l'attachent encore à ses semblables? pourquoi traiter comme une brute celui dont les souffrances lui prouvent, plus qu'à tout autre, qu'il est homme?

Le produit du travail des prisonniers appartient tout entier à l'état. Ils n'ont rien pour leur propre compte. Le réglement peut être juste en Amérique, où les commandes sont si considérables qu'un ouvrier trouve toujours à s'occuper. Si, en Angleterre, on mettait les prisonniers en liberté sans argent, sans amis, sans crédit, ce serait leur imposer l'obligation de voler ou de mourir de faim.

Il fallait, pour maintenir un système aussi sévère,

investir le geôlier d'un pouvoir arbitraire. Aussi lui est-il permis de punir la plus légère infraction aux règles de la manière qu'il lui plaît. Le pardon ne s'accorde jamais, quelle que soit l'offense. Ici, comme partout, la certitude de la correction empêche qu'elle ne soit souvent nécessaire. Je regarde comme une faute grave d'avoir donné à un simple geôlier une aussi grande latitude. Le criminel injustement puni ne peut porter plainte à personne. Un homme sans éducation, livré peut-être à des passions violentes, est investi d'un pouvoir que les plus sages et les plus vertueux se croiraient indignes d'exercer. Je trouverais bon que des inspecteurs fussent chargés une fois par mois de venir écouter les plaintes. Il n'est pas douteux que ce fonctionnaire, peu aimé, serait en butte à une foule d'accusations injustes et frivoles; mais on y attacherait l'importance qu'elles méritent, et les plaintes raisonnables devraient être l'objet d'un sérieux examen. Il serait impossible de ne pas se convaincre de la vérité, dans une prison dirigée comme celle de Charleston. Les faux témoins ne sont pas à craindre, puisque deux criminels ne peuvent pas se concerter ensemble. La coïncidence du témoignage ne saurait manquer d'être juste. Ceci est favorable au geôlier comme au prisonnier; si le dernier est faussement accusé, il a tous les moyens possibles de se justifier.

Je causai long-temps avec le geôlier sur l'effet que produisait le système sur le moral des prisonniers. Il m'apprit qu'on ne pouvait guère compter sur un changement à l'*égard des grands* criminels; il ajouta que, *sous ce rapport*, *le plan* adopté dans Charleston était

celui de tous les États-Unis qui avait le mieux réussi. Il avait remarqué jusqu'à présent que cette méthode d'enfermer un prisonnier séparément était tout-à-fait inutile, et qu'il reprenait ses coupables habitudes aussitôt qu'il se retrouvait libre. Je crois faire plaisir au lecteur, en racontant une anecdote intéressante dont le geôlier fut témoin.

Long-temps avant l'établissement du système actuel de la prison, un homme assez bien né, mais livré à la plus mauvaise conduite, fut arrêté pour vol avec effraction et condamné à passer sa vie en prison; on le conduisit à Charleston. Cette punition humiliante n'avait pas l'air de faire sur lui la plus légère impression; sa conduite insubordonnée pouvant nuire au bon ordre, on en vint à l'enfermer séparément. Il fut triste et silencieux pendant la première année, et se montra inaccessible à tout sentiment religieux. Tout-à-coup un changement s'opéra en lui. Il devint doux et soumis; on le vit souvent occupé à lire des chapitres de la bible; le geôlier et le chapelain de se féliciter d'une si heureuse métamorphose. Il parlait de ses désordres passés avec repentir; il exprimait sa reconnaissance envers Dieu qui, pouvant lui arracher la vie au milieu de ses crimes, lui permettait de vivre pour se repentir et pour comprendre le généreux sacrifice par lequel le plus grand pécheur pouvait espérer son pardon.

Rien enfin n'était plus édifiant que la conduite et la conversation de cet homme. Tous ceux qui le voyaient s'intéressaient à ce chrétien si humble, et adressaient des requêtes au gouverneur de l'État pour obtenir sa liberté. Cette réunion de témoignages favo-

rables avait touché le gouverneur, et la grâce de cet homme ne pouvait tarder à être accordée, lorsqu'un jour, au milieu d'une conversation religieuse, il s'élança sur le gardien, le poignarda, et se disposa à fuir.

Sa tentative échoua. Le néophyte en moralité fut reconduit à son cachot et chargé de fers. Plusieurs années s'écoulèrent ainsi, sans qu'il pût espérer de recouvrer jamais sa liberté. Enfin son beau-frère, homme riche et influent dans la Caroline du sud, eut recours aux autorités de Massachussetts, et promit, dans le cas où elles écouteraient sa demande en faveur de son parent, de le placer dans une position telle qu'il lui serait impossible de reprendre ses anciennes habitudes.

L'offre fut acceptée; le prisonnier fut mis en liberté, et le geôlier, qui me racontait l'anecdote, fut chargé de le conduire, sain et sauf, à bord d'un paquebot de Charleston, préparé pour sa réception. Il était resté vingt ans en prison, privé de la vue du soleil et de la jouissance de respirer un air pur. Dans l'intervalle, Boston, qu'il regardait comme une petite ville, était devenue une grand cité; l'accroissement de ses richesses n'avait pas été moins rapide. Les manières, les costumes, les pensées, les préjugés, les opinions de la génération présente, tout lui paraissait nouveau. Les objets, à l'intérieur, se ressentaient de cette révolution des idées. Les rues étroites avaient été remplacées par des places magnifiques, les chaumières de bois par de beaux édifices en brique. Des équipages brillans, tels qu'il n'en avait jamais vus, se présentaient à chaque instant devant lui; en un mot, il se comparait à un habitant d'une autre

planète qu'on aurait lancé dans un monde inconnu.

Mon narrateur, dont je voudrais transcrire l'histoire dans les mêmes termes que lui, me dépeignit avec grâce et d'une manière touchante, le progrès des impressions diverses chez cet homme. On lui avait envoyé une voiture pour le mener au paquebot; il y monta sans témoigner d'émotion. Il fut occupé, pendant toute la route, à regarder par la fenêtre, cherchant sans doute à s'orienter et à reconnaître le pays, mais en vain. Au lieu de marais et de forêts, il voyait des rues. Il s'attendait à passer sur un misérable bac, et tout-à-coup la voiture roulait sur un pont magnifique. Il croyait voir les hommes tels qu'il les avait laissés, et retrouvait des êtres qui lui étaient étrangers. Il cherchait en vain ces grands hommes de l'hôtel-de-ville et de la bourse, cette aristocratie des piastres, les Cincinnatus de la révolution, qui apportaient au comptoir la courtoisie, les manières brillantes des camps, et donnaient la plus haute opinion d'un gentleman-citoyen. Vieux et couverts de gloire, ils avaient rejoint leurs pères, et leurs descendans n'étaient plus que des hommes ordinaires. Les queues, les gourdins, les perruques, les boucles, les cheveux poudrés, les chapeaux à trois cornes avaient fui dans une région plus élevée. Fumer, boire, charmaient aujourd'hui leurs loisirs; les guêtres, les pantalons, les cheveux courts, remplaçaient les anciens costumes. Ces dernières observations ne devaient pas causer au criminel acquitté une grande tristesse; mais l'ensemble de ce nouveau spectacle ne pouvait manquer d'exciter chez lui une violente émotion; bientôt ... seul dans l'univers et fondit en larmes.

La fin de l'histoire peut se conter en peu de mots. Il arriva à Charleston, où son frère le plaça dans une maison respectable, lui procurant tout ce qu'il pouvait désirer. Sa conduite, la première année, fut irréprochable; mais sa mauvaise étoile le conduisit un jour à New-York. Peu après son arrivée dans cette ville, il fit connaissance avec des hommes de mauvaise conduite. Il ne put résister à l'impulsion de ses premières habitudes, et ne tarda pas à être compromis dans une affaire de vol. Jugé et condamné, il est maintenant dans la prison de Sing-Sing, d'où la mort pourra seule l'arracher.

Le geôlier me cita un trait pour me prouver que l'emprisonnement isolé n'opérait que rarement l'effet attendu. La preuve était forte; cependant je crois que, si on avait tiré parti des circonstances et de l'impression que doit faire sur l'esprit du prisonnier cette horrible solitude, ce système l'emporterait sur tous les autres. On peut reprocher surtout à l'administration des prisons de Charleston et d'Auburn de traiter les condamnés comme des brutes, en détruisant en eux toute dignité morale. L'homme qui a subi de pareilles humiliations ne peut jamais remplir convenablement ses devoirs de citoyen. Ces inconvéniens ne se trouvent pas dans la prison solitaire; le prisonnier y est à l'abri de toute punition corporelle, et du pouvoir illimité du geôlier. S'il est rendu à la société, il revient humilié, mais non pas dégradé.

Enfin, on peut regarder le système de la prison de Charleston comme une expérience curieuse, qui donne le degré de *contrainte nécessaire* pour anéantir chez *l'homme l'influence de* sa volonté et le réduire à l'état

de machine. Je ne saurais dire jusqu'à quel point ce système a réalisé les grandes espérances fondées sur ces punitions; c'est une question que je n'ai ni le loisir, ni l'envie de résoudre en ce moment. J'aurai cependant l'occasion de revenir sur ce sujet, en parlant de ma visite au *pénitencier* de Philadelphie.

CHAPITRE VII.

Boston. — Question du tarif.

Les États de la Nouvelle-Angleterre sont le principal siége des manufactures de l'Union; aussi est-il impossible de se trouver dans une société, sans entendre discuter le fameux *bill* sur le tarif. Je croyais trouver sur ce sujet une grande exaltation, mais elle était bien au-dessus de ce que j'attendais. Ici, comme ailleurs, on argumente avec chaleur sur une mesure qui *touche aux intérêts les* plus majeurs; mais, dans

aucun des opposans, je n'ai rencontré cette acrimonie qui engendre les inimitiés; loin de là, tous portaient dans l'argumentation un esprit de paix et de conciliation.

Dans cette question, comme dans beaucoup d'autres, l'autorité du nombre est d'un côté, et celle de la raison de l'autre. Je crois que c'est Hobbes qui dit que, s'il était de l'intérêt d'une portion du genre humain de nier une proposition d'Euclide, il serait impossible, malgré les démonstrations les plus évidentes, d'obtenir pour cette proposition l'assentiment universel. C'est aller peut-être un peu loin; mais nous savons tous combien il est difficile d'établir les découvertes les plus utiles des sciences, quand elles sont en opposition avec l'intérêt. Les vérités cessent d'être palpables, lorsqu'elles touchent aux préjugés ou à la bourse de l'homme, et le patriotisme se mesure dans les mêmes balances.

Il était donc peu présumable que cette question de vie ou de mort pour plusieurs classes de la société pût être discutée avec tout le calme de l'esprit philosophique. *Le système américain*, comme ils l'appellent, fut soutenu par tous les riches négocians, qui voyaient dans les manufactures un nouveau moyen d'activer leurs bénéfices, et par les cultivateurs, qui espéraient trouver un débouché plus profitable pour leurs laines et leurs autres denrées. Les planteurs du Sud, au contraire, regardant l'Angleterre comme le marché où ils peuvent s'approvisionner à meilleur compte, se trouvaient les plus lésés, et manifestaient une violente opposition. Et, en effet, ces vastes régions du sud du Potomac, où l'on ne trouve aucune manufacture, ne

pouvaient comprendre la justice d'une mesure qui élevait le prix des objets de première nécessité, pour faire passer leur capitaux dans les mains des monopoliseurs de la Nouvelle-Angleterre. Les débats furent très-vifs dans les deux chambres du congrès; mais les représentans de l'Ouest ayant pris parti en faveur du bill, il passa et eut force de loi.

Ce fut là un coup très-violent porté à la stabilité de l'Union. Les semences de discorde qui germaient depuis long-temps, ont pris une nouvelle vigueur. Dans le Sud, il y avait unanimité contre la loi; leurs représentans ne se contentèrent pas de protester, mais déclarèrent hautement qu'en prenant une semblable mesure, le congrès avait outrepassé ses pouvoirs et violé les principes fondamentaux de la constitution. Ainsi fut établie la doctrine de *la nullification*, doctrine qui attribue à chaque État le droit de réviser les actes du gouvernement fédéral, et de déclarer nulles, dans ses limites, toutes les mesures du congrès qui attaqueraient les droits particuliers de l'État.

Je ne ferai, pour l'instant, qu'indiquer ce grand conflit entre les États; mais il est évident que, s'il y a une nation où les restrictions, imposées pour donner une impulsion à l'industrie, soient contraires au bon sens, c'est les États-Unis. Ce peuple, placé sur un sol fertile et vaste, entraîné dans un mouvement de richesse et de population sans exemple, n'a besoin, pour son bonheur et sa prospérité, que de recevoir sans gêne les bienfaits de la nature, qui lui offre avec profusion ses plus riches trésors. Mais telles ne sont *pas les vues des législateurs* américains : ils veulent *créer une prospérité* à leur façon, rivaliser Birmin-

gham et Manchester, devenir, en dépit du ciel, une grande nation par les manufactures comme par l'agriculture.

Mais un acte de congrès ne saurait créer des Birmingham et des Manchester; de telles villes ne s'élèvent qu'au milieu de circonstances particulières qu'on peut arrêter, mais jamais faire naître par un système de restrictions. Ce système, qu'on veut suivre en Amérique, a retardé leurs progrès en Angleterre; mais nos ancêtres sont excusables, parce que c'était là l'esprit de leur siècle.

Les Américains n'ont pas la même excuse; au lieu de prendre la voie large ouverte devant eux, ils ont préféré s'engager dans d'inextricables défilés; ils ont pris les idées d'une autre époque, et leur invention n'a pas même le mérite de l'originalité; ils ont échangé leurs beaux et riches habits contre des vêtemens vieillis et usés.

Cet appel aux vieilles idées anglaises est un argument *ad hominem*, mais non un *argumentum veritatis* Nous avons reconnu nos erreurs et profité enfin de notre expérience et de celle du monde entier, ce que les Américains sont loin de nous accorder. Ils nous accusent de mauvaise foi dans notre réforme commerciale, agissant ouvertement d'une façon et secrètement d'une autre; parlant sans cesse de liberté du commerce, et nous conduisant toujours d'après les anciens principes.

C'est avoir bien peu d'indulgence pour des hommes environnés de difficultés presque insurmontables. Nos législateurs, il faut se le rappeler, étaient liés au système exclusif par d'immenses intérêts. Tout chan-

gement trop subit pouvait être ruineux et injuste; une douce et lente transition devait conduire à un régime meilleur; le temps était ici le seul conciliateur auquel on pût s'en rapporter. La question touchait à des points d'économie politique qui changeaient de place tous les capitaux du pays, et l'on ne devait tenter son établissement qu'en jetant dans les affaires le moins de trouble possible.

Ceux-là seulement qui ont suivi M. Huskisson, pendant ces dix dernières années, ont une idée de tous les obstacles qui l'ont arrêté à chaque pas de sa carrière. Il n'y a pas une partie de notre histoire qui soit plus digne des méditations de l'homme d'état américain; c'est là qu'il pourra envisager d'avance les difficultés qui l'attendent; c'est là qu'il apprendra qu'un système de prohibition est bien plus aisé à établir qu'à détruire. Leurs premiers essais peuvent être heureux, mais la retraite ne peut être que désastreuse plus tard : les banqueroutes des manufacturiers, les capitaux perdus à jamais, l'opposition, les fortunes ruinées, les espérances déçues, la prospérité du pays arrêtée dans ses progrès, tout se soulèvera contre eux, malgré la conscience qu'ils auront de leurs bonnes intentions.

Il n'y a pas un pays au monde où l'on puisse essayer le système de prohibition avec moins d'espérance de succès que dans les États-Unis. L'étendue du territoire s'oppose tout d'abord à son établissement. En Angleterre, cette difficulté n'existait pas; les législateurs faisaient des lois pour un pays étroit, compact, insulaire, *n'offrant ni les mêmes* variétés de climats, *ni ces mille intérêts qui se* croisent et se heurtent; ils

n'avaient pas à concilier des jalousies, des rivalités, des antipathies de province, puisque les moyens de communication avaient fait disparaître toutes les distances.

En Amérique, rien de semblable; du Mississipi au Penobscot, les populations n'ont ni les mêmes intérêts, ni le même patriotisme. L'amour du sol est fort léger chez ces républicains; à la moindre chance de profit, ils rompent tous les liens et s'éloignent de l'État qui les a vus naître. Rien de commun entre les affections des États du Nord et celles des États du Sud; le congrès est, pour ainsi dire, le champ clos où se rencontrent les combattans. L'habitant de la Géorgie ou de la Caroline vit dans une profonde indifférence pour la prospérité de la Nouvelle-Angleterre; bien plus, il voit avec peine tous les progrès de richesse et de population qui peuvent augmenter sa prépondérance dans le gouvernement fédéral. Une mesure qui favorise les États du Nord aux dépens de ceux du Sud ne peut être qu'odieuse. Ceux-ci veulent acheter ce dont ils ont besoin au meilleur compte possible, et vendre leurs produits là où ils trouvent avantageux de le faire. D'un autre côté, ils sont violens, exaltés, républicains dans toute l'extension du mot, et ne veulent pas sentir le pouvoir là où son action n'est pas indispensable. Tels sont les esprits que le congrès avait à manier et à réunir pour obtenir le succès du *système américain*.

Il est évident que les législateurs, en imposant des *droits* restrictifs, assumaient une tâche que des gens *sages n'eussent* jamais abordée, parce qu'il était impossible de s'en tirer avec avantage; et, en effet, ils

s'arrogeaient le pouvoir de diriger, à leur génie, l'industrie et les capitaux du pays; leur traçaient la marche qu'ils devaient suivre; enrichissaient alternativement une classe au détriment de l'autre; taxaient le plus grand nombre au profit du plus petit, et donnaient cours à une doctrine qui ne tendait à rien moins qu'à resserrer chaque nation dans ses bornes et ses ressources particulières. Que peut-il y avoir de plus absurde! avec de tels principes, le commerce des nations serait bientôt anéanti. Ce système de prohibition ne saurait rien ajouter à l'industrie; il peut seulement faire passer les capitaux d'une branche dans une autre; arracher des bras à leurs occupations habituelles, pour les rejeter d'un autre côté, et cela avec une perte certaine pour eux. C'est une ruine nationale; encouragé dans un quartier, l'industriel est repoussé dans l'autre, et le commerce, indécis et chancelant sur des bases artificielles, voit ses capitaux exposés à être paralysés en un instant par un changement de système.

Dans l'état des choses en Amérique, le manufacturier ne peut envisager l'avenir de sang-froid; l'épée qui est suspendue sur sa tête ne tient qu'à un cheveu: une très-grande partie de l'Union est décidément et unanimement résolue à s'opposer au système. Les monopoliseurs ne peuvent donc fonder leurs spéculations que sur les profits du moment; et le tarif ne pouvant rester en vigueur que peu d'années, il faut qu'ils réalisent des bénéfices assez grands pour les indemniser des chances et des hasards de leur entreprise. C'est dans les poches de ceux qui sont devenus leurs sujets, qu'ils doivent *puiser* ces indemnités, et *peut-être est-il peu important* de voir les richesses de la

Virginie et des deux Carolines passer dans la Nouvelle-Angleterre; mais ce qui est un mal réel, c'est que le tarif, étant injuste et oppressif dans son action, détruit plus de capitaux qu'il n'en fait entrer dans les coffres du gouvernement et des particuliers. Toute cette augmentation de prix, qui provient des difficultés de la production, est pour le capital national une perte sans compensation.

En fait, l'exclusion des marchandises anglaises est impossible. Les frontières du Canada sont si étendues, que des millions de douaniers ne suffiraient pas pour les garder. Les efforts de chaque marchand sont en raison des difficultés qu'il rencontre, ou, en d'autres termes, le gouvernement, en élevant l'impôt, offre une prime d'encouragement aux fraudeurs. Si Jonathan (*les Américains*) est, ce que je ne crois pas, trop honnête pour faire la contrebande, John le Canadien ne l'est pas; et il en résulte seulement que les États-Unis sont fournis par la voie de Montréal de toutes les marchandises qu'ils recevaient autrefois directement. Je me souviens que, parcourant avec un riche négociant quelques magasins de la ville, je lui fis remarquer la grande quantité de marchandises anglaises qui s'y trouvaient, et il me répondit que j'en avais vu autant qu'il en était jamais passé par le Hook. Ainsi la raison et l'expérience sont d'accord; le commerce entre les nations n'a souffert presque aucune diminution. On l'a seulement détourné de son cours ordinaire, en le retirant des mains des marchands respec-*tables*, pour le livrer aux contrebandiers.

Le peuple est ici bien plus ignorant sur la nature et les moyens du commerce, qu'on ne devrait le sup-

poser dans un pays tout livré au négoce. La vue des immenses importations faites par l'Angleterre excite chez lui un sentiment de jalousie, et il nous pardonnerait plutôt nos rois, nos pairs, nos palais, nos parades, que ces manufactures qui inondent la terre de leurs produits. Sentiment qui ne peut avoir sa source que dans l'ignorance, car toute invention faite à Leeds ou à Manchester est un bienfait pour le monde. Le prix des objets utiles se trouve ainsi abaissé, et ces objets sont à la portée des pauvres comme des riches.

La jalousie qu'inspire la prospérité de nos manufactures est absurde; chaque augmentation dans les importations est une preuve de l'accroissement de fortune et de prospérité dans le pays qui les reçoit. Il n'y a pas une balle de marchandises débarquée sur le quai de New-York, qui ne force à exporter en échange une égale portion des produits indigènes. Le commerce n'est qu'un échange perpétuel, où chaque contractant s'enrichit. Ainsi, une pièce de mousseline peut valoir plus en Amérique qu'une balle de coton, tandis que ce coton aura plus de valeur en Angleterre. Chacun donc trouve son compte dans l'échange qu'il fait; chacun reçoit plus qu'il ne livre, et la richesse des deux nations en profite. Un commerce qui ne présenterait pas des avantages tomberait infailliblement; il n'est besoin ni de tarif, ni de restriction pour l'arrêter. Les gouvernemens n'ont pas besoin de se concerter sur les balances de commerce; ils peuvent pour cela s'en rapporter à la sagacité des particuliers, et s'occuper d'autres lois qui peuvent avoir des résultats plus heureux.

Quelque formidables que soient les difficultés qui

entourent les défenseurs du système prohibitif, celles qui les menacent dans l'avenir sont encore plus grandes. Dans deux années, la dette nationale sera éteinte, et le gouvernement aura à sa disposition un excédant de douze millions de piastres, produit par les dispositions restrictives du bill. Quel sera l'emploi de cet excédant? s'il le distribue entre les États, que de jalousies envahiront le pays! une semblable destination serait tout-à-fait inconstitutionnelle, et donnerait au gouvernement un pouvoir que les premiers fondateurs n'ont pas eu en vue. Appliquer cette somme à des améliorations intérieures, sous la direction du congrès, augmenterait tous les embarras, sans en détruire aucun. On ne saurait échapper à ces inconvéniens. Chose étonnante, le tarif sera détruit par l'abondance du numéraire!

Tous les hommes les plus éclairés du pays sont d'accord sur ce point, qu'il faudrait en revenir à un système qui fît sortir de la poche des contribuables les sommes strictement nécessaires pour subvenir aux besoins de l'État. Il est bien singulier que les richesses qui, chez les autres nations, engendrent la corruption du pouvoir, soient ici destinées à le faire rentrer dans les principes vrais et conservateurs.

Je vois bien qu'il n'y a rien de neuf dans toutes ces observations; il serait si difficile d'être original sur un sujet qui a été tant de fois traité. J'ai voulu seulement rendre cette justice, de dire que presque tous les Bostoniens, avec qui j'ai eu lieu de parler du tarif, y sont opposés, et que c'est dans leurs conversations et leurs écrits, que j'ai puisé le plus de lumières sur cette question. Cependant, il faut le dire, les mar-

chands sont en général en faveur du système de prohibition ; ils ne présentent aucun argument nouveau pour le soutenir. Mais je ne veux pas revenir à un sujet qui, après ce qui a été dit, ne peut plus offrir un grand intérêt.

Un voyageur n'est pas plutôt débarqué à Boston, qu'il s'aperçoit de suite qu'il est au milieu d'une population tout-à-fait différente de celle des autres villes de l'Union. Et il ne faut pas être grand observateur, pour voir que les lignes des fronts bostoniens sont plus profondément marquées, les traits plus durs, les yeux moins brillans et plus froids, la bouche plus grave, le maintien plus sévère et plus réfléchi. Ces divers caractères ressortent chez les écoliers eux-mêmes, et se tracent plus profondément à mesure qu'ils avancent en âge; ils sont partout les mêmes : dans un convoi, dans une noce, au théâtre, à l'église, au bal, à la bourse, l'imagination et le cœur n'exercent aucune influence sur eux.

Toute la ville porte ce cachet, qui frappe surtout lorsqu'on arrive de New-York; ce n'est pas que les rues soient moins fréquentées, les places publiques moins pleines et les affaires plus languissantes, mais tout est plus compassé; l'étiquette est d'une rigidité sans exemple, et, jusque dans les plus basses classes de la société, on retrouve cette solennité de manières, qui ne se voit nulle part ailleurs. Le marchand pèse son café et mesure le ruban avec tout le poids d'un philosophe; fait ses observations avec un air de sagacité sentencieuse; examine scrupuleusement la monnaie que vous lui donnez, et vous soumet à un examen de la tête aux pieds pour tâ-

cher de découvrir vos habitudes ou votre profession.

Boston est fort paisible, mais ce repos n'est pas celui de la paresse; nulle part on n'entend mieux l'art de gagner et de faire valoir l'argent. Ici, point d'efforts pour mêler le plaisir et les affaires; les affaires même sont les seuls plaisirs qu'on recherche. La vie tout entière est au comptoir; le suif, les marchandises sèches, le tabac, sont les seuls sujets de conversation dans les salons de *Camberwell* et de *Hackney*, et dans ceux de *Broad-Stairs* et de *Margate;* ce serait violer toutes les convenances que de parler ventes et banqueroutes.

Il y a certainement de la folie en tout ceci. Toute sa vie étant presque consacrée aux affaires, il est bien juste que l'homme accorde quelques heures aux délassemens que lui offrent les plaisirs et les arts. Nos folies sont toujours sociables, et resserrent les liens qui nous unissent; les calculs de l'avare, au contraire, sont tout égoïsme; il ne voit que lui dans la supériorité vers laquelle il tend. Les vanités de la vie ont leur côté louable : il faut que l'avocat sorte quelquefois de ses procès, le négociant, de ses sacs, le malheureux, de ses souffrances et de ses tristes souvenirs, pour s'oublier au milieu du *Sabbat* des plaisirs.

Ce *Sabbat* n'est pas fait pour l'habitant de la Nouvelle-Angleterre; les affaires l'enlacent de toutes parts; c'est une espèce de Laocoon moral qui ne fait aucun effort pour repousser les serpens qui le resserrent. Mammon est leur divinité; ils ne l'adorent pas seulement du bout des lèvres, mais avec une dévotion entière du corps, de l'esprit, de toutes les facultés. Le monde est à leurs yeux une vaste maison de bourse,

où ils doivent, par principe et par intérêt, tâcher de devenir plus riches que leurs voisins. Les affaires sont leurs seules pensées, leurs seuls divertissemens; s'ils voyagent, c'est, pour ainsi dire, avec leur boutique et leur comptoir sur le dos, toujours prêts à parler intérêts. S'ils se détournent un instant de leurs affaires c'est pour regarder dans les vôtres; c'est leur seule distraction. Mais alors, ils vous pressent, ils vous poursuivent, veulent connaître l'histoire de chacun de vos écus, et vous poussent avec une telle vigueur que, ne pouvant plus respirer, vous êtes tenté de vous écrier avec un de nos poètes : « Que le diable emporte le questionneur et les questions; si vous lui laissez prendre un petit coin de votre conscience, il s'y attache comme le meilleur *bull dog* anglais, et ne lâche plus prise! »

Les puritains ont laissé dans ce pays des traces que deux siècles n'ont pu effacer. Prudence, frugalité, ordre et intelligence sont encore les principales qualités qui distinguent leurs descendans. Comme les juifs, ils ont un cachet particulier qui les marque au front. Je les trouve moins républicains que les autres citoyens des États-Unis. S'ils s'occupent de politique et s'ils en parlent, ce n'est jamais avec cette ferveur révolutionnaire qui a défiguré tant de projets philantropiques. Depuis qu'ils ont conquis l'indépendance, leurs représentans ont soutenu au congrès les principes de Washington, d'Hamilton et d'Adams, plus effrayés des empiétemens démocratiques que de l'augmentation du pouvoir exécutif.

Les constitutions des divers États de la Nouvelle-Angleterre sont tout-à-fait républicaines, allant même

à la démocratie. Dans le *New-Hampshire*, le gouverneur, le conseil, les sénateurs, les représentans, sont élus tous les ans par le peuple. Dans l'état de *Vermont*, il n'y a qu'une seule chambre, et elle est réélue tous les ans ainsi que le gouverneur, le conseil et les *juges*. A *Rhode Island*, chose surprenante, il n'y a pas de constitution civile, et les habitans s'en passent à merveille. Ils sont dans l'usage de nommer chaque année un gouverneur, un sénat, des représentans et même leurs juges. Dans le *Massachussetts*, le gouverneur et les deux chambres sont renouvelés tous les ans, et les juges élus *ad vitam aut culpam*. Dans les états du *Maine* et du *Connecticut*, le gouverneur et les chambres subissent chaque année l'élection; la magistrature est à vie. Le droit de suffrage, dans ces États, est universel. Mais il est curieux d'opposer à ce tableau celui que présente la constitution de la Virginie, patrie de Washington, Jefferson, Madison et Monroë. Jusqu'en 1829, cette constitution n'avait accordé le droit de suffrage qu'aux plus grands propriétaires; elle fut revue à cette époque et démocratisée par une nouvelle convention.

En Virginie, le corps législatif se divise en deux chambres. La chambre basse est réélue tous les ans; les sénateurs restent en fonctions pendant quatre années. Ces chambres réunies nomment le gouverneur dont le pouvoir dure trois ans. Les juges sont à vie et ne peuvent être destitués qu'à la majorité d'un vote des deux chambres; les deux tiers des voix forment cette majorité. Tout citoyen possédant une propriété de vingt-cinq dollars, ou bien un intérêt de cinquante dollars sur une terre, ou un bail de

deux cents dollars par an, a le droit de suffrage.

En comparant ces diverses institutions, n'est-il pas étonnant de voir la Virginie s'appuyer sur les idées plus aristocratiques de la grande propriété, et les états de la Nouvelle-Angleterre, avec leurs constitutions toutes démocratiques, plaider pour renforcer le pouvoir fédéral, le système financier, pour entretenir une marine formidable, et déployer, au dedans comme au dehors, une vigueur capable d'assurer au gouvernement l'influence et le respect.

Le caractère patriarchal de leurs ancêtres n'est-il pas la cause de cette disposition des peuples? Il fut aisé de maintenir le bon ordre, là où les crimes sont si rares; là où un seul jour de travail rapporte l'argent nécessaire pour acheter un acre de bonne terre, se faire propriétaire et s'attacher ainsi au maintien des existences. Ajoutez à cela le caractère particulier du peuple; un tempérament flegmatique, des habitudes d'économie, une forte teinte religieuse transmise par ses ancêtres; un territoire fertile et vaste, qui s'ouvre à la partie la plus turbulente et la plus ambitieuse des habitans, et vous devinerez comment on a pu leur laisser sans danger plus de liberté politique qu'à aucune autre nation du monde.

Mais, tout en demeurant assurés de leur tranquillité intérieure, ils n'ont pas la même confiance dans la sagesse et la moralité de leurs voisins. Ils désireraient que le gouvernement fédéral fût assez fort pour commander le respect, et maintenir l'ordre dans toutes les parties de l'Union. Formant la minorité des états confédérés, *et possédant* la plus grande partie *des richesses nationales*, la paix est pour eux un be-

soin bien plus important que pour leurs autres concitoyens. Ils eussent vu avec plaisir qu'une plus grande influence fût accordée à la propriété, et que le sénat pût être constitué de telle manière, que les tendances de la chambre basse pussent être balancées. Chez eux, ils n'avaient rien à craindre.

Dans ces États, il y a quelque chose qui ressemble à une religion. Les lois du Massachussetts, de Vermont, de New-Hampshire et du Connecticut exigent que chaque ville s'impose pour payer les frais du culte protestant, laissant à chacun la liberté de choisir la secte à laquelle il destine sa subvention. Dans les autres états, il n'y a pas d'impôts pour le culte, chacun fait ce qu'il lui plaît à cet égard, et toute contribution serait regardée comme une violation de la liberté de conscience. Mais si le christianisme est un bienfait pour le monde, s'il aide à diminuer les crimes, s'il encourage la vertu, comment n'entre-t-il pas dans les devoirs des législateurs de le protéger et de l'étendre?

Le gouvernement, dans les états de la Nouvelle-Angleterre, s'occupe également de l'instruction du peuple. Dans chaque ville du Massachussetts, on a fondé une école publique entretenue aux frais des citoyens qui sont taxés à cet effet. Par une charte de Charles II, les limites de cette ancienne colonie s'étendaient jusqu'à la mer Pacifique, et par conséquent renfermaient une partie des états de Pensylvanie et d'Ohio, qui ont payé pour ce territoire une somme de deux cent soixante-dix mille livres sterling, dont l'intérêt a été exclusivement consacré à l'éducation. Ces intérêts produisent maintenant beaucoup plus que

les taxes établies pour les besoins du gouvernement.

Chaque citoyen a non-seulement le droit d'envoyer ses enfans dans ces écoles, mais encore, comme en Allemagne, la loi le force à user de ce droit. Il est de principe ici, que chaque homme doit recevoir le degré convenable d'instruction qui peut faire un homme utile à l'état. Personne ne peut être considéré comme un être isolé, travaillant pour son propre bien-être et pour sa satisfaction particulière.

Dans les républiques, chacun ayant des droits politiques à exercer, doit recevoir un degré d'instruction qui le mette à même de le faire d'une manière utile à la communauté. Chercher à diminuer les crimes en répandant les lumières, c'est donner aux individus et à la propriété, des garanties bien plus fortes que celles que leur offre la loi; c'est travailler à l'amélioration des peuples, non par le gibet et la prison, mais par l'intelligence; c'est créer une sorte de responsabilité morale.

Tout le monde, en général, reçoit ici le bienfait de l'éducation. Les gens des classes les plus pauvres lisent et écrivent. Quant à l'arithmétique, ils l'apprennent par l'instinct et par l'usage. Sans verges et sans férule, le maître d'école a fait des prodiges, ou bien il a rendu ses élèves au moins aussi savans que lui. Pourrait-on lui en demander davantage? et si l'on avait cette injustice, il faudrait commencer par instruire les maîtres eux-mêmes, par leur persuader qu'il y a dans d'autres têtes quelque chose de plus que dans les leurs, ce qui ne serait pas aisé. Un Américain qui a passé par les divers degrés des études scolaires, entre dans la vie, convaincu qu'il a tout

appris et qu'il sait tout. Il ne croit plus pouvoir errer sur aucun sujet; il tient ses vérités pour les seules vérités du monde; et, pour l'esprit, le corps, les habitudes, il se regarde comme la plus noble créature sortie des mains de Dieu. Levant la tête avec un air de victoire et de contentement, il jette les yeux au-dessous de lui, et ne les lève jamais vers ses innombrables degrés qu'il a encore à parcourir.

Cette fatuité se rencontre dans toute l'Amérique, mais plus particulièrement dans les États dont nous parlons; elle est de l'essence de leur caractère. « Béni soit celui qui inventa le sommeil, s'écrie Sancho Pança, car il couvre tout l'homme comme un vaste manteau. » Jonathan peut en dire autant de sa vanité; il est enveloppé de la tête aux pieds, et se croit, sous cette armure, invulnérable à la raison comme au ridicule.

Les écoles publiques de la Nouvelle-Angleterre sont parfaitement calculées pour les besoins et le caractère du peuple. On ne saurait trop louer le plan qui y est suivi et les vues éclairées qui, depuis l'origine de ces colonies, ont porté l'administration à surveiller, avec le plus grand soin, l'éducation populaire. Sans vouloir rien ôter du mérite de ces administrations, je remarquerai que les écoles de paroisse existaient depuis long-temps en Écosse et en Allemagne, lorsque les *Pères Pèlerins* les ont établies dans les forêts de l'Amérique. Dans les deux pays, ce sont les mêmes idées qui ont présidé à leur fondation; il n'existe quelque différence que dans les détails. En Écosse, les propriétaires fournissent aux frais de ces établissemens; le traitement du maître et le local destiné à l'enseignement sont payés au moyen d'une taxe sur les terres.

On a sagement pensé que ce genre d'éducation ne devait pas être entièrement gratuit. En Écosse, il est peu de familles, même des plus pauvres, qui ne se crût humiliée d'envoyer ses enfans à une école de charité, et c'est là un de ces sentimens que le législateur doit toucher avec le plus de précaution. D'un autre côté, lorsque les émolumens du *maître* dépendent des progrès et de la réputation de ses méthodes, ses efforts sont bien mieux garantis que lorsque son traitement est prélevé sur une allocation fixe. Ces rétributions sont au reste tellement minimes, que les moins aisés peuvent y atteindre sans se gêner, et il est rare que les élèves sortent des écoles écossaises sans avoir appris tout ce qui peut leur être utile dans la position où ils se trouvent placés.

Cependant, lorsque M. Brougham proposa son plan d'éducation nationale, qui consistait à établir, dans tout le royaume, des écoles de paroisse semblables à celles d'Écosse, un des hommes les plus distingués de l'Union, M. Webster, dans un discours qu'il fit à Plymouth, n'hésita pas à attribuer tout le mérite de ces institutions aux administrateurs de la Nouvelle-Angleterre. J'ai souvent combattu cette erreur; mais, malgré mes efforts, je crois que ce lord chancelier sera accusé d'injustice jusqu'au tombeau.

Le caractère des habitans de la Nouvelle-Angleterre a beaucoup de rapports avec celui des Ecossais; même sobriété, même persévérance, même amour de l'ordre et de la religion chez les deux peuples. Habitant des pays pauvres, ils sont, les uns et les autres, devenus riches par l'*industrie* et la frugalité. Leurs enfans *émigrent souvent* vers des climats plus heureux; mais

l'Écossais conserve toujours le souvenir de ses montagnes, et si la fortune lui sourit un jour, la première pensée de retour est pour le village qui l'a vu naître. L'Américain, au contraire, fuit une terre qui n'offre pas assez d'avenir à son activité; il va, dans les régions éloignées, chercher la fortune, et brise sans regret tous les liens qui l'attachaient au pays natal.

Qu'on me pardonne d'accorder la préférence à mes concitoyens. Ils ont laissé dans le monde entier une haute idée de leur caractère honnête, sobre et laborieux, tandis que Jonathan, industrieux et sobre, est tombé dans le plus grand discrédit sous le rapport de l'honnêteté. Tous les États-Unis retentissent de leurs fraudes et de leur habileté à faire des dupes; leur religion elle-même cède quand leur intérêt est en jeu. Scrupuleux observateurs du dimanche, le lundi ils volent leurs pratiques; leur vie est le commentaire de ce texte : *qui festinat ditescere, non erit innocens*. Leur fourberie est passée en proverbe. Ce n'est pas un peuple aimable; on trouve chez eux beaucoup à approuver, peu à admirer, rien à aimer. On peut bien les détester, mais non les mépriser. Le mépris ne saurait aller avec ces caractères pleins d'énergie et d'indépendance. C'est un peuple à part, et la nature, en le créant, semble lui avoir donné une double tête et la moitié d'un cœur.

Dans aucun pays, les richesses ne se trouvent aussi également réparties; l'abjecte pauvreté n'est presque nulle part, l'aisance est partout. On rencontre peu de mendians dans les rues, et encore ceux qu'on y rencontre sont-ils des étrangers ou des gens de couleur. Les neuf dixièmes de ceux qui se sont adressés à moi

étaient Irlandais. A Boston, le nombre des nègres est beaucoup plus petit que dans les autres villes. La plupart des domestiques sont blancs; néanmoins, le préjugé qui existe contre les noirs n'est pas moindre ici que dans les autres États de l'Union.

Malgré tous les maîtres d'école, la pureté du langage est fort rare dans ce pays. Que de barbarismes et de solécismes en circulation! Je ne parle pas ici de la classe ouvrière, mais des avocats, des négocians, des orateurs choisis par leurs concitoyens pour remplir des fonctions publiques. Souvent un Anglais ne peut plus rien entendre à tous ces mots transformés et défigurés. Le mot *does* forme ici deux syllabes; *where* est changé en *whare; there* en *thare,* etc. Plusieurs significations sont changées; on n'y comprend plus rien, et si ces licences continuent à envahir la langue, dans un siècle, les Américains et les Anglais ne s'entendront plus.

CHAPITRE VIII.

Ayant fixé jusqu'à présent l'attention du lecteur sur les défauts les plus saillans du caractère de la Nouvelle-Angleterre, je dois ajouter qu'on trouve à Boston, un cercle de personnes qui fait exception à la règle; il se compose des marchands et des avocats les plus estimés, de quelques membres du clergé, ce qui forme un tout parfait. On trouve réunis dans ce cercle, le goût pour la littérature, la franchise dans la manière de voir, l'instruction et peut-être plus de connaissances pratiques et spéculatives que n'en offrirait toute autre cité mercantile; un Anglais peut y

exprimer ses opinions sans craindre d'être mal compris; il peut échanger librement sa pensée, revenir sur ses impressions trop précipitées et les soumettre à une expérience plus mûre et à un jugement plus sain.

Tandis que les habitans en général de la Nouvelle-Angleterre se font remarquer par-dessus tous les autres, pour la bigoterie, la politesse de leurs idées, leur dédain pour les usages reçus, il est singulier de voir la première classe de cette société se distinguer par une foule de qualités contraires. Les étrangers ne rencontreront nulle part plus d'indulgence que dans le cercle dont je parle; leurs opinions erronées y seront combattues avec sévérité, mais elles seront toujours excusées. Il n'y a pas de réunion où les règles de la politesse soient plus exclusivement observées. Enfin, je me rappelle toujours avec plaisir mon voyage à Boston; j'y ai laissé des personnes qui me mettent certainement au nombre de leurs amis, et maintenant que je suis loin d'eux, rien ne me serait plus agréable que de renouer des rapports d'amitié que j'ai trouvés si doux dans leur pays.

Pour les usages, la société de Boston diffère peu de celle de New-York. Même routine de dîners et de réunions, même genre de luxe. On s'occupe davantage de littérature à Boston, ce qui donne plus d'étendue à la conversation. Un Anglais est toujours étonné de la rareté des livres en Amérique; cette remarque n'est pas applicable ici : on trouve facilement les bons ouvrages de tous les pays, et quelquefois même les salons *ressemblent* à des bibliothèques. Les *gens de la haute société* participent de cette gravité

générale qu'on retrouve partout. Les hommes s'y livrent plus qu'ailleurs à des discussions sérieuses sur la littérature et la religion; discussions qui ne sont pas à craindre parce qu'elles ne dégénèrent jamais en querelles et qu'elles sont tempérées par une grande tolérance philosophique. Le Bostonien instruit est calme et méditatif. L'intérêt seul peut l'influencer; il ne se contente pas, comme les autres habitans des États-Unis, d'une simple esquisse du sujet; il faut qu'il entre dans tous les détails imaginables, qu'il fasse une distinction entre ce qui est probable et ce qui est vrai, qu'il établisse les limites précises du fait; puis il attaque enfin le côté faible de l'argument de son adversaire avec une grande habileté. Il est moins exposé que tout autre homme à se laisser tromper par l'assertion générale d'un principe abstrait. Il apporte dans toutes les affaires de la vie commune beaucoup de jugement, et ne perd pas un instant de vue les leçons de l'expérience. En politique, il ne consentira jamais à risquer le bien présent pour courir des avantages incertains.

J'ai vu peu de femmes à Boston, et je ne puis donner qu'une idée imparfaite de leurs avantages; malheureusement il est encore moins d'usage ici qu'à New-York, de les admettre dans les dîners. Mais le seul bal auquel j'assistai me laissa d'elles une impression très-favorable. Ces belles Américaines ont une expression de gravité qui leur sied, parce qu'elle est naturelle. Je les crois supérieures à toutes les autres femmes des États-Unis pour l'instruction. Elles parlent bien et avec grâce des romans et de la poésie; elles sont bonnes musiciennes, et savent plusieurs lan-

gues. Quoique les femmes de New-York les accusent de négligence dans leur toilette, je crois pouvoir affirmer qu'elles ont plus de goût que leurs accusatrices, car elles ont plus de simplicité.

Les bostoniens se plaisent davantage dans leur intérieur que les autres américains. J'en attribue la raison à leur goût pour la lecture, ce qui leur rend le commerce de la société moins nécessaire. Les idées aristocratiques se font remarquer dans les familles anciennes. Leurs appartemens sont ornés des portraits de leurs ancêtres; les armoiries sont en usage; la naissance enfin n'y est pas moins estimée qu'en Angleterre. Le peuple même annonce un faible pour les titres peu en rapport avec son bon sens ordinaire. Le gouverneur de Massachussetts reçoit le titre *d'Excellence*. Le président des États-Unis ne réclame pas cet honneur. Le titre d'honorable s'accorde, dans le nord du pays, aux membres du sénat fédéral. Ils vont plus loin dans la Nouvelle-Angleterre, et défèrent la même distinction à tous leurs représentans. Cet usage n'est reçu dans aucun autre état de l'Union.

Ce petits traits peignent souvent le caractère d'un peuple plus que toute autre chose. Il n'y a pas de pays où la moindre distinction soit plus appréciée que dans celui-ci. Les titres militaires se recherchent avec une avidité qui semble bien ridicule à un Anglais. Il est très-ordinaire de voir des gens, soit au tribunal, soit au comptoir, se traiter de majors, de colonels, de généraux; et comme toutes les milices jouissent du privilége d'élire leurs officiers, il arrive souvent que le premier grade est accordé à un homme sans aucun mérite militaire. Dans un pays où la population est peu

nombreuse, les candidats distingués sont rares, et l'homme de la plus basse extraction est quelquefois revêtu du grade le plus élevé. On croirait que cette circonstance devrait discréditer ce genre d'honneurs, et que, semblable au titre de chevalier en Angleterre, il serait dédaigné par les personnes comme il faut ; il n'en est pas ainsi. Les généraux, les colonels, les majors fourmillent dans tous les États-Unis. Ces titres sont ambitionnés autant par le président et le sénateur, que par le juge et par l'aubergiste. La sympathie pour les Anglais est plus forte à Boston que je ne l'aurais cru. Le peuple semble fier de ses ancêtres, et conserve même quelque respect pour les anciennes institutions. A l'époque de mon voyage, la réforme parlementaire occupait tous les esprits. L'influence de la révolution française s'était fait sentir avec force en Angleterre, et tout le monde ignorait encore la marche que suivrait le ministère dans une aussi haute question politique. Ce sujet était donc l'objet de discussions continuelles dans les sociétés de Boston. Cette fois j'aurais parié que tous les Américains s'accorderaient sur la manière d'envisager cet événement. Admettant qu'ils formassent des vœux pour la prospérité de l'Angleterre et pour la stabilité de la constitution, je pensais qu'ils ne manqueraient pas de signaler les changemens à opérer dans une monarchie où il s'est glissé comme partout de nombreux abus. Quant à moi, qui passais en Angleterre pour être tant soit peu radical, je m'attendais, en venant aux États-Unis, à être qualifié du titre de Tory, par un peuple dont les idées de *libéralisme* s'étendaient bien au-delà des miennes.

Je me trompais : je me trouvai tout aussi radical à

Boston, et presque autant à New-York, que je l'étais en Angleterre. Je m'aperçus bientôt que les hommes éclairés dans ces deux villes désapprouvaient tout changement dans nos institutions, comme devant amener les plus tristes catastrophes. A leurs yeux, la chance d'un avantage du moment n'était rien en comparaison du danger imminent. «L'histoire nous apprend, disaient-ils, qu'aucune institution de la terre n'a été plus favorable à la liberté pratique, que celles qui gouvernent aujourd'hui les Anglais. Si vous avez à vous plaindre de quelques abus, ne sont-ils pas compensés par un état de choses tout-à-fait en rapport avec les habitudes du peuple? avantage que les meilleurs calculs ne pourraient peut-être réaliser.» Ce n'est qu'avec le temps, et avec beaucoup de difficulté qu'on réussit à créer des lois convenables à une nation; l'expérience l'a prouvé. Il vaut mieux que l'intelligence d'un peuple dévance ses institutions que de hâter sa marche par des essais nouveaux. Dans le premier cas, les lois seront immanquablement modifiées par l'influence de l'opinion publique; dans le second, on n'est jamais sûr d'atteindre le but qu'on s'était proposé. Nous parlons comme des hommes dont les opinions sont fondées sur l'expérience acquise dans un gouvernement aussi populaire qu'il est possible de le concevoir. Vous pouvez nous regarder comme vos amis. Nous ne prétendons pas juger si la réforme est nécessaire, si elle doit avoir lieu; nous espérons qu'on y arrivera au moins par degrés; que vos hommes d'état, avant d'accomplir un aussi vaste projet, se pénétreront de l'idée que la plus légère innovation en fera *naître mille autres.* Les exigeances d'un peuple s'ac-

croissent à mesure qu'on cherche à les satisfaire; bientôt il devient insatiable. Quoiqu'on fasse, il faut pourtant s'arrêter, et vous entendrez la plus grande partie de la population murmurer encore, en dépit des concessions qu'elle aura obtenues. Je ne vois pas le moyen d'éviter les désordres qui vous attendent. Vous n'avez qu'un choix à faire : est-ce au peuple, est-ce aux grands que vous livrerez le combat?

J'avoue que je fus surpris de rencontrer de semblables opinions parmi les seuls Américains dont le jugement fût de quelque poids en matière de gouvernement. Comme il entrait dans mon plan d'étudier, autant que possible, l'influence qu'avait la constitution américaine sur les usages et sur les sentimens du peuple, j'écoutais toujours avec intérêt des discussions politiques qui me procuraient l'avantage de connaître à fond les pensées d'une société d'hommes tout-à-fait différente de celles que pouvait avoir connues un Européen.

L'étude de la littérature a fait naître dans Boston le goût des arts. Les maisons riches son ornées de tableaux. On trouve dans l'athénée (bibliothèque ou salon littéraire), une collection d'antiquités. Les cours publics pour les sciences sont presqu'inconnus dans les États-Unis; cependant on vient d'en ouvrir un à Boston pour l'étude de la mécanique. J'assistai à la première séance. Une vaste salle fut bientôt remplie de personnes distinguées, et un mécanicien habile prononça le discours d'ouverture.

Boston peut se vanter d'avoir donné le jour à plusieurs artistes remarquables, parmi lesquels on cite M. Alston qui, sans être un homme de génie, passait

pour un peintre de grand mérite. On lui reproche cependant de vouloir porter trop loin la perfection dans ses ouvrages. Il travaille depuis dix ans à un tableau d'histoire qu'il n'a pas encore achevé; c'est un temps employé en pure perte. Lorsqu'un poète ou un peintre est bien pénétré de son sujet, il doit pouvoir l'exprimer sans effort; mais s'il y consacre des années de soins, s'il le caresse, le mignarde pendant des siècles, il ne répond que rarement aux espérances brillantes de l'auteur. M. Alston devrait se rappeler que, dans un arbre on apprécie tout autant la quantité que la qualité des fruits. Si les Raphaëls, les Rubens, les Titiens, avaient adopté sa méthode, que de chefs-d'œuvre perdus pour le monde!

J'eus l'avantage de faire connaissance avec M. Harding, peintre d'un grand génie. Son histoire est très-originale. Il était simple soldat à l'époque de la dernière guerre avec l'Angleterre, et assista aux différens combats qui se livrèrent sur les frontières. Lorsque la paix fut conclue, il changea l'épée contre la palette, et sans instruction d'aucun genre, atteignit, dans sa nouvelle carrière, une telle perfection, que ses tableaux furent remarqués, et lui méritèrent quelques encouragemens. Mais l'Amérique n'offre guère aux artistes les moyens de briller; je crains que M. Harding, malgré son talent du premier ordre et son enthousiasme pour l'art, ne soit jamais apprécié comme il le mérite. Il fit un voyage en Angleterre, il y a quelques années, et commençait déjà à réussir lorsque, pour son malheur, *l'amour de la patrie* le décida à y retourner. Je dis pour son malheur, car il n'aurait pas tardé à se *faire en Angleterre* un nom et une fortune, ce qu'il

lui sera difficile d'obtenir en Amérique. La modestie de cet homme égale son génie. Il juge toujours de ses propres ouvrages avec la plus grande sévérité, paraît plutôt disposé à exagérer des défauts qu'à les atténuer. Cette manière de voir prouve qu'il est susceptible de s'élever encore plus haut, quoiqu'il ne laisse rien à désirer maintenant, si ce n'est un peu plus de douceur et de fini, mérite qui s'acquiert avec le temps et l'habitude.

La haute société de Boston me paraît d'un abord plus difficile que celle de New-York; cela tient à son orgueil pour la naissance, à sa prétention au savoir, dont personne cependant ne fait parade à l'extérieur. Il est d'usage dans les familles de se réunir tous les dimanches chez un de ses membres, à tour de rôle. Malgré mon titre d'étranger, je fus quelquefois admis à ces agréables soirées. Je témoignai de la surprise en voyant les Bostoniens, qui observent en général strictement le dimanche, consacrer ce jour à leurs plaisirs, tout innocens qu'ils fussent. On m'apprit que la Genèse s'exprimait en ces termes : « Le soir et le matin forment le premier jour de la semaine. » C'est pourquoi ils ne l'observent pas comme nous depuis minuit jusqu'à minuit; mais d'un coucher du soleil à l'autre. Aussi les boutiques sont-elles fermées le soir à la brune, et les affaires suspendues jusqu'au lendemain à la même heure. Croyant alors avoir accompli leurs observances religieuses, ils se livrent comme à l'ordinaire aux plaisirs du monde.

Comme j'étais resté près de trois semaines à Boston, je pensai qu'il était temps de diriger mes pas vers le sud. Je me décidai à retourner à New-York

par terre, afin de faire une plus ample connaissance avec le pays et ses habitans. Je quittai Boston aussitôt après les fêtes de Noël, plein de reconnaissance pour toutes les bontés dont on n'avait cessé de me combler.

J'ai déjà fait la description d'une diligence américaine, celle dans laquelle je voyageai alors, quoique connue sous le nom de *malle-poste*, n'avait rien de remarquable; elle était vieille et mal construite; le crin des coussins s'était ramassé en bourrelets tellement durs et tellement irréguliers, que le voyageur pouvait se croire assis sur des pierres; par bonheur la voiture n'était pas foulée, et le chemin me parut beaucoup meilleur que celui de Providence. Il était plus d'une heure lorsque nous arrivâmes sur la grande route; la journée s'annonçait fort mal, le temps était sombre, le vent sifflait dans les arbres dépouillés de feuilles, les tourbillons qui s'élevaient autour de nous, menaçaient à chaque instant de renverser notre équipage. Tout-à-coup les nuages se fondirent en des torrens de neige qui couvrirent en un instant tout le pays.

Nous couchâmes la première nuit à Worcester, ville de trois mille ames. L'itinéraire prétend qu'elle possède une banque, quatre imprimeries, un tribunal et une prison, assertions que je ne veux ni confirmer ni démentir. Je suis loin cependant de parler de cette ville avec dédain; les rues sont propres, les villas qui l'entourent sont fort jolies, et le seraient encore davantage si on les avait décorées avec plus de goût.

Comme la cour du Comté ou toute autre siégeait alors, les hommes de lois et leurs cliens affluaient *dans l'auberge; plus de cinquante* remplissaient le sa-

lon commun, qui avait tout au plus vingt pieds carrés. On laissa les voyageurs dans l'obscurité se dépêtrer de leur voiture comme ils purent; personne ne se présenta pour leur indiquer le chemin, le maître de la maison se contenta de les fixer en ouvrant de grands yeux. J'espérais, en entrant dans la chambre, que la cheminée, déjà envahie par une société, nous serait offerte à nous autres pauvres malheureux à moitié gelés. Mais rien n'était moins sûr : « Ami, êtes-vous venu par la diligence? » demanda un homme en face de moi. « Je gage que vous êtes transi de froid? » Je l'assurai qu'il ne se trompait pas, mais cette réplique ne produisit aucun effet sur la tête dure de mon voisin. Bientôt je m'aperçus que mes camarades de voyage avaient trouvé moyen de s'ouvrir un chemin sans cérémonie, et qu'en adoptant la manœuvre de Rodnay, c'est-à-dire, de couper la ligne, avaient conquis une assez bonne position. Je n'hésitai pas à suivre leur exemple, et me poussant audacieusement en avant, je parvins à jouir aussi de la vue et de la chaleur d'un bon feu.

Une demi-heure après, le tintement de la cloche nous annonça le souper; je suivis tous les voyageurs dans la salle à manger, où nous trouvâmes un repas copieux. Nous n'avions pas le droit de nous plaindre; on nous servit des bifstecks (qui, dans ce pays, sont de la grandeur d'une moitié de journal), un poulet bouilli, du jambon , une dinde froide, du pain rôti (non pas à l'anglaise, mais cuit dans du beurre fondu), une espèce de bouillie qu'on nomme ici *waffles*. Le *thé et le café* étaient versés par une fille coiffée en *longs* tire-bouchons, quoiqu'elle portât des boucles

d'oreilles; le reste de sa toilette n'était pas très-remarquable, ni même fort propre; elle prenait la liberté de s'asseoir chaque fois qu'elle n'était pas occupée. Rien n'était plus extraordinaire que sa gravité et la froide indifférence avec laquelle elle remplissait ses fonctions; cependant la physionomie de cette Hébé américaine eût été agréable si le sourire s'y était glissé quelquefois. Après le souper, je revins dans le salon, et je m'amusai à faire mes observations. La confusion de la tour de Babel n'était guère plus grande : il fallait distinguer l'avocat du client, et la tâche n'était pas facile; même subtilité, même rudesse dans la manière d'exprimer leurs pensées, même égoïsme peint sur toutes les physionomies. Enfin l'ensemble de cette réunion était peu séduisant. Les uns avaient quitté leurs souliers, les autres leurs cravates, et comparés aux gens de la même classe, en Angleterre, on pourrait dire qu'ils étaient loin d'être propres. Comme il est toujours désagréable de se trouver avec des hommes pour lesquels toute sympathie est impossible, je renonçai promptement à mon projet d'observation, et je me retirai dans ma chambre, après avoir lu et médité la gazette de Worcester.

Il est d'usage, en pareille circonstance, en Angleterre, de sonner la servante. En Amérique, il n'y a ni sonnette ni servante; il faut donc se résoudre à descendre au comptoir pour solliciter la faveur d'une lumière, faveur qu'on obtient à la longue, mais non sans peine. Vous explorez ensuite votre chemin comme vous pouvez, jusqu'à votre chambre, avec à peu près autant de chances de *succès que* pouvait en avoir Parry *dans ses recherches du* passage Nord-Ouest. Vous

avez, il est vrai, le n° 63, mais vous ignorez totalement de quel côté de la maison il se trouve. Supposez enfin que vous soyez plus heureux dans votre expédition que le capitaine Parry. Si vous êtes Anglais et trop jeune pour avoir servi sous Wellington, on vous donnera sans doute, le titre de voyageur de distinction (*mighty particular*). Vous serez favorisé de deux oreillers, d'un tas de couvertures, qu'on apprécie fort quand le thermomètre marque cinquante degrés de froid. Il est cependant rare de trouver tant de luxe dans la *crêche* sans rideaux, où vous êtes destiné à passer la nuit. Si vous cédez à votre premier mouvement, et que vous descendiez pour exposer vos besoins à l'aubergiste, vous ne tardez pas à vous apercevoir de toute l'inutilité de votre demande. Cet homme a bien autre chose à faire que d'écouter les caprices d'un étranger.

Quand par malheur une auberge de ce pays se trouve remplie d'Américains, ce qui arrive souvent, la chance du gros lot à la loterie est aussi probable que celle d'un bon lit. Mais si on y rencontre des nègres, ou, ce qui est encore mieux, des Irlandais pour domestiques; on peut avoir quelqu'espoir de *comfort.* La pièce adroitement glissée fait ordinairement l'affaire, et le soir en vous couchant vous trouvez que votre tête à obtenu au moins six pouces d'élévation, et que le poids des couvertures est considérablement augmenté.

Ce fut à Worcester que je me procurai cet utile renseignement. Privé de tous les objets dont je viens de parler, je députai mon domestique auprès de l'aubergiste avec mon humble requête, mais rien ne put émouvoir le cœur dur de *Boniface*. La jeune fille aux

tire-bouchons ne fut pas moins inexorable, mais le nègre qui se trouvait là ne put résister à l'éloquence d'un quart de dollar, et me procura, en moins de cinq minutes, les objets tant désirés.

Le lendemain, après un bon déjeûner, je me sentis la force d'affronter de nouveau les périls et les désagrémens de la diligence. M. Harding, dont j'ai déjà parlé, qui allait rejoindre sa famille à Springfield, faisait heureusement le voyage avec moi; nous n'avions pour tout compagnon qu'une jeune fille, tenant sur ses genoux un énorme carton, M. Harding la connaissait et me présenta à elle. Il y avait quelque chose d'intéressant dans cette jeune personne et son carton. Quoiqu'assise en face de moi, je ne pouvais distinguer que son front, quelques boucles de cheveux noirs et les plus beaux yeux du monde, qui, semblables au soleil qui dore l'horizon, jetaient des feux éclatans par-dessus le fameux carton.

La neige avait tombé pendant toute la nuit, et la secousse de la voiture n'était rien moins, qu'agréable; mais lorsque le temps et les chemins faisaient sentir leur influence sur mon humeur, je n'avais qu'à porter ma vue sur ces brillantes planètes que j'avais en face de moi, pour retrouver toute ma sérénité. Chaque fois qu'on laissait échapper un mot plaisant, on lisait sur la physionomie de cette jeune fille l'expression de l'enjouement, quoique ses lèvres n'articulassent jamais une parole de gaîté. Elle voyagea avec nous pendant près de cinq heures. Je commençais à la regarder comme un de ces êtres fantastiques, tels qu'on les dépeint quelquefois dans les romans, *moitié carton, moitié physionomie*.

Enfin elle nous quitta : je me rappelle m'être détourné au moment où son carton changeait de position, dans la crainte que la vue de toute sa personne ne détruisît les rêves de mon imagination; elle partit donc sans que je la visse, mais ses yeux laissèrent dans ma mémoire un long souvenir.

Harding me raconta ensuite son histoire : elle appartenait à une famille comme il faut; sur le point de se marier, du consentement de ses parens, à un jeune homme qui venait de l'abandonner pour épouser une femme plus riche, elle se rendait à Northampton, chez sa tante, dans l'espoir de se distraire de ses chagrins; je ne doutai pas du résultat, car ses yeux étaient trop rians et trop brillans pour prêter long-temps leur éclat à une fille au désespoir.

Nous nous arrêtâmes pour dîner, à une assez bonne auberge, et continuâmes notre voyage. Il ne neigeait plus, le soleil brillait, mais je ne me souviens pas d'avoir jamais senti un froid plus dur. Nous n'arrivâmes que tard à Springfield, où j'étais décidé à faire une halte d'un jour. L'auberge était commode, et je réussis à obtenir un appartement séparé. Le jour suivant je fis une excursion dans le village; je n'en avais pas encore vu d'aussi gai. De tous côtés s'élèvent des maisons de campagne, bâties en bois et peintes en blanc, avec des persiennes vertes, des portiques de l'ordre corinthien ou ionique, dont les colonnes sont hors de toutes proportions. Il me semble que les colonnes massives ou non sont très-mal placées dans un édifice de bois. Quand on emploie des matériaux aussi fragiles, on ne devrait songer qu'à la grâce ; mais les architectes de l'autre monde semblent mépriser ces con-

naissances des anciens, généralement respectées par tous les autres peuples du monde. Ils entassent sur leurs frêles constructions des ornemens de mauvais goût, et ce qu'ils appellent colonnade splendide n'est souvent qu'une misérable chaumière.

Les habitations sont, pour la plupart, fort commodes. Leur principal défaut consiste dans le peu de solidité, et dans cette bigarrure de couleurs diverses qui éclatent de toutes parts. Il est évident que les maisons ne sont calculées que pour durer quinze ou vingt ans, ce qui rend plus ridicule encore cette profusion de décorations théâtrales dont les Américains sont tous si prodigues.

Le pays est encore trop neuf pour le paysagiste. La variété qu'offrent les bois et les rivières sont assurément dignes du pinceau de l'artiste; mais la fraîcheur et la régularité des maisons ne sont jamais d'un effet pittoresque. Si les bâtimens avaient été construits avec des matériaux solides, le temps, ce grand maître, aurait adouci peu à peu la rudesse des lignes, et pour ainsi dire effacé le contraste des ouvrages de l'homme avec ceux de la nature. Chaque génération bâtit pour elle, et notre faible machine est peut-être plus durable encore que les édifices élevés pour son bien-être.

Quoiqu'il en soit, on ne doit pas juger des avantages d'un pays sur les impressions plus ou moins favorables qu'ils produisent à l'imagination ou au goût du voyageur. Si l'abondance est dans la chaumière, peu importe la physionomie sur la toile du peintre. J'ai parcouru différens pays, je n'ai remarqué dans aucun plus d'aisance et de bonheur apparent que dans la

Nouvelle-Angleterre. Cependant le peuple n'y est pas heureux, ou bien on ne doit plus ajouter foi au système de Lavater. Il est impossible de voir des figures plus anciennes; tous ont l'air de succomber sous le poids de grandes infortunes; entourés de tout ce qui peut leur être agréable, il semble qu'un sort jeté sur eux les ait condamnés à ne jamais jouir des biens de la vie. C'est en vain qu'on cherche ici ces figures rubicondes et joviales qu'on rencontre à chaque pas en Angleterre. Ces hommes robustes, cette franche sérénité, le sourire, la gaîté bruyante, le chant, la danse, rien de tout cela ne se voit dans les États de la Nouvelle-Angleterre.

J'espère que je me suis fait comprendre : j'ai seulement voulu prouver que l'Anglais ne demande qu'à être heureux, quoiqu'il n'en ait pas toujours les moyens, et que l'homme de ce pays-ci, ayant à sa disposition toutes les jouissances possibles, est privé de la première de toutes, la gaîté naturelle.

Le climat influe sans doute beaucoup sur cette disposition; mais je ne puis m'empêcher de croire qu'elle ne soit transmise aussi par héritage. Le caractère des Pères Pèlerins, comme on sait, n'était pas fort aimable; pleins d'orgueil, pauvres, bigots, superstitieux, méprisant l'étude, intolérans, fuyant la persécution dans l'ancien monde pour l'exercer dans le nouveau : tels sont les hommes auxquels ce peuple doit ses qualités et ses défauts. Les uns les ont rendus malheureux, les autres criminels. Eux et leurs descendans parcoururent les déserts sans que la solitude ait adouci en aucune manière la rudesse de leurs principes. L'esprit de société se perdit, des siècles s'écoulèrent,

populations s'accrurent, et l'amour du gain les obligea de se réunir. Bientôt les villes et les villages se trouvèrent peuplés d'hommes habitués à vivre seuls, se suffisant à eux-mêmes, et ne s'associant que pour les affaires d'intérêt. Tels étaient alors les hommes de la Nouvelle-Angleterre, tels ils sont encore aujourd'hui aux yeux de tout observateur impartial.

Je me sens, je l'avoue, très-disposé à m'étendre sur le caractère de ce peuple. Ce mélange de grandeur et de bassesse me semble si bizarre, que je crains toujours de n'avoir pas bien exprimé la sensation qu'il doit inspirer. Comme philantrope je voudrais que les Américains fussent moins avides et se contentassent de ce qu'ils possèdent ; qu'ils voulussent remplacer leur vanité mal entendue et leur esprit rusé, par plus de loyauté et de sentimens généreux.

Springfield renferme un des plus grands arsenaux, et les premières manufactures d'armes des États-Unis. Je les visitai accompagné d'un officier d'artillerie. Tout me parut bien dirigé : douze ou treize mille mousquets s'y fabriquent tous les ans. Mon conducteur, homme fort instruit, revenait d'Europe où il avait été envoyé pour acquérir des connaissances sur le perfectionnement de l'artillerie.

Les officiers, dans les États-Unis, sont mieux payés qu'en Angleterre. Un capitaine reçoit quatre cents livres sterling par an, cent de plus qu'on n'en accorde à un lieutenant-colonel dans notre pays; mais le service en Amérique est bien différent; c'est une privation continuelle. Personne ne peut entrer dans l'armée pour son plaisir ou pour jouir du brillant avantage *de porter l'épaulette* ou l'habit brodé. Les troupes

sont dispersées dans des forts et des garnisons éloignées situées au milieu de pays malsains. Les principaux camps sont établis sur les frontières des sauvages du Canada et sur les bords du Mississipi. Je crois que le genre de vie que mènent les officiers américains, serait fort peu du goût des gardes et des troupes de Sa Majesté Britannique. Je fus surpris d'apprendre que les troupes ne se montaient qu'à six mille hommes dans tous les États-Unis, sur lesquels on compte mille déserteurs par an. En Angleterre la proportion est environ d'un déserteur sur cent hommes.

Le jour suivant la neige était si épaisse, qu'il était impossible aux voitures de circuler. Malgré les quinze degrés de froid au-dessous de zéro, je pris un traîneau pour Hartford, où nous arrivâmes sains et saufs après un voyage de cinq heures. Hartford, petite ville située sur la rivière de Connecticut, me parut très-vivante. Ce fut dans ses murs que siégea cette fameuse assemblée qui faillit dissoudre l'Union, à l'époque de la dernière guerre avec la Grande-Bretagne.

Je couchai à Hartford : l'auberge était sale, mais ce désagrément fut largement compensé par la présence d'un domestique irlandais pour qui rien n'était impossible; il s'activa pour moi avec une ardeur dont je trouvai facilement moyen de le récompenser. La voiture pour New-Haven ne partant que tard le lendemain, il me restait une journée entière, que je ne savais comment employer; je flânai dans la ville, je vis le collége, l'édifice nouveau de la bourse, l'église, une pension, je lançai un coup d'œil dans les boutiques, et je revins convaincu qu'Hartford était bien l'endroit le plus insignifiant qu'on pût trouver sur

toute la surface du globe. Je ne ferai pas mal cependant de raconter une anecdote qui se passa sous mes yeux, et qui achevera de peindre le caractère du peuple de la Nouvelle-Angleterre.

Je revenais de ma promenade; j'étais assis près du poêle dans le salon commun, bâillant sur une gazette américaine, lorsqu'une femme entra, suivie d'une petite fille de dix ans; elle grelottait de froid, car elle descendait de diligence; sa tournure et ses manières annonçaient une femme de la classe moyenne. Elle demanda de suite à quelle heure le bateau à vapeur partait pour New-York. Sa figure se décomposa en apprenant qu'il ne serait expédié que le lendemain de New-Haven (à trente milles de Hartford), à cause des glaçons de la rivière. Elle s'avança vers l'aubergiste, lui raconta que n'ayant pas prévu cet accident, elle n'avait pas assez d'argent pour suffire aux dépenses qu'entraîneraient un jour de plus à l'hôtel et un voyage plus long.

L'aubergiste haussa les épaules et tourna les talons; l'Irlandais lui lança un regard ironique; un vieux monsieur, occupé comme moi à lire la gazette, leva un instant les yeux, déposa un crachat sur le tapis et continua sa lecture. La femme, malgré l'indifférence de ses auditeurs, continua ses doléances; elle nous dit qu'elle avait laissé son mari à Boston, pour aller voir son frère à New-York, nous expliqua de mille manières la cause de son malheur, et finissait toujours en assurant (ce dont tout le monde était bien persuadé) qu'elle se trouvait dans le plus grand embarras.

Ému de compassion, ou plutôt fatigué de ces éter-

nelles répétitions, je voulus y mettre fin en lui offrant l'argent qui lui était nécessaire. Sans être positivement refusé, je ne fus pas très-positivement accueilli; elle fixa les yeux sur moi sans m'adresser un mot de remercîment, et recommença les détails de son aventure. Je sortis de la chambre : quelques minutes après, le traîneau de New-Haven s'arrêta devant la porte. J'avais déjà oublié la voyageuse et ses afflictions, lorsque je la vis près de moi. « Vous m'avez offert de l'argent, me dit-elle, sans la moindre expression de politesse. Je l'accepte. — Je lui demandai combien elle désirait. — Seize dollars, » répondit-elle. Je donnai ordre à mon domestique de les lui remettre, et comme il était Écossais, et par conséquent méfiant, il demanda à cette femme son adresse à New-York; elle la donna promettant de payer sa dette le lendemain à l'hôtel Bunker.

Plusieurs semaines s'écoulèrent après mon arrivée à New-York, sans que j'entendisse parler des dollars ou de ma compagne de voyage; curieux de savoir si j'avais été trompé, j'envoyai mon domestique réclamer la somme; il me la rapporta. Il me dit qu'ayant reproché à cette femme son peu d'exactitude, elle avait répondu froidement, sans donner aucun signe de reconnaissance, qu'elle ne pouvait pas se donner la peine d'envoyer cet argent, et que c'était à moi de le faire prendre. Je dois ajouter que cette femme demeurait chez son frère, qui tenait une boutique dans une des plus belles rues de New-York, et paraissait fort à son aise.

Cette femme n'était donc pas une aventurière, mais tout simplement une Américaine dans toute la

force du terme, une *Yankee*. L'idée de payer était pour elle un tourment, comme pour la plupart de ses compatriotes. Elle pensait qu'un homme assez imprudent pour prêter à un étranger, pourrait oublier de se faire rembourser; le domestique pouvait avoir perdu son adresse; enfin, il valait mieux courir la chance de garder l'argent le plus long-temps possible, que de le rendre sans réclamation. Ce calcul peut être fin; mais est-il délicat?

Il faisait déjà nuit long-temps avant que nous n'arrivassions à New-Haven, le reste du voyage se fit dans l'obscurité; l'auberge était pleine; le maître de la maison m'annonça clairement qu'il n'avait pas de lit à me donner. Je demandai un sopha et une couverture sans plus de succès, puis il m'accorda plus qu'il n'avait promis, car il me fit conduire dans une espèce de niche, dont on avait, je crois, chassé le nègre pour m'y loger. L'odeur du lit me fit frémir; les draps étaient sales et le couvre-pied ressemblait à la vieille couverture d'un cheval. Tout l'ameublement se composait d'une table et d'une chaise de bois; pas de glace, pas de cuvette, pas de serviettes; on me promit tous ces objets pour le lendemain, mais je ne pus les obtenir malgré mes plus vives instances. La chaleur du salon n'était pas supportable, la température de ma chambre à coucher était tout l'opposé. Enveloppé de mon manteau, je me décidai à me jeter sur ce lit dégoûtant pour y chercher quelque repos.

Mais le froid et les mauvaises odeurs ne sont guère favorables au sommeil. Je me levai au bout de deux heures, regagnai le salon qui était désert, et j'y pas-

sai le reste de la nuit sur une chaise auprès du feu. Le paquebot devait partir à cinq heures; à quatre heures et demie plusieurs voitures vinrent prendre les passagers pour les conduire au quai. Je n'ai rien vu de New-Haven; le souvenir que cette ville m'a laissé est peu agréable, et je m'en éloignai pour toujours avec une grande satisfaction.

La nuit se termina mieux qu'elle n'avait commencé; je me procurai un lit sur le paquebot, et je fus tiré de mon doux assoupissement par l'arrivée du déjeuner; le bruit des couteaux et des assiettes se fit entendre au même instant. Je savais par expérience qu'il n'y avait pas de temps à perdre : une minute me suffit pour trouver une place à la table, où je contribuai, comme les autres, à faire disparaître les mets. Le petit bol et la serviette ne furent pas oubliés après le déjeuner. Je montai ensuite sur le pont où les cigares et la belle vue du district de Long-Island effacèrent bientôt les traces de ma mauvaise humeur.

Le voyage fut agréable et heureux; le temps beau, quoique froid, et je me retrouvai à New-York avant la fin du jour.

CHAPITRE IX.

New-York. — Bal. — Dandies américains. — Premier de l'an. — Arsenal. — Partis politiques. — Fédéralisme. — Améliorations intérieures. — Francs-maçons. — Différences politiques. — Difficulté de s'entendre. — Société des ouvriers. — Avenir de l'Union. — Épreuve de la constitution. — Désavantage de l'Union. — Dangers menaçans. — Suffrage universel. — Jefferson. — Madison. — Monroë. — Adams. — Jackson. — Burr. — Visite au colonel Burr.

Le jour de mon arrivée à New-York, toute la ville fut en émoi en apprenant qu'on signalait en mer un paquebot de Liverpool. Depuis long-temps les vents contraires avaient rendu fort rares les nouvelles d'Eu-

rope, et chacun s'en montrait avide. Je dînai ce jour-là avec un de mes amis, et comme nous n'avions aucune réunion pour le soir, nous résolûmes de quitter la table pour aller lire les papiers d'Europe et revenir ensuite terminer notre repas. Il y avait foule autour du cabinet de lecture, et l'on lisait sur les carreaux : « Retraite du duc de Wellington et du ministère; nomination de lord Grey, Brougham, etc., etc. »

Il était impossible de n'être pas frappé du vif intérêt qu'inspiraient ces nouvelles. Chacun dissertait sur les conséquences probables de ces mesures. Les uns prévoyaient une révolution certaine, seconde représentation des trois fameuses journées de Paris; les autres croyaient bien qu'une révolution était inévitable, mais arriverait moins subitement. Un troisième parti annonçait le prochain retour de Wellington aux affaires; et vraiment en considérant l'intérêt qu'on prenait à ces discussions, on se serait cru plutôt à Liverpool qu'à New-York.

Il y eut pour le dernier jour de l'année une grande soirée à laquelle je fus invité; le salon était assez convenablement orné, mais quelle entrée! un escalier d'une malpropreté révoltante, obscurci par des nuages de fumée de tabac, qui asphyxiaient les dames au passage. Je fus bien dédommagé, il faut l'avouer, par le grand nombre de jolies femmes que je trouvai réunies dans ce salon. Rien n'est plus séduisant qu'une jeune Américaine de dix-sept ans; mais, à vingt-deux, elles perdent presque toutes leurs charmes, et se métamorphosent en *grandes mamans*. Je n'avais pas encore assisté à une assemblée aussi nombreuse et aussi mêlée; tout, cependant, dans le sexe, portait un cer-

tain air de bonne compagnie qui n'excluait pas une étrangeté de manières, qui les distinguait des dames anglaises, et leur donnait le cachet transatlantique. Il ne fallait pas chercher ici ce que les Français appellent *l'air noble*, cette tournure distinguée qui commande le respect sans l'imposer. Il ne faudrait pas croire non plus qu'on pût être choqué par des manières vulgaires et communes : loin de là ; seulement il leur manquait un je ne sais quoi qui faisait que ce n'étaient pas tout-à-fait des Européennes, et vraiment on peut le leur pardonner en faveur de leurs grâces et de leur amabilité. Mais que dire des hommes? qu'en dire? que des soldats de notre police anglaise eussent tenu avec autant de grâce leur rang dans ce bal. Il y a chez eux une raideur musculaire qui prive leurs membres de toute souplesse, et les rend les plus lourds danseurs du monde. Les femmes l'emportent encore sur ce point ; jamais on ne remarque chez elles aucun mouvement disgracieux ou grotesque.

Un *Dandy* américain est un être d'une espèce particulière ; il a presque toujours voyagé en Europe, et en a rapporté un tas de chaînes, de bagues, de bijoux qu'il étale avec complaisance aux yeux de ses concitoyens ; il fait la mode, donne le ton pendant la première année de son retour. Il introduit de nouvelles figures dans les quadrilles, et tous ses gestes sont minutieusement imités. Les tailleurs sollicitent la faveur de visiter sa garde-robe ; ses amis le considèrent avec un œil d'envie. Il parle de ducs, de comtes, d'armoiries, de grand train, de croix, de décorations, comme s'il n'eût jamais vu que cela dès son enfance. *Il devient l'Apollon* de son pays, et ses décrets sont

écoutés avec le même respect que les oracles de Delphes. L'année finie, le voyageur retourne à ses vieilles habitudes de comptoir; ses habits sont remplacés par d'autres plus modestes; il perd son crédit pour la mode, on ne le consulte plus, et le voilà redevenu Américain, occupé du bien-être de la vie, et s'inquiétant peu d'élégance. Le bal fut charmant; souper délicieux, potage aux huîtres, dindes, jambons, crabes, crêmes, punchs, fruits et glaces furent distribués avec profusion. Je vis encore danser quelques quadrilles; j'assistai à la première tentative de *galop* faite en Amérique, et je me retirai.

A New-York, au premier de l'an, on visite toutes ses connaissances; l'oubli d'une seule personne serait regardé comme une marque de mépris impardonnable. Le clergé est visité par toutes les congrégations. Quant à moi, pour ne manquer en rien à mes hôtes, je fis venir une voiture, et ce n'est que fort tard que je fus quitte de cette corvée. Ma première station fut chez le docteur Wainright, attaché à l'église de *Gracechurch*; je le trouvai en grand costume, devant une table couverte de rafraîchissemens, et donnant des poignées de main à tous ses paroissiens; je me remis en route pour quatre grandes et mortelles heures. Voici, au reste, les usages suivis dans cette occasion : les femmes restent à la maison pour recevoir; les hommes font les courses. Vous entrez, restez deux minutes, et prenez la fuite aussi vîte que possible. On vous offre du vin et des gâteaux; cette coutume vient de Hollande; elle n'est pas en usage dans les autres villes de l'Union. C'est le jour des amnisties et des réconciliations, et l'on prétend qu'elle

est fort utile pour la paix et le bon accord des familles.

Un de mes amis, dernier maire de la ville, m'accompagna dans la visite que je fis à l'arsenal de Brooklyn. Le commodore Chauncey, qui commande ce poste, est un de ces types de vieux marins qui rappellent le *Benbow*; il porte le visage haut et la poitrine ouverte comme un homme qui a cent fois bravé le canon et la tempête. J'ai vu dans les chantiers une des plus belles frégates qu'on puisse imaginer; toutes les constructions sont en chêne vert, le plus fort et le meilleur des bois connus. Tout, dans cet arsenal, est disposé avec une grande sagacité; aussi, le peuple ne se mêle-t-il jamais de ce qui s'y fait. Et, en effet, que deviendrait la marine, si l'esprit démocratique suivait les matelots à bord, où le despotisme le plus absolu est indispensable pour que la discipline soit observée? Je ne comprends même pas comment des hommes aussi libres sur le rivage, peuvent abdiquer aussi promptement leurs habitudes les plus chères.

Je visitai également, dans la même compagnie, tous les établissemens de la ville. La maison de refuge pour les jeunes criminels, les Sourds et Muets, l'hôpital des fous. La plus grande sagesse a présidé à la fondation de tous ces lieux où l'humanité a déployé le zèle le plus éclairé. Le premier de ces établissemens est surtout remarquable dans son objet et dans les plans qu'on y suit. Les jeunes criminels, renfermés dans les prisons ordinaires, ne se corrigent presque jamais, et en sortent, pour devenir plus coupables encore. Ici, au contraire, ils prennent l'habitude *d'un travail régulier*, puisent des principes de religion,

et sont rendus à la société, tout disposés à commencer une vie plus honnête.

Les filles qui sortent de cet établissement, sont presque toutes employées comme domestiques ou couturières. On les envoie toujours dans les lieux où l'on n'a pu avoir connaissance de leur vie passée, et, par cette précaution, elles peuvent jouir de tous les avantages d'une conduite irréprochable. Ces institutions sont d'excellentes écoles pour l'industrie. Chaque enfant y choisit le genre de travail pour lequel il se sent le plus de goût. Les uns sont tailleurs, les autres, cordonniers; ceux-ci, forgerons, ceux-là, charpentiers, etc., etc. Disons-le à la louange des fondateurs, la critique n'a rien, ou bien peu à reprendre dans ces asiles du crime ou du malheur.

Je n'ai pas encore parlé des partis politiques qui divisent cette contrée. Ce sujet est si compliqué, si mêlé d'opinions, d'intérêts, qui varient selon les lieux, que je n'ose espérer de pouvoir me bien faire comprendre du lecteur. Tout le monde sait que deux opinions partagent les États-Unis : celle des fédéralistes et celle des républicains; ces termes expriment mal ma pensée, car, il y a dans ces deux partis, un peu de l'une et de l'autre opinion. Mais celui qu'on appelle fédéraliste demande plus de force, plus de pouvoir pour le gouvernement; il veut que l'autre pouvoir s'étende jusque sur les États particuliers, combat pour le maintien de la constitution, contre tous les empiétemens démocratiques, en un mot, donne au pouvoir assez d'autorité pour protéger la paix à l'intérieur, et défendre, à l'extérieur, l'honneur et les intérêts du pays. Le parti républicain, au contraire,

veut donner au peuple toute l'influence. Il réclame le suffrage universel, une magistrature élective, et soutient que la constitution doit être littéralement interprétée; que le lien fédéral n'est qu'une association volontaire des États, qui ne leur enlève aucun de leurs droits particuliers, et leur donne le pouvoir d'examiner et de contrôler toutes les mesures du gouvernement général. Le fédéraliste regarde les Etats-Unis comme un tout indivisible, et le républicain les considère comme une pièce de mosaïque, où les pierres ne restent fixées qu'autant que cela leur convient. L'un accorde aux États le droit de se séparer; l'autre prétend que le gouvernement général pourrait traiter en rebelle l'état qui refuserait de se soumettre aux décrets du congrès.

Pendant la première période qui suivit la révolution, les habitans de la Nouvelle-Angleterre, comme étant les plus riches, imposèrent leurs principes aux autres États de l'Union. Les deux présidens qui arrivèrent les premiers au pouvoir, étaient fédéralistes; mais il se forma contre eux une opposition tellement croissante et tellement virulente, que Washington lui-même, malgré son nom et les services qu'il avait rendus, fut en butte aux attaques les plus grossières et les plus scandaleuses. Adams leur succéda et fit ce qu'il fallait pour mériter le blâme qu'on avait fait injustement peser sur ses prédécesseurs. La loi sur les séditions était mauvaise; il en porta la peine, car il fut, après son temps, renversé, pour ne plus revenir au pouvoir.

Une constitution, *quoique* parfaitement définie, *dépend encore des principes* de celui qui en fait l'ap-

plication. Sous ce point de vue, l'arrivée de Jefferson au pouvoir opéra un grand changement dans la direction des affaires, qui furent dès-lors administrées d'après les principes démocratiques; une révolution secrète s'y opéra; les principes, les opinions, les habitudes du peuple, se prononcèrent pour l'extension des droits politiques, et après la conclusion de la guerre entre les États-Unis et l'Angleterre, les fédéralistes furent convaincus de l'impossibilité d'atteindre le but qu'ils s'étaient proposé. Toutes les discordes cessèrent, le nom de fédéraliste devint odieux au peuple, on ne le prononça plus, et personne n'osa, en se présentant aux élections, manifester l'opinion de soutenir le pouvoir exécutif et les intérêts de la grande propriété, contre les prétentions et les préjugés de la populace.

Cette fusion apparente des deux partis a fait disparaître toute discordance dans les principes politiques. Il n'y a plus d'opposition sur les doctrines fondamentales; le nombre l'a emporté sur la propriété, le peuple a été reconnu comme la seule source du pouvoir et des honneurs, et le gouvernement, au lieu de réprimer les préjugés et les exigences populaires, les étudie et les prend pour guides de ses actes et de sa politique. Il n'est choisi que pour prendre les mesures et professer les principes que lui dicte le peuple.

Rien ne me parut plus étonnant, en arrivant aux États-Unis, que la coïncidence générale des opinions, relativement aux principes fondamentaux du gouvernement. Dès qu'il s'agissait des moyens à suivre et des hommes à nommer, le désordre et la confusion étaient partout. Le candidat d'un parti était l'objet de la haine de

l'autre, sans que ces sentimens parussent reposer sur des motifs capables de convaincre un observateur impartial. Il y avait donc évidemment des partis, mais sur quoi reposaient-ils? Il est difficile de le dire. Je demandai de quel côté étaient les fédéralistes, et l'on me répondit qu'ils avaient disparu comme la race des *Mammoths* et des *Megatherions;* de quel côté étaient les démocrates, et l'on me dit qu'ils étaient partout. Ceci ne suffit pas pour me convaincre de l'anéantissement d'un parti que je regarde comme le plus sage, d'autant mieux que je crois peu aux conversions politiques.

Au milieu de ces ténèbres, je ne me hasardai pas à porter un jugement, mais je me décidai à prendre quelques informations. Je m'adressai à un des hommes les plus éminens des États-Unis, dont les opinions avaient été fédéralistes autrefois. « Comment, lui dis-je, se fait-il que le parti que vous défendiez avec tant de talent, soit entièrement disparu? est-ce l'expérience, le cours des événemens, des vues plus éclairées et plus larges, qui vous empêchent de professer le même système, ou bien l'opinion publique s'est-elle prononcée sans retour? » Voici sa réponse que je ne puis oublier: « Mes opinions et celles de mes amis sont toujours les mêmes, et les événemens n'ont pu que nous y confirmer. Mais dans l'état actuel des esprits, nous n'osons les exprimer. Un homme qui professerait de semblables idées serait non-seulement écarté de toutes les charges publiques, mais il serait mal vu par ses concitoyens. Ses paroles et ses actions deviendraient l'objet d'une inquisition des plus *dégoûtantes et des plus* affreuses. Et serait-il juste de se

condamner à tous ces désagrémens, pour le plaisir de soutenir des opinions absolument impraticables dans l'état de choses où nous vivons? Les Américains ne peuvent donc trop se vanter d'une unanimité qui repose sur le châtiment prononcé contre les opposans qui oseraient se montrer ouvertement. Cet ostracisme n'a pas détruit le fédéralisme, mais a défendu de le professer en public; il n'est plus question de savoir si l'on accordera plus ou moins d'autorité au gouvernement général, mais si ce gouvernement s'arrogera cette autorité. Ce n'est pas sur les principes qu'on discute, mais sur les moyens, les mesures indirectes qui peuvent tendre à les établir en faveur d'un parti ou d'un autre.

C'est ainsi que l'on discute fortement aujourd'hui pour savoir si le gouvernement a le pouvoir d'employer, en améliorations intérieures, certaines portions du capital national. En 1830, une loi votée par la législature, pour la confection d'une grande route nationale, ne put obtenir l'approbation du président. Par la constitution, le congrès peut *établir* des bureaux et des routes de postes; mais la question est de savoir si le mot *établir* donne le privilége de *construire*, ou bien, s'il veut seulement dire que le congrès aura le droit de convertir en routes de postes les chemins déjà existans. Ces mots soulèvent une grande question, celle de savoir si le gouvernement a ou n'a pas le pouvoir de concevoir et d'exécuter un plan général d'amélioration dans l'intérêt du pays. Ce droit donnerait au congrès une influence très-grande, *ce qui a créé l*'opposition qui se prononce chaque fois *que l'on abord*e cette matière. Jackson est d'un côté,

et Clay, son rival, de l'autre. Le premier, appuyé sur les Etats du Sud et de l'Ouest, le second, sur ceux du Nord, renforcés par une grande partie des provinces centrales. Il est hors de doute que le parti fédéraliste soit pour l'affirmative dans ce débat, qui ne tend qu'à donner une nouvelle force au pouvoir exécutif, qu'à l'investir d'une autorité qui doit produire, pour la société américaine, des avantages dont les États en particulier, n'essayeraient jamais de doter le pays. Ajoutons à ceci que des questions telles que celle du tarif, par exemple, dont nous venons de parler, ne sont jamais exclusivement décidées par des motifs d'intérêt public. Les intérêts particuliers se montrent partout, et quelles que soient les opinions, on change de parti pour les soutenir : d'où il résulte qu'on supporte souvent un candidat de l'opposition, par cela seul qu'on sait qu'il doit défendre tel ou tel point. Les négocians sont en faveur du droit d'améliorations nationales donné au gouvernement, parce qu'ils en attendent une route, un port de plus, un nouveau marché, qui changeront tout l'aspect commercial d'une province ; aucun autre principe ne les décide. Dans un pays aussi vaste que les États-Unis, ces intérêts varient à l'infini, et lorsque l'on nomme des représentans, les électeurs n'exigent pas seulement l'identité d'opinion sur certains points, mais souvent encore des sympathies particulières. En voici un exemple frappant :

Il y a quelques années qu'un M. Morgan publia, dans l'État de New-York, un livre qui révélait tous les secrets de la *maçonnerie* (free masonry). Des assassins *s'emparèrent de lui et le* firent disparaître ; du moins

tout le prouve. Ils le conduisirent dans les environs de Niagara, où il est constant qu'il passa une nuit, et depuis on ne l'a pas revu. La police se mit sur les traces de cette affaire, et bientôt commença un procès criminel. Les débats compromirent gravement deux individus; ils comparurent devant la cour. La majorité du jury se prononça pour la culpabilité, mais la minorité l'emporta, et les deux prévenus furent acquittés. Cette minorité étant formée par des *maçons*, l'indignation publique fut à son comble. Cette société secrète avait ordonné le crime et absous les exécuteurs. On examina alors si une association aussi perverse pouvait être tolérée dans un pays chrétien. Le peuple se prononça ouvertement contre les maçons; leurs affiliations furent regardées comme dangereuses et inconstitutionnelles, et l'on fit les plus grands efforts pour les détruire. De leur côté, les maçons, qui comptent dans leurs rangs une moitié de la population de l'État de New-York, prirent avantage de leur nombre et de leur unité d'action, pour résister à la clameur générale. La presse se rangea sous les deux bannières. Dans les candidatures, il fallut être maçon ou anti-maçon avant toute autre chose. Les maçons l'emportèrent dans les dernières élections, et je ne doute pas que cette question n'exerce une grande influence dans celles qui auront lieu pour le choix du nouveau président. Cette manie maçonique s'étend tous les jours : confinée autrefois dans le seul État de New-York, elle envahit maintenant les provinces de la Nouvelle-Angleterre et de la Pensylvanie. Toutes ces circonstances embarrassent beaucoup celui qui veut porter un jugement sur l'état des partis. Il s'efforce

de découvrir les principes politiques, et rencontre partout de maçons, ou l'homme et ses intérêts personnels. Ce n'est qu'en conversant souvent avec les hommes les plus éclairés du pays, qu'on peut parvenir à fixer les divers points cardinaux vers lesquels se dirigent les opinions.

Les Américains se regardent comme un des peuples les plus difficiles à comprendre pour les étrangers, et ils se trompent en ce point, car tout chez eux est à la surface. Leurs traits caractéristiques sont profondément marqués; il n'y a qu'en politique qu'il ne soit pas aisé de les pénétrer. Ce qui est évident, c'est que, depuis la révolution, les principes démocratiques ont fait d'immenses progrès. Tous les hommes éclairés, avec lesquels j'ai discuté pendant mon séjour ici, m'ont avoué que, si la lettre de la constitution de 1789 était toujours la même, l'esprit en était entièrement changé. Il est hors de doute que Washington et Hamilton s'étaient proposé de contrebalancer la démocratie par une aristocratie de talent et de fortune. Il n'y a plus maintenant de contrepoids. Qui peut dire où s'arrêtera cette effrayante progression? A New-York, la société s'est divisée en deux classes: les ouvriers (the workies) en opposition à ceux qui jouissent de la vie sans avoir besoin de leurs bras. Les idées de cette société se montrent partout, dans les journaux et dans les affiches; leur première exigence, c'est *l'égalité et l'universalité de l'instruction*. Ils soutiennent qu'il y a une aristocratie, une classe privilégiée, partout où cette égalité n'existe pas; que ceux qui sont tenus de travailler pour vivre, *n'ayant ni* le temps, ni les moyens *d'acquérir des connaissances*, se trouvent forcément ex-

clus des charges publiques, et qu'ainsi ces charges deviennent le partage d'une certaine classe de la société, tandis que ceux qui en font la force peuvent à peine voter dans les élections. Ces *workies* font donc tous leurs efforts pour détruire ce genre de monopole injuste et odieux : ils déclarent qu'ils ne seront satisfaits que lorsque tous les Américains auront la même instruction et les mêmes droits d'arriver aux emplois, et font prévoir que bientôt il y aura, pour l'instruction, un degré qu'il ne sera pas permis de franchir sans encourir le blâme de ses concitoyens. Ceux qui bornent là leurs prétentions, sont encore parmi les plus modérés. D'autres invoquent la loi agraire et demandent, pour la propriété, un partage progressif. C'est là l'*extrême gauche* du parlement des ouvriers. N'est-il pas honteux, disent-ils dans les termes les plus violens, qu'un homme aille en voiture, tandis qu'un autre marche à pied; qu'en rentrant, l'un trouve une bouteille de champagne, et l'autre à peine un verre d'eau. En divisant également les propriétés, toutes ces anomalies ne blesseront plus les yeux, on ne boira plus ni vin, ni eau; mais tout le monde aura du *brandy* (eau-de-vie) à discrétion.

Je suis loin de prétendre cependant que toutes ces folies soient assez fortement appuyées pour alarmer sur le sort de New-York; mais je les fais remarquer, parce que leur influence se fait déjà sentir dans les élections, et qu'elle ne peut qu'augmenter avec la population. Les paresseux, les pauvres, les mauvais *sujets*, embrasseront cette cause qui, comme la boule *de neige*, grossira en roulant et retombera plus tard sur le pays en effroyables avalanches. L'immensité

d'un terrain fertile pourra sans doute éloigner cet événement, mais seulement pour un temps; rien ne peut en arrêter le cours. Je suis comme le voyageur qui voit couler à ses pieds le ruisseau d'où sort le Missisipi à sa source, et sait, à n'en pas douter, qu'il ira, grand fleuve, se jeter dans l'Océan. Alors commencera l'épreuve de la constitution américaine; ce temps n'est peut-être pas très-éloigné; la population double tous les vingt-quatre ans, de sorte que, dans moins d'un demi-siècle, les États-Unis compteront cinquante millions d'habitans, dont dix mille esclaves, ou gens faisant partie d'une classe privée de tous les droits de citoyen. Avant cette époque, les moyens d'existence deviendront très-rares dans les États qui bordent l'Atlantique. Le prix du travail tombera, tandis que la valeur des objets de première nécessité s'élevera en proportion, et les malheureux ne trouveront que très-difficilement les moyens d'aller chercher leur vie dans des contrées moins habitées et plus fertiles. La misère se fera sentir partout, et la grande majorité du peuple, n'ayant pour propriété que leurs bras, nommera des législateurs sous l'influence de leur malheureuse position. Il faudrait être bien aveuglé par l'esprit national pour voir, dans un pareil avenir, une grande sécurité pour la propriété. Le gouvernement encourage, autant qu'il le peut, le génie manufacturier de la nation; ses efforts sont assez inutiles, car tout homme qui voudra considérer les ressources intérieures de ce pays, les productions variées de son sol, le cours immense de ses rivières, les mines de charbon et de fer qui s'ouvrent de toutes parts, verra, sans pouvoir *en douter*, que les Américains sont appelés à devenir

une des premières nations manufacturières. Dès que l'augmentation des bras aura fait descendre le prix de la main-d'œuvre au taux où elle est dans les autres pays, l'Amérique rivalisera l'Angleterre dans plusieurs branches de l'industrie, et la surpassera dans beaucoup d'autres. Des villes manufacturières s'éleveront de tous côtés, la population s'y augmentera, et avec elle tous les vices qui en sont le cortége obligé. Des milliers d'hommes seront dans l'abondance ou dans la misère, selon que les demandes augmenteront ou diminueront. Ces variations, on le sait, dépendent seulement d'une guerre, d'un caprice de la mode, de mille incidens qu'on ne saurait prévoir et qui sont pourtant inévitables; et, qu'on se le rappelle, ici ces populations mécontentes auront entre les mains tout le pouvoir politique; aucune puissance civile ni militaire n'aura assez de force pour les maintenir; où sera alors la protection pour les personnes et pour les propriétés? Tout cela cependant pourra se faire sans commotion violente. Les ouvriers (workies) n'auront qu'à choisir parmi eux les représentans de leurs principes, et organiseront un système général de spoliation légale et constitutionnelle. Ce n'est pas au congrès qu'ils s'adresseront; c'est dans les États particuliers qu'ils établiront victorieusement leurs doctrines, lorsque la majorité sera en leur faveur. Qui pourrait alors les empêcher de voter une loi agraire? J'ai discuté tous ces points avec les hommes les plus éclairés de l'Union, et ils sont tous convenus que cette épreuve de la constitution était une chose inévitable. Plusieurs espèrent que l'éducation, qui se répand partout, en préviendra les tristes effets; mais ils ne voient pas

que la misère augmentant avec la population, le désir et les moyens de s'instruire doivent nécessairement diminuer en proportion. L'homme qui a besoin d'employer toutes les facultés de son esprit et de son corps pour vivre, trouve peu de propension pour les études, et encore moins de temps à leur consacrer. Certes, si les masses étaient plus sages et plus éclairées, les gouvernemens n'auraient plus d'inquiétude; mais quel est l'homme d'état qui se hasarde à compter sur les vertus et les lumières de la multitude? La réponse qu'on fait généralement à ces lugubres prévisions, « c'est que l'événement est encore fort éloigné. Chaque génération a bien assez de sa propre conservation; c'est à ceux qui viendront à prendre les mesures nécessaires pour défendre leurs intérêts et leur tranquillité. Qu'importe ce qui arrivera aux enfans? la liberté, la paix et la confiance se maintiennent encore sous la constitution actuelle. » Quant à moi, je crains que l'époque de ce grand conflit ne soit pas aussi éloignée que les Américains semblent le croire; et si l'on convient que la démocratie conduit inévitablement à l'anarchie et à la spoliation, comment se persuader que cette transition puisse être lente et tardive? Elle variera selon le génie de chaque peuple; en Angleterre, elle vole sur un chemin de fer; en Amérique, elle pourra se montrer plus paresseuse, mais finira toujours par arriver. On peut douter de l'époque, mais l'événement est certain.

Avouons-le, pour le moment il n'y a pas un pays qui soit plus à l'abri des révolutions que les États-Unis. Mais *ce privilége repose* sur une seule circonstance : *c'est que la grande* majorité se composant de proprié-

taires, chacun apporte son enjeu et se trouve forcément en opposition avec toutes les mesures qui pourraient tendre à troubler la confiance. Cette garantie fait la force du gouvernement actuel. Heureux les états qui parviendraient à se fixer sur de semblables bases : leur prospérité et leur bonheur ne connaîtraient plus de limites! Mais cet état de choses ne saurait durer avec une population qui, s'accroissant tous les jours, jettera dans les élections une majorité formée de citoyens sans propriété, sous l'influence de tous les besoins, et chargés de décider le grand débat social. D'un côté, la faim, la rapacité et le nombre; de l'autre, la raison, la justice et la faiblesse : le combat ne peut pas être long. Ce n'est qu'après ce choc que l'on pourra parler de la stabilité du gouvernement; quarante ans ne suffisent pas pour prouver la vitalité d'une constitution.

Il est bon de faire remarquer ici que tout ce que je viens de dire doit s'appliquer plutôt au principe démocratique qui prévaut dans les différens États, qu'au gouvernement fédéral dont il est très-difficile de fixer avec précision l'esprit et les bases. Je crois que c'est lord Eldon qui a dit qu'il n'y avait pas un acte du parlement, quelque laconique qu'il fût, sur lequel on ne pût, par des explications, faire rouler un carrosse à six chevaux. Les publicistes américains sont tout aussi habiles quand il s'agit d'interpréter la constitution. Personne ne sait précisément ce que c'est, mais tout le monde convient que ce doit être *quelque* chose de très-sage. C'est un évangile où *chacun croit retrouver* ses préjugés et ses opinions. C'est *une chose* pour l'habitant de la Nouvelle-Angleterre,

c'en est une autre pour le cultivateur de la Géorgie ou de la Caroline. Le congrès lui-même retentit des discussions sur les principes fondamentaux. Le président Jackson vous dira que c'est un gouvernement de *consolidation*, ayant tout pouvoir de faire exécuter ses décrets ; le vice-président, au contraire, soutiendra que c'est une *confédération*, dont l'autorité dépend des délibérations de chaque État en particulier; M. Clay ou M. Webster prétendront que les pouvoirs de la constitution vont jusqu'à taxer à volonté le commerce du pays et consacrer cet impôt à des améliorations intérieures; le général Hayne, ou M. Van Buren, repousseront ces doctrines comme pernicieuses et fondées sur de fausses interprétations de la loi; et cependant, malgré tout, rien pour eux n'est plus admirable, plus prévoyant, plus parfait, que la constitution fédérale! Qu'ils permettent aux étrangers de suspendre leur admiration jusqu'à ce que cette loi présente un sens mieux défini et plus intelligible. Ce qui est évident, c'est que des fermens de discorde se montrent de toutes parts; c'est que les hommes opposés par les mœurs, les intérêts et les usages, séparés par des climats différens, réunis seulement pour se haïr, se trouvent placés sous un gouvernement dont les pouvoirs sont chaque jour mis en question. Sont-ce là des élémens de durée, ou ne sont-ce pas plutôt les avant-coureurs d'une inévitable décadence?

En examinant les relations politiques de ce singulier peuple, on se demande naturellement si l'unité du gouvernement peut convenir à tant d'intérêts divers et opposés, et si une administration moins étendue ne serait pas plus en harmonie avec les besoins

des populations. Qu'un autre se hasarde à soutenir la possibilité de la durée d'une semblable union; contentons-nous d'exposer les faits. La Louisiane et la Floride produisent du sucre; le soleil du Maine peut à peine mûrir une récolte de maïs; les habitans, comme les produits du sol, n'ont aucun rapport de caractère ni d'opinion; la nature a mis entre eux plus de six cents lieues de pays. Ils ne sont liés que par une sorte de machine gouvernementale, grossière et lourde, qui les a privés de toute sympathie pour le pouvoir qui les dirige. Qu'y a-t-on gagné? un peu de force, je le veux; mais pas plus qu'il n'en résulte des traités faits entre les nations indépendantes, et cette force est partout accompagnée d'éternelles jalousies et de conflits interminables. Je me souviens ici, qu'un jour où j'exposais mes sentimens à cet égard, en soutenant que les fins d'un bon gouvernement seraient plus sûrement et plus facilement atteintes, si l'Union était divisée en plusieurs républiques distinctes, unies seulement pour la défense commune, un membre distingué du congrès ajouta : « Pour le moment, ce plan ne saurait réussir; mais il est vrai de dire que l'Union américaine n'a été faite que pour nous empêcher de nous couper la gorge les uns aux autres. » Et il ne faut pas croire que ce soit là une opinion isolée; j'en ai retrouvé l'expression partout. L'homme des États du Nord regarde la constitution fédérale comme la sauve-garde de la tranquillité; il serait à désirer que ce fût un édifice plus solide pour résister aux tempêtes qui le menacent. Chaque année doit augmenter ces dangers, et laisser voir bientôt que tout cet appareil extérieur ne cachait

rien de durable. Cette constitution peut résister aujourd'hui à la question du tarif, et périr demain comme l'hydropique par un excès de pléthore, sans avoir même les honneurs d'un convoi décent. Déjà, la convention d'Hartford a failli lui porter le dernier coup, et la fièvre des Carolines la travaille plus fortement encore de nos jours. Elle résistera encore sans doute à cet assaut; mais avec la doctrine de la *nullification,* elle ne pourra plus acquérir de force ni de consistance. Quelle sera, en effet, son autorité, en admettant que chaque État ait le droit de contrôler les actes du gouvernement? Accordez à chaque province de l'Angleterre le même privilége, l'habitant du Leicestershire s'opposera à toute réduction des droits sur les laines étrangères; Kent et Sarrey annuleront toutes les taxes sur le houblon; parlez de toucher aux impôts sur la soude, et Orkneys menacera de se séparer; Dorset et Wils demanderont la continuation des lois sur les grains; et cependant, il y a peu de jalousie entre les comtés de la Grande-Bretagne; les intérêts y sont plus homogènes qu'ils ne pourront jamais l'être dans les États-Unis.

Parmi les causes qui doivent troubler l'Union, je me hasarderai à en faire remarquer une nouvelle dans l'influence que chaque État exerce dans l'élection du président. Cette influence est en raison de la population qui augmente plus ou moins selon les États; New-York a jusqu'ici l'avantage sur ce point, et rien ne fait prévoir que sa supériorité en ce genre puisse diminuer. L'Ohio prend aussi des accroissemens prodigieux; et le temps n'est pas éloigné où trois États, *New-York, Ohio et Pensylvania*, appuyés sur une ef-

frayante majorité numérique, jouiront, à l'exclusion des autres vingt-un États, du droit d'élire le président. Ces États porteront-ils patiemment le joug, n'en appelleront-ils pas au congrès pour amender la constitution ? ils le feront, mais sans succès ; car ces trois États auront dans les chambres une majorité qui s'opposera à tout amendement. Le principe de l'élection par la majorité numérique, étant en vigueur dans toute l'Union, ne saurait être attaqué sans ébranler fortement le pays. Ainsi, ces trois États seront comme des souverains qui choisiront le président, et prendront toutes les mesures qu'ils jugeront convenables, sans s'inquiéter des intérêts du reste de l'Union. Le sénat, il est vrai, est composé de délégués en nombre égal par chaque État ; et cette chambre, quoique toujours dans une sorte d'opposition avec la chambre basse, pourra se prononcer pour le parti le plus faible. Ceux-là connaîtraient peu le caractère américain, qui prétendraient que ces peuples se verraient de sang-froid réduits à une nullité politique. Avec la jalousie qui les divise, rien ne saurait empêcher, le cas échéant, une rupture complète de tous les liens de l'Union. Ainsi, après avoir long-temps observé l'état des choses, il m'est impossible de ne pas croire que le suffrage universel doive être un jour le roc contre lequel viendra se briser la liberté américaine. Les vices de ce système sont grands ; mais ils deviennent monstrueux dans les Etats-Unis, où la qualité de propriétaire est non-seulement une garantie matérielle, mais encore une garantie morale. Car, dans un pays où le travail trouve un salaire aussi élevé, il faut qu'un homme soit bien paresseux ou bien vicieux, pour ne pas

devenir propriétaire, et il devrait être par cela même privé de tous droits politiques. Mais les législateurs de l'Amérique n'ont pas été guidés par ces considérations; ils ont pris toutes les mesures pour garantir les droits des pauvres contre les riches, et n'ont pas pris garde que ces derniers pourraient aussi avoir à redouter les envahissemens des autres. La protection est toute d'un côté; on a mis l'épée aux mains d'un des combattans, et l'on a arraché à l'autre jusqu'au bouclier qui lui servait de défense.

Jefferson fut le premier champion de la démocratie dans les États-Unis. Ses concitoyens l'ont appelé Grand; ils ne le comparaient sans doute qu'à ceux qui l'entouraient. Pour le brillant et l'activité du génie, il fut inférieur à Hamilton; mais Hamilton était aristocrate dans le cœur et avait trop de dignité pour sacrifier ses convictions aux vains honneurs de la faveur populaire. Heureusement pour Jefferson, la mort est venue le débarrasser du seul rival qui eût pu éclipser sa réputation, ou combattre avec avantage ses principes politiques. Il rencontra Adams et le renversa sans peine avec le fédéralisme, qui reçut le coup de grâce dans la dernière guerre et laissa le champ libre au parti démocratique. C'est en vain qu'on chercherait dans les écrits de Jefferson des pensées originales et profondes : pendant son voyage en France, il avait été séduit par l'obscur philosophisme dont Diderot et Condorcet avaient été les apôtres; il l'emporta en Amérique, et l'expérience n'a jamais pu lui persuader d'abandonner ou au moins de modifier ses opinions. Il resta stationnaire; les années se succédèrent, les générations remplacèrent les générations, la liberté

française tomba noyée dans des flots de sang, cet homme demeura impassible. Dans sa correspondance, nous le voyons jusqu'à la fin prêchant ses doctrines effrayantes, qui n'ont pu être appuyées que par la guillotine et par les coteries des jacobins. L'esprit de Jefferson était éminemment prosaïque; jamais on ne rencontre dans ses ouvrages un éclair d'imagination. Sa bienveillance était bornée à un seul point. Il avait vu la France, mais n'avait jamais voulu franchir le détroit. Si Bonaparte eût envahi l'Angleterre, les vœux les plus ardens de Jefferson l'eussent suivi dans cette entreprise, et son cœur aurait plané avec délices sur nos palais détruits, nos cités en flammes et nos champs dévastés. Il n'aurait trouvé dans son ame aucun sentiment de compassion ou de regret pour le sang, les malheurs, les larmes, les glorieux souvenirs de notre pays. Sec et sans enthousiasme, il était entièrement privé de ces sympathies vives et brûlantes, qui sont presque toujours l'apanage des grands hommes. On a dit qu'il savait haïr : sa haine n'éclatait pas d'abord en bouillonnantes colères, qui s'éteignent peu à peu dans l'indifférence ou dans le mépris; mais elle était froide et féroce, implacable et éternelle. Les inimitiés des hommes finissent ordinairement avec la vie; la vengeance de Jefferson venait encore se repaître sur le tombeau de ses ennemis politiques, et la manière dont il parle d'Hamilton, dans sa correspondance, fera peser sur sa mémoire une tache indélébile. Il n'avait jamais pu oublier que Washington avait toute confiance dans la sagesse et dans l'intégrité d'Hamilton. On ne cite qu'un trait de douceur et d'amabilité de Jefferson, c'est sa réconciliation avec Adams, et en-

core peut-on dire qu'il n'y fut porté que par la commune haine que ces deux hommes nourrissaient contre Hamilton. Le caractère moral de Jefferson était repoussant. Tout en prêchant sans cesse la liberté, l'égalité et l'abolition de l'esclavage, il conduisait ses enfans naturels au marché, et spéculait ainsi sur ses débauches. A sa mort même, il ne pensa pas à affranchir ses enfans nés dans l'esclavage. Une de ses filles fut, il y a peu d'années, vendue en plein marché, à la Nouvelle-Orléans. Quelques amis de ce grand homme se réunirent pour l'acheter et donner à la mémoire du père une marque éclatante de leur admiration (1). Il ne reste plus à finir que son épitaphe; qu'un autre s'en charge.

Madison succéda à Jefferson dans la présidence et ne fut que la continuation de ses principes; il ne montra pas la même âpreté de caractère, mais fut aussi privé de son énergie. Son système était le même que celui de son prédécesseur, et la démocratie ne fit que prendre de nouvelles forces et de nouveaux accroissemens. Monroë le suivit au pouvoir et voulut prendre un juste milieu. Il forma son cabinet d'hommes de différentes opinions, et ne parvint à satisfaire personne. John Quincy Adams fut élu président par des manœuvres vraiment dégoûtantes; personne, pas même ses concitoyens, ne peut dire quels ont été les principes politiques de cet homme d'état. Après ses quatre années de présidence, il ne fut pas réélu, à la

(1) Ici l'auteur se trompe. La fille de Jefferson fut vendue, mais ses amis *ne* l'achetèrent point.

Note du traducteur.

grande satisfaction de toute l'Union ; et quoique maintenant encore il jouisse de toutes ses facultés physiques et morales, il ne lui reste plus de chance de parvenir à aucun emploi politique de quelque importance.

Le général Jackson, président actuel, a toujours été un des membres les plus zélés du parti démocratique. Son arrivée au pouvoir, sa longue expérience, semblent avoir modifié et même changé plusieurs de ses principes. Sa politique est aussi modérée que les circonstances le lui permettent. Sur la question du tarif, ses opinions n'ont pas été parfaitement connues; mais il s'est ouvertement opposé à l'application des deniers publics aux améliorations intérieures, sous la direction du gouvernement fédéral. C'est la victoire de la Nouvelle-Orléans qui a fait la réputation du général et assuré son élection ; aussi sa popularité est-elle plutôt militaire que politique. Ceux-là même qui sont ses ennemis, le regardent comme le premier stratégiste de son siècle. Il est permis de sourire à ces éloges ; mais, faute de mieux, la Nouvelle-Orléans est le Waterloo de l'Amérique.

Puisque j'ai parlé des hommes d'état américains, je ne dois pas oublier un de ceux qui ont joué le plus grand rôle, le colonel Burr, autrefois vice-président des États-Unis, qui, en 1800, fut en opposition pour la présidence à Jefferson et à Adams. On sait que ses différends avec Hamilton finirent par un duel où ce dernier succomba. Ce duel fut cause de la ruine politique de Burr. Il fut regardé comme une calamité nationale, et le vainqueur ne put jamais reconquérir la popularité qu'il avait perdue. Ce fut après cette malheureuse affaire qu'il se trouva mêlé dans une conspi-

ration qui avait pour but de s'emparer d'une partie du Mexique, dont il devait devenir souverain, sous le nom et le titre d'Aaron 1er, roi ou empereur du Texas. Il fut accusé, mais le plus grand mystère couvre encore cette partie de l'histoire américaine. J'ai lu beaucoup de documens sur ce point, et je n'en suis pas plus instruit après qu'avant. Qu'il y ait eu conspiration, c'est un fait hors de doute. Des préparatifs furent faits pour rassembler une armée sur l'Ohio, descendre le Mississipi et s'emparer de la Nouvelle-Orléans. Burr et ses amis subirent un jugement; on ne put réunir assez de preuves contre ce nouveau Catilina, mais ses projets ne démontrent pas moins toute l'intrépidité de son caractère. Néanmoins, son acquittement par deux jurys ne suffit pas pour rétablir son innocence aux yeux de ses concitoyens. En exécration parmi eux, son nom devint le synonyme de tout ce qu'il y a de plus odieux et de plus immoral en politique. Il s'exila pendant quelques années de son pays et visita l'Angleterre; il fut soigneusement surveillé par les ministres, et sa correspondance avec la France ayant pris une tournure beaucoup trop politique, on lui intima poliment l'ordre de quitter le pays, sous le plus bref délai. Burr vit maintenant retiré à New-York, où ses grands talens et ses connaissances étendues lui donnent encore quelques cliens comme avocat consultant.

Un de mes amis me demanda s'il pouvait m'être agréable de faire la connaissance de cet homme distingué. J'acceptai; nous allâmes le chercher dans un des quartiers les plus pauvres de New-York. Le colonel nous reçut sur le palier avec toute la politesse

d'un courtisan accompli, et nous conduisit à sa petite bibliothèque, formée principalement d'ouvrages relatifs aux lois. Burr est petit de taille, et ressemble beaucoup à M. Percival. Sa physionomie est expressive et pleine de sagacité. Son œil est fin, pénétrant, très-enfoncé; le front saillant, la bouche petite, mais déformée par des lèvres peu gracieuses. Ses autres traits excluent toute idée de beauté, et pourtant je n'ai jamais vu un port plus remarquable. Son expression est celle de l'intelligence, mais on n'y saurait découvrir le mélange des passions fortes et des pensées profondes. Les manières du colonel sont celles d'un homme d'une naissance illustre. Personne ne possède plus que lui l'art de la conversation, et il sait imprimer à toutes les opinions qu'il exprime le cachet de la finesse et de l'originalité. En Angleterre, il se lia avec plusieurs des plus chauds républicains, et je l'ai trouvé parfaitement versé dans toutes les questions qui ont rapport à notre politique nationale. Ce serait manquer à la confiance que de révéler les épanchemens d'une conversation particulière; qu'il me suffise donc de dire, qu'après avoir abusé peut-être de la complaisance du colonel, je pris congé de lui, en lui exprimant tous mes regrets de voir terminer dans l'oubli une vie aussi brillamment commencée.

CHAPITRE X.

Le 8 janvier, je pris encore congé de New-York, et je m'embarquai sur un paquebot du Nouveau-Brunswick, pour me rendre à Philadelphie. Notre course s'étendait le long de la rivière de Raritan, dont les sites n'offrent rien d'intéressant. La journée étant triste et orageuse, le voyage ne fut pas très-gai. Quatre heures suffirent pour nous transporter à Brunswick, où nous trouvâmes neuf diligences prêtes à recevoir les passagers. Nous montâmes dans une pour traverser le pays entre le Raritan et la Delaware, qui forme une partie de l'état de New-Jersey. En apparence, rien n'était plus facile à réaliser que ce voyage.

Vingt-sept milles de distance seulement à parcourir, une route tellement fréquentée, que les voyageurs pouvaient compter sur tous les agrémens possibles, mais notre attente fut bien trompée. Nous changeâmes deux fois de voiture, il fallut deux fois décharger et recharger les bagages. Les chemins étaient détestables, les secousses pires que celles dont j'ai parlé dans mon voyage de Boston, la voiture embourbée jusqu'à l'essieu pendant la moitié du chemin; les voyageurs obligés de descendre pour aider le cocher dans son embarras; car, sans leur secours, nous courions grand risque de rester dans la boue jusqu'au jour du jugement. Lorsque je demandai pourquoi on négligeait d'entretenir une route aussi importante, on me répondit qu'on avait l'intention d'y construire plus tard un chemin de fer, et que ce serait une folie de faire maintenant des dépenses pour le réparer. Tel est ce peuple intelligent : il préfère à la commodité du moment, une spéculation qui n'aura peut-être jamais lieu.

Les sites que je remarquai sur mon chemin me parurent sans beauté. Le pays est aride; on voyait qu'il avait été autrefois soumis à la culture, mais que la charrue ne l'avait pas sillonné depuis long-temps. Aussi les bois avaient reconquis leurs domaines. Le temps ajoutait à la monotonie du paysage; quoique la voiture avançât avec la vélocité d'une tortue, nous n'arrivâmes à Bristol qu'à la nuit. Nous reprîmes ici un paquebot, et tous nos maux cessèrent. La distance fut abrégée par un bon dîner, et les cloches sonnaient *dix heures*, comme nous débarquions sur le quai de *Philadelphie*.

Je me fis conduire aussitôt à l'hôtel de *Head*, qu'on m'avait indiqué comme un des meilleurs de l'Union, et n'ayant pu m'y procurer qu'une horrible petite chambre, éclairée par quelques carreaux de vitres à huit ou dix pieds de hauteur, je me transportai le lendemain à l'hôtel des États-Unis, où je me trouvai à merveille. J'envoyai mes lettres d'introduction, et j'acquis de nouvelles preuves de la bonté des Américains à mon égard.

Philadelphie s'élève sur un isthme qui a deux milles de largeur, entre la Delaware et le Schuylkill. Ces deux rivières sont navigables pour les vaisseaux de toute dimension, mais, en hiver, la rigueur du climat interrompt toute communication avec la mer. Comme ville commerçante, tout l'avantage est du côté de New-York. On ne peut naviguer sur la Delaware que pendant l'espace de trente milles au-dessus de la ville, et le Schuylkill est tellement rempli de bancs de sable, les courans y sont si nombreux, qu'il n'est praticable que pour les barques. Pour remédier à cet inconvénient, on a construit plusieurs canaux. D'autres sont commencés, et contribueront plus tard à augmenter la richesse de l'état.

Vue de la rivière, Philadelphie n'offre rien qui puisse fixer l'attention. Au milieu de cette monotonie, combien l'œil aimerait à rencontrer quelques pyramides, ces monstres de l'architecture!

L'intérieur offre plus d'agrémens. Les rues sont plutôt jolies que belles. Mais on remarque partout une telle apparence de *comfort*, que le voyageur est d'abord ravi de *ce paradis* des quakers. Il s'attend à *voir tout couleur de rose;* à mesure qu'il avance, il

loue la propreté et la régularité des maisons ; mais chaque rue qu'il traverse semble la copie exacte de celle qu'il a laissée derrière lui ; enfin, avant d'avoir traversé la moitié de la ville, l'ennui le saisit et le poursuit en longs bâillemens.

Philadelphie est une médiocrité personnifiée en briques et en mortier. C'est une ville bâtie à l'aide du compas et de la règle ; on dirait une espèce de problème habitable, une violation mathématique des droits de l'excentricité individuelle, un despotisme sévère d'angles droits et de parallélogrammes. On peut donner à Philadelphie le titre pompeux de *comfortable*. Vous n'y voyez pas de ces rues étroites et sales qui servent de refuge aux pauvres couverts de haillons, et qui forment un si grand contraste avec la splendeur des places et *des croissans*. La Hollande même n'offre pas de villes plus propres. Le marbre des escaliers, la recherche des balcons, corrigent la vue désagréable des briques rouges dont les maisons sont bâties.

Les édifices publics, à Philadelphie, sont supérieurs à tous ceux que j'ai vus jusqu'à présent en Amérique. J'ai remarqué plusieurs belles églises. Le portique de marbre (d'ordre dorique) de la banque, fait espérer quelque amélioration dans le goût. J'avoue cependant que je n'ose pas trop l'espérer, puisque des personnes instruites se montrent incapables d'apprécier le mérite de l'édifice ou de l'architecte à sa juste valeur, et le couvrent de ridicule en disant que cette banque est le plus beau monument qu'on puisse voir dans le monde entier. Peut-on en vouloir à l'homme qui voyage *dans les États*-Unis, de laisser quelquefois échapper *un sourire* d'ironie.

La banque de Pensylvanie est encore un de ces bâtimens qu'il est convenu d'admirer. La façade représente des marches soutenues par un portique ionique de six colonnes, avec un entablement et un fronton. La maison de banque de M. Girard (le Coutts des États-Unis) est aussi en réputation. Toute la façade est en marbre comme les deux autres, mais les défauts de goût y sont encore plus saillans. La prétention se fait remarquer dans deux autres édifices bâtis dans le style gothique et qui sont vraiment de mauvais goût. On voit encore l'hôtel-de-ville, où fut proclamée l'indépendance de l'Amérique. Il est construit en briques. Il consiste en une façade avec deux ailes, sans ornement. Cette simplicité est convenable et imposante. Au-dessous est une coupole avec une horloge éclairée la nuit par le gaz.

Cependant les Philadelphiens sont plus fiers de leurs jets d'eau que de leur hôtel-de-ville. Les voyageurs sont obsédés de leur admiration à cet égard. On me demandait vingt fois par jour si j'avais vu les eaux. Sur ma réponse négative, on me disait qu'il fallait absolument les voir; que rien n'était comparable à cela dans l'univers; qu'un Anglais, jaloux de la supériorité des Américains dans ce genre d'embellissement, pourrait seul négliger l'occasion d'admirer ce mécanisme merveilleux.

Personne ne peut rendre compte de la bizarrerie du caractère humain. Fatigué de ces louanges éternelles, je résolus de ne pas visiter ces prétendues merveilles; et je persistai dans ma résolution avec une ténacité digne d'une meilleure cause. Je ne puis donc rien dire des jets d'eau de Philadelphie.

J'eus l'honneur d'être présenté à la rentrée de la société philosophique d'Amérique. Une centaine de membres s'assirent devant un souper excellent, où le bon vin et le punch ne furent pas épargnés. Le président (M. du Ponceau) prononça un discours intéressant sur les progrès de la société; elle avait été instituée par Franklin et plusieurs de ses amis; ils se réunissaient dans une taverne obscure; le pain et le fromage faisaient alors tout le souper, et leur raison se noyait dans un baril de porter. La société se compose aujourd'hui des hommes les plus instruits de l'Amérique.

Le lendemain je passai quelques heures fort agréables dans une de ces assemblées qu'on appelle *Wistar,* du nom de leur fondateur. Leur influence doit être très-favorable à la société en général. Le but de ces réunions est de rassembler des hommes de toutes les classes et de tous les genres de talent, afin qu'ils puissent s'éclairer mutuellement. C'est aussi le moyen de prévenir le rétrécissement des idées, et d'empêcher que l'estime qu'on a de son propre mérite soit poussée trop loin, ce qui arrive toujours lorsqu'on se livre exclusivement à une étude, sans communiquer avec le monde.

Ces assemblées se tiennent alternativement chez les différens membres. La conversation roule sur la littérature et les sciences, et comme les philosophes mangent aussi bien que les autres hommes, la soirée ne se termine jamais sans un solide repas. C'est d'ailleurs un adoucissement à l'acrimonie des débats. L'homme qui se délecte dans un mets recherché ne peut s'exprimer en termes désagréables, et les con-

tendans doivent facilement oublier leurs querelles dans la commune joie.

J'ai rencontré dans ces soirées des hommes d'une classe inférieure; il suffit qu'un mécanicien se soit fait remarquer dans quelque branche de la science pour y être admis. Cet usage est fort bien imaginé: par ce moyen, un homme modeste, mais qui a du talent, peut se faire connaître. On lui indique ses défauts, on encourage son zèle, et on épure son goût. Ces différentes classes de la société sont liées l'une à l'autre par cette mutuelle sympathie qui doit exister entre tous les hommes. Pendant mon séjour à Philadelphie, j'ai assisté plusieurs fois à ces réunions de *Wistar*, et j'ai toujours été frappé du bien qui devait en résulter.

La plupart des grandes villes en Amérique se distinguent par un caractère qui leur est propre; par une espèce d'idiotisme civique qui n'échappe même pas à l'observateur le moins habile. On ne peut se tromper sur celui de Philadelphie. Tout y est quaker. L'influence du quiétisme se reflète sur tous les objets. La haute société y est plus réservée que dans les autres villes de l'Union, je dirai même que tous les Philadelphiens sont exempts de l'insupportable péché de curiosité. Ici, les voyageurs sont heureusement dispensés d'exprimer leurs opinions, et de raconter toutes les circonstances de leur vie passée.

Philadelphie est par excellence une ville de médiocrité; son caractère est républicain; mais non démocratique. Les opinions se lisent jusque dans l'aspect des rues. Un démagogue serait fort mal reçu par ce *peuple, qui témoigne* un grand respect pour les opi-

nions religieuses et politiques. Les Philadelphiens ne sont extrêmes dans aucun genre, et si j'avais à choisir un gouvernement, entre tous ceux que j'ai étudiés dans les États-Unis, je donnerais la préférence à celui qui les régit.

Philadelphie pèche par le manque de variété. L'œil se fatigue à la contempler, l'imagination en est absorbée; on donnerait tout au monde pour trouver l'occasion d'admirer ou de blâmer; on se réjouirait à la vue de quelques misérables chaumières; on ambitionnerait presque le séjour de ces obscurs et pittoresques *cabinets* qui plaisent tant aux voyageurs *sans nez*, et dont on est si prodigue dans la vieille ville d'Edimbourg.

Le principe utilitairien s'observe jusque dans la nomenclature des rues. Les unes prennent le nom des arbres, tels que vignes, cèdres, châtainiers, etc., selon leur direction; celles de traverses se distinguent par des chiffres, de sorte qu'il est impossible à un étranger de s'égarer, puisque le nom de la rue indique sa position. Market Street (rue du marché), la plus fréquentée de la ville, s'étend d'une rivière à l'autre, c'est-à-dire, sur une longueur de plusieurs milles. Les rues sont presque toutes bordées de peupliers de Lombardie, sans que j'aie pu savoir pourquoi; ces arbres ne procurant pas d'ombre et ne se faisant pas remarquer par leur beauté.

Malgré tous les avantages de Philadelphie, je ne comptais pas y rester plus de huit jours; je me disposais à partir lorsque la neige tomba si fort, que toutes les communications avec la ville furent interrompues. On resta toute une semaine sans recevoir de nouvelles

du Nord; les diligences du Sud furent aussi arrêtées pendant plusieurs jours. Il fallait avoir recours aux traineaux, car les voitures étaient devenues inutiles à cause de l'épaisseur des neiges. Il eût été absurde à un voyageur que rien ne pressait, de se mettre en route dans un pareil moment, et je me décidai à retarder mon départ, jusqu'à ce que je fusse bien sûr de ne rencontrer aucun obstacle pour me rendre à Baltimore.

Pendant cet intervalle, je visitai le Pénitentiaire, situé à deux milles de la ville. Le traîneau n'ayant pu me déposer qu'à une assez grande distance du bâtiment, je n'y arrivai qu'avec beaucoup de difficulté. A chaque instant, mon pied rompait la glace légère qui s'était formée par dessus la neige, et j'enfonçais jusqu'aux épaules. Cependant j'en vins à mes fins. Le Pénitentiaire est un vaste bâtiment carré, avec une tour à chaque angle; ses murs renferment un espace de dix acres. Au milieu de l'aire, s'élève un observatoire, où doivent aboutir sept corridors; trois seulement sont achevés; les cellules sont placées de chaque côté de ces corridors; on y communique par une ouverture carrée, qui s'ouvre à volonté au dehors. Chaque cellule a son œil de bœuf, et sa cour murée qui sert de promenade au prisonnier. On ne peut entrer dans ces chambres que par ces cours.

Le système suivi dans cet établissement, n'a aucun rapport avec celui dont j'ai eu l'occasion de parler. On n'y admet d'autre punition que celle de la prison solitaire. Le geôlier n'est investi d'aucun pouvoir. Aucun abus ne peut exister. Cette méthode, selon moi, est fort sage. *S'il est vrai* qu'il soit dangereux de laisser un pou-

voir discrétionnaire au juge placé sous la censure de l'opinion publique, que dirons-nous en voyant ce pouvoir accordé à un geôlier déchargé de toute responsabilité.

Le chef de l'établissement me parut un homme rempli de zèle et de bienveillance. Il prenait plaisir à me parler avec détails de l'effet que produisait le système de punitions, quoiqu'il fût trop nouvellement adopté, pour qu'on pût en connaître les résultats. Dans l'origine, la punition consistait dans la prison isolée, sans aucun exercice; mais comme il était impossible de suivre cette règle sans nuire à la santé des prisonniers et sans affaiblir leurs forces morales, on y a renoncé. Voici quels sont les usages reçus aujourd'hui :

Lorsqu'un criminel entre dans la prison, on le mène dans une chambre, les yeux bandés, et après lui avoir coupé les cheveux, et fait prendre un bain, on le conduit à la cellule qui lui est destinée, en observant toujours la même cérémonie. Par ce moyen, il ignore les localités de la prison, et les chances de fuite deviennent presqu'impossibles. Chaque prisonnier est pourvu d'un lit de fer, d'un matelas, de deux couvertures et d'un oreiller. En outre, il possède dans sa chambre un robinet et un pot d'airain, ce qui lui procure l'avantage de se désaltérer, lorsque cela lui est agréable. Les cellules sont échauffées par des tuyaux; quoique le froid fût très-dur lorsque je les visitai, je trouvai la température très-douce.

On permet à l'homme qui arrive dans la prison de jouir, pendant quelque temps, du désœuvrement de *sa solitude;* mais il ne tarde pas à demander la Bible *et de l'ouvrage*. Tous peuvent choisir le métier qui leur

convient; ceux qui ne savent rien faire, sont forcés d'apprendre à s'occuper : la nourriture est saine et abondante. On diminue la ration à ceux qui refusent de travailler. Le nombre en est borné, et la majorité des prisonniers regardent la privation du travail comme la plus grande des punitions.

Enfin, voulant juger par moi-même de l'influence de la prison solitaire, je sollicitai la faveur de causer avec quelques-uns des prisonniers; on me l'accorda sans peine. On me conduisit à la cellule d'un cordonnier, convaincu de vol, et que je trouvai tranquillement assis à travailler; il répondit gaîment à toutes mes questions. Quoique enfermé depuis dix-huit mois, ses forces physiques et intellectuelles n'avaient nullement souffert. La conversation que j'eus ensuite avec deux autres prisonniers, me prouva plus que jamais que la prison solitaire, associée au travail, n'offre aucun de ces inconvéniens que j'ai entendu blâmer si souvent. Le chef m'assura que, jusqu'à présent, ce système n'avait été nuisible ni à la santé, ni au moral d'aucun prisonnier.

L'administration de cette prison est admirable; cependant elle est encore susceptible d'amélioration. Je ne trouve pas que le plan soit des mieux choisis. La facilité d'inspection doit toujours être ménagée, et je ne vois pas un endroit, dans cette prison, d'où le gardien puisse planer sur toutes les cellules et les cours d'exercice. L'observatoire central ne domine que les corridors; pourquoi aussi ne communique-t-on pas avec les cellules par ces corridors, cela rendrait leur accès plus commode et plus prompt. Un autre défaut *dans la construction*, c'est que les prisonniers peu-

vent causer entr'eux lorsqu'ils sont dans leurs cours.

Il n'y a pas de chapelle dans l'établissement : le ministre est obligé de célébrer l'office du dimanche au bout des corridors. On ouvre alors toutes les fenêtres des cellules, et sa voix se fait entendre des prisonniers les plus éloignés. J'appris avec grande surprise que, dans un pays aussi religieux que la Pensylvanie, la prière du matin et du soir n'était pas d'obligation dans ce lieu. Cependant il serait convenable que la journée ne fût ni commencée ni terminée sans implorer la miséricorde de Dieu sur d'aussi grands coupables. Ils assistent, il est vrai, à l'office tous les dimanches. Mais cela suffit-il pour contenter l'homme dont la philantropie se rattache aux espérances brillantes de la religion?

Au total, je suis porté à préférer le système de la solitude à celui des prisons d'Auburn et de Charleston. Il abolit toute nécessité de correction. Quelles que soient les souffrances du prisonnier, il sait qu'elles ne sont pas arbitraires. Il peut, dans sa solitude, se croire encore *libre*, car il subit la sentence de la loi; mais il ne dépend pas des caprices de ceux qui l'entourent. Chaque prisonnier est un esclave à Charleston. Sa punition est illimitée, elle n'est mesurée que par la conscience du geôlier. Les avantages sont tous du côté de la prison solitaire. Non-seulement la société est délivrée de la présence d'un criminel, mais ce dernier se trouve encore dans la position la plus favorable à sa conversion. Éloigné de toutes les séductions du monde, entouré des conseils salutaires de *la religion*, obligé de réfléchir pour la première fois *de sa vie*, il est impossible qu'il ne soit pas disposé à

revenir à de meilleurs sentimens. Par l'autre système, les passions du coupable sont dans une irritation continuelle. On les force à l'obéissance en usant des mêmes moyens qu'on emploie pour les bêtes. Les législateurs américains devraient se rappeler qu'il est plus facile de dégrader l'homme libre, que d'élever l'esclave.

Le prisonnier de Philadelphie, en rentrant dans le monde, n'a pas à craindre d'être reconnu s'il est resté long-temps enfermé. La maladie ou la potence l'ont délivré de la plupart de ses complices, et dans un pays comme les États-Unis, il n'a besoin que de son industrie pour se créer une existence. Mais le coupable qui a été retenu dans les maisons de Charleston et d'Auburn, sera toujours un homme flétri. Il est connu d'un millier d'individus ; l'histoire de sa vie passée le suivra partout.

On ne peut trop louer les Américains pour leur zèle à rechercher tout ce qui peut améliorer le sort des prisonniers. Il faut avouer qu'ils l'emportent jusqu'à présent sur toutes les autres nations de l'Europe. Les progrès de perfectionnement, dans nos vieux établissemens, ne peuvent être que lents à cause des difficultés qu'il faudrait surmonter, et qui sont immenses dans ce pays. Que les Américains poursuivent donc ce qu'ils ont commencé, ils auront plus de droits à la reconnaissance de leurs compatriotes, que s'ils excellaient dans les arts, ou s'ils se couvraient de gloire.

De tous les colléges américains qui se trouvent hors des limites de la Nouvelle-Angleterre, celui de Pensylvanie est le plus remarquable. Une école de méde-

cine est en grande réputation. L'Esculape, armé d'un diplôme de Philadelphie, peut, à son gré, assassiner ses semblables, car en lui réside toute la science moderne. Les études littéraires et scientifiques étaient fort négligées, il y a quelques années : mais une révolution complète dans un collége américain, est chose plus aisée que la plus légère innovation dans ceux de Cambridge ou d'Oxford. On chargea des commissaires d'examiner les statuts. Le système d'éducation fut amendé, et des hommes de talent furent nommés pour surveiller les différentes branches des études. On construisit un nouvel édifice beaucoup plus vaste. Le nombre des élèves s'accrut; et les études prirent en même temps une plus grande extension.

Personne, dans cet établissement, ne peut choisir un cours d'études spécial ; quels que soient leurs projets pour l'avenir, tous sont obligés de suivre la même route. Il y a des branches sur lesquelles on fait bien d'insister, comme étant nécessaires au développement de l'intelligence ; mais je trouve absurde de forcer tous les élèves à se casser la tête sur les mathématiques, la chimie et la philosophie. En Amérique, où le temps consacré à l'éducation est si court, pourquoi en dépenser une partie à l'étude des sciences qui ne peuvent que médiocrement contribuer aux progrès de l'esprit. A tout effleurer, c'est vouloir ne rien savoir à fond. Aussi les savans sont-ils beaucoup plus rares en Amérique que dans tous les autres pays, où les hommes, en général, mettent toute leur ambition à exceller dans un genre. Au reste, ce plan est *tout-à-fait en* harmonie avec l'état actuel de l'intelligence en Amérique. Je citerai, pour en donner une

preuve, un extrait du rapport fait par les commissaires sur cette université de Pensylvanie. Ces messieurs assurent : « que l'objet du cours est de donner aux élèves une connaissance profonde et critique des classiques, des notions étendues sur les différentes branches de mathématiques, de philosophie naturelle, de chimie, liées à toutes les sciences comprises dans la sphère de la philosophie morale, de la logique, de la rhétorique, de la métaphysique, des preuves du christianisme; ce cours d'instruction remplira l'espace de quatre ans.

Si les commissaires en avaient annoncé quarante, on aurait encore pu douter de la réalisation de leurs promesses. Personne n'aurait osé, en Europe, proposer un pareil réglement, dans la crainte de se couvrir de ridicule; mais en Amérique, les commissaires ne promettaient rien de plus qu'ils ne pouvaient tenir. Un jeune homme passe ici pour avoir une *connaissance profonde* des classiques, lorsqu'il peut faire la construction d'un passage de César ou de Virgile; et, avec le secours du dictionnaire, expliquer par hasard un trait de Xénophon ou d'Anacréon, ainsi de suite pour toutes les autres branches scientifiques. En mathématiques, on exige à peine de l'élève qu'il effleure les ouvrages de La Grange ou de La Place, et en métaphysique, qu'il lise ceux de Kant ou de Cousin.

Ainsi, ce qu'on appellerait dans tout autre pays un charlatanisme impudent, est regardé ici comme le langage de la vérité. Les mêmes mots expriment un sens différent, selon la position des hommes sur le globe; mais la cause en est trop claire pour être méconnue. Qu'il me soit donc permis de faire quelques

observations sur cette intéressante question, savoir : jusqu'à quel point les habitudes sociales et les institutions influent, dans les États-Unis, sur les progrès de la philosophie et de la haute littérature.

Après la guerre révolutionnaire, la population, depuis l'esclave jusqu'au planteur, marchait par degrés vers la civilisation. Elle partit d'assez bas, mais ne monta pas assez haut. La majorité des blancs, surtout dans les États du Nord, n'était pas dépourvue de toute éducation ; car dans un pays où la misère ne pénètre pas, tous peuvent se procurer une instruction élémentaire; riches et pauvres étaient égaux sur ce point. La nécessité du travail étant imposée à tout le monde, personne ne se livre à l'étude de connaissances étrangères à ses affaires. La littérature doit offrir peu d'intérêt au cultivateur de tabac et d'indigo, au marchand de bois et autres de son espèce. Jamais l'Amérique n'a produit ce qu'on appelle un savant, et tous ses ouvrages réunis ne suffiraient pas pour former un écolier.

Il existe en effet des colléges dans plusieurs États ; mais ce sont tout au plus des pensions mal dirigées. Quand même leurs prétentions s'éleveraient plus haut, quel est le savant étranger qui voulût abandonner ses universités, pour celle de Yale ou de Harvard? D'ailleurs les Américains n'ont nulle envie d'attirer chez eux nos hommes instruits. Il est impossible que la science soit en grande faveur auprès d'une société telle que je viens de la dépeindre. Elever l'esprit, étendre les connaissances, purifier le goût, tout cela n'est rien à ses yeux; le mérite de l'éducation n'est apprécié que d'après les services

qu'elle rend dans les affaires et dans la vie commune.

Lorsqu'elle est partagée par une nation entière, cette erreur si pernicieuse contribue sans doute à perpétuer l'ignorance, qui, jointe à d'autres causes, a tari pour les États-Unis une des sources les plus fécondes de grandeur nationale. Elle ne sera détruite, cette erreur, que par une génération nouvelle, délivrée de tous ces préjugés qui pèsent encore sur l'intelligence des Américains les plus éclairés.

L'éducation du clergé diffère peu de celle des laïques, la science théologique étant nulle, ainsi que les moyens de l'acquérir. Je pense qu'il eût été difficile de trouver dans les États-Unis une seule édition des Pères de l'église. Le protestantisme, il est vrai, s'inquiète peu de l'obéissance à l'autorité, surtout lorsqu'il se combine avec les idées démocratiques. Pasteurs et troupeau font peu de cas de l'autorité primitive, et chacun cherche à tirer des Saintes-Écritures une religion qu'il mesure sur ses goûts et sur ses connaissances. Expliquer la Bible dans la langue nationale, exposer ses doctrines à la satisfaction d'un auditoire non moins ignorant que lui, c'est tout ce qu'on exige du clergé. Jusqu'à présent, il n'y a qu'un seul collége qui ait songé à l'éducation cléricale; cependant plusieurs sectes ont fondé des académies de théologie, où leurs ministres peuvent acquérir les connaissances nécessaires pour l'exercice de leurs fonctions (1).

(1) L'almanach américain de 1831 contient un tableau de tous les établissemens théologiques des États-Unis, le nombre de leurs élèves et des volumes contenus dans les bibliothèques. Les élèves sont au nombre de six cent cin-

Jefferson, malgré ses défauts, connaissait toute l'ignorance de ses compatriotes. Voyant que les semences de l'instruction étaient répandues partout sans rapporter de fruits, il voulut essayer de remédier à ce mal, et fonda, dans son pays natal, une université dont il s'occupa avec zèle jusqu'à sa mort. Jefferson savait que les États-Unis, forcés d'avoir recours aux nations étrangères pour se procurer des ouvrages de science, se plaçaient vis-à-vis d'elles dans un rang inférieur. Quoique le commerce de l'esprit repose sur des principes plus libéraux et exige moins de retour, c'est vivre de charité que de recevoir toujours, sans jamais rien donner; c'est vouloir passer pour ineptes dans la grande famille des peuples.

Cependant il n'était pas au pouvoir de Jefferson de surmonter les obstacles qui s'opposaient à ses vues. Dans un pays où les richesses font la seule distinction, les hommes n'auront jamais de désirs que pour elles. Il existe en Angleterre différens genres d'aristocratie qui se corrigent mutuellement, et qui, en ouvrant à l'ambition des carrières nouvelles, stimulent davantage le zèle, et donnent plus d'étendue aux connaissances. Les idées, en Amérique, étant concentrées dans

quante-sept, les bibliothèques possèdent quarante-trois mille quatre cent cinquante volumes. Celle du collége royal en renferme huit mille; c'est la plus considérable. A New-Hampton il n'y a que cent volumes, et quatorze élèves. Sept de ces établissemens n'ont aucune bibliothèque, c'est l'inspiration qui doit faire les frais de l'éducation. Jusqu'en 1808, il n'y avait aux États-Unis aucun séminaire. On en a fondé un cette année, un autre en 1812, mais tous les autres sont d'une origine plus récente.

une seule aristocratie, sont d'autant plus fortes qu'elles se réunissent vers le même but. Jefferson échoua donc dans son projet.

On me répondra sans doute que cet état de choses dont je viens de parler, n'est que provisoire, que la population devenant plus nombreuse, les affaires commerciales seront moins lucratives, à mesure qu'elles prendront un nouvel essor, et qu'alors l'étude des sciences sera plus en faveur. Je désire qu'il en soit ainsi. Rien dans la génération actuelle n'annonce le plus léger symptôme de goût ou d'amour pour les sciences. J'ai au contraire acquis la certitude que les enfans sont bien inférieurs à leurs pères. Je n'hésite pas à prononcer que les jeunes Américains riches, comparés à leurs aïeux, sont moins instruits, moins généreux, et beaucoup moins aimables dans leurs manières.

En Angleterre, chaque génération nouvelle se montre supérieure à celle qui l'a précédée, chaque nouveau corps de législateurs se fait remarquer par le progrès de ses lumières. Tout ce qui distingue les nations a pris aussi une extension nouvelle depuis trente ans. La marche de l'esprit humain, loin de rétrograder, n'a fait qu'avancer; nous n'avons pas aujourd'hui de géans, il est vrai, mais la statue colossale du peuple n'est-elle pas une compensation? Nous comptons un pouce de plus que nos pères, et nous jouissons de la perspective d'être encore surpassés par nos enfans.

S'il en est ainsi en Amérique, je me suis trompé dans mes observations. Je n'entrevois pas encore la *possibilité* qu'elle répande de long-temps quelques

lumières sur le monde. L'instruction élémentaire a marché de pair avec l'accroissement de la population, mais si on dirige les jeunes gens vers le pied de la montagne des sciences, on néglige les moyens d'arriver au sommet. Il n'y a rien aujourd'hui dans les États-Unis qui soit digne du nom de bibliothèque. Un Américain pourrait donc étudier tous les livres qu'il possède dans son pays, et n'en être pas moins ignorant aux yeux des Européens et surtout des Allemands. Comment se fait-il qu'une aussi grande nation consente à vivre dans un état d'ignorance aussi humiliant? N'y a-t-il pas des bibliothèques à vendre en Europe? Ne pourrait-on pas faire venir des milliers d'ouvrages? Est-ce la pauvreté ou l'ignorance de leur valeur qui empêche les Américains d'en faire l'achat (1)? Je serais heureux de pouvoir m'arrêter à la première idée.

Ce préjugé qui existe avec tant de force contre le droit d'aînesse, est encore très-nuisible à l'avancement national. Car il met obstacle à l'accroissement des richesses individuelles, et à la formation d'une classe d'hommes qui encouragerait les arts et les sciences. Il n'est pas probable que ces obstacles disparaissent

(1) La valeur des ouvrages importés d'Europe en 1829, s'élève à dix mille huit cent vingt-neuf dollars, et je suis convaincu qu'une foule de livres nouveaux était comprise dans cette petite somme. L'Amérique semble résolue à se passer des trésors de la science. On a peine à croire que la seconde nation maritime du monde ne possède pas encore un seul observatoire pour l'astronomie, et qu'elle se repose *sur les calculs* de la France et de l'Angleterre pour diriger ses *vaisseaux* sur mer.

sous un gouvernement tel que celui-ci. Je hasarderai à ce sujet quelques observations.

Lorsque nous disons d'un gouvernement qu'il est populaire, ou tout autrement, nous voulons dire qu'il se laisse plus ou moins influencer par l'opinion et le sentiment général de ceux qui s'y soumettent. Un gouvernement tout-à-fait populaire est obligé de suivre la route que lui trace l'intelligence du peuple. Il ne peut ni avancer ni reculer; il faut qu'il soit, pour ainsi dire, le reflet de la force et de la faiblesse de l'esprit général; qu'il soit non-seulement le représentant de ses qualités et de ses vertus, mais en même temps de ses erreurs, de ses folies, de ses passions et même de ses préjugés.

On ne peut s'attendre à aucune indépendance de la part d'un gouvernement semblable; ce n'est que lorsqu'il s'élève sur des bases plus solides que celles de la faveur populaire, qu'il peut agir sans être influencé par les préjugés nationaux.

De tous les gouvernemens représentatifs, celui des États-Unis est regardé comme le meilleur. Cependant il n'agit que par la volonté d'un seul maître, qui est le peuple. Quelles que soient donc nos conjectures sur la situation actuelle ou future de l'Union Américaine, nous ne pourrions, sans folie, attribuer une influence quelconque à un gouvernement qui ne reçoit d'impulsion que de la volonté populaire.

L'Américain de talent n'a d'autre moyen pour satisfaire son ambition politique, que de rechercher les hautes places données par le gouvernement fédéral, ou par les États *en* particulier. Ces dernières fonc*tions n'ont de valeur* que parce qu'elles mènent aux

premières, mais aucune ne s'obtient sans la faveur populaire. Aussi les connaissances qui ne sont pas appréciés par cette grande masse, ou qui sont au-dessus de sa capacité, deviennent-elles parfaitement inutiles, car elles ne procurent ni gloire, ni récompenses. Je dirai plus, le talent est non-seulement peu avantageux à l'homme qui aspire au pouvoir, mais il apporte encore un obstacle à sa nomination. Le peuple, souverain en Amérique, ne tolère que le mérite dont il reconnaît l'utilité immédiate; il ne permet pas celui dont la supériorité ne relève que l'esprit. C'est pourquoi il en veut surtout à la littérature. *Égalité pour tous dans l'éducation*, s'écrie le peuple de toutes parts, et il anéantirait volontiers dans les autres les talens auxquels il ne peut parvenir.

D'un autre côté, le peuple est bien aise de rencontrer un chirurgien habile, ou un savant médecin, car il profite de leur science. Il respecte un mécanicien-ingénieur; le théâtre est vaste pour le chimiste et l'ingénieur. Mais les brillans succès de la littérature ne sont à ses yeux que l'apanage de l'aristocratie, et ne peuvent s'obtenir selon lui qu'aux dépens de l'estime de l'homme moins instruit. J'ai moi-même entendu parler de la science avec un dédain qui ne fait pas honneur au pays. Je le répète, le peuple des États-Unis est le moins avancé de tous. Peut-être est-il naturel qu'on ne recherche pas les talens dont on n'admet pas encore la nécessité. Je suis loin de prétendre que les hommes d'État en Amérique ne soient *pas capables* de répondre aux exigences de leur patrie; *mais si le* but principal des institutions éclairées

est d'encourager le développement des facultés, si la science est un pouvoir, si l'affranchissement des préjugés, plus noble encore que la liberté physique, doit exister, je crains qu'il ne se trouve pas dans les Etats-Unis d'hommes capables de fonder un gouvernement semblable. Je ne veux pas non plus que la science et la littérature doivent tous leurs succès à un système d'encouragement, cela ne réussit pas toujours. Mais je trouve qu'un gouvernement doit, par *sa constitution même*, protéger le talent et l'aider à parvenir au plus haut degré. L'administration qui ne songe, en matière d'intelligence, qu'aux besoins, prouve une grande faiblesse. Il faut aussi que les hommes aient la vue bien courte pour vouloir imposer des limites aux progrès de l'esprit. Personne ne peut désirer faire partie d'une société où les qualités brillantes de l'esprit ne sauraient exciter la plus légère admiration.

Je ne saurais prédire à quelle époque l'influence qui a retardé jusqu'à présent l'avancement des Américains sera détruite, et remplacée par une autre plus favorable. On trouve certainement dans les États-Unis des hommes de talent et très-capables de rendre des services à leurs compatriotes. Mais quant à ces sciences dont tout le mérite réside dans la supériorité de l'esprit, il faut avouer que personne, en Amérique, n'en sait apprécier la valeur.

CHAPITRE XI.

—

PHILADELPHIE.

Les officiers de marine en Amérique. — Réimpression des ouvrages anglais. — Livres américains. — Cours de justice. — Mauvaise administration judiciaire. — Société de Philadelphie. — Joseph Bonaparte.

L'HÔTEL des États-Unis que j'habitais étant le séjour favori des officiers de marine, j'eus l'occasion de faire connaissance avec plusieurs d'entr'eux ; je n'ai qu'à me louer de leur politesse à mon égard. Il faut avouer que

ces républicains ont hérité d'une large part des connaissances maritimes de la vieille Angleterre; car il est impossible de rencontrer de meilleurs marins. J'ai souvent été à même de juger les officiers de marine pendant mon tour en Amérique; ce sont, en général, des hommes instruits, et remplis de prévenances envers les étrangers : chez eux, rien de cette fanfaronnade insupportable, si commune chez tous leurs compatriotes. Et, dans la conversation, je les ai entendus parler de leurs succès, dans la dernière guerre, avec une modestie qui acheva de me donner d'eux la plus haute opinion.

Accompagné d'un de ces messieurs, je visitai l'arsenal, et me promenai sur le *Pensilvania,* vaisseau de guerre de 144 canons, le plus vaste qui existe, je crois, dans le monde entier. J'inspectai aussi la magnifique frégate le *Raritan*. Ces deux vaisseaux sont encore sur le chantier, mais on m'assura que deux mois suffiraient pour les mettre en état d'aller sur mer. Ils sont tout-à-fait à l'abri des injures du temps, chaque fente est soigneusement remplie de sel de mer, pour empêcher la pourriture. Les Américains ont beaucoup de confiance dans ce préservatif.

MM. Carey et Lea sont les premiers libraires de Philadelphie, et même de toute l'Union. Ce sont des hommes actifs et entreprenans. Leur principale occupation consiste à réimprimer les ouvrages anglais, dont le mérite et la réputation leur en font espérer un débit considérable. Les publications originales sont rares en comparaison, quoiqu'on m'ait assuré que le nombre soit augmenté depuis plusieurs années.

Boston, *New-York* et Philadelphie, sont les villes

qui impriment le plus dans les États-Unis; j'y ai remarqué d'assez beaux caractères; mais, en général, l'impression des ouvrages anglais est commune et mal soignée. On a bien tort de s'imaginer que les livres sont à meilleur marché en Amérique qu'en Angleterre. Si le droit de copier n'existait pas, et que les Anglais voulussent consentir à lire des ouvrages sur un papier détestable, et imprimés de la manière la plus grossière, ils les vendraient à un prix plus bas encore. Ainsi, nos éditions, pour lesquelles le droit de copie n'existe plus, sont de beaucoup supérieures à celles des Américains, et bien moins coûteuses.

Un étranger n'a pas le droit de copier en Amérique, tandis qu'un Américain jouit de ce privilége en Angleterre. Il en résulte qu'un auteur anglais ne tire aucun profit d'une publication nouvelle de son ouvrage en Amérique, et qu'un Américain, qui vend ses productions à un Anglais, en recueille un bénéfice. Il n'y a donc pas de réciprocité. Il n'est pas facile de savoir pourquoi M. Washington-Irving, ou M. Cooper, jouissent de plus grands priviléges dans notre pays qu'on n'en accorde à M. Bulwer, ou à M. Théodore, aux États-Unis. Un vieux proverbe dit : « *Ce qui est bon pour l'un, est bon pour tous.* » Ce qui est tout aussi applicable à l'administration du parlement qu'à celle d'une basse-cour. Il faut espérer que le sens de cet adage vulgaire n'échappera pas au gouvernement; et que, par un acte de justice, on privera en Angleterre les Américains du droit de copier, ce qui obligera ces derniers à adopter un système plus sage et plus libéral.

Tous les romans, bons, médiocres ou mauvais, qui

paraissent en Angleterre, sont réimprimés en Amérique. Il paraît que l'avidité de ce pays pour ce genre de lecture rivalise avec la nôtre. Un grand nombre d'ouvrages de littérature anglaise sort aussi de la presse de Philadelphie, mais sous la forme la plus démocratique. Je me suis souvent amusé à observer la complète métamorphose d'un de ces beaux volumes de M. Murray. Un in-quarto de trois guinées devient, dans la boutique d'un libraire américain, un in-douze de quinze sous. On dirait un grand seigneur qui a changé ses magnifiques vêtemens contre les haillons d'un mendiant. C'est bien le même homme, mais il ne doit plus rien à sa toilette.

La prétention des Américains en littérature marche de pair avec toutes leurs autres prétentions; et cette importation continuelle de livres étrangers leur donne vis-à-vis d'eux-mêmes une réputation d'infériorité dont ils sont très-blessés. Plusieurs projets qui tendent à se débarrasser de cette dépendance intellectuelle sont maintenant sur le tapis. Les uns proposent d'exclure tous les ouvrages anglais et de défendre leur réimpression, sous peine d'une amende considérable. « Les Américains, disent-ils, n'écriront jamais, tant qu'ils pourront se procurer des ouvrages étrangers à si bon compte. L'esprit de la nation est comprimé, il faut le protéger contre la concurrence du génie européen. Accordez à l'esprit le monopole de la place, traitez avec lui comme s'il s'agissait d'une pièce de calicot ou d'une pièce de draps ; et n'obligez pas nos littérateurs à se mesurer avec des hommes qui ont sur eux tous les avantages *possibles.* » Ces messieurs veulent enfin *que l'ignorance* et la barbarie soient sanctionnées par

un acte législatif. Mais tout étranger trouvera, je crois, ce projet inutile, tant que l'Amérique ne partagera pas plus la science qu'elle ne l'a fait jusqu'à présent.

Si le gouvernement n'a pas adopté ce plan, il n'en est pas moins observé en partie. On exige un droit de 30 pour cent sur les livres importés, ce qui est très-nuisible sous tous les rapports. D'abord, les livres américains n'exigent aucune protection, car la dépense de copie et de transport suffit, et au-delà, pour assurer aux libraires américains le remboursement de tous leurs frais. Quand un livre est recherché en Amérique, au point d'exiger un publication nouvelle, tout l'effet que produit l'impôt est d'obliger ceux qui pourraient désirer de plus belles éditions, à en prendre d'inférieures. Cela n'arrive pas souvent, car, dans ce pays, aussitôt qu'on a lu un ouvrage, on le met de côté pour n'y plus songer; à peine s'il obtient même la faveur d'une place dans une bibliothèque. C'est pourquoi les libraires préfèrent tous les formats les moins chers. L'effet nuisible de l'impôt se fait particulièrement sentir sur les ouvrages estimés, mais qui ne sont pas de nature à couvrir les frais de la réimpression. Dans ce cas, l'impôt n'est pas une protection, mais une taxe sur la science, ou, en d'autres mots, un encouragement à la propagation de l'ignorance.

Pendant mon séjour à Philadelphie, je fréquentai souvent les cours de justice; je n'y remarquai rien de saillant. D'ailleurs, j'ai déjà décrit l'intérieur d'un tribunal. Le *peuple, en* Angleterre, en parlant d'une question embrouillée, dit souvent : « *Cela embarrasserait un avo-*

cat de Philadelphie. » Cette idée est juste, car je ne connais pas d'hommes plus fins et plus instruits dans leur partie que ceux du barreau de cette ville.

Le lois anglaises jouissent d'une grande considération en Amérique; aussi, tous nos ouvrages qui traitent de ces matières, sont-ils imprimés ici, dès qu'ils paraissent. En effet, s'ils ne nous consultaient pas, rien n'égalerait la confusion de leurs cours de justice. Comment espérer trouver de l'harmonie entre vingt-quatre tribunaux, à moins qu'ils ne puissent se rallier à quelques principes généraux? Malgré leurs soins, les contradictions les plus étranges se font remarquer dans les décisions des différentes cours; et sans l'influence de la législation anglaise, les lois sur la propriété seraient envahies par une masse si forte de préjugés, qu'il deviendrait impossible de s'y reconnaître.

Le salaire modique des juges donne souvent lieu aux plaintes des membres du barreau, à Philadelphie, comme à New-York. Il est en effet si peu de chose en comparaison du revenu d'un avocat distingué, que les hommes de talent, pour la plupart, refusent de siéger au tribunal. Ainsi, pour économiser quelques milliers de dollars, le public consent à soumettre sa vie et ses biens à la décision de juges très-peu éclairés.

Dans plusieurs autres États, la démocratie, m'a-t-on dit, est renversée par ses propres excès. Les appointemens des juges y sont tellement diminués qu'ils ne peuvent accepter leur emploi, à moins de posséder une fortune indépendante, ce qui a répandu sur ces places une teinte d'aristocratie; aussi sont-elles maintenant *plus recherchées* que si elles étaient très-lucratives.

Tous les hommes de lois avec lesquels j'ai causé, sont convenus que rien n'est plus nuisible que cette multitude de lois diverses. Les statuts d'un État sont annulés par les tribunaux d'un autre, toutes les fois qu'ils ne s'accordent pas avec l'opinion publique. Il s'ensuit une faiblesse dans l'administration des lois municipales, incompatible avec un bon gouvernement. Le code criminel est aussi très-imparfait; et, par cette variété de juridictions, le crime peut rester impuni. Le coupable, qui parvient à s'échapper, ne peut être arrêté que sur la demande formelle du pouvoir exécutif de l'État dans lequel le crime s'est commis; avant que les procédures nécessaires aient suivi leur cours, le criminel peut s'échapper de nouveau, et il arrive souvent que la justice n'a pu faire valoir ses droits.

Le manque d'uniformité dans l'administration est donc contraire à la morale publique et à la sécurité privée. Ce mal est causé par la subdivision politique de l'Union; et la jalousie qu'excite le gouvernement fédéral empêchera toujours qu'on y remédie. Nous pouvons maintenant espérer, de la part des hommes d'État, une amélioration dans la législature, mais rien de parfait.

On peut appeler Philadelphie, le *Bath* des États-Unis. Les Américains, qui ont réalisé une fortune, viennent, pour la plupart, y fixer leur séjour. L'amour de l'argent y est plus modéré; tout s'y fait avec plus de calme. Le peuple s'occupe de ses affaires avec moins d'impétuosité que partout ailleurs. Il est vrai que la plus grande partie de la ville se trouve engloutie dans New-York, où le champ est beaucoup plus

vaste pour les spéculations brillantes. A Philadelphie, le commerce est inférieur à celui de Boston; mais il l'emporte, pour l'opulence, sur toutes les autres villes de l'Union. C'est la capitale par excellence, c'est le grand trésor où viennent puiser toutes les branches de l'industrie. Il est du bon ton d'être savant à Philadelphie; les jeunes personnes même déploient un savoir qui paraîtrait effrayant dans tout autre pays. Je me souviens qu'à un dîner, une belle républicaine me fit part de ses connaissances sur la composition de l'atmosphère, m'assurant qu'elle voyait le moment où l'oxigène remplacerait le champagne, et où les jeunes gens et les femmes se noieraient dans le gaz. Alors le mot vulgaire de *sou* serait remplacé par celui de *trop plein*. Ce qui serait beaucoup plus harmonieux à l'oreille, et ces violens stimulans, tels que l'alcool et le tabac, seraient dédaignés sous toutes leurs formes.

Il n'y a pas de ville en Amérique, où le système d'exclusion soit plus strictement observé qu'à Philadelphie. L'admission d'un *parvenu* dans un cercle aristocratique est chose difficile. Il faut avoir, pour réussir, l'autorisation générale de la Sainte-Alliance, qui existe entre les membres de cette société; les droits y sont examinés et pesés; les manières, la fortune, le goût, les habitudes, scrupuleusement étudiées; et comme les juges sont sévères, les chances sont en général peu favorables aux vœux du prétendant. Un des membres proposa, dans une société où je me trouvais, d'égayer la tristesse de la ville, en donnant quelques bals publics. Le projet, après avoir été l'objet d'une longue discussion, fut mis de côté; car il se trouvait dans la ville plusieurs familles assez comme

il faut, qu'on n'avait aucun motif d'en exclure, mais qui n'étaient pas assez à la mode, pour être admises à ces bals, sans déroger.

J'ai déjà dit que ces idées aristocratiques se faisaient sentir à New-York; elles sont plus fortes encore à Philadelphie. En voici la raison : dans la première ville, les revers du commerce, l'accroissement et la perte des richesses y sont plus rapides. Les hommes riches surgissent comme des champignons; les fortunes se font et se défont dans une seule spéculation. Un homme se couche sans le sou, et se réveille, le lendemain, possesseur de millions de dollars. Il n'y a pas à New-York de corps de capitalistes influens; et cette ligne défensive qui se forme généralement entre des hommes liés par les mêmes intérêts et la même position sociale, devient beaucoup moins forte qu'à Philadelphie.

Le commerce, dans cette dernière ville, est plus borné; mais les affaires s'y traitent avec des maisons anciennes qui jouissent d'une telle confiance, qu'il est impossible aux nouveaux établissemens de soutenir la concurrence. Les grands spéculateurs se réfugient à New-York; et Philadelphie se trouve délivrée de cette agitation perpétuelle, si contraire à la bonne intelligence de la société.

Je fus assez heureux pour rencontrer en société le comte de Survilliers, plus connu sous le nom de Joseph Bonaparte. Il est propriétaire d'un château dans le voisinage; sa bienveillance et sa grande simplicité lui ont mérité l'estime générale du pays. Il vient *souvent* à *Philadelphie*, où il fréquente beaucoup la *société*. Je le vis plusieurs fois sans me douter que

ce fût un ex-roi; enfin, on me proposa un jour de me présenter à lui, ce que je refusai; ayant déjà parlé de lui dans mon ouvrage, avec justice, ou autrement, je pensai qu'il n'était pas délicat de me faire connaître.

Joseph Bonaparte est de grandeur moyenne, mais très-gras. Ses traits ont beaucoup de rapport avec ceux de Napoléon; l'ensemble de sa physionomie est toute différente. Je reconnus un jour Louis Bonaparte, au théâtre de Florence, à cause de sa ressemblance avec l'empereur; il m'eût été impossible de deviner aussi juste pour Joseph. Rien n'annonce en lui de grands moyens. Son œil est terne, ses manières dépourvues de cette grâce et de cette dignité que nous regardons, gens du vulgaire, comme attachés au titre de prince. Joseph n'était pas né roi, il est vrai; il semble même avoir été poussé au trône comme pour servir de plastron politique, aux dépens de ses goûts et de sa capacité pour régner. J'ai appris qu'il parlait sans réserve de son règne court et agité; il attribue la plus grande partie de ses malheurs à la jalousie et aux intrigues de ses maréchaux ambitieux, sur lesquels il n'avait aucun pouvoir. Il reconnaît son impopularité, mais il veut qu'on ajoute foi aux projets qu'il formait pour le bonheur du peuple.

Je finirai mon chapitre par une anecdote qui a rapport à l'embonpoint de Joseph. Il faisait très-chaud dans l'appartement; l'ex-roi le sentait mieux que personne; enfin, il tira son mouchoir de sa poche, et essuya son large front découronné, avec la violence d'un homme plus habitué à porter la broche que le sceptre.

J'attendis quinze jours un changement de temps.

Les chemins étant devenus praticables, je me fis conduire à Market-Street, où je pris place dans un traîneau fait comme un omnibus, et contenant autant de voyageurs. La neige était épaisse, le temps froid; l'équipage, après un peu de retard, se mit en mouvement, et lorsque nous arrivâmes au Schuylkill, qui est traversé par un pont de bois d'un mécanisme très-curieux, je jetai un dernier coup d'œil sur la ville Quaker, que j'apercevais encore dans le lointain.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE IX.

CHAPITRE X.

CHAPITRE XI.

FIN DE LA TABLE.

LES HOMMES

ET LES MŒURS

AUX ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE.

LES HOMMES

ET

LES MOEURS

AUX ÉTATS-UNIS;

PAR

LE COLONEL HAMILTON.

TOME DEUXIÈME.

BRUXELLES,
A. PEETERS, LIBRAIRE;
LEIPZIG,
ALLGEMEINE NIEDERLANDISCHE BUCHHANDLUNG.

1834.

CHAPITRE XII.

—

Voyage à Baltimore et à Washington. — Manière de vivre. — Traineau américain. — Esclavage dans le Maryland. — Monument de la bataille. — Beauté des femmes. — Commerce de Baltimore. — Législature. — M. Carrol. — Changemens en Amérique. — Voyage à Washington. — Tableau du Capitole. — Washington. Perspective de Washington. — Les Représentans. — — Salle du Sénat. — Amusemens de Washington. — Bal chez le ministre français. — Présentation au Président. — Députation des Indiens. — Les enfans indiens. — Les Indiens.

Le traineau dans lequel je voyageais était le plus mauvais qu'on pût rencontrer. Le vent (nord-ouest) y *pénétrait de tous* côtés, et nous jetait à la figure

une neige fine qui nous piquait comme des aiguilles. Le chemin que nous avions à parcourir se trouvait dans un pays plat et peu intéressant. Nous déjeunâmes dans un mauvais *cabaret,* et celui où nous descendîmes pour dîner ne valait guère mieux : cependant les vivres y étaient abondans. Bientôt nous arrivâmes à Lancaster, ville assez marquante, et fameuse par sa manufacture de carabines. — Après une halte d'une heure, nous repartîmes dans une espèce de traîneau couvert, en forme de charrette ; et, comme nous n'étions plus que trois voyageurs, moi, mon domestique et un colporteur hongrois, nous nous enfonçâmes sans cérémonie dans la paille au fond de la charrette.

Je m'y trouvai fort à mon aise. J'avais passé la nuit précédente à écrire, et le sommeil ne tarda pas à s'emparer de moi. Le roulement bruyant de notre équipage sur le vaste pont de bois qui traverse la Susquehana me tira cependant de mon assoupissement. Je me levai pour jouir de la vue du pays qui se dessinait à merveille au clair de la lune. Je voyais des rochers, des arbres magnifiques, une rivière glacée, et la pensée de *Wyoming* répandait un nouveau charme sur tous ces objets. Mais la rivière disparut bientôt, et, reprenant ma première position, je jouis de nouveau de ce bonheur que le sommeil accorde à l'homme, et qui est en effet une trêve à tous nos maux.

Je ne puis dire pendant combien de temps dura ce bien-être, mais je sais qu'il me fut enlevé de la manière la plus désagréable. La charrette s'était arrêtée, et le monstre de colporteur, en se frayant un passage *hors de* cette machine, posa violemment son gros *soulier ferré* sur mon pauvre estomac. Je me crus

d'abord écrasé sous la roue du charriot de Newcastle ou par le grand éléphant de la bourse d'Exeter. Mais quand je connus la vérité, je ne pus retenir, contre mon habitude, des juremens affreux, tant j'étais indigné de me voir converti en marche-pied pour ce malotru.

J'avoue qu'il y avait quelque chose de risible dans toute cette affaire. Se trouver ainsi étendu dans la paille au fond d'une charrette, à côté de son domestique et d'un marchand ambulant, doit paraître fort bizarre. Mais les voyages en Amérique nous donnent souvent de singuliers camarades de lit.

Je m'étais déjà aperçu qu'il était impossible de suivre dans ce pays les usages reçus vis-à-vis de ses domestiques, et qui sont inviolables en Angleterre. Ici, tous les voyageurs mangent à la même table, et le temps accordé pour les repas est si court que si John ne dîne pas avec son maître, il court le risque de rester à jeun. Au dîner, il trouvera toujours du jambon, de la dinde, un morceau de rôti; et s'il ne peut faire un bon repas avec de tels matériaux, il est évident qu'il s'est trompé de route, et qu'il doit se borner à voyager de Vall-Mall au Palais-Royal.

Nous laissâmes York le lendemain. J'étais bien persuadé que je ne pouvais rencontrer un plus mauvais équipage que celui que nous avions quitté la veille: cependant le proverbe eut encore raison, et nous tombâmes de Carybde en Scylla. Notre traîneau paraissait avoir été fait exprès pour la circonstance. Il consistait en quatre planches grossières clouées en forme de boîte longue, drapé et recouvert avec du *gros calicot; dans l'intérieur*, quelques planches étroi-

tes formaient le siége de six passagers, obligés de se tenir presque debout sans aucun appui. Cet arrangement me parut peu commode; mais la neige étant ferme et unie, nous roulâmes vite et sans secousse, et nous nous trouvâmes à Baltimore avant la nuit.

Avant de quitter Philadelphie, j'avais écrit à un de mes camarades de voyage de me retenir ici un appartement à l'hôtel d'*Indian-Queen;* en effet, tout était prêt pour me recevoir. Je puis dire que je n'ai jamais été plus commodément logé, en Amérique, que dans cet hôtel. La cuisine, qui y est excellente, les soins attentifs d'un domestique nègre, me gâtaient et me faisaient craindre d'avance mes privations futures. Je savais déjà qu'aux États-Unis, un homme ne peut manifester de supériorité en aucun genre sans exciter le ridicule. Pour voyager en paix, il faut donc prendre les choses comme elles sont, et mettre tout amour-propre de côté. On est souvent obligé de faire société avec des gens dont la présence nous humilie; cependant il est très-rare qu'un homme bien élevé soit grossièrement traité : il ne peut exiger le respect, mais on le lui accorde; et, dans ce pays démocratique, l'homme comme il faut y est distingué comme partout.

Notre course de la journée se termina à York, où un bon souper et un lit commode nous firent oublier nos ennuis et nos fatigues. En Amérique, les privations du voyageur ne s'étendent jamais jusqu'à la table. On y trouve partout des mets sains et abondans. Mais j'ai souvent pensé que, si le diable se mêle *quelque* part de la cuisine, cela doit être aux États-*Unis:* car les plats n'y sont jamais bien accommodés;

on n'y prend aucun soin de la viande; on la porte directement de la boucherie à la broche. La prédilection nationale pour la graisse est inimaginable; c'est la substance de tous les plats: on n'y ajoute même quelquefois rien autre chose. Quoiqu'on en mette jusque dans le pain, on nous l'apporte encore au déjeuner nageant dans une matière gluante; malgré cela le voyageur, s'il n'est pas difficile, n'a vraiment pas le droit de se plaindre beaucoup.

J'étais maintenant dans un pays d'esclaves, et fort curieux de voir de près des hommes que mon imagination m'avait représentés comme les êtres les plus dégradés. Je m'attendais à découvrir en eux des marques de tristesse et de passions violentes, à les voir tous accablés par le travail, abrutis par l'ignorance et les coups de fouet; enfin semblables au monstre de Frankestein, n'ayant d'autres rapports avec les autres hommes que par la forme humaine et par les influences attachées à notre nature. Tous les domestiques de l'hôtel étaient esclaves, et leur service me faisait éprouver une sensation moitié agréable, moitié pénible. Pour la première fois de ma vie je rendis grâces à Dieu de la blancheur de ma peau.

Mais ce n'était pas dans la classe domestique que je pouvais former une idée juste des particularités qui distinguent cette race. Jusqu'alors je n'avais jamais songé à l'esclavage sans me reporter de suite au travail des champs, à l'ardeur du soleil, au milieu d'un pays magnifique; je ne voyais dans l'hôtel que des domestiques et des servantes très-propres, remplissant leurs fonctions avec exactitude et ne différant des serviteurs européens que par la couleur.

Je n'ai pu savoir par moi-même quels étaient les moyens adoptés pour forcer ces malheureuses créatures à l'obéissance. Celles avec lesquelles j'ai causé ne se sont jamais plaintes de leur sort. Mon domestique fut cependant témoin de plusieurs corrections à l'aide du manche à balai. Il me raconta aussi avec une éloquence toute particulière un autre fait cruel. Le maître ou la maîtresse de la maison, mécontent sans doute avec raison de Boots, jugea à propos de lui fendre le crâne à coups de hache; je puis attester toute la vérité de cette dénonciation, car j'ai remarqué l'emplâtre qui couvrait la blessure. Mais ces tristes scènes n'ont jamais lieu dans les familles comme il faut; elles sont incompatibles avec la douceur du caractère qui distingue les habitans de Baltimore.

Je ne crois pas que l'état d'esclavage puisse subsister encore long-temps dans le Maryland. Ses produits d'agriculture sont le blé et le tabac; le climat y est sain et tempéré : pourquoi ne pas y renoncer dès à présent? Une vieille habitude, un préjugé enraciné, contribuent plus que toute autre chose à perpétuer cet usage. Il n'en est pas ainsi dans les états du Sud; le climat y est moins salutaire, et la culture du riz et du sucre exige le travail de l'esclave. Les propriétaires doivent y être opposés à l'émancipation, car, du moment où elle aurait lieu, ce terrain immense, aujourd'hui si productif, serait abandonné et ne rapporterait rien. Mais ces obstacles n'existent pas dans le Maryland, ni même dans la Virginie. Le travail de l'esclave y serait aussitôt remplacé par celui de l'homme *libre*, au grand profit du propriétaire et de l'avancement général de l'intelligence. L'état voisin de la Pen-

sylvanie en a fait l'expérience avec le plus grand succès; l'abolition de l'esclavage y a produit un effet magique, et semble avoir débarrassé la population d'un poids qui absorbait ses facultés; depuis lors, la Pensylvanie a surpassé tous ses compatriotes par ses progrès dans tous les genres.

Baltimore s'élève sur le Patapsco, petite rivière qui va se jeter dans la Chesapeake. La ville a beaucoup de rapport avec celle de Boston, quoique l'architecture des rues soit plus régulière. Le commerce à Baltimore est très-considérable, cependant on n'y voit pas cette activité si remarquable à Boston et à New-York; c'est, je crois, le magasin de farine le mieux fourni de tout l'univers; et les revenus de ses exportations sur cet article surpassent de beaucoup ceux de toutes les autres villes de l'Union. La religion catholique-romaine est celle qui domine; la cathédrale archiépiscopale est la plus belle de l'endroit; elle est bâtie en forme de croix, avec un dôme qui n'est malheureusement pas proportionné à la grandeur de l'édifice. Elle renferme quelques tableaux médiocres dont plusieurs furent envoyés par le roi de France. Au total, le bâtiment produit peu d'effet; l'intérieur pourrait être embelli au moyen de statues et d'autels, qui cacheraient la nudité de ces murs, qui ne sont ornés aujourd'hui que par un petit nombre de pilastres.

Baltimore réclame l'honneur d'avoir élevé la première un monument à Washington. Il consiste en une colonne de marbre blanc, placée sur un piédestal quadrangulaire; elle a cent vingt pieds de haut et supporte une statue colossale, qui, de son trône, semble pro-

mener des regards pleins de fierté sur toute la ville. Ce monument n'est pas encore achevé, mais le plan simple et majestueux fait honneur au goût de la ville. Cette colonne, avec la statue et le piédestal, s'élève à cent soixante pieds de hauteur.

On voit encore dans une des places de la ville une colonne triomphale, appelée le monument de la bataille, en honneur de l'attaque repoussée par Baltimore, dans la dernière guerre, et de ceux qui périrent dans la défense. Cette colonne, haute de cinquante pieds environ, est entourée de faisceaux romains, symbole de l'union; on l'a placée sur un piédestal carré, d'où elle s'élève en pointe au milieu de quatre griffons ; le tout est surmonté d'une statue de la Victoire, ayant un aigle à ses côtés. La foule de petits détails dont on a surchargé ce monument en détruit tout l'effet, et le défaut de goût s'y fait tellement sentir, qu'on a peine à croire que cette production appartienne à la même époque qui a vu construire le bel édifice de Washington.

Dans une de mes premières visites à Baltimore, une dame me demanda si j'avais vu la colonne triomphale; sur ma réponse négative, elle commençait à en faire l'éloge le plus pompeux, lorsqu'elle se reprit tout-à-coup, et se confondit en excuses, pour avoir abordé un sujet qui devait exciter en moi, comme Anglais, une sensation pénible, puisqu'elle me rappelait la défaite de mes compatriotes. Je l'assurai que ses regrets étaient inutiles, que je verrais le monument sans que mon amour-propre en souffrît le moins du monde. *Mais tout* ce que je pus dire à ce sujet ne produisit *aucun effet* sur ma belle Américaine, et ses apologies

devinrent plus vives que jamais ; voyant qu'il lui était agréable que j'eusse l'air d'un homme humilié, je renonçai à vouloir prouver le contraire. Si je ne me trompe pas sur le compte de John Bull, je crois qu'il n'est pas aussi sensible que les Américains veulent bien se l'imaginer ; et l'idée qu'un Anglais gémit encore sur la déroute de Baltimore, est tant soit peu burlesque.

Cette ville est célèbre pour son hospitalité et la beauté des femmes ; cette réputation est justement méritée, car je n'ai jamais vu, dans tous les États-Unis, de plus jolies figures qu'à Baltimore ; et cet intérêt sordide dans les affaires, y est moins fort que partout ailleurs. Le commerce n'exclut pas les plaisirs de la vie sociale dans les réunions. La conversation est agréable et légère, et on traite rarement, à table, d'intérêts commerciaux.

Les Baltimoriens n'ont de prétention dans aucun genre, et les connaissances littéraires sont moins répandues qu'à Philadelphie et à Boston. Cependant l'observateur le plus fin ne peut faire, à ce sujet, que des remarques inexactes. Mais je puis assurer que les souvenirs qui me restent de Baltimore sont des plus agréables, et que je conserve pour plusieurs de ses habitans une très-grande estime.

J'ai déjà dit que les femmes de Baltimore étaient remarquables par leurs charmes extérieurs. Elles ne sont pas grandes, mais elles sont élancées et gracieuses ; leurs traits sont en général délicats et réguliers ; elles sont moins dépourvues que les autres Américaines de cet embonpoint proportionné auquel on attache peut-être trop de valeur, à cause de sa rareté.

En général, la figure d'une Américaine, qui n'est pas de la première jeunesse, offre un assemblage d'angles et de lignes droites peu gracieuses; les os grossissent, et, devenant saillans, n'ajoutent rien aux charmes de la personne; il en résulte un état de maigreur fort désagréable à l'œil du poète. Mais l'homme plus âgé considère ces objets avec plus de philosophie; et je pense que s'il était possible de rassembler les élemens dispersés qui forment la beauté, pour en apprécier la valeur, les femmes, aux États-Unis, auraient moins de droit à se plaindre que celles des autres nations.

J'ai entendu dire que, depuis vingt ans, le commerce avait beaucoup diminué à Baltimore. A l'époque de cette longue guerre qui agita toute l'Europe, les Américains traitaient, pour ainsi dire, avec le monde entier. Avant que leur drapeau n'eût à braver les combats, on le voyait flotter sur toutes les mers et dans tous les ports. Les richesses affluaient chez eux de toutes parts. Semblable à l'avocat de la fable, tandis que chaque partie belligérante recevait une coquille sous la forme de victoires et de bulletins extraordinaires, ce peuple prudent et sage trouvait moyen de rester possesseur de l'huître. Mais enfin, les États-Unis renoncèrent aux nombreux avantages de la neutralité. La proclamation de guerre de M. Madison fut le signal de la perte de Baltimore, la cessation des hostilités en Europe ayant laissé aux autres nations la liberté de profiter de leurs avantages naturels par rapport au commerce; le port est comparativement désert, ses quais ne sont plus encombrés d'une foule affairée, comme au bon vieux temps,

lorsqu'il plaisait aux peuples européens de s'entr'égorger, parce que les uns vivaient d'un côté des Pyrénées, et que les autres étaient séparés par le Rhin.

Les bons citoyens de Baltimore déplorent vivement la paix qui existe entre leurs frères d'Europe ; et j'ai entendu porter le toast suivant avec enthousiasme : « *En honneur d'une guerre sanglante en Europe.* » Le progrès général de l'intelligence est sans aucun doute contraire aux souhaits de ces philantropes républicains. Ils regrettent plus encore de ne pouvoir obtenir ce qu'ils appellent avec emphase le nerf de la guerre. Si le peuple des États-Unis, pour le plaisir de voir réaliser des vœux qui tourneraient à son profit, veut faire les premiers frais, l'état actuel des choses lui offre de nombreuses chances de succès. Une note, un mot de Metternich, ou de Talleyrand, fera l'affaire; et les scènes avec lesquelles nous sommes déjà familiers, se représenteront depuis Moscou jusqu'à Madrid. Il est à craindre même que, sans le secours libéral de l'Amérique, ses désirs ne soient satisfaits ; mais si les richesses doivent provenir d'une telle source, elles ne sauraient être mieux placées qu'entre les mains de Baltimoriens, si renommés par leurs actes de charité et d'hospitalité.

Curieux de voir par moi-même comment se traitent les affaires de la législature, je me disposai à me transporter à Anapolis, le siége du gouvernement, où les deux chambres étaient alors assemblées; mes amis de Baltimore me détournèrent de mon projet. Ils m'assurèrent que rien, à Anapolis, ne me récompenserait des ennuis du voyage; que les auberges étaient mauvaises, les chemins encore pis, et que les

représentans étaient loin d'être instruits et bien élevés. J'avoue que cela stimulait encore plus ma curiosité, et j'aurais sans doute persisté dans mon dessein, si une lettre d'un ami à Washington ne m'avait pas informé que, si je ne me rendais pas de suite au siége du gouvernement général, je manquerais l'occasion d'assister au moment le plus intéressant du congrès. Je partis de suite pour Washington, prenant congé de mes amis de Baltimore, que je me faisais un plaisir de revoir avant de continuer mon voyage vers le sud.

Pendant mon séjour à Baltimore, j'eus l'honneur d'être présenté à M. Carrol, le dernier survivant de ces braves qui signèrent l'indépendance de leur pays. M. Carrol, âgé de 95 ans, jouit encore de ses facultés, et prend plaisir à fréquenter la société dont il anime toujours la conversation par une foule d'anecdotes curieuses. Rien ne me parut plus intéressant que d'entendre ce vieux patriote causer des camarades de sa jeunesse, tels que Jay, Adams, Jefferson et Hamilton, et peindre ces positions difficiles et orageuses, qu'il avait traversées avec tant de gloire. Baltimore, qui renferme aujourd'hui 80,000 habitans, ressemblait, dans sa jeunesse, à un petit bourg de pêcheurs, et contenait une douzaine de maisons; mais ces métamorphoses se sont opérées avec une égale rapidité dans toutes les villes de l'Union. Les Américains, il y a un peu plus de cinquante ans, n'étaient qu'une poignée de colons, petits marchands d'esclaves et de tabac. La mère-patrie tirait d'eux tout ce qu'elle pouvait, leur accordant le moins possible. Mais, en revanche, économisant chez elle les potences et les

prisons, elle contribua à l'accroissement rapide de leur population, et fit passer, sur les plantations du Maryland et de la Virginie, certains messieurs et certaines dames d'une conduite peu édifiante. Pour mettre le comble à ses soins maternels, elle intervint dans les affaires de cette contrée, se réservant tous les moyens de s'enrichir à ses dépens; et pour couronner l'œuvre, y expédia force lords John, avec la mission de remplir leurs bourses vides, et de contenir la belle humeur du peuple, par de beaux discours, de bonnes prisons, et des forces militaires.

M. Carrol se souvient de tout cela; mais il a vécu assez pour jouir du changement qui s'est fait depuis. Les colonies ont disparu, et, sur leurs débris, s'est élevée une confédération puissante d'États libres, comptant une population de douze millions d'habitans sur un territoire fertile et vaste, marchant en seconde ligne pour la marine et le commerce avec la nation dont elle se vante de descendre. Il voit ses compatriotes aussi heureux qu'ils peuvent l'être sous les institutions de la plus grande des républiques. Il voit des régions entières, autrefois le repaire des panthères et des Indiens, couvertes de maisons appartenant à des hommes civilisés et chrétiens. Ces fleuves majestueux, sur lesquels de misérables barques faisaient difficilement un voyage par an, sont maintenant sillonnées par d'immenses bateaux à vapeur, chargés de riches marchandises. Il a vu, dans l'intérieur du pays, des lacs que le voyageur audacieux osait seul approcher, communiquant avec l'Océan, au moyen de canaux. Enfin, la vie de M. Carrol s'est écoulée pendant les années les plus fécondes en événemens pour

son pays; et ce vénérable patriote, après avoir été témoin de transitions aussi extraordinaires, après avoir vu descendre dans le tombeau tous ses camarades de gloire, peut bien se décider à les rejoindre sans regrets, jouissant jusqu'au dernier moment de l'attachement de sa famille et du respect de ses concitoyens (1).

Dans cette dernière quinzaine, le temps avait été très-mauvais; la neige, le dégel, rendaient l'accomplissement de mon voyage à Washington très-difficile. Mais les périls sont toujours plus grands en imagination qu'en réalité, et nous parcourûmes nos quarante milles avec moins de secousses et d'accidens que je ne m'y serais attendu. Je regardais par la fenêtre de la voiture, d'un air sombre, les champs couverts de neige, lorsqu'un des voyageurs me demanda comment je trouvais Washington. « Je vous je dirai quand je l'aurai vu », lui répondis-je. — « Mais il y a plus d'un quart-d'heure que vous y êtes », reprit mon compagnon. Ce qui était vrai. Mais je n'avais encore distingué que deux pauvres chaumières très-éloignées l'une de l'autre. Bientôt, nous arrivâmes au capitole, et, tournant autour de la hauteur sur laquelle il s'élève, nous arrivâmes rapidement sur l'avenue de Pensylvanie, rue principale de la ville. Les maisons se voyaient de ce côté en plus grand nombre, et de distance en distance on apercevait ce qu'on appelle dans le pays un *bloc de bâtimens*, ou, en d'autres termes, une rangée de boutiques et de maisons. La voiture s'ar-

(1) M. Carrol est mort depuis mon retour en Angleterre. *Lorsque la* nouvelle en fut connue à Washington, les tribunaux vaquèrent par respect pour ce dernier républicain.

rêta devant l'hôtel Gadoby, où je me procurai un appartement avec assez de peine.

Il n'était guère plus de trois heures lorsque nous arrivâmes, et je sortis pour attendre l'heure du dîner. Le Capitole, situé sur une hauteur, consiste en une façade avec des ailes. Pour cacher, m'a-t-on dit, les traces de la fumée de la conflagration de 1814, on a imaginé de le blanchir, ce qui est une grande faute : car cette couleur sombre, loin de nuire au bâtiment, lui aurait peut-être été favorable en diminuant cet aspect éclatant, si incompatible avec les beautés d'architecture. La grandeur de cette construction et sa position la rendent imposante, mais les défauts y sont fort nombreux. Il manque d'abord de simplicité et d'un caractère bien déterminé. Les différentes parties de l'édifice sont belles, mais je n'y vois pas cette harmonie que j'aimerais à y trouver : semblable à un volume de morceaux choisis, il renferme une foule de choses remarquables sans rien de ce qui est nécessaire pour faire valoir le tout. L'effet de la principale façade de l'ouest est détruit par les ailes qui sont trop en arrière; ce qui est pis encore, c'est que la partie centrale est beaucoup trop saillante. Le vestibule forme une vaste salle qui occupe tout le milieu du bâtiment et se trouve éclairée par le dôme. Cet appartement spacieux est orné de quatre tableaux peints par le colonel Trumbull, homme distingué comme patriote et comme artiste. Il joua un grand rôle dans la révolution, et fut chargé depuis, par le gouvernement, de représenter sur la toile ces triomphes auxquels il avait contribué par son épée. Il a choisi pour sujets *la soumission* de Burgoyne, celle de Yorktown,

la déclaration de l'indépendance, et la démission de Washington après la guerre. Comme objets d'art, il est impossible de complimenter le colonel sur ses tableaux. Mais comment traiter de pareils sujets? Dans la déclaration de l'indépendance, il fallait représenter une réunion de gros fermiers revêtus, il est vrai, de leurs plus beaux habits, coiffés de leurs perruques, lançant des regards étonnés tels que l'exigeait la solennité de la circonstance. Les uns sont assis, d'autres debout devant une table couverte d'un grand parchemin griffonné; d'autres, rangés sur des bancs, attendent avec une patience exemplaire l'accomplissement de cette imposante cérémonie. Le Titien n'aurait même pu se tirer avec honneur d'un pareil sujet, car il n'admet aucune action, aucune émotion vive; et quelle immense étendue de toile consacrée aux habits, gilets et culottes, à cette rangée de jambes mal tournées, sans un morceau de draperies pour les dissimuler!

Les autres tableaux sont plus heureusement dessinés, quoique les sujets ne soient guère plus faciles à traiter. L'artiste a cru patriotique de donner à Burgoyne un air poltron, ce qui me paraît un défaut de conception. Il a été mieux inspiré pour Washington. Ses traits sont calmes et majestueux, et l'idée qu'il nous donne de ce héros remplit pleinement l'imagination. L'intérêt augmente en pensant que le colonel a dû retracer un portrait fidèle de ce grand homme avec lequel il avait été lié autrefois.

Arrivé à la rotonde, je demandai le chemin de la *chambre* des représentans, et je me trouvai au bas d'un *escalier* étroit qui menait directement à la galerie

consacrée aux étrangers. J'entrai ensuite dans un beau salon en forme de demi-cercle, autour duquel se trouvait une rangée de colonnes irrégulières, avec un entablement de marbre blanc magnifiquement décoré. La tribune de l'orateur s'élève au milieu; sept paysages partant du centre viennent aboutir à la circonférence. Les pupitres et les siéges des membres sont placés en rangées circulaires. Derrière la tribune, est une galerie avec une cheminée à chaque bout, meublée de canapés et de siéges, où sont admis les étrangers auxquels le président accorde une entrée.

Les débats étaient très-animés lorsque j'arrivai; j'écoutai attentivement, car c'était la première fois que je trouvais l'occasion de juger de l'éloquence des Américains. La séance fut levée à cinq heures, et je retournai à l'hôtel.

Le soir, j'accompagnai un membre du congrès dont je connaissais la famille depuis mon séjour à Baltimore, à un bal donné par une dame de sa connaissance. Je vis une réunion nombreuse entassée dans un salon étroit; car les maisons à Washington sont en général très-petites. Je fus présenté pendant la soirée à une foule de personnes de distinction; et après une conversation soutenue de quatre heures qui exigeait beaucoup de frais d'imagination, je me sentis passablement fatigué, et je me hâtai de regagner mon lit.

La capitale de l'Union fédérale s'élève sur une pointe de terre formée par un embranchement du Potomac, à cent vingt milles environ de la mer. On y a joint un espace de terrain de dix milles carrés, qu'on *nomme le district* de Colombie, placé sous la

direction immédiate du congrès, afin d'assurer l'indépendance du gouvernement général. Les Américains auraient été en contradiction avec eux-mêmes, si les dimensions du plan de leur future métropole n'avaient pas été gigantesques. Un parallélogramme de près de cinq milles de long sur plus de deux le large fut distiné à être garni de rues, de places, d'avenues; et les préparatifs qu'ils se plaisaient à faire pour l'agrandissement de leur ville étaient tels, que Londres en comparaison ne serait plus qu'un village. Enfin, rien ne pourrait être plus magnifique que Washington sur le *papier*, et rien n'est plus misérable que la réalité.

Les fondateurs de cette ville s'imaginèrent qu'elle s'enrichirait par un commerce considérable avec les étrangers : cet espoir ne s'est pas réalisé. Washington ne fait aucun genre de négoce; elle ne compte maintenant que sur les avantages résultant des dépenses qu'entraîne la présence d'un grand corps diplomatique et du gouvernement général.

Bien des années se sont écoulées depuis la fondation de Washington, elle prend seulement aujourd'hui les airs d'une grande ville. Cependant il n'est pas facile de découvrir quelque chose de cette belle régularité déployée dans les plans de ses fondateurs. Au lieu de commencer une aussi immense entreprise par le point central, il eût été plus sage de songer d'abord aux extrémités, et de bâtir dans l'intérieur en partant de la circonférence. Aussi n'y a-t-il pas de ville dans le monde où les distances soient plus grandes, et où il soit plus difficile de voir souvent ses amis.

Ce qui frappe le plus dans Washington, c'est le

manque d'ordre et de solidité. Les maisons sont dispersées par groupes, trois dans un quartier, une demi-douzaine dans un autre. A chaque instant notre pitié est excitée à la vue de quelque misérable habitation, ou d'une place solitaire, aussi triste qu'une vieille fille qui déplore son sort.

Il n'y a rien de sordide à Washington, mais on ne peut lui donner de plus beau titre que celui de *respectable*. La rue principale qui se nomme l'avenue de Pensilvania, et s'étend depuis le Capitole jusqu'au palais du président, a un mille et demi de distance; à côté de ces édifices se trouvent les administrations publiques, édifices construits en brique, sans aucun ornement. Les maisons des ministres étrangers et de presque tous les membres du cabinet sont aussi dans ce quartier, ce qui lui donne à juste titre le nom du quartier de la *Cour*.

Le premier jour de mon arrivée, après avoir envoyé mes lettres, je retournai au Capitole où je passai une matinée très-intéressante au sénat et dans la chambre des représentans. Les présidens de ces corps (auxquels j'eus l'honneur d'être présenté) m'accordèrent le droit d'entrée dans l'intérieur, ce qui me procura la jouissance, pendant mon séjour à Washington, de suivre les débats sans être dérangé comme on l'est toujours dans la galerie.

J'ai déjà dépeint la salle des représentans, je veux maintenant faire quelques observations sur les membres. Le coup d'œil était loin de répondre à l'idée que je m'étais formée d'une assemblée législative. Beaucoup de ces messieurs remplissent, il est vrai, *leurs fonctions* avec toute la dignité qu'on a droit

d'attendre d'un sénateur, mais les autres me frappèrent au-delà de ce que je puis dire, par leur mauvaise tournure et la grossièreté de leurs manières. Il est impossible de voir ces hommes sans être bien persuadé que le rang qu'ils occupent dans la société n'est dû ni à leur éducation ni à leurs habitudes.

Chaque membre est muni d'un pupître. La plupart emploient le temps de la séance à écrire leurs lettres ou à lire les gazettes. Le décorum le plus strict est observé pendant les débats. On ne permet aucune interruption, le sourire même est banni de toutes les lèvres, et il est très-rare que l'autorité du président soit nécessaire pour rétablir l'ordre. Cependant les passions violentes, excitées par l'opposition, et la haine personnelle ont donné quelquefois lieu, dans cette assemblée, à des scènes dont on n'a jamais encore vu d'exemple. Les débats cependant, quoique souvent orageux, deviennent rarement violens jusqu'à l'excès, la majorité de la chambre est assez puissante pour les retenir dans de justes bornes.

La chambre du sénat est beaucoup plus petite que celle des représentans, mais elle est très-élégamment ornée. Elle forme aussi le demi-cercle, les pupîtres y sont placés de distance en distance pour les membres qui sont assis la tête découverte. La chaire du président est au milieu; la charge de ce fonctionnaire m'a tout l'air d'une sinécure, au moins quand les débats sont calmes; et pendant tout le temps que j'y ai assisté, le président n'interposa jamais son autorité. La physionomie de l'assemblée est grave et digne. Les sénateurs sont choisis parmi les hommes les plus éclairés des divers états. Le ton des discussions s'élève plus

haut que dans l'autre chambre. Les questions y sont traitées avec plus de philosophie et de noblesse. Le cercle de l'argumentation s'élargit, celui de la dispute se resserre. Les membres du sénat se livrent moins à cette déclamation pompeuse et ampoulée, qui annonce toujours dans l'orateur un manque de goût et de jugement.

Washington est certainement la ville la plus gaie des États-Unis. On peut la regarder aussi comme le paradis des cochers de fiacres (1). Si ces messieurs ne s'enrichissent pas, ils peuvent s'en prendre à leurs extravagances, car les voitures sont indispensables depuis le moment du dîner jusqu'à cinq heures du matin, tant les distances sont grandes! A Washington, comme dans l'ancien monde, on trouve qu'il est nécessaire d'être aimable, chacun veut l'être, et les plaisirs de la société sont généralement appréciés. Je n'avais encore rien vu de semblable dans les autres villes des États-Unis.

La raison en est toute simple. Les devoirs de la législature amènent dans cette ville une foule de magistrats, dont toute la matinée se passe au Capitole, et qui, sans les *délassemens* des dîners et des bals, ne

(1) Pendant la première semaine de mon séjour à Washington, je dépensai trente dollars en voitures; je convins alors avec un cocher de lui en donner vingt, pour l'avoir à ma disposition depuis cinq heures du soir jusqu'au lendemain à la pointe du jour. Le premier jour de ma convention j'eus le malheur d'aller à quatre soirées différentes, et mon phaéton exigea cinq dollars de plus : j'eus beau me récrier contre cette marque de mauvaise foi, il fallut bien céder. La course se paie trois dollars.

pourraient supporter l'ennui de leurs longues soirées. Les gens oisifs sont les plus aimables. Ils n'ont autre chose à faire que chercher à plaire; ils s'en occupent exclusivement. Les avocats et les marchands ont la tête trop remplie d'affaires sérieuses pour songer aux manières gracieuses et polies qui font le charme de la société. L'expérience a prouvé qu'il est impossible d'être à la fois homme du monde et grand négociant. Que celui qui a du talent choisisse donc le moyen de briller soit au barreau, dans la chaire, dans les finances, dans le sénat ou dans les salons. Mais s'il aspire aux honneurs d'un double triomphe, il ne réussira dans aucune partie.

A Washington on est aussi oisif qu'il le faut pour être aimable. Les affaires du congrès ne pèsent à aucun de ses membres. Le séjour qu'ils font dans cette ville pendant l'hiver est regardé comme le passe-temps le plus agréable. Beaucoup de ces magistrats amènent leurs familles, afin de les présenter à une société qu'ils rencontreraient difficilement ailleurs; d'autres préfèrent venir seuls, soit par goût, soit par économie.

Peu de familles font de Washington leur séjour habituel, ce qui ne donne pas à cette ville l'apparence de la métropole d'une grande nation. Les membres du congrès demeurent tous ensemble dans de petites maisons bourgeoises qui m'ont paru mal tenues et incommodes. Ceux qui sont accompagnés de leurs familles se logent dans les hôtels ou dans des maisons particulières. Rien n'est plus étonnant que de voir les réunions de Washington : cette foule pressée dans un salon tout au plus grand comme un pigeon-

nier. Dans ces occasions on souffre moins de la chaleur que des odeurs qui s'exhalent, et qui rendent l'atmosphère si épaisse, qu'on respire difficilement.

Peu de jours après mon arrivée, j'eus l'occasion de voir d'un seul coup d'œil toute la société de Washington. Le ministre français arrivait d'Europe et donnait un bal splendide, événement qui n'était pas sans importance à Washington. La maison du ministre, quoique vaste, pouvait à peine contenir la foule immense qui s'y était portée; tous les membres des légations étrangères étaient présens, comme on doit bien le penser, et le contraste qu'ils formaient avec le reste de la société était la chose la plus curieuse qu'il est possible de voir. Il paraît qu'une invitation générale avait été faite aux membres du congrès, car plusieurs d'entre eux n'auraient certainement pas été admis à ce bal, si on s'était borné à faire un choix. On en vit se présenter dans leurs costumes du matin, d'autres avec leurs bas de laine et des habits sortant évidemment des mains de quelque tailleur sauvage, et dont l'aspect grotesque, au milieu de cette pompe, excitait un sourire moqueur. On m'apprit que ces hommes, dont je viens de parler, appartenaient presque tous aux États de l'Ouest, et que je pourrais voir se pavaner dans les salons des femmes du même pays, tout aussi uniques dans leur genre.

Mais la société en général était fort bien composée, et l'ensemble de cette réunion offrait un grand intérêt au voyageur qui cherche à connaître les mœurs et les usages du pays qu'il parcourt. Cette circonstance me procura en même temps l'avantage de voir de près des hommes dont les noms m'étaient déjà fort connus; et

après avoir pris ma part du souper, je rentrai chez moi très-satisfait de ma soirée.

M. Wanghan, ministre anglais, étant indisposé, eut la bonté de prier M. Van Buren, le secrétaire d'état, de me présenter au président. Il fut convenu que nous irions le trouver le lendemain à deux heures. Je fus très-exact au rendez-vous, car je n'aurais pas osé manquer à la politesse envers des hommes aussi remarquables. La maison du président est belle, un portique de quatre colonnes orne la facade; elle est bâtie de pierres, mais ses murs sont blanchis comme ceux du Capitole. La salle d'entrée est spacieuse, mais on nous reçut dans un appartement très-simplement meublé.

Le président était assis sur un grand fauteuil; il se leva quand nous entrâmes, et lorsque mon nom fut annoncé, il me tendit amicalement la main, me priant de m'asseoir à côté de lui; M. Van Buren partit et la conversation se prolongea pendant une demi-heure.

Le général Jackson est grand et bien fait; quoiqu'il ait atteint les limites de la vie humaine, aucun signe de décrépitude ne se fait remarquer en lui; sa chevelure, presque blanche, est épaisse et semble un peu hérissée sur le haut de sa tête; son front n'est pas d'une hauteur remarquable; sa tête, semblable à celle de Walter Scott, se rétrécit à mesure qu'elle approche de la région des idées. La physionomie du général Jackson est prévenante, ses traits, quoique fortement caractérisés, ne sont pas durs; l'âge n'a pas encore éteint la finesse et la vivacité de ses yeux. Les manières du président sont aimables; il comprend toute l'importance de ses fonctions et les remplit avec dignité; les marques extérieures de déférence qu'il réclame,

ne passent pas les bornes imposées par la société ordinaire. Le luxe des princes ne brille pas autour de lui, mais le critique le plus sévère ne saurait trouver rien en lui de l'homme grossier et vulgaire.

Ma conversation avec ce personnage distingué roula principalement sur la politique de l'Europe. Tous les yeux étaient alors tournés vers la Pologne, ses torts, ses souffrances, ses chances de succès dans sa lutte inégale avec l'autocrate; ce sujet nous conduisit à parler de la situation générale de l'Europe, des progrès de l'intelligence, de la durée probable de la paix. Rien de tout cela nè pouvait donner au général l'occasion de développer des idées nouvelles; mais ses observations annonçaient une sagesse et une droiture peu communes chez les hommes d'état européens. Je quittai le président, rempli de respect pour ses qualités morales et la supériorité de son esprit.

Il y avait dans l'hôtel une députation d'Indiens, envoyée par les tribus les plus éloignés (les Mnemonies, je crois). Le gouvernement payait les frais de leur séjour à Washington. Elle était composée de cinq ou six hommes, dont la beauté ne pouvait pas être appréciée par un Européen. Mais leurs formes athlétiques et leurs physionomies sauvages devaient plaire à ceux qui courent après le pittoresque; leurs figures et leurs fronts sont barbouillés de rouge, et mes belles lectrices trouveront comme moi que cette couleur, qui sied si bien sur les joues, doit perdre tout son effet lorsqu'on l'étale sur le front et sur le nez. Leurs cheveux, toute leur personne est imbibée d'une substance onctueuse qui répand une odeur peu *suave. Tout le monde* connaît les signes caractéris-

tiques de l'Indien. La tête ronde et aplatie vers le sommet, les cheveux foncés, l'œil épars, mais non pas à fleur de tête, les os des joues saillans, le nez court, les narines ouvertes, la bouche grande, les lèvres épaisses et rarement fermées, et la coupe de la figure formant toujours un large ovale.

Ceux qui faisaient partie de la députation étaient au-dessous de la taille moyenne, et ne cherchaient pas à embellir leur personne par la toilette. Les uns portaient simplement une couverture agrafée par devant, mais leurs cheveux étaient ornés de plumes. Les deux femmes qui se trouvaient avec eux étaient très-laides, courtes et grosses, et dépourvues de cette expression grave et intelligente qui distingue les hommes.

Ils avaient aussi amené avec eux plusieurs enfans, et je priai le domestique de les engager à venir me rendre visite. En effet, il entra un soir dans ma chambre avec deux de ces petits Indiens, un garçon et une fille qui paraissait avoir douze ans. Son costume consistait en une espèce de robe imprimée, sans manches, montant jusqu'au col, des mocassins de peau de daim, comme tous les Indiens en portent, le tout couvert d'une couverture, avec laquelle elle trouvait moyen de se draper avec grâce; à chaque oreille, pendait un grand anneau d'argent; un morceau de ruban bleu, attaché sur le haut de la tête, dont les bouts retombaient de côté, la coiffait assez bien.

Le garçon promettait de devenir beau et robuste; il me parut avoir deux ou trois ans de moins que la fille. Il portait aussi la couverture, à la manière de Benjamin, mais la robe était remplacée par un habit

dont les pans descendaient presque jusqu'à ses talons; on voyait qu'il n'avait pas été fait pour lui, ce qui lui donnait la tournure la plus burlesque. Ni l'un ni l'autre ne parlaient anglais, mais la fille se laissait conduire par son compagnon.

Ayant sur ma table une bouteille de claret, je leur en versai à chacun un verre, mais ce vin ne fut pas de leur goût. Ils mangèrent des amandes, des raisins et des noix, sans y prendre beaucoup de plaisir. Je leur offris alors des cigares, qu'ils acceptèrent avec joie; la jeune fille, surtout, s'en servit avec une adresse admirable. Pour remplacer le claret, je voulus essayer d'une liqueur plus forte; je pris sur ma table de toilette une bouteille d'eau de Cologne, qu'ils avalèrent en entier, sans effort, et sans paraître étonnés de la force de ce liquide.

Pendant la demi-heure qu'ils restèrent avec moi, ils conservèrent ce sérieux que les Indiens regardent comme inséparable de la vraie dignité. Rien ne parut exciter leur surprise; cependant, ils partirent d'un éclat de rire, en apercevant leur figure dans la glace. Je ne les entendis pas proférer une seule parole; mais lorsque je donnai un dollar à la fille, lui expliquant, par signes, que la moitié était pour son frère, elle me comprit de suite, et, par un geste, promit de suivre mes intentions. Enfin, ils se levèrent pour prendre congé; et me donnant une poignée de main, ils quittèrent la chambre, avec cette grâce barbare, qui convient à des enfans du désert.

Avant de laisser les Indiens, dont les habitudes sauvages excitèrent en moi mille réflexions originales, je parlerai d'une circonstance, qui devait refroidir l'exal-

tation du poète. Je vis, un matin, mes amis les diplomates se promenant, comme à l'ordinaire, dans la galerie de l'hôtel; mais hélas! dans quel accoutrement! le président, leur *père à tous*, avait, au moment de leur départ, fait cadeau, à chaque député, d'un habit neuf de drap bleu, avec le collet et les paremens écarlates; mais la coupe était semblable à celle des habits d'un cocher; les femmes portaient un manteau de la même étoffe et de la même couleur, et mes deux petits amis, dont la tournure sauvage me plaisait tant, étaient affublés d'une livrée verte, telle qu'Aazlitt les dépeint, lorsqu'elles ont contribué à l'éclat des réunions de Barry et de Cornwall. Enfin, au lieu de chefs indiens, je voyais des êtres qui me rappelaient des valets d'antichambre; cependant, ces pauvres gens semblaient fiers de leur brillant costume, et se pavanaient encore avec tant de majesté, que cette ridicule métamorphose pouvait plutôt ennoblir la livrée, que rabaisser des hommes qui n'avaient jamais souffert l'humiliation de la domesticité.

CHAPITRE XIII.

Constitution d'Amérique. — Le Sénat. — Défauts de la Constitution. — Comparaison avec l'Angleterre. — Division de la législature. — Pouvoir du Président. — Le Cabinet. — Rotation d'emplois. — Les ministres exclus des emplois.

Dans toutes les observations que j'ai hasardées sur le gouvernement fédéral, mon but a toujours été de démontrer la fausseté des principes sur lesquels il est fondé. Je demande maintenant la permission de faire *ressortir les défauts* pratiques qui résultent du peu de

rapports des institutions entre elles, défauts qui ont dérangé toute l'action de la machine gouvernementale.

Dès que les colonies anglaises eurent rompu le lien qui les unissait à la métropole, elles songèrent à établir entre elles une union assez forte pour maintenir la tranquillité intérieure et donner une même impulsion à leurs relations avec les puissances étrangères. En 1787, une convention présidée par Washington se rassembla dans la ville de Philadelphie: tous les états, à l'exception de Rhode-Island, y envoyèrent leurs délégués. Après de longs débats, on décida que la constitution actuelle serait soumise à l'appréciation de chaque état en particulier. Ces états rassemblèrent leurs conventions en 1789, et bientôt après le gouvernement fédéral reçut une pleine sanction.

La Constitution confère le pouvoir législatif à un congrès composé de deux chambres, celle des représentans et celle du sénat. La première est élue tous les deux ans, dans la proportion d'un membre au moins par trente mille citoyens. La loi ne parlant ici que du *minimum*, le congrès a le droit d'augmenter cette faculté. Pour faire partie de cette assemblée, il faut être âgé de vingt-cinq ans au moins, avoir son domicile dans l'État où l'on se fait élire, et jouir depuis sept ans des priviléges de citoyen des États-Unis. La qualification de propriétaire n'est pas exigée, et le droit de suffrage est presque universel. Ce système de représentation, quoique très-simple, présente cependant quelques anomalies. Les États à esclaves jouissent *du privilége* d'envoyer plus de représentans que les *autres;* car leur droit électoral est calculé d'après le

nombre des personnes blanches, auquel on ajoute les trois cinquièmes de la population esclave. Ainsi, en supposant que l'Ohio et la Virginie possèdent chacun une population blanche d'un million, et que la Virginie puisse y ajouter une population de cinq cent mille esclaves, la Virginie fera ses élections d'après une population d'un million trois cent mille habitans, et exercera une bien plus grande influence que l'Ohio dans les conseils de la nation.

Chaque État envoie deux représentans au sénat. Ils sont élus pour six ans par les législatures particulières, et ce sénat est renouvelé par tiers tous les deux ans. Pour être élu sénateur, il faut avoir trente ans, être depuis neuf ans citoyen, et habiter l'État dans lequel on est élu. Outre ses fonctions législatives, le sénat fait encore partie du pouvoir exécutif; c'est en usant de ce droit qu'il approuve ou annule les nominations faites par le président. Un traité n'est valide que lorsqu'il a reçu la sanction du sénat à une majorité des deux tiers. — Tout ceci demande quelques explications. Dans le cours de cet ouvrage, j'ai souvent exprimé mon opinion sur les résultats probables que devait avoir le suffrage universel dans un pays comme les États-Unis; mais il est encore dans les élections d'autres vices d'une moindre importance qui peuvent agir contre les corps législatifs. Et, d'abord, personne ne peut être élu s'il n'est résident dans l'État, ce qui limite, sans nécessité, le choix des électeurs, et donne une nouvelle force à cet esprit de localité qui ne peut que paralyser les hautes vues d'un système large et éclairé. Cette condition place le législateur sous l'influence immédiate de ses constituans, et

l'empêche, dans l'occasion, d'en appeler aux suffrages de provinces plus dignes d'apprécier ses talens et ses principes; elle place l'électeur dans l'impossibilité de choisir dans un autre État les hommes à talent qu'il ne trouve pas autour de lui, et perpétue ou fait germer plus fortement encore ces semences de jalousie qui amèneront un jour la dissolution du pacte fédéral. Quel avantage a-t-on retiré de cette clause de la Constitution? je n'en vois aucun. Voulait-on faire porter les choix sur des hommes plus particulièrement occupés des intérêts locaux? Mais qui pense douter des électeurs au point de ne pas leur croire assez de capacité et d'intelligence pour choisir des hommes capables de les défendre? n'est-il pas très-rare même de les voir porter leurs suffrages sur des étrangers? L'usage de la vie, une connaissance intime et mille autres sentimens les eussent préservés de tous dangers, et le pays eût gagné d'être représenté par des hommes dignes de la haute mission qui leur était confiée. Jamais en Angleterre une pareille absurdité ne s'est présentée à l'esprit des législateurs. Un homme du *Land's End* peut siéger au nom d'Orkneys ou de Caithness. Un bourgeois de *Berwick-upon-Tweed* peut être élu à Cork ou à Limerick; souvent même un membre, sans changer son domicile, siége pour différens districts, et jamais on n'a pensé qu'il pût y avoir le moindre inconvénient à cet usage; on a vu seulement qu'il en résultait une grande indépendance, une liberté d'opinion vraiment utile au pays. Tel homme d'état peut n'être pas réélu, mais toute l'Angleterre s'ouvre devant lui, et il n'est très-humble serviteur de personne *en particulier*. Mais en Amérique, qu'un orateur se

permette d'avoir une opinion à lui, que cette opinion ne soit pas partagée par ses commettans, il va finir sa carrière dans l'oubli le plus complet et souvent le plus injuste.

La clause qui donne aux États à esclaves une influence beaucoup plus grande qu'aux autres États, est d'une absurdité trop révoltante, pour qu'il soit nécessaire de la faire ressortir ici; et cependant, sans ce privilége, il eût été impossible de faire entrer les États du Sud dans l'Union américaine. Malgré tout, c'est l'usage dans ce pays, de déclamer continuellement contre les abus de la Constitution anglaise; et pourtant, le Highlander le plus renforcé de l'Ecosse, quelle que soit sa grossièreté, son peu d'intelligence, n'aurait jamais osé demander que ses troupeaux, auxquels on peut, sans trop d'injustice, comparer les Noirs de la Virginie, fussent compris dans le recensement, pour augmenter d'autant son influence politique.

Le partage du pouvoir législatif entre deux chambres, agissant séparément avec des droits distincts, est une pensée sans doute fort sage. Cependant, il est permis de douter que, dans les momens d'exaltation, le sénat fût assez fortement constitué, pour résister aux passions violentes. Bien différens des pairs anglais, les sénateurs américains n'ont pas un intérêt direct à maintenir leurs priviléges législatifs. Sortis pour un temps de la vie commune, ils y doivent rentrer à l'expiration de leur emploi, et demeurer sous les mêmes influences que les chambres plus populaires. Ils ne forment pas un corps indépendant : *créatures du peuple*, c'est pour obtenir sa faveur qu'ils se

meuvent, qu'ils parlent, qu'ils agissent; ces deux chambres ont donc les mêmes tendances, les mêmes habitudes, les mêmes intérêts. C'est donc en vain que l'on semble compter sur le sénat, pour opposer une barrière à cet esprit démocratique qui déborde de toutes parts. Hamilton l'avait prévu : il voulait que les sénateurs fussent à vie, et que leur élection reposât sur la propriété. Si Washington l'eût soutenu, il est probable que le gouvernement eût pris une marche plus assurée et plus durable; mais Washington, qui était brave sur le champ de bataille, dans le cabinet montrait une grande timidité; il laissa passer le moment opportun, et tout espoir de fonder un gouvernement fort s'évanouit à jamais.

Le président des États-Unis est nommé pour quatre ans. En arrivant au pouvoir, il jure de maintenir, protéger et défendre la Constitution; il est commandant en chef des armées de terre et de mer, et des milices, lorsqu'elles sont rassemblées pour le service du gouvernement général; il fait des traités, mais il ne peut les ratifier qu'après qu'ils ont été sanctionnés par le sénat, à une majorité des deux tiers; il nomme à toutes les charges civiles et militaires, mais avec l'assentiment du sénat; et lorsqu'il ne siége pas, ces nominations sont provisoires. Le président reçoit les ambassadeurs étrangers; il a le pouvoir de faire grâce, excepté dans les cas de trahison ou de malversation. S'il arrivait que les deux chambres ne s'entendissent pas sur l'époque de leur ajournement, il aurait le droit de les ajourner pour le temps qu'il jugareit convenable.

Le pouvoir exécutif se divise entre trois départe-

mens. Le secrétaire d'état est chargé des affaires étrangères; c'est par son organe que le président exprime son opinion dans les affaires diplomatiques; les autres membres du cabinet, sont : le ministre des finances, le ministre de guerre et marine. Telles sont les branches du pouvoir exécutif, et il est impossible d'examiner toutes les entraves dont on les a environnées, sans s'apercevoir que les législateurs ont pensé que tous les dangers de la Constitution viendraient de l'abus qu'on en pourrait faire. L'idée d'un dictateur est le grand épouvantail de tous les Américains; et maintenant encore, après quarante ans d'expérience, on rencontre des hommes sages et distingués, dont l'imagination est frappée de la crainte d'un despotisme militaire, organisé par un président qui reste quatre ans au pouvoir, jouit de vingt-cinq mille dollars de traitement, commande une armée de six mille hommes, et n'exerce aucune influence de patronage! On pourrait rire de semblables appréhensions, si elles n'entraînaient pas avec elles de graves conséquences. Mais elles affectent matériellement les idées d'un grand peuple, les arrêtent, en ôtant aux administrateurs l'indépendance nécessaire pour aider à leur développement. Le président est une sorte de soliveau qu'on a privé de toute action, de crainte d'abus. Il était sage, sans doute, d'arracher les dents et de rogner les griffes d'un animal aussi féroce, mais il ne fallait pas le mutiler, de telle manière qu'il fût hors d'état de rendre aucun service à la communauté.

Il est d'autant plus à regretter qu'un gouvernement plus fort n'ait pas été originairement établi, que la *nouveauté des institutions* est toujours une cause

d'incertitude et de faiblesse. Ce n'est que par degré que les peuples s'habituent à une administration, et le respect pour les institutions n'est que le résultat des siècles. Jusqu'à ce que l'Amérique soit parvenue à cette période, il est nécessaire que son gouvernement soit revêtu de toute la force possible pour résister aux utopistes et aux novateurs. Et certes, si on avait pu lui donner pour base la propriété et le talent, au lieu de l'asseoir au milieu des tempêtes populaires, il eût atteint sans peine le degré de prospérité auquel il est appelé par la nature.

On croit peut-être qu'après avoir soumis les deux chambres au bon vouloir de la multitude, on aura conservé quelque indépendance au premier magistrat de la république, loin de là : le président est élu pour quatre ans, mais il est presque passé en usage de le réélire pour un temps égal. Ainsi, dès ses premiers pas dans la carrière, il vise à cette réélection. Il a soin de ne donner sa sanction qu'aux actes qui sont en rapport avec les passions ou les préjugés du plus grand nombre. Ne pouvant diriger l'opinion, il la suit, et lorsqu'il parvient à se faire réélire, il est tellement habitué à la politique qui fut sa règle pendant sa première présidence, il est tellement lié par ceux qui l'entourent, qu'il ne peut rien changer à son administration sans avoir l'air de manquer d'unité et de caractère. Il semblerait encore, qu'ayant à supporter toute la responsabilité des actes de son cabinet, le chef suprême devrait au moins choisir ses premiers *agens*. Eh bien! ici encore il lui faut l'approbation *du sénat*. Il faut, pour assurer sa réélection, qu'il *prenne ses* ministres dans les états les plus influens.

Si un habitant de New-York est secrétaire-d'état, un habitant de la Pensylvanie sera nommé au trésor; ainsi l'intérêt personnel lie les mains du président, le jette loin de ses principes et paralyse ses intentions. Ce n'est pas tout, cette courte durée d'une administration est encore fort désavantageuse aux intérêts du pays. Un cabinet ainsi limité ne peut se livrer à des vues larges, à des plans d'une longue portée. Ce que l'un commence, l'autre refusera de le continuer; l'édifice dont on aura jeté les fondemens changera cent fois d'architectes, et le dernier venu en aura tout l'honneur. En un mot, c'est une immense calamité pour un pays que d'avoir des législateurs qui travaillent pour le présent, jamais pour l'avenir, et ne consultent dans leurs actes que les préjugés de ceux qui les choisissent. De là cette faiblesse, cette inconsistance qu'on remarque dans toutes les lois américaines; toutefois, sur un terrain vacillant et incertain, les hommes d'état ne peuvent jamais être dirigés par aucun motif élevé et généreux, ni soutenir des principes féconds en grands développemens pour le génie national, et en résultats heureux pour la postérité.

Une autre curieuse anomalie de la Constitution, c'est d'avoir privé les ministres de toute voix délibérative dans le congrès. Ils ne peuvent avoir de communication avec ce corps que par écrit, ce qui entraîne des débats sans fin que préviendrait la moindre information officielle. Les ministres ne se montrent jamais en public. Ils ne peuvent ni braver leurs ennemis, ni repousser leurs attaques. Il n'y a pas pour eux de tribunal où ils puissent expliquer leur conduite à *la face de la nation*. Le président les couvre de ses

ailes, et reste seul responsable de tous les actes de son administration. Il est étonnant que la Constitution américaine qui semble voir un brigand dans chacun de ses fonctionnaires, ait éloigné une garantie aussi efficace que celle de la publicité. En Angleterre, pendant la moitié de l'année, les ministres sont en présence de l'opposition. Ils sont interpellés, forcés de donner des explications, on leur rappelle sans cesse leur responsabilité, et un ministre ne saurait se promener à l'aise dans *Downing-Street,* lorsque les communes d'Angleterre discutent la sagesse de ses mesures et la pureté de ses motifs. Il se tient en face de l'opinion; il provoque ses ennemis; il repousse publiquement une accusation publique; tombe ou triomphe selon le jugement qu'il obtient. Qui oserait dire que de semblables débats ne soient très-favorables au bien général? Le ministre américain se trouve protégé contre tout examen, il rend ses oracles caché dans les ténèbres de ses bureaux : c'est une fleur trop délicate pour l'exposer au soleil ardent du forum. On répond à ceci que tout officier public peut être mis en accusation. Je le veux, mais il est fort rare qu'on se rende coupable de ces actes monstrueux qui entraînent une procédure en règle; ce sont les petits abus, les légères impuretés qu'on pourrait, par une autre méthode, poursuivre ou prévenir. On s'est privé du plus sûr moyen d'avoir des magistrats intègres et sûrs.

Lorsqu'on porte un regard attentif sur les détails de cette administration, on voit clairement que les ministres ne sont que les premiers commis du président. *A l'ouverture* du congrès, on nomme des comités qui *dirigent* de fait les divers départemens du pouvoir

exécutif. On procède ainsi : le président, dans son message, appelle l'attention des chambres sur les sujets qu'il croit d'un intérêt général. Ces divers sujets sont renvoyés aux comités. Le comité des voies et moyens se charge de tout ce qui a rapport aux finances, celui des affaires étrangères examine toutes les affaires diplomatiques. Tous les chefs de ces divers départemens sont rigoureusement exclus des délibérations. Tout ce gouvernement est ainsi placé entre les mains du peuple, et aucune décision n'est prise par le congrès que sur le rapport des comités.

Il faut cependant remarquer que tout ce pouvoir donné au peuple n'est aucunement dans la Constitution ; c'est une de ces usurpations qui se sont introduites peu à peu et qui n'empêchent personne de parler de l'inviolable pureté de la Constitution. Dans le fait, il est évident pour les hommes de bonne foi que toute autorité, toute puissance réside dans les deux chambres du congrès.

CHAPITRE XIV.

Washington. — Importance de l'éloquence. — Influence des gazettes en Amérique. — Moyen d'acquérir l'éloquence orale. — Longs discours au congrès. — Style des orateurs du congrès. — Manque d'organisation. — Réclamations de M. Monroë. — Réclamations du commodore Décatur. — Débats sur les réclamations. — Débats au congrès. — Éloquence des Américains. — Éloquence de congrès. — M. Randolph — M. Tristram Burgess. — Discours de M. Burgess. — Talent du congrès. — Législateurs américains. — Discussion dans le Sénat. — Gouvernement purement électif. — Dépendance de la législature. — Burke. — Élection du Président. — Message du gouverneur Chiston. — Registre annuel de l'Amérique. — Inconvéniens d'une magistrature suprême élective.

Si le sol des États-Unis n'est pas favorable aux progrès de la philosophie et de la littérature, ceux de *l'éloquence* doivent y être rapides ; car, dans un pays

où les dépositaires du pouvoir sont si nombreux, elle est indispensable aux succès de l'ambition. Sous un gouvernement despotique, l'éloquence de la chaire est la seule qui puisse se faire remarquer. Aucune sympathie n'existe entre les gouvernans et les gouvernés; cette habitude d'obéissance passive est incompatible avec l'exaltation de la pensée et du sentiment qui caractérise la véritable éloquence. Mais dans une république, les intérêts de tous sont sans cesse discutés; l'orateur se trouve toujours placé sur un grand théâtre; tout ce qui respire dans l'univers est soumis à son empire et obéit à l'impulsion de son génie.

En Amérique, l'avancement politique ne s'obtient que par la persuasion. En Angleterre, ce genre de talent trouve aussi les moyens de s'exercer; mais son influence est diminuée par mille autres avantages, tels que le rang, la fortune, les alliances, les droits héréditaires, qui ouvrent à l'ambition une carrière brillante. On sait combien le pouvoir de prérogative se fait sentir; est-ce un bien, est-ce un mal? je l'ignore. Rien de tout cela n'existe aux États-Unis, le rang y est inconnu, les grandes fortunes y sont rares, et souvent les premières charges de la république ont été accordées plutôt en vue d'intérêts particuliers, que pour satisfaire au bien général. On ne peut se former une idée du nombre de candidats qui sollicitent les places du gouvernement; et comme chaque individu veut l'emporter sur son rival, en donnant une preuve de supériorité, il en résulte que l'opinion politique est disséquée avec un soin qu'il serait difficile au plus habile métaphysicien de surpasser. Mais *tous entrent dans la lice*, couverts des mêmes armes;

déployant la même bannière, s'en rapportant au même arbitre et aspirant aux mêmes récompenses. Toutes les protections possibles sont entre les mains du peuple, lui seul distribue les honneurs et décide des affaires les plus importantes.

Aux États-Unis, ce n'est que par l'éloquence orale et par les journaux qu'on peut espérer d'obtenir quelque influence sur cet arbitre irresponsable. On ne peut se faire une idée de l'empire que ces gazettes exercent sur le peuple, et de l'activité avec laquelle on les répand de tous côtés. Les neuf dixièmes de la population ne lisent pas autre chose, et on ne peut travailler les esprits que par ce moyen. Chaque village, je dirai presque chaque hameau, possède une presse qui répète les nouvelles, et sert d'arène à tous les gladiateurs politiques qui veulent exercer leurs talens et propager leurs idées. Les directeurs de ces journaux sont en général des hommes sans éducation, mais dangereux, exagérés dans leurs louanges comme dans leurs critiques, habiles à faire valoir tout ce qui peut être utile à leur intérêt, indifférens pour tout le reste.

Le public se laisse volontiers conduire par cette classe d'écrivains. Les livres circulent difficilement dans un pays où la population est clairsemée, et l'homme le plus solitaire ne consentirait pas à donner la moindre portion du fruit de son travail pour s'en procurer. Les journaux, aux États-Unis, pénètrent partout; les lieux les plus reculés trouvent moyen de correspondre de cette manière avec leurs concitoyens. C'est ainsi que la clameur du monde parvient à l'oreille de l'homme du désert, et le tient

sans cesse au courant de tout ce qui s'y passe.

Les journaux ont une influence toute particulière. Ils constituent l'existence du moment; ils forment une chaîne entre le passé et l'avenir; ils deviennent indispensables à la vie; ils ne froissent jamais les intérêts. Ils sont lus, mis de côté jusqu'au lendemain; tout leur pouvoir est fondé sur la distraction continuelle qu'ils procurent, et comme dit un vieux proverbe: la goutte d'eau qui tombe finit par user la pierre.

Mais la presse sert plutôt à défendre et à répandre les principes d'un parti, qu'elle n'est favorable à l'ambition individuelle. Il est rare qu'un journal soit utile à son directeur; il circule dans mille endroits différens, où le nom et l'existence de cet homme sont tout-à-fait inconnus; il devient pour la masse de ses lecteurs plutôt un être aérien et mystérieux, qu'un homme, buvant, mangeant, et s'habillant comme eux.

C'est pourquoi, en Amérique, l'influence de la plume, quoique très-étendue, n'est que secondaire en comparaison de celle de la parole; l'écrivain qui fera valoir les opinions de son parti avec beaucoup d'habileté, les soutiendra avec une grande force logique, ne sera peut-être qu'un orateur médiocre; et cependant le suffrage des électeurs ne s'obtient guère que par l'éloquence. Ainsi la plus grande partie de la législature fédérale se compose d'avocats, tous hommes habitués par leur profession à parler en public. Les marchands, les grands capitalistes de New-York, Boston, Philadelphie et autres grandes villes, que je regarde comme les citoyens les plus éclairés du pays, sont exclus de la représentation, *parce qu'ils manquent* de talens oratoires, et ils sont

exclus avec autant de rigueur que si la loi en faisait un devoir aux électeurs.

L'acquisition d'une faculté aussi importante devient le but principal de l'éducation en Amérique. Les professeurs d'élocution, qui trouvent moyen de débiter leurs phrases ampoulées à des hommes médiocres, abondent de tous côtés. L'enfant américain s'exerce à parler dès la première année de ses études; au collége, il prononce des discours en public; plus tard il se fait recevoir dans des sociétés parlementaires, et bientôt il se fait connaître des électeurs dont il aura peut-être besoin de briguer le suffrage. Il exerce ensuite les fonctions d'avocat ; et le chemin qui mène à la gloire et à la faveur s'ouvre devant lui. Il ne tardera sans doute pas à être nommé membre de la législature de l'État où il est né ; s'il se distingue dans cette nouvelle carrière il devient député au congrès, et ses devoirs législatifs prennent une plus grande extension; mais quel que soit le degré de supériorité qu'il ait atteint, il n'est jamais sûr de conserver la faveur de ses constituans; il a tout à craindre de la jalousie. Les habitans de chaque district sont en mouvement perpétuel, tant ils ont peur que leurs intérêts ne soient pas défendus à la législature; ils attachent aussi beaucoup de prix au rang qu'occupent leurs représentans au congrès, et se croiraient très-humiliés si les affaires importantes s'y traitaient sans leur participation.

Le joug de pareils électeurs n'est vraiment pas facile à porter. Quand les papiers publics ne font pas souvent mention de longs discours de leurs représentans, le mécontentement est à son comble; de là ces torrens de paroles inutiles qui débordent le congrès

américain, plus qu'aucune autre assemblée délibérative. La réélection dépend de la faconde ; il faut donc tolérer les discours sans fin et sans but, les déclamations et les divagations des orateurs. On lit continuellement dans les journaux les annonces suivantes : « La séance d'hier, à la chambre des représentans, a été remplie par la suite de l'improvisation brillante de M. Tompkins, il remontera demain à la tribune. On pense qu'il terminera son discours vendredi ; mais, à cause de la multiplicité des affaires, M. Jefferson-Bagg ne pourra sans doute commencer la réplique avant mardi prochain ; elle se prolongera peut-être jusqu'à la fin de la semaine. »

En effet, les discours, au congrès, se prolongent souvent pendant dix-huit à vingt heures. L'orateur, après avoir donné une si belle preuve de la force de ses poumons, fait circuler sa harangue sous la forme d'un pamphlet de cent cinquante pages environ, d'une impression très-fine ; un nombre considérable d'exemplaires sont destinés aux constituans, qui mordent à l'appât ; le député, à la fin de la session, revient dans son pays natal, où il est loué, fêté, encensé et réélu.

Le peuple américain jouit en Amérique d'une grande réputation de jugement ; mais ceux qui ont l'avantage d'assister à ses assemblées législatives, perdent beaucoup de cette bonne opinion. La manière de discuter les affaires au congrès est une violation flagrante des règles les plus simples du sens commun ; le style de l'orateur est toujours lâche, jamais de suite dans les idées, jamais concluant. Ni lui, ni ses auditeurs ne s'inquiètent du sujet de la discussion ; les députés, en *général, ne prennent* part aux débats que dans l'es-

poir d'y briller personnellement. Il arrive souvent que les affaires pressantes, qui ont donné lieu à la convocation de l'assemblée, sont les seules dont il ne soit pas question.

Il est clair que cette manière de discuter, si toutefois on peut appeler cela discuter, ne pouvait être admise que dans une assemblée qui a du temps de reste à prodiguer à ces intermèdes oratoires. Elle ne pourrait être tolérée dans le parlement anglais, que les affaires multipliées de l'État obligent à être si économe de ses momens. Les intérêts d'une grande nation sont trop graves pour être traités en jouant, et le temps est trop précieux pour l'employer à de vains discours.

Il faut croire que le congrès américain n'a pas grand'chose à régler. Tous les petits détails de localité et de législation municipale forment les attributions du gouvernement de chaque État; il ne lui reste donc à s'occuper que du commerce intérieur et des affaires étrangères. Les membres du congrès ne sont jamais pressés de retourner dans leurs provinces, car ces heures qu'ils accordent aux affaires publiques leur sont assez largement payées; les plaisirs de Washington, de beaux appointemens, l'avantage de briller aux yeux de leurs constituans, tout cela, réuni, engage les députés à prolonger la session autant que possible, et la farce se joue d'un commun accord. Les discours interminables sont tolérés, sans être écoutés; et toutes les manœuvres employées pour traîner les affaires en longueur, sont toujours couronnées de succès.

Voici l'explication des faits dont j'ai déjà parlé; cependant on peut les attribuer encore à mille autres

circonstances. Quoique l'esprit de parti se dessine faiblement, il est vrai, dans les deux chambres, et que les débats politiques y soient discutés avec vigueur, le manque d'organisation se fait sentir dans l'attaque comme dans la défense. Personne ne sait ni s'entendre ni se réunir; les mouvemens de chaque parti se font sans régularité et sans préméditation; au lieu de former un corps bien organisé, de proclamer des principes fortement raisonnés, pour attirer des partisans, les assauts sont livrés par des combattans détachés et sans influence, qui mêlent leurs idées personnelles à l'opinion du parti qu'ils représentent, ce qui rend impossible tout système général de coopération. On s'aperçoit toujours, quelles que soient les affaires qui occupent les chambres, que chaque individu agit pour lui-même, cherche avec avidité l'occasion de déployer, devant ses collègues, toute l'originalité de ses pensées.

Personne ne peut donc jamais deviner, d'après le sujet, quelle tournure prendra la discussion; un mot, un argument, une allusion, suffisent pour amener les débats sur un terrain étranger à la question, et souvent il m'a été impossible de découvrir, pendant toute une séance, sur quoi la chambre se trouvait divisée. On est sûr, au moins, en Angleterre, qu'une proposition sur le code criminel ne vous entraînera jamais à discuter sur les chemins, les eaux de Plymouth, la charte de la compagnie des Indes, etc.; mais en Amérique, une discussion au congrès est une espèce de chasse au clocher : personne ne connaît le pays qu'il va *parcourir.*

Je ne vois qu'un bon résultat dans tout ce déver-

gondage de style, c'est de tenir les membres sur un *qui vive* continuel. Chaque représentant d'un district doit toujours être prêt à répliquer à son adversaire. Aucun membre (à la chambre des communes surtout) ne peut s'absenter pendant une heure, avec sécurité, lorsqu'un orateur du parti hostile, selon l'expression américaine, *est en possession du parquet.* Souvent, en entrant au Capitole, j'ai demandé à plusieurs représentans si la discussion serait intéressante ce jour-là; ils me répondirent tous qu'il n'était pas possible de le prévoir; que le sujet le plus insignifiant pouvait tout-à-coup amener une discussion des plus vives. Mais je me suis étendu trop long-temps sur ces matières; cependant, je veux citer encore quelques circonstances qui s'y rapportent.

Les premiers débats auxquels j'assistai roulaient sur une réclamation faite aux Etats-Unis par le président Monroë, pour obtenir la somme de soixante mille dollars; cette réclamation avait été long-temps repoussée, puis renvoyée aux commissaires de la chambre des représentans qui, après un sévère examen, firent un rapport en faveur de la demande. La question vint enfin à être discutée : « La dette réclamée par M. Monroë est-elle juste ou non? » Rien ne pouvait être plus simple; ce n'était qu'une affaire de chiffres à régler. Devinez comment elle fut traitée à la chambre des représentans? On parla à peine de la validité réelle ou non de la réclamation. Quoique les comités eussent fait plusieurs rapports en faveur du président, personne ne songea à prouver l'injustice de leur décision. Mais on parla beaucoup du caractère *politique* de M. Monroë, des présidens et des députés

de la Virginie, des tentatives de ce pays pour gouverner l'Union, et de sa politique égoïste. Puis, une chaleureuse discussion s'éleva pour décider lequel de M. Monroë ou de M. Livingston, avait contribué à la cession de la Louisiane. On s'échauffa de part et d'autre; un membre turbulent de la Virginie fut souvent rappelé à l'ordre. Un député déclara qu'il avait toujours désapprouvé l'administration de M. Monroë, et qu'il s'opposait maintenant au paiement de la dette; personne ne répliqua. Un autre pensa que M. Monroë serait très-heureux d'obtenir la moitié de ce qu'il demandait; il proposa un amendement à ce sujet, qui passa, je crois, après beaucoup de déclamations et de bruit.

Une autre discussion pareille fit sur moi une vive impression, et achevera de donner une idée de la manière dont se traitent les affaires à la chambre des représentans. Le commodore Décatur, à la tête de son équipage, s'était distingué sur la Méditerranée, et sa veuve réclamait la somme due à son mari, en récompense de sa belle conduite. J'ai oublié les détails de cette affaire; mais peu importe. Le commodore, n'ayant pas de famille, avait légué tout ce qu'il possédait à sa femme, que des circonstances malheureuses avaient réduite depuis à la misère. Lorsque j'arrivai, les débats avaient déjà commencé, et tout le monde semblait disposé à faire droit à la réclamation. Tout cela était très-intéressant, mais ne suffisait pas pour captiver l'attention d'un étranger; j'eus l'idée de voir ce qui se passait au sénat. Pendant que je causais avec un de ses membres, la discussion que j'avais laissée, s'anima et donna lieu à de nombreuses oppositions.

Un des membres prétendit que cet argent étant principalement destiné à secourir la veuve du commodore, on devrait s'écarter des règles ordinaires, et accorder une somme plus considérable au chef de la flotte; la majorité repoussa cette proposition. La discussion devint plus calme; tout faisait espérer qu'elle se terminerait promptement et d'une manière satisfaisante.

Tout-à-coup un député se leva et dit que toute conclusion était impossible; car le commodore, en léguant tout ce qu'il possédait à sa femme, croyait laisser peu de chose; qu'on ne pouvait donc pas savoir quelles auraient été ses intentions, s'il avait prévu l'accroissement de sa fortune. Il s'opposait avec force à ce qu'on accordât à la veuve la jouissance de biens aussi inattendus. Cependant, cette dernière ne manquait pas d'avocats zélés et habiles à faire valoir ses droits; ils vantèrent son amabilité et sa bonté et soutinrent que la chambre n'avait pas à s'inquiéter de ce qu'aurait pu faire le commodore, mais devait se borner à remplir les dernières volontés exprimées dans son testament.

L'affaire devint de plus en plus embrouillée; de nouveaux sujets de dispute s'élevèrent. En admettant que Mme Décatur eût la jouissance de cet argent pendant sa vie, était-il convenable qu'elle pût en disposer à sa mort, au détriment des parens de son mari? ceci fut chaudement discuté. Un monsieur prit la parole, et, dans un discours pathétique, vanta les perfections de deux jeunes personnes, filles d'une sœur du capitaine, dont les malheurs égalaient le mérite. Voisin de campagne de ces filles accomplies, il refusait d'accorder les biens à la veuve, si les nièces du capitaine ne devaient pas en recevoir leur part. Ce

discours produisit grand effet; les partisans des jeunes filles (composés de tous les hommes à marier de la chambre) étaient fort nombreux, lorsqu'un autre membre, plus âgé et plus grave, vint fixer l'attention d'un autre côté. Il informa la chambre que le frère du commodore avait été son ami intime, et qu'il était mort, laissant très-peu de fortune à sa famille; il pensait que les fils d'un frère devaient l'emporter sur les enfans d'une sœur, et qu'il était juste de voter en leur faveur.

Les amendemens se multipliaient; chaque discours faisait naître de nouveaux obstacles. On m'assura (et je n'eus pas de peine à le croire) que la majorité était favorable à la demande, telle qu'on l'avait présentée dans l'origine; mais les opinions diverses des partis opposés empêchèrent qu'on en vînt à une décision. Les uns voulaient tout donner à la veuve, les autres à la famille du frère, d'autres à celle de la sœur. Plusieurs proposèrent un partage général, tandis qu'un parti puissant trouvait convenable d'accorder la somme sans imposer de conditions. Enfin, après une perte considérable de temps, rien ne fut terminé, et l'affaire fut renvoyée à la session prochaine, où la farce que je viens de décrire se continuera sans doute avec le même comique.

Dans mes heures passées au Capitole, je me suis attaché à observer cette méthode par laquelle une question très-simple dans l'origine, devient pendant le cours des débats, si compliquée et si contraire à la raison, que le dialecticien le plus habile n'y pourrait rien comprendre J'ai souvent essayé de découvrir *ce qui occupait l'assemblée*, mais en vain; mes conjec-

tures étaient presque toujours fausses. Il est vrai que souvent les amendemens se multipliaient au point d'embarrasser les membres eux-mêmes. Ils se voyaient forcés de demander des explications au président, et rien ne me donne une plus haute idée de la capacité de cet homme d'état, que l'habileté avec laquelle il rappelait l'état de la question, et empêchait la chambre de se perdre dans le dédale qu'elle s'était créé.

Il ne serait pas juste de se reporter aux premiers jours de la république, pour juger de l'éloquence des Américains. A cette époque elle se faisait sentir par les actions et non par les phrases. Ceux qui vivaient dans les camps, l'épée toujours à la main pour conquérir la liberté, n'avaient pas le temps de songer aux figures de rhétorique; les paroles qu'ils adressaient à leurs compatriotes étaient énergiques et dignes de la grande œuvre qui les occupait.

L'indépendance nationale une fois assurée, tout prit une figure nouvelle. Le talent oratoire, dans les occasions critiques, lorsque de puissans intérêts sont agités, que les hommes se livrent avec force à leurs convictions, est moins un art qu'un élan. Dans les temps ordinaires, il devient une branche de l'éducation indispensable à certaines professions. La génération nouvelle en Amérique ne voulut pas, comme ses aïeux, se contenter de la simple expression de ses sentimens et de ses opinions, sans fleurs de rhétorique, sans phrases étudiées; elle voulut s'élever plus haut, mais son audacieuse ambition surpassa de beaucoup ses moyens. Ce que nous avons recueilli jusqu'aujourd'hui prouve un manque total de goût, d'originalité et d'imagination. Lancée dans une carrière

politique nouvelle, parlant la langue, adoptant les lois des Anglais, comptant sur leur littérature, l'Amérique a trouvé plus facile de briser les liens de l'esclavage physique, que de se débarrasser de ceux qui retiennent encore leurs esprits sous la dépendance. La force, la bravoure, ont pu rivaliser avec celles de leurs ennemis, mais les progrès intellectuels n'avaient pas atteint le degré nécessaire pour obtenir sur eux la supériorité d'esprit.

C'est ainsi que, dès l'origine de leur indépendance, les Américains devinrent un peuple imitateur: personne chez eux ne pouvant leur tracer de route, ils suivirent les exemples d'une autre nation, sans chercher à savoir s'ils pourraient convenir à leur pays. Entourés de tous les élémens de la nouveauté, dans un monde où rien n'avait encore été exploité, ils renoncèrent à tous les avantages qu'ils pouvaient en tirer, pour copier un peuple, qui ne leur accorde même pas le mérite d'une heureuse imitation.

L'imitation, en fait d'éloquence, excite peu l'admiration. Tout le monde sait que, pour produire de l'effet, cet art doit non-seulement se conformer à la situation générale de la société, mais à l'esprit, aux usages, aux sympathies, aux préjugés des auditeurs. Telles images qui agiront avec force sur un peuple, ne feront aucune impression sur celui dont le climat, les habitudes et les préventions sont soumis à d'autres influences.

Le plus grand défaut qu'on puisse reprocher à l'éloquence américaine, c'est qu'elle *n'est pas* américaine. Quand un voyageur parcourt les Etats-Unis et observe la forme de la société, qu'il voit une population *peu nombreuse dispersée* sur un terrain immense,

un pays dont l'aspect diffère entièrement de celui de l'Europe, l'absence du luxe, les manières et expressions peu polies, le manque général de science littéraire, les conséquences sans nombre qu'entraînent les institutions démocratiques, il s'attend à trouver dans l'éloquence d'un peuple semblable, des images en rapport avec sa situation. Sa première visite au congrès le confirmera sans doute dans cette opinion. Il trouvera dans le Capitole, à Washington, deux assemblées; l'une, composée de gros fermiers, l'autre, d'avocats; des hommes dont la seule tournure annoncerait de l'aversion pour les grâces et l'élégance d'un monde civilisé, grossiers dans leurs manières et leurs goûts, exprimant le plus profond mépris pour toutes les sciences qui ne rapportent rien; l'impression ne serait pas aimable, mais on se féliciterait au moins de voir un cuisinier de Washington nous débarrasser, au profit du peuple ou de sa vanité personnelle, des lieux communs, des discours ambitieux et fleuris de nos orateurs anglais.

Toutes ces illusions du voyageur ne tardent pas à s'évanouir; jamais il ne découvrira dans aucun discours la moindre trace d'originalité, mais on l'accablera sans pitié de citations latines, tirées des livres classiques de quelque académie voisine; on y ajoutera des vérités morales et politiques, soutenues avec emphase, et dont les preuves ne seront rien moins que persuasives; on le fatiguera de louanges prodigieuses au gouvernement et à l'intelligence du peuple; il faudra qu'il prête l'oreille aux prétentions d'une vanité insatiable. Il aura beau s'élever avec l'orateur *jusqu'aux* régions célestes, et descendre avec lui dans *l'abîme*, il ne verra jamais qu'une parodie mal exécu-

tée, une espèce de plagiat maladroit, une imitation gauche d'exemples inapplicables, la farce ridicule et burlesque d'un paysan jouant la pantomime; enfin le véritable cachet oratoire des Américains se trouve dans la grossièreté et l'oubli des convenances sur lesquelles repose la véritable éloquence.

Le nombre des membres du congrès qui ont reçu ce qu'on appelle aux Etats-Unis une éducation classique, est très-borné; et la plupart de ceux-là même n'ont pas conservé de leurs études assez de souvenirs pour tirer parti des grands écrivains de l'antiquité. La majorité de la chambre ignore les langues anciennes et les chefs-d'œuvre qui les immortalisent; c'est donc perdre le temps, et pousser à bout la patience de pareils auditeurs, que de citer à chaque instant les auteurs classiques. Cependant ces citations savantes sont beaucoup plus fréquentes à la chambre des représentans en Amérique, que dans celles du parlement en Angleterre. Il est très-curieux de voir des hommes anti-littéraires farcir leurs discours de pensées qu'ils ont ramassées dans leurs lectures superficielles. Un membre accusé ne répondra pas à son adversaire en bon anglais, mais il s'écriera : *telum imbelle et sine ictu;* s'il trouve l'occasion de parler de philantropie, il prononcera ces paroles de Térence : *homo sum, humani nihil*, avec un accent pathétique, la main droite sur le cœur. En un mot, les députés, semblables au cosmogniste du Vicaire de Wakefield, se ménagent toujours un moyen de jeter de la poudre aux yeux.

Pendant mon séjour à Washington, j'assistai à un autre débat qui excitait dans le public un grand in-

térêt. Il s'agissait de la nomination de M. Randolph, comme ministre à la cour de Russie. On parla de lui en ces termes : l'an 1830, le cabinet de Washington jugea convenable d'envoyer un ministre à la cour de Russie. M. Randolph, homme de grande capacité et doué de talens remarquables pour la controverse, fut choisi pour remplir cette importante mission. Jamais il n'a été investi d'aucune charge dans le gouvernement, cependant il a su fixer l'attention du public, en excitant l'admiration des uns et la haine des autres. Jamais homme en Amérique n'apporta dans les débats une ironie plus mordante; aucun n'aurait osé comme lui se servir d'une arme aussi dangereuse. M. Randolph ne jouit pas de la réputation d'un homme d'état parmi ses concitoyens : l'opposition est son élément. Toutes les administrations qui se sont remplacées pendant l'espace de trente ans, ont été en butte à ses attaques vigoureuses. Ses épithètes ingénieuses et énergiques pulvérisent, pour ainsi dire, ceux qui excitent sa colère. M. Randolph est aristocrate dans ses habitudes et sa manière de voir; cependant il a toujours été l'avocat le plus zélé des principes démocratiques. Ainsi que M. Jefferson, il déteste la littérature et la société françaises, et accorde à l'Angleterre et à son gouvernement plus de louanges qu'il ne mérite peut-être. Parmi ses nombreux talens, on ne doit pas oublier de parler de ses connaissances étendues sur la généalogie des pairs de la Grande-Bretagne.

Quand la place de ministre à la cour de Saint-Pétersbourg fut offerte à cet homme remarquable, il fit répondre au président que l'état de sa santé ne lui

permettant pas de braver les rigueurs du climat de Russie, il ne pourrait l'accepter à moins qu'il ne lui fût permis de passer les mois d'hiver à Londres ou à Paris. La permission fut accordée, et M. Randolph partit; il laissa derrière lui beaucoup d'ennemis. Tous ceux qui avaient été victimes de son éloquence épiaient avec avidité les occasions de se venger d'un adversaire aussi formidable.

Peu de jours avant mon arrivée à Washington, on vint à parler de cette nomination dans les débats; M. Tristram Burgess, de Rhode-Island, fit une sortie virulente contre le gouvernement et M. Randolph; ce qui donna lieu à la réplique de M. Cambreleng, député de New-York, et sans contredit le politique le plus habile de l'Union. Il prit chaudement la défense des ministres; mais je dois avouer qu'il s'emporta au-delà des limites imposées à la discussion parlementaire. Par malheur, M. Tristram Burgess, homme très-âgé, avait le nez recourbé, le haut de la tête chauve, et quelques cheveux blancs sur les côtés. M. Cambreleng, faisant allusion à ces particularités, parla des feux de l'Etna, brûlant sous les neiges du Caucase, et finit, en comparant son adversaire à un vautour dépouillé; c'est le comble du mauvais goût: mais je connais assez M. Cambreleng, pour être persuadé que, s'il avait pu s'expliquer, il aurait renié toutes les expressions capables d'offenser le vieillard. Personne ne demanda d'explication; la chambre ajourna l'affaire, qui ne fut reprise que trois semaines après.

A peine avais-je mis le pied dans Washington, que *j'appris qu'on s'occupait* d'avance de la réplique de

chez tous les peuples du monde, mahométans ou chrétiens, barbares ou civilisés, tous se montraient pleins d'égards pour le vieillard. La Bible même nous apprend que la chevelure grise doit être regardée comme une couronne glorieuse. Les hommes vieilliront tous, à moins qu'ils ne meurent jeunes, et pas un membre de cette chambre n'échappera au sort commun, etc. Ainsi de suite, pendant un quart-d'heure.

Ayant épuisé tout ce qu'il était possible à l'homme de dire sur les cheveux gris, il en vint aux têtes chauves. Il avoua, avec candeur, que cela pouvait, en effet, passer pour un défaut, la nature voulant que le crâne de l'homme fût couvert de cheveux, ce qui est pour lui non-seulement une chose utile, mais encore une parure. Je ne me souviens pas si M. Burgess profita de l'occasion, pour faire connaître à la chambre les vertus de la graisse d'ours et de l'huile de Macassar. Je m'attendais à un épisode sur les bonnets de nuit et les perruques galloises; mais l'orateur garda là-dessus le plus profond silence. Il se contenta d'informer la chambre que plusieurs grands héros et grands philosophes avaient été privés d'une chevelure épaisse : qu'Aristote était chauve, ainsi que Jules César, etc.....

Enfin, il n'abandonna ce sujet, qu'après l'avoir retourné dans tous les sens, et en avoir rassasié l'auditoire. Puis le vautour fut introduit et voltigea si longtemps sur la tête de l'adversaire de M. Burgess, qu'on était impatient de le voir en possession de sa proie, *pour* en être débarrassé; afin de rendre justice, il *faut avouer* que le vautour était un oiseau pacifique, *redoutable* en apparence, mais sans bec ni ongles.

L'orateur le traita, il est vrai, avec beaucoup de légèreté; car, après l'avoir fait voler pendant trois heures dans la salle, il affecta pour lui le plus grand mépris, et annonça que lui, M. Burgess, s'élevait à la hauteur de l'aigle, et ne craignait pas d'être terrassé par un hibou stupide. Il n'y avait plus moyen de tenir son sérieux; on en était heureusement à la fin de la séance, et les membres se dispersèrent avec une gaîté dont je fus étonné, après une pareille épreuve.

Je me suis permis peut-être une trop longue critique, et je reviendrai maintenant sur les objets qui méritent des louanges. Les hommes du congrès ne sont pas sans talens; ils ont une sagacité intérieure et pratique qui, sans approcher de la dignité philosophique, convient peut-être mieux à l'administration d'un gouvernement comme celui des Etats-Unis. Les législateurs américains parlent comme des fous et agissent avec prudence; ils sont le contraire de Charles II, qui, selon Rochester, *n'a jamais dit une bêtise, et n'a jamais rien fait qui eût le sens commun.* On ne doit pas juger de ces hommes d'après leurs paroles; il faut aussi peser leurs actions avant d'asseoir un jugement sur leur caractère moral et politique. Quand bien même il ne s'opérerait pas de changemens dans leur situation, ils pourraient faire mille bévues, mais les intérêts du peuple ne souffriraient jamais de leur opiniâtreté à les soutenir; on juge moins des mesures, dans ce pays, par leurs conséquences futures, que par leurs résultats immédiats. Il y a au congrès beaucoup de clarté dans la manière de voir, mais pas d'extension dans les idées; une grande perspicacité pour *prévoir les effets*, mais rien de cette faculté si pré-

cieuse avec laquelle on parvient à lier ces effets aux causes, et à suivre les traces des conséquences bien au delà des bornes de l'expérience déjà acquise. Ils sont plutôt remarquables par la finesse que par la prévoyance; ils ont les qualités nécessaires pour profiter des circonstances, mais ignorent entièrement l'art de les diriger.

J'ai déjà dit que le style oratoire au sénat est supérieur à celui de l'autre chambre; tel fut mon opinion dès le premier jour; elle s'est confirmée depuis. Les défauts de ces deux corps législatifs ne diffèrent cependant qu'en plus ou en moins; la manière de discuter est tout-à-fait semblable; au sénat, on parle moins pour le plaisir de briller, moins de phrases ampoulées, moins de véhémence ridicule, qu'à la chambre des représentans. Les membres du sénat dépendent du peuple, mais ils ne sont pas en butte à une foule de coteries particulières; ils dépendent surtout d'une classe d'hommes plus élevés, qui possèdent de grandes propriétés, et auxquels sont confiés les plus grands intérêts. Comme les sénateurs ne sont pas aussi nombreux que les députés, les querelles éclatent moins souvent dans les débats; les argumens se rapprochent davantage de ceux de l'homme d'état, et s'éloignent un peu de cette déclamation d'écolier; en un mot, tout s'y passe avec moins de fracas et plus de profit.

Le sénat renferme des hommes dont pourraient se glorifier toutes les assemblées législatives du monde. Ceux qui ont fait sur moi la plus vive impression sont : M. Livingston, aujourd'hui secrétaire d'état, et M. Webster, dont les talens, comme magistrat et orateur, sont des plus remarquables. J'aurai l'occasion

de parler plus tard avec détail de ces hommes distingués et de plusieurs autres avec lesquels je fis connaissance pendant mon séjour à Washington; j'ai entendu aussi avec plaisir au sénat les discours du général Hayne, de l'Amérique du Sud (étant gouverneur de cet Etat, il faillit compromettre le repos de toute l'Union), et un de M. Tazewell, de Virginie, orateur logicien, clair, fort et précis dans ses argumens. Le général Smith, de Maryland, et M. Forsyth, de Géorgie, me parurent exempts de ces défauts si communs chez leurs compatriotes. J'étais sûr, en les voyant monter à la tribune, qu'ils avaient quelque chose d'intéressant à communiquer. Il faut avoir assisté aux débats des congrès pour savoir apprécier ce mérite à sa juste valeur.

Parmi les avantages du sénat sur la chambre des représentans, il ne faut pas compter le laconisme; chaque sujet est pesé avec minutie, on s'arrête pendant des siècles sur des bagatelles, et, ce qui m'étonna le plus, c'est que les jalousies du pays sont encore plus marquées ici que dans l'autre chambre. Il faut sans doute en attribuer la raison à la position des sénateurs; ils représentent un seul Etat, ayant ses lois, ses intérêts, ses préjugés particuliers, et forment un des membres souverains de la confédération. Lorsque l'un d'eux exprime son opinion sur un sujet, il parle au nom de son gouvernement; il est naturellement jaloux du degré de respect accordé à une aussi importante mission; puis il y a toujours une antipathie et une sympathie d'Etats, une disposition à attaquer les uns et à soutenir les autres; cette haine qui existe *entre le nord* et le sud de l'Amérique, haine

dont le venin se répand sur toute la magistrature.

Rien n'est plus nuisible aux États-Unis que cet esprit de scission qui se glisse dans les délibérations du congrès. Le représentant d'un Etat ne se croit nullement obligé de veiller aux intérêts de ses voisins; il ne songe qu'à réaliser des avantages pour son district; des cabales, des supercheries sont employées à cet effet. Une législation sage et durable ne peut naître d'un égoïsme pareil. Jamais les mesures ne sont adoptées dans l'intérêt du bien général, mais pour satisfaire les ambitions particulières; la moitié de l'Union est toujours armée contre l'autre. Toute sympathie paraît impossible; les jalousies se changent en haines; la mine est creusée, une étincelle tombe, et cette grande constitution fédérale se disperse en mille fragmens.

La plupart de ces fautes si graves naissent de la forme du gouvernement, c'est-à-dire parce que le pouvoir exécutif et législatif est tout-à-fait soumis à l'élection; les magistrats, ces dépendans serviles du peuple, sont obligés d'adopter les principes dictés par leurs constituans. Il n'appartiendrait qu'à des hommes plus solidement assis que ceux du congrès, d'arrêter le torrent populaire, au moyen d'une politique ferme et éclairée. Les hommes publics *peuvent,* dans d'autres pays, trouver convenable de devenir les parasites du peuple, mais en Amérique ils y sont forcés; ils sont esclaves et connaissent leur position; il faut qu'ils agissent, qu'ils parlent, qu'ils votent, selon le bon plaisir de leur maître. C'est en vain qu'ils cherchent à dissimuler leurs chaînes, elles entourent leurs membres, y laissent des meurtrissures, et paralysent leurs mouvemens.

Quel système plus immoral que celui qui oblige l'homme jaloux de la faveur populaire de suivre une marche détournée ? il amasse une foule de dogmes de toute espèce, susceptibles d'être changés ou modifiés, selon le goût ou le caprice du jour.

On trouve cependant des gens qui s'élèvent plus haut, et dont les opinions prononcées n'ont aucun rapport avec celles des harangues du congrès et des déclamations du 4 juillet; ces hommes ne pourraient se soumettre aux exigences de la populace.

Je veux parler des talens supérieurs. La majorité du congrès est tout-à-fait digne de la mission dont elle est chargée; Dieu les a créés pour servir de machines, ils obéissent. Parmi eux se trouvent des hommes destinés à briller dans une sphère plus élevée, et dont l'activité, l'énergie et l'intelligence seraient remarquées partout. Ces hommes doivent sentir que, pour employer leurs grandes capacités au profit du vulgaire, il faut les détourner du chemin qui leur était tracé. Comment peuvent-ils, sans être profondément humiliés, assister à ces petites querelles de congrès, à ces disputes sur des bouts de chandelles et des miettes de fromage? Combien ils doivent souffrir de se voir les agens de la cupidité de leurs sections, les simples interprètes des opinions d'autrui; de se voir privés à jamais des moyens de faire paraître leurs talens, de savoir qu'ils sont méprisés et qu'ils méritent de l'être, s'ils en jugent par ceux qu'ils fréquentent!

Ils serait à désirer que les ouvrages de Burke fussent plus connus et plus appréciés en Amérique, car l'homme *d'état moderne* qui a déployé, dans les de-

voirs pratiques de la législation, le plus de philosophie, né dans un siècle fécond en grands hommes, les a tous surpassés; et tandis que les efforts et l'éloquence de ses contemporains se bornaient à surmonter de simples conjectures, Burke ambitionna la gloire de poser les véritables principes d'un gouvernement éclairé, et de léguer à la postérité les moyens d'éviter les erreurs futures et de triompher des difficultés.

Telles étaient les hautes pensées qui ont placé Burke au-dessus des hommes d'état, ses contemporains et ses successeurs. Ces derniers parlaient pour leur siècle, Burke s'adressait au temps présent et à venir; leur sagesse tendait à connaître les périls et les exigences de l'État, la sienne à établir des principes sages et durables, par lesquels les dangers et les obstacles pourraient être bravés. Il en résulte que leurs paroles ont été promptement oubliées, et que les siennes retentissent encore, et exercent chaque jour plus d'influence sur l'esprit du genre humain. Quel est l'homme qui va maintenant chercher la sagesse dans les discours des North, des Chatham, des Pitt ou des Fox? Quel est l'homme d'état qui oserait avouer son ignorance sur les ouvrages de Burke?

On peut admettre que les opinions de ce grand philosophe politique étaient quelquefois erronées, mais elles n'étaient jamais fondées sur des vues étroites. L'homme de génie perçait encore à travers ces erreurs, qui ne prêtaient pas moins d'éclat que ses triomphes.

La nature des rapports qui doivent exister entre les représentans et l'électeur, les devoirs qu'ils imposent, sont admirablement expliqués dans l'adresse de Burke

aux électeurs de Bristol. Le peuple, en Angleterre comme en Amérique, devrait lire, noter, apprendre et digérer les passages suivans, si remarquables par l'éloquence et la haute idée qui les a dictés.

« Le devoir du représentant, dit cet homme distingué, est de sacrifier son repos, ses plaisirs, son ambition à ses constituans. Mais il ne doit pas oublier pour vous plaire, ni à aucun être vivant, la justesse de ses opinions, l'expérience de son jugement et la droiture de sa conscience. La providence les lui a confiées comme en dépôt, il ne peut en abuser sans crime. Vous devez exiger de votre représentant non-seulement des talens, mais de l'expérience, et il vous trahit au lieu de vous servir, s'il la sacrifie à votre opinion. »

Il dit ailleurs : « Si le gouvernement pouvait dépendre d'une volonté, la vôtre devrait, sans doute, l'emporter sur toute autre. Mais un gouvernement et une législation sont créés par la raison et non par le caprice. Que signifie un jugement où la décision précède la discussion; où quelques hommes délibèrent, et les autres décident; où ceux qui forment la conclusion sont peut-être à trois milles de ceux qui entendent les argumens? » Plus loin : « Des intentions obligatoires, des mandats, des ordres imposés aux représentans sont des règles inconnues, dans notre pays, à nos lois : c'est une *erreur fondamentale qui s'est glissée dans la forme de notre constitution*. Le parlement n'est pas un congrès d'ambassadeurs envoyés par différens états pour discuter des intérêts; mais le parlement est l'assemblée délibérative d'une seule nation, destinée à régler les *intérêts de tous. Vous* choisissez un membre, il est

vrai, mais quand vous l'avez nommé, il n'appartient plus à Bristol, mais à la chambre du parlement. »

J'ai encore remarqué dans la Constitution un vice sur lequel je crois nécessaire de m'arrêter un instant. L'élection du président excite la jalousie et les passions du peuple au point de troubler la tranquillité publique. La session qui précède cette élection est remplie par les manœuvres des partis en faveur de leur candidat privilégié. C'est alors que les invectives sur les hommes et sur les choses sont prodiguées outre mesure. Il n'est plus question des affaires ordinaires du pays. On se remue de tout côté, pour se procurer des renseignemens qui pourraient servir d'armes aux zélés du parti, soit dans l'attaque, soit dans la défense. Enfin la législature d'un grand pays se transforme en comités de candidats rivaux pour la présidence.

L'agitation n'est pas moins vive au dehors; tous les esprits sont en activité d'un bout de l'Union à l'autre. Rien n'est épargné : les plumes, les imprimeries sont à l'œuvre; on n'écoute ni la raison, ni la justice, ni les droits d'ancienneté; les services passés, les grands talens, la conduite sans tache, ne sont plus d'aucun poids. On ne recule pas devant le plus affreux mensonge, s'il peut servir à tromper une minute ces gens les plus ignorans de la terre; les insinuations et les artifices les plus lâches sont employés sans honte. Le monde n'offre pas d'exemple d'une scène de dépravation politique pareille à celle qui se joue tous les ans dans ce pays de liberté.

Je sais qu'on m'accusera, en Angleterre, d'avoir *outré ma* description; qu'on ne voudra jamais croire

que des chrétiens se déshonorent par des actions aussi viles; d'autres supposeront que je me suis reporté à l'époque de la naissance de la Constitution, aux jours de Jefferson et d'Adams, lorsque les hommes luttaient pour l'établissement des grands principes, et que ce peuple nouveau ignorait l'usage de cette liberté qu'il avait si bravement conquise.

J'avoue à regret que cette supposition est plutôt charitable que juste; je parle des Etats-Unis, tels qu'ils sont aujourd'hui. Ne troublons pas les cendres de la génération passée : c'est aux hommes de ce siècle que nous avons affaire; ce n'est pas moi qui les accuse de ces fautes dont je viens de parler, mais les écrivains de leur pays, leurs contemporains.

« L'esprit de parti, dit le gouverneur Clinton, dans son message annuel à la législature de 1828, cité par le capitaine Hall, a pénétré jusque dans les lieux les plus retirés, violé la sainteté du caractère féminin, envahi la tranquillité privée, troublé la paix des familles : les riches, les pauvres, les services publics, le coin du feu, l'autel, rien n'est épargné; cet esprit immoral et destructeur s'est répandu, méprisant tout, excepté ce qui pouvait servir ses coupables passions. Les causes de ce mal profond doivent être attribuées à la mauvaise administration et au pouvoir trop limité de la haute magistrature. »

Dans *l'Annual Register* publié à New-York, pour les années 1828 et 1829, se trouve un article impartial écrit par un homme d'un grand mérite. Voilà ce qu'il dit à l'occasion de la dernière élection du président :

« *Les sujets* discutés étaient plutôt capables d'ex-

citer les passions du peuple, que de lui donner les moyens de se former un jugement sain sur les besoins du pays. Dans cet état d'effervescence, personne ne songea à mettre dans la balance les services et la capacité du candidat. Le congrès, par son vote, prouva qu'il oubliait le respect dû au rang élevé que devait tenir un des candidats; ce mauvais exemple, donné par des hommes influens, fut suivi par le peuple. Toute justice et toute vérité furent exclues des menées politiques qui précédèrent l'assemblée du congrès, les convenances de la vie privée méconnues, les correspondances et les conversations confidentielles rendues publiques, le fer impitoyable de la guerre porté jusque dans le sein de la vie domestique, aucune pitié pour l'âge ou pour le sexe, la presse quotidienne publia tous les jours des faussetés et des obscénités, la tombe même ne fut pas à l'abri de la rancune hostile qui distingua l'élection de 1828. »

Je ne veux certainement pas augmenter, par mes observations, le dégoût que doivent faire naître ces révélations. Si je ne me trompe sur les véritables motifs qui m'ont engagé à les citer, ce n'est pas dans le but méprisable d'abaisser les Américains aux yeux de mes compatriotes, ou de flatter lâchement ceux qui regardent la liberté comme un crime, et le despotisme comme une vertu, mais pour rendre hommage à la vérité, et parce qu'il est urgent que les nations connaissent les résultats de la Constitution des Etats-Unis. L'expérience de tous les siècles a prouvé que la haute magistrature élective était incompatible avec la paix et le bonheur du peuple; peu importe qu'il s'agisse d'un trône ou d'une chaire de président;

cette branche du gouvernement est trop élevée, trop susceptible de soulever les passions humaines, elle touche à des cordes trop sensibles, pour que tout ne soit pas mis en œuvre pour atteindre au pouvoir. Il y a des circonstances où la lutte se termine par la force physique, d'autres, par les calomnies que l'homme rusé emploie pour en imposer à l'ignorance; dans le premier cas, le pays est arrosé de sang; la dignité morale est sacrifiée dans le second.

Il est certain que l'essai d'un pouvoir électif ne pouvait se faire sous des auspices plus favorables qu'aux Etats-Unis. Les dangers de ces influences trompeuses qui agissent sur les masses, est moins à craindre pour une population disséminée sur une grande étendue de pays. Il n'existe pas en Amérique de ces hautes questions de principes, qui remuent si violemment les passions; les mesures publiques adoptées ont fait disparaître depuis long-temps ce genre de disputes; les contestations les plus sérieuses sont plutôt occasionées par les rivalités que pour la défense de principes généraux. Il n'y a pas de pauvres en Amérique, tout le monde trouve les moyens de vivre, le crime y est plus rare; qu'on se rappelle donc que, malgré tous ces avantages favorables à l'élection périodique du chef de la république, elle n'est pas et ne saurait être d'un bon effet.

Il est sûr que les Américains, tout en blâmant cette institution, veulent attribuer le mal à la manière de s'y prendre pour recueillir le suffrage national. La racine en est plus profonde. Quel que soit le moyen adopté pour former un corps électoral, *l'intrigue* et *la supercherie* parviendront toujours à jouer un rôle.

Les passions et les préjugés des hommes sont trop intéressés dans la nomination à cet emploi important, pour espérer que la paix ne soit pas troublée à chaque élection nouvelle; et, s'il arrive une période où les hommes excités refusent de faire des concessions pour soutenir les intérêts communs, je ne vois pas comment alors la Constitution américaine pourra résister au choc qui viendra l'ébranler.

CHAPITRE XV.

Cour suprême. — Juridiction de la cour suprême. — Magistrats de Washington. — Visite au Président. — Réception du Président. — Observations. — Esclavage dans Washington. — Légèreté des Américains. — Portraits des chefs indiens. — M. Calhoun. — M. Livingston. — M. Webster. — M. Van Buren.

La cour suprême des Etats-Unis se tient dans une des salles basses du Capitole. Cette salle n'est ni grande, ni belle; son plafond peu élevé, et sa position sous terre, lui donnent tout-à-fait l'aspect d'une cave; ce *qui laisse au spectateur* une impression défavorable,

et le porte à croire que la justice se rend dans un coin. Témoin de la pompe avec laquelle se traitent les affaires législatives, au milieu de salles artistement ornées, il doit se demander pourquoi les mêmes honneurs ne sont pas rendus à Thémis.

Quoique les cours en Amérique ne soient plus défigurées par les perruques, on y découvre encore une grande propension pour les toges : les juges de la cour suprême en portent tous. La manière de diriger les débats au tribunal est conforme à la gravité judiciaire, et ne laisse rien à désirer. Les convenances y sont beaucoup mieux observées que dans toutes les autres cours où j'ai assisté. Au moins, dans celle-ci, l'homme comme il faut ne disparaît pas sous l'habit de juge, et ses manières au tribunal sont dignes de la bonne société.

La cour suprême se compose de juges révocables seulement pour cause de malversation, sa juridiction s'étend sur toute l'Union. Elle siége tous les ans à Washington pendant deux mois, et ne juge que les questions qui ont rapport à la Constitution et aux lois du pays; quoiqu'il lui soit permis d'agir quelquefois par elle-même, elle ne doit, en général, se rassembler que sur l'appel des cours de circuit, qui se tiennent deux fois par an dans les divers Etats.

Ilserait fatigant d'énumérer les circonstances dans lesquelles ces trois cours fédérales suprêmes, de circuit et de district, exercent ou non une juridiction exclusive. Qu'il suffise de savoir que la cour suprême est le seul interprète de la Constitution écrite. Quand on se rappelle la diversité d'opinions qui a toujours existé sur le sens des clauses les plus simples de ce

grand acte, et qu'il est permis à quatre juges de l'interpréter à leur façon, on comprendra l'importance de cette cour et les difficultés que présente la mission dont elle est chargée.

Ce n'est pas tout; la juridiction de cette cour ne s'étend pas seulement sur une population homogène, mais sur une foule d'Etats particuliers, gouvernés par des lois et une administration différentes.

Les causes plaidées devant ces tribunaux particuliers et pour lesquelles les lois générales ne sont même qu'indirectement consultées, sont renvoyées, en cas d'erreurs, à la cour suprême fédérale, qui a le droit de confirmer ou de rejeter la décision. Cette dernière intime l'ordre à la cour d'Etat de se conformer à son jugement; mais chaque petit gouvernement jouit du privilége de n'exécuter le mandat qu'autant que cela peut lui convenir : car il est passé en principe qu'aucun tribunal n'a le droit d'en dominer un autre, à moins de s'appuyer sur l'autorité d'une convention expresse, qui est encore soumise à l'examen de chaque pouvoir judiciaire, afin qu'il soit bien prouvé que cette autorité a rempli ses fonctions avec équité.

C'est en se fondant sur ce principe que les législateurs des différens Etats ont jugé convenable de créer des lois pour se débarrasser de leurs créanciers étrangers, tandis que, pour la Grande-Bretagne au moins, le gouvernement fédéral avait signé un traité par lequel il ne reconnaissait pas de loi capable d'apporter obstacle au paiement des sommes dues par les Américains aux Anglais. La cour fédérale, appuyée de tous les honnêtes gens du pays, parvint, il est vrai, à détruire ce système odieux d'escroquerie adopté par le

Kentucky après la dernière guerre; mais elle n'a pu encore décider si les diverses législatures ont le droit de refuser l'exécution de ses jugemens.

S'il arrivait, comme cela est très-probable, que les législatures fédérale et judiciaire se déclarassent la guerre, la dernière devrait en conscience annuler tous les actes inconstitutionnels de la première. Maintenant la cour n'a jamais le pouvoir de faire exécuter ses décrets. Je suppose qu'en dépit des traités, la Géorgie persistât à déclarer les Creek et Cherokée Indiens soumis aux lois des Etats, afin de les obliger à émigrer au-delà du Mississipi. Les Indiens en appellent à la cour suprême et demandent protection contre cette injuste violence. La cour reconnaît leurs droits, proclame sa décision, mais cela en pure perte, à moins que le mandat ne soit accompagné de forces militaires, et le gouvernement n'en viendra jamais à cette extrémité.

Malgré toutes ces faiblesses, l'institution de cette cour suprême est fort sage. C'est la sûreté du pays. Le respect qu'inspirent ses décrets prouve combien sa force morale est grande, car elle parvient à régner sur les élémens discordans de cette république fédérale.

Les magistrats les plus distingués y siégent. Il n'y eut pas d'assemblées de jurés pendant mon séjour à Washington. La cour se borna à donner quelques décisions et à écouter les argumens du barreau. Le style des discours n'avait rien de commun avec ceux que j'avais entendus au congrès. Les magistrats semblent *garder* toute leur déclamation pour la chambre; à la *cour ils* s'expriment avec beaucoup de clarté, de lo-

gique et de précision; ce ne sont pas des écoliers qui se disputent un prix, mais des hommes d'une grande capacité, qui cherchent à convaincre et non pas à éblouir.

Peu de jours après l'entrevue dont j'ai déjà parlé, je fus honoré d'une invitation à dîner chez le président; j'étais malheureusement engagé chez M. Van Buren. Je m'informai de l'étiquette dans cette circonstance; on m'apprit que l'invitation du président ne pouvait faire manquer celle d'un chef de cabinet. Le général m'ayant fait savoir qu'il recevait tous les soirs, accompagné d'un membre de la chambre, je ne tardai pas à me rendre à la *Maison Blanche* (1) (White House).

Le président venait de se retirer avec un grand mal de tête; il revint cependant quelques minutes après; je vis par l'abattement de ses yeux qu'il souffrait beaucoup, mais la conversation n'en fut pas moins spirituelle et animée. Il nous apprit qu'il était indisposé depuis plusieurs jours, et que le lendemain étant son jour de réception, il se retirerait de bonne heure, afin de rassembler toutes les forces qu'exigeait cette fatigante soirée; puis la conversation s'engagea sur la politique intérieure, telle que la question des Indiens, le pouvoir de la cour suprême, sur une discussion qui venait d'exciter l'attention générale. Il me serait difficile de trouver rien à critiquer dans cet illustre personnage. Je l'écoutai avec un vif intérêt, car toutes ses opinions annonçaient la franchise et la

(1) C'est ainsi que se nomme presque toujours la maison *du président.*

sagacité qui forment les principaux traits du caractère du général Jackson ; il s'exprimait sans réserve et avec éloquence, comme un homme fortement convaincu de la droiture de ses vues. La présence de mon compagnon, un des plus zélés défenseurs du gouvernement, entrait peut-être pour quelque chose dans sa manière véhémente de parler ; cependant la sincérité peinte sur sa physionomie me faisait croire qu'il n'hésitera jamais à exprimer hautement sa pensée.

Je ne manquai pas la réunion du lendemain. Les trois ou quatre salons ouverts pour la cérémonie étaient déjà remplis lorsque j'arrivai ; jamais assemblage plus bizarre ne frappa mes yeux ; la société me parut composée, en partie, de marchands et de gros fermiers, qui venaient avec leurs femmes et leurs filles complimenter leur président et jouir des splendeurs du gala. On voyait aussi des généraux, des commodores, des employés publics de toute espèce, des ministres étrangers, des membres du congrès, des femmes de tous les âges, depuis la jolie fille sémillante de quinze ans, jusqu'à la maussade douairière de soixante-dix ans. Des majors en blouse, exhalant partout une odeur de gine et de tabac, se promenaient dans les salons ; leurs femmes, parées de robes d'indienne, de grosses boucles d'oreilles, étalaient leurs cols noirs, couverts de perles de verre, et trouvaient aussi leurs places. Les tailleurs, les avocats, tous les genres de métiers, la crapule même, s'était fait représenter à cette brillante réunion. J'avais bien prévu ce mélange, mais il surpassa tous les rêves de mon *imagination* ; je pus à peine en croire mes yeux en *voyant des* hommes tout couverts de la poussière et de

la sueur qu'ils avaient ramassées dans leurs jours. que dis-je, dans leurs semaines de travail, des forgerons qui sortaient à l'instant même de leurs ateliers. Je vis un meunier ou un boulanger laisser sur ses voisins les traces de son passage ; mais rien n'était plus curieux qu'un groupe composé d'ouvriers irlandais, employés à un canal du pays.

Ces gens qui paraissent très-forts sur les principes de liberté et d'égalité, avaient résolu de jouir sans restriction de tous leurs priviléges, et de se présenter aussi sales que possible ; je les ai vu bousculer les personnes les plus comme il faut du lieu, avec une audace joyeuse, qui rappelait celle de Donnybrook.

Rien n'était moins agréable qu'une réunion pareille. La chaleur était insupportable et l'odeur fort incommode. Avant de partir, je voulus néanmoins remercier le président de ses bontés pour moi ; je me décidai à percer la foule pour arriver jusqu'à lui ; mes progrès furent lents ; on ne pouvait avancer que par intervalles, et je n'apercevais rien encore du président, lorsqu'un ami que je heurtai en passant, m'apprit que je trouverais le général dans le dernier salon.

Je vis enfin le président ; il paraissait souffrir encore, et remplissait ses fonctions, que je regarde comme les plus pénibles de toutes celles qui sont attachées à sa grandeur. Obligé de parler sans avoir rien à dire, de prodiguer des poignées de mains à des hommes qu'on n'aimerait pas à toucher sans précaution, il s'acquittait de tout cela avec une figure riante et aimable. Je remarquai surtout sa galanterie envers les femmes, et je ne doute pas qu'ayant pour lui tout

le beau sexe, il ne réussisse à conserver sa place à l'élection prochaine.

Je ne restai pas long-temps spectateur de cette scène; après avoir rempli la cérémonie d'usage, je traversai, comme je le pus, les appartemens, et m'éloignai de ce spectacle extraordinaire. Je dois avouer cependant que je n'ai jamais fait la description de cette soirée à Washington, sans exciter l'indignation des femmes. Il doit être, en effet, très-pénible pour les familles comme il faut, de se trouver en société avec la basse classe du peuple; mais n'est-ce pas le résultat obligé d'un gouvernement démocratique? Le président américain sait que, pour assurer sa réélection, il doit se concilier la faveur du peuple; il ne s'occupe pas de ménager les gens riches et instruits, car ils forment la minorité de la nation. Les pauvres et les ignorans constituent le *peuple* dans tous les pays. C'est à eux seuls que l'Américain doit s'adresser pour réaliser ses vues d'ambition.

Il est donc impossible d'exclure ces puissans seigneurs d'un lieu où il leur plaît de s'introduire. Le général Jackson n'oublie pas qu'une légère démonstration de mépris envers la plus petite partie de cette machine, pourrait entraîner la perte de sa popularité dans tout un district. Chez toutes les nations, la classe chargée de dispenser le pouvoir, est la première de l'Etat; en Amérique, cette influence appartient aux plus misérables et aux plus ignorans. La richesse et l'esprit sont obligés de courber devant eux, d'adopter leurs préjugés, de copier leurs manières, de se soumettre à leur gouvernement, en un mot, c'est le bouleversement de la raison; tandis que les

racines de l'arbre politique s'élèvent dans les airs, ses branches sont enfouies dans la terre.

Lorsque j'étais à la soirée du président, mon domestique m'attendait dans la salle qui précède les appartemens; il me raconta le lendemain les détails d'une scène assez comique, pour mériter la peine d'être reproduite : les domestiques, chargés de distribuer le punch et la limonade, voulurent pénétrer dans le salon intérieur; mais à peine arrivaient-ils près d'une certaine fraction de l'assemblée, qu'on se précipita sur eux, et, en moins d'une minute, tout ce qu'ils portaient sur leurs plateaux avait disparu. Il fallut se résoudre à rebrousser chemin, pour se munir de nouvelles provisions : ils revinrent, et ne tardèrent pas à être expédiés de la même manière; ils s'aperçurent enfin qu'ils n'arriveraient jamais au but de leur voyage, et qu'à moins d'avoir recours à des moyens extraordinaires, la bonne société mourrait de soif.

Le sommelier, qui était Irlandais, et digne de ses compatriotes, imagina, pour sauver ses rafraîchissemens d'une nouvelle attaque, un expédient très-curieux : il entoura les plateaux d'une escorte armée de bâtons, lui donna l'ordre de les agiter en l'air à tors et à travers, ce qu'elle fit avec tant de chaleur, que la horde rapace qui se disposait à renouveler le pillage, en fut épouvantée, et n'osa approcher de sa proie. Les rafraîchissemens, ainsi gardés, arrivèrent en sûreté au lieu de leur destination, au milieu des huées et des ris bruyans.

Washington, le siége d'un gouvernement libre, est rabaissé par l'image de la servitude. Les domestiques *dans les hôtels*, d'autres dans les familles particu-

lières, plusieurs classes d'artisans sont regardés comme esclaves.

Tandis que les orateurs du congrès font retentir la chambre de leurs phrases sur la liberté, proclamant à haute voix que tous les hommes sont égaux; *que résister aux tyrans, c'est obéir à Dieu*, l'huissier-priseur est occupé à vendre des hommes dans un autre coin de la ville.

Je n'écris pas sur ce triste sujet avec l'intention d'insulter qui que ce soit. Si l'esclavage existe dans les États-Unis, c'est encore moins la faute du peuple que celle du sort. La génération présente est née maudite; elle hérite involontairement du patrimoine du crime et de la misère; elle est condamnée à payer la dette de ce péché originel dont l'impression a été si vive sur la mémoire de nos ancêtres. Mais ce qui me paraît une conséquence monstrueuse, c'est de voir la servitude établie dans le district de Colombie; je ne comprends pas que cette terre, particulièrement consacrée à la liberté, soit souillée par les pas de l'esclave, que les chaînes et les fers puissent entourer la châsse de la déesse.

Celui qui voudra étudier les contradictions et le caractère individuel et national, connaître la distance qui sépare les paroles de la réalité, doit venir à Washington; c'est là qu'il lira de nouvelles pages dans l'histoire de la nature; il verra les rapports qui existent entre la liberté physique et la servitude de l'esprit. Les mots de liberté retentiront sans cesse à ses oreilles, mais il se verra entouré d'une foule d'esclaves. *Des hommes*, qui font métier de vendre leurs semblables, *viendront* lui tenir de beaux discours sur les

droits incontestables; des législateurs qui rampent devant la populace, l'étourdiront de leurs phrases sur l'indépendance. Il ne tardera pas à connaître la sympathie du démocrate avec le tyran; il demandera des lois, et n'y trouvera que des chaînes, des préjugés, au lieu d'une libéralité vraie. Il retournera enfin dans son pays, plus sage, sinon meilleur, plus patient à supporter les maux inévitables, plus reconnaissant pour les bienfaits dont il jouit, moins disposé à les sacrifier à un *mieux* incertain.

Il y a peu de chose à voir à Washington. Mes occupations m'empêchèrent d'aller au théâtre; les églises n'ont rien de remarquable. Je visitai l'endroit où se trouvent réunis les modèles de toutes les mécaniques inventées par ce peuple ingénieux; ils sont très-nombreux, mais de peu de valeur. L'homme qui vit dans un pays presque désert, est obligé d'avoir recours à ses propres ressources. Quand la main-d'œuvre est introuvable, il faut bien la remplacer par des inventions nouvelles; mais il arrive souvent que celui qui a obtenu une patente pour une découverte, apprend ensuite que son idée a été reproduite depuis longtemps avec plus de succès.

On voit au secrétariat une salle destinée à recevoir le portrait de tous les chefs indiens qui ont visité Washington. Les tableaux sont mal peints; mais ce défaut est racheté par la vérité. Cette collection est intéressante, car c'est tout ce qui nous reste des hommes remarquables dans leur temps, mais qui ont manqué de poètes et d'historiens pour célébrer leur mémoire. Chez les uns, la physionomie est pleine de *noblesse et d'une* expression de grandeur sauvage;

chez les autres on remarque quelque chose de sombre et de féroce, l'œil fin, et ce calme dans tous les muscles qui semble dire : *je donne la mort, et suis sans pitié.* La douceur et la bienveillance se peignent rarement sur leurs traits. Quand je me reportais à l'époque des malheurs de cette rare infortunée, obligée de lutter aujourd'hui contre la rapacité des peuples civilisés, je ne pouvais regarder ces tableaux sans éprouver une sorte de mélancolie.

Ma visite à Washington me procura le plaisir de faire connaissance avec plusieurs personnes trop remarquables pour que je puisse me dispenser d'en parler dans cet ouvrage. Je commencerai par M. Calhoun, vice-président des Etats-Unis; il avait autrefois renoncé à ses prétentions à la présidence en faveur du général Jackson. Différens incidens ont brouillé depuis ces deux personnages; cependant personne ne croit que M. Calhoun puisse l'emporter sur son rival à la prochaine élection. M. Calhoun est de taille moyenne, maigre et négligé dans sa personne; sa laideur est effacée par beaucoup de physionomie, et par un œil d'une vivacité extraordinaire; sa chevelure épaisse qui se dresse avec raideur sur le haut de son front, augmente encore la grosseur monstrueuse de sa tête; sa conversation est aimable et sans pédanterie, ce qui est rare chez un Américain. M. Calhoun ne met aucune prétention dans ses discours, il arrive directement à son but; sa méthode et sa manière de s'exprimer indiquent une grande vivacité d'imagination, et quoique M. Calhoun connaisse toute l'étendue de ses *moyens*, il préférerait, je crois, arriver à la vérité *par un coup de main*, que de suivre les progrès lents qui

y mènent plus sûrement. On s'aperçoit dès le premier coup d'œil que le vice-président n'est pas un homme ordinaire. Sa capacité pour les affaires, l'amour que lui portent ses concitoyens lui donnent la certitude de jouer un grand rôle dans la politique de l'Union.

M. Edouard Livingston, alors sénateur de la Louisiane, fut nommé, peu de temps après mon départ de Washington, secrétaire-d'état. Elevé au barreau de New-York, il occupa de bonne heure le premier rang dans sa profession. Personne ne peut espérer de rivaliser avec lui comme magistrat philosophe. Son expérience politique, ses talens brillans, l'amabilité de son caractère lui ont attiré à juste titre l'estime et l'admiration d'un peuple assez avare de ses hommages.

La réputation de M. Livingston est européenne. Le code criminel qu'il a rédigé pour la Louisiane, cette magnifique production d'une tête philosophique assure à l'auteur une réputation immortelle ; la peine de mort est exclue de ce code ; M. Livingston demande aujourd'hui avec chaleur qu'elle soit aussi abolie dans tous les autres États.

M. Livingston travailla pendant plusieurs années avec assiduité à la compilation de ce code. Jamais pareille tâche n'eût été remplie par des hommes ordinaires ; ceux dont l'enthousiasme eût été plus modéré, auraient reculé d'épouvante devant l'entreprise.

M. Livingston a bravé toutes les difficultés ; animé du zèle d'un philantrope, il a étudié les lois de toutes les nations, médité sur tous les traités qui ont rapport aux crimes et aux peines ; il entretient une correspondance étendue avec les premiers philosophes

du temps, entr'autres avec Bentham dont il vante beaucoup les avis comme lui ayant été fort utiles.

Un trait de la vie de M. Livingston donnera une idée de sa persévérance. Ses recherches pour la rédaction de son code étaient déjà fort avancées, lorsqu'un incendie consuma tous ses papiers. Loin de se laisser décourager par ce triste événement, il recommença le lendemain son travail avec un nouveau zèle.

La taille de M. Livingston est au-dessus de la moyenne. La douceur de sa physionomie la rend agréable, et cet enthousiasme qui l'anime encore malgré son âge, brille avec plus d'éclat dans ses yeux, chaque fois qu'il est question d'un sujet intéressant; ses manières appartiennent à l'homme distingué; elles sont plutôt acquises par un sentiment naturel, fin et délicat, que par ses rapports avec la bonne société. C'est avec plaisir que j'exprime publiquement mes sentimens de respect et d'admiration pour un homme qui m'a témoigné tant d'égards.

L'homme qui ensuite captiva le plus mon attention en Amérique, fut M. Webster. Son nom est pour ainsi dire proverbial, depuis le golfe de Saint-Laurent jusqu'à celui du Mexique, depuis le cap Sable jusqu'au lac Supérieur. Plusieurs désapprouvent sa manière de voir politique, personne ne lui conteste son éminente supériorité comme auteur. M Webster mérite certainement la réputation de grand homme dont il jouit dans son pays; et j'avoue que toutes les nations seraient fières de lui avoir donné le jour. Ses connaissances sont à la fois étendues et minutieuses; ses ressources intellectuelles très-nombreuses; jamais il ne se mêle d'une discussion sans répandre sur le

sujet qu'il traite beaucoup de clarté, et sans donner des preuves d'une haute capacité.

Je m'étais formé, avant de connaître M. Webster, une idée très-imparfaite de son caractère; son nom et ses prétentions avaient retenti à mes oreilles dès le premier jour de mon arrivée aux Etats-Unis. Plusieurs personnes m'envoyèrent ses discours à lire. Lorsque je parlai de visiter Boston, tout le monde me dit: « Ah! vous verrez là M. Webster. » A peine arrivé dans la ville, les condoléances m'accablèrent de toutes parts: « Vous êtes bien malheureux, me dirent mes amis, M. Webster est parti hier pour Washington. » Toutes les fois que je parlais à Philadelphie ou à Baltimore de ma visite à Boston, cette question : « Avez-vous vu M. Webster? » m'était de suite adressée.

Il restait de tout cela dans mon esprit une étrange cacophonie. Comme il n'est pas agréable d'admirer par contrainte, la réputation de M. Webster m'était devenue insupportable. Je vins cependant à Washington, chargé de lettres pour cet homme contre lequel j'avais de si fortes préventions. Je le rencontrai à un bal le soir même de mon arrivée; plusieurs personnes me le firent remarquer; il m'inspira de suite le plus grand intérêt; jamais physionomie ne m'avait paru plus expressive.

Le front de M. Webster est élevé, large et saillant, la cavité au-dessous de ses sourcils est d'une grandeur remarquable. Son bel œil noir est très-enfoncé, mais il lance des regards pénétrans; son nez est bien dessiné, quoiqu'un peu gros; sa bouche n'est pas exempte de cette compression des lèvres qui distingue *les habitans* de la Nouvelle-Angleterre. Quand

la physionomie de M. Webster est en repos, elle est froide et rebutante; elle s'anime dans la conversation; le sourire lui donne une expression toute différente; sa voix est claire, aiguë, ferme, sans beaucoup de variété dans la modulation; lorsqu'il s'échauffe, elle résonne à votre oreille comme un clairon.

Comme orateur, je crois que toute la force de M. Webster consiste dans le raisonnement; je ne suppose pas qu'il fasse jamais un appel au sentiment, il ne réussirait pas; ses propres moyens lui sont trop connus pour qu'il se hasarde à éprouver un échec. Dans les débats, sa physionomie seule doit imposer. Peu d'hommes se permettraient un sophisme volontaire en présence de cet œil si froid et si pénétrant; un regard suffirait pour anéantir un volume de mauvaise logique.

Je ne fus pas assez heureux pour entendre M. Webster déployer au Sénat ses grands moyens oratoires. Il ne parla, pendant mon séjour à Washington, que sur des sujets insignifians. A la cour suprême, je fus enchanté de sa manière de raisonner sur les lois.

Enfin on peut largement absoudre M. Webster des péchés dont se rendent coupables les orateurs de son pays. Je doute qu'on puisse l'accuser de déclamation dans aucune circonstance. Il affecte toujours une grande simplicité; les mots sont pour lui des instrumens, et non pas du remplissage. Il ne s'exprime jamais avec fracas ou avec violence. Il faut donc espérer que le goût des Américains n'est pas tout-à-fait dépravé, puisqu'un orateur tel que M. Webster, qui méprise toutes les petites supercheries de l'art, est généralement applaudi.

La conversation de M. Webster est fort agréable;

il paraît enchanté toutes les fois qu'il peut mettre de côté avec ses amis, la gravité du magistrat et de l'homme d'état. Ses idées politiques sont remplies de tolérance; il est du petit nombre des Américains qui entendent parfaitement la Constitution anglaise, non pas comme un système abstrait de lois et d'institutions, mais sous sa véritable forme, telle qu'elle agit sur le peuple, lorsqu'elle est modifiée par mille influences, toutes choses ignorées de la plupart de ses compatriotes.

M. Van Buren, alors secrétaire d'état, aujourd'hui vice-président, l'emporte sur tous les personnages que j'ai rencontrés à Washington, pour les manières du monde. C'est un homme habile et qui m'a semblé versé dans la connaissance du cœur humain. Il n'affecte dans sa conversation aucune réserve diplomatique. Un secrétaire d'état ne peut, il est vrai, devenir le dépositaire de secrets bien importans, puisque toutes les affaires du gouvernement sont dirigées par les comités du sénat et de la chambre des représentans. Les ennemis du ministère accusent cependant M. Van Buren de se livrer à de grandes manœuvres politiques, accusation dont il ne peut guère se rendre coupable que de concert avec ses collègues de tous les partis; car la finesse devient de rigueur lorsque l'indépendance n'est pas tolérée. Je ne dis rien sur ses opinions politiques. Je sais que le secrétaire d'état américain est un homme de talent et d'instruction, aimable, vif dans la conversation, ayant l'esprit orné de mille anecdotes intéressantes.

Après un séjour de trois semaines, je commençai à *songer à mon départ*; mais un bal donné par le mi-

nistre anglais qui était sur le point de quitter Washington m'engagea à le retarder encore. M. Vangham s'était concilié tous les partis en Amérique. Aucun ministre n'avait joui d'une plus grande estime; l'idée que son retour en Angleterre était nécessité par le mauvais état de sa santé, répandit de la tristesse sur la fête. La soirée fut néanmoins très-belle. La société, quoique très-nombreuse, était mieux composée que celle du ministre français. Les bottes sales ne furent pas admises, avantage qui doit avoir été particulièrement apprécié par les femmes.

Je partis le iour suivant.

CHAPITRE XVI.

Voyage à la Nouvelle-Orléans. — Hagerstown. — Montagne sauvage. — Route nationale. — Médecin de Virginie. — L'Ohio. — Cincinnati. — Mistress Trollope. — Dîner dans un bateau à vapeur. — Habitudes des passagers. — Louisville. — M. Clay. — Les Kentuckians. — Départ de Louisville. — Réunion de l'Ohio et du Mississipi. — Paysage du Mississipi. — Société du bateau à vapeur. — Navigation sur le Mississipi. — Changemens progressifs. — Transition rapide du climat.

De Washington je revins à Baltimore où je fus de nouveau accueilli avec cette hospitalité dont j'étais si *reconnaissant à mon* premier voyage. On m'avait dit

que le meilleur moyen de continuer mon voyage vers le sud était de traverser Baltimore, d'aller jusqu'à Wheeling par l'Ohio, et de m'embarquer à cet endroit sur un bateau à vapeur pour la Nouvelle-Orléans, aussitôt que la rivière serait navigable. Pour suivre cet avis, il fallait que j'attendisse à Baltimore; j'étais loin de me plaindre de la nécessité où je me trouvais de rester quelques jours de plus dans cette charmante ville.

Le sort me favorisa; les journaux annoncèrent bientôt que la glace s'était rompue, et que l'Ohio était navigable. Ayant eu le bonheur de rencontrer un Anglais, qui avait déjà voyagé avec moi sur le New-York, et qui se rendait aussi à la Nouvelle-Orléans, nous convînmes de faire route ensemble, et montâmes, le 6 mars, dans une voiture qui devait nous conduire à dix milles de Baltimore. La forme de cet équipage était nouvelle pour moi; elle me rappelait ces maisons roulantes qui servent aux marchands ambulans en Angleterre. Notre marche ne fut pas rapide; notre cheval ne faisait que quatre milles par heure; aussi, nous en fallut-il près de trois, pour arriver à Ellicot-Mills, où nous trouvâmes un assez mauvais déjeuner.

Après avoir fait honneur au repas, nous remontâmes dans ce qu'on appelle la *diligence commode*, ainsi baptisée, par dérision sans doute, car cette voiture n'offre aucune de ces commodités que s'attend à y trouver le voyageur. Le pays que nous parcourûmes était couvert de neige; les habitans et les habitations indiquaient la pauvreté; le sol pierreux et stérile, que nous apercevions de temps en temps, me confirma dans cette idée. La voiture s'arrêta, pour dîner, dans un grand village nommé Frédérikstown; mais l'auberge où nous

étions descendus me parut si sale, que je ne pus me résoudre à manger. J'arrivai à Hagerstown avec un appétit dévorant. Nous fîmes dans cette ville une halte pour la nuit; nous avions déjà parcouru une distance de quatre-vingts milles. Nous continuâmes notre chemin le jour suivant, à trois heures du matin; les routes étaient beaucoup plus mauvaises que la veille, la neige plus épaisse, et notre marche, par conséquent, beaucoup plus lente encore. A mesure que nous avancions, cette apparence de pauvreté que j'avais remarquée, me frappait davantage : on voyait çà et là des esclaves déguenillés, occupés à travailler près de la misérable cabane de leurs maîtres. Les maisons désertes dispersées sur le chemin, de vastes champs sans culture, prouvaient que les premiers habitans de ce pays l'avaient abandonné pour aller vivre sur une terre plus fertile. Nous déjeunâmes à Clearspring, village insignifiant, et commençâmes à monter la côte de l'est des Alleghanies, appelée montagne de Sideling. Il faut avouer que les montagnes d'Amérique, en général, ne sont guère pittoresques; ce sont des masses énormes dépourvues de cette majesté sauvage qu'on aimerait à rencontrer. Les Alleghanies offrent cependant quelques beaux paysages; la nature que l'homme a respectée est toujours digne de notre admiration. On découvre, dans les endroits les plus retirés de ces monts, les traces d'un ravage barbare. Une foule d'arbres sur les chemins ont été multilés pour le plaisir de détruire. Les objets les plus sublimes n'ont aucun prix aux yeux d'un Américain; il ne se contente pas de la jouissance, il veut encore exercer le privilége de *ravager sans but.*

Notre marche de la journée se termina à Flinstown, auberge solitaire, près de laquelle se trouve une source d'eau minérale, dont chaque voyageur but plusieurs pintes, sans en éprouver le moindre effet. Quant à moi, je ne regrettai pas l'inefficacité de ces eaux.

Les difficultés que nous avions à surmonter ne commencèrent que le troisième jour. Nous approchions des côtes les plus élevées des Alleghanies; les chemins devenaient plus mauvais, et nous marchions plus lentement. Le paysage ressemblait encore à celui que nous avions déjà vu. Les montagnes, depuis le pied jusqu'au sommet, étaient couvertes de bois entrecoupés d'une quantité de kalmias, de rhododendrum et autres arbustes en fleurs.

Le jour suivant, nous avions à gravir la hauteur qu'on appelle la Montagne Sauvage. Nous enfonçions de plus en plus dans la neige, et lorsque nous arrivâmes enfin à une misérable auberge, l'hôte nous apprit qu'aucune voiture n'avait traversé la montagne depuis six semaines. Nous demandâmes inutilement un traîneau, et tous les gens du pays nous assurèrent que nous ne pourrions jamais effectuer notre voyage en voiture. L'hôte s'étendit beaucoup sur la profondeur de la neige, sur les périls qui nous attendaient, sur l'obscurité de la nuit, et nous engagea avec instance à profiter de son hospitalité jusqu'au lendemain. Mais tous les voyageurs étaient impatiens d'arriver; l'un d'eux se trouvant propriétaire de la voiture, le conducteur se décida d'assez mauvaise grâce à tenter l'aventure. Nous repartîmes donc. A peine avions-nous roulé pendant un mille, que la voiture fut

arrêtée par des monceaux de neige sous lesquels les chevaux avaient complètement disparu. Ce ne fut qu'après deux heures de travail que les hommes et les chevaux du petit village, que nous avions appelés à notre secours, parvinrent à nous tirer d'embarras.

Nous arrivâmes sans accident à l'auberge suivante; mais la description qu'on nous fit des chemins que nous avions à parcourir, n'était guère rassurante. La majorité des voyageurs ayant ranimé le courage du conducteur en lui administrant une forte dose d'eau-de-vie, il résolut de ne se laisser effrayer par aucun danger, et nous partîmes envers et contre tout. La nuit était d'une obscurité profonde; une grosse pluie survint, le vent sifflait avec violence parmi les arbres dépouillés des forêts d'alentour. La route longeait une foule de précipices, dans lesquels la moindre distraction de notre cocher, à moitié ivre, pouvait nous engloutir; malgré tous ces dangers, nous arrivâmes sans accident à la fin de la journée. Nous fîmes une halte de nuit dans un petit village situé entre la côte que nous venions de monter, et celle qui nous restait encore à gravir, nous félicitant mutuellement du sort qui avait favorisé notre excursion.

Nous étions déjà sur la route avant le lever du soleil, nous employâmes plusieurs heures à parvenir jusqu'au sommet de la montagne du Laurier d'où nous aperçûmes une vue très-étendue, mais sans variété. Nous espérions maintenant jouir de nos travaux et n'avoir plus de difficultés à vaincre. Nous étions dans l'erreur; quoique la neige fût peu de chose du côté de l'ouest des montagnes, les chemins étaient affreux, et les secousses surpassaient toutes celles que j'avais

déjà supportées. Notre promenade du jour se termina à Washington, ville assez peuplée, dont la taverne nous dédommagea de ces misérables auberges auxquelles nous avions été condamnés depuis quelque temps.

Le pays que nous traversâmes le dernier jour était plus riche, mais je ne remarquai aucune amélioration dans ce chemin *national*, ainsi nommé, parce qu'il est construit aux frais du gouvernement général. Si la construction de ce chemin a été inspirée au congrès par quelque maligne intention contre le peuple souverain, le projet a complètement réussi. Les principes reçus pour la formation d'une route sont tous renversés. Ici une colonne, élevée en honneur de M. Clay, indique aux voyageurs reconnaissans que c'est à ce grand ingénieur qu'ils sont redevables de leurs fractures et de leurs contusions.

L'ennui de cette journée fut dissipé un instant par la présence d'une jeune et jolie personne très-communicative, qui retournait à Alexandrie, sa ville natale; elle me donna tous les renseignemens possibles sur les manières et les mœurs de ces pays de montagnards. Cette jolie personne avait fait la conquête d'un docteur de Virginie, un de nos camarades de voyage, qui, selon l'habitude du pays, buvait et fumait de la manière la plus dégoûtante; presque toujours ivre, il crachait à gauche et à droite dans la voiture, et surtout, quand la nuit venait, il se déchargeait de sa salive sans s'inquiéter des voisins. Une nuit je fus éveillé par les cris perçans d'un quaker qui venait de recevoir dans les yeux une gorgée de jus de tabac; cette application stimulante causa, dans un organe aussi délicat, une douleur aiguë. Le quaker oublia un instant

l'habit qu'il portait, maudit le docteur, l'appela vagabond; son œil était à la vérité fort malade de l'aventure. Connaissant alors les habitudes du docteur, j'eus le soin de me placer derrière lui dans la voiture, et je n'eus à souffrir que de la mauvaise odeur qu'exhalait sa personne, et de la brutalité de sa conversation.

Nous arrivâmes à Brownsville dans le milieu de la journée, ville manufacturière assez considérable, située sur le Monongahela; cette rivière en se réunissant avec l'Alleghany forme celle de l'Ohio. Brownsville paraît sombre et mal tenue, ses rues sont sales et dépavées; ses maisons annoncent plutôt la pauvreté que l'opulence. La rivière est très-belle, aussi large que la Tamise à Westminster. Nous parcourûmes, après l'avoir traversée, un pays assez agréablement varié, et nous arrivâmes le soir à Wheeling, ayant fait trente milles dans la journée, non sans peine et embarras.

Impatient de jouir de la vue de l'Ohio, je m'étais placé près du conducteur au dernier relai; le jour commençait à tomber lorsque nous gagnâmes le sommet de la montagne qui domine Wheeling. On apercevait à peine la rivière dont les nobles flots roulaient avec un calme majestueux; mais comme l'obscurité nous surprit avant d'atteindre la ville et que la lune ne paraissait pas, je fus obligé d'attendre au lendemain pour satisfaire ma curiosité.

Je me levai de bon matin. Le cours de l'Ohio, juste en face de Wheeling, est divisé par une île assez considérable; sa largeur en cet endroit, est semblable à celle du Rhin à Mayence. On ne peut vraiment pas *s'extasier sur la beauté* du paysage. Je vis des bateaux

à vapeur de toutes les dimensions, rangés le long des quais; et le bruyant sifflement des pompes annonçait de nombreux préparatifs de départ.

La ville de Wheeling, sale et barbouillée de fumée, n'avait rien d'attrayant; et mon compagnon anglais ayant retenu des places sur un paquebot qui partait dans quelques heures pour Louisville, nous y envoyâmes de suite nos bagages; en attendant, je me transportai dans l'île, afin de jeter un coup d'œil sur le pays d'alentour. Le propriétaire m'apprit qu'elle renfermait cent acres de terrain. Je remarquai des arbres magnifiques, mais les beautés naturelles de ce lieu avaient été en partie défigurées par la culture.

Nous partîmes à deux heures. Notre paquebot n'était pas des plus renommés, mais tout y était commode, et le courant lui étant favorable, notre marche fut très-rapide; je restai plusieurs heures sur le pont, occupé à examiner un spectacle tout nouveau pour moi. La rivière est bornée par une foule de hauteurs boisées, qui laissent entrevoir par intervalles une plaine étroite et fertile, où quelques habitans délaissés sont venus s'établir; leurs maisons, grossièrement construites, ne sont en général que des cabanes de bois, qui ne paraissent guère plus commodes que celles des paysans irlandais.

Le grand défaut de l'Ohio consiste dans le peu de variété que présentent ses tableaux; j'étais ravi le premier jour; mon admiration allait toujours en diminuant, et je finis par être ennuyé de cette monotonie. Les objets les plus beaux, sans cesse répétés, perdent tous leurs charmes et finissent par rassasier la vue.

Nous arrivâmes à Cincinnati au bout de deux jours;

c'est une ville de trente mille ames, agréablement placée en amphithéâtre, près de la rivière. Les rues et les bâtimens sont assez remarquables et bien supérieurs à ce qu'on pouvait s'attendre à trouver dans un pays éloigné de la mer de six cents milles, et que l'on regardait encore dernièrement comme étant à peine civilisé. Le commerce y est très-actif; le quai était couvert de marchandises. N'ayant rien de mieux à faire, je flânais dans la ville, sans que l'impression favorable qu'elle avait faite sur moi au premier abord en fût diminuée; plusieurs de ses rues et de ses églises me parurent dignes de New-York et de Philadelphie; les maisons sont en général ornées avec soin au dehors.

Ce qui me frappa le plus dans Cincinnati fut un bâtiment grec-moresque-gothique-chinois, qui, par le mélange de ces différentes sortes d'architecture, produit l'effet le plus ridicule. Cet édifice eût été vomi sur la terre par quelque volcan de la lune, qu'il ne serait pas plus grotesque. Tandis que nous étions en contemplation devant cette monstruosité, cherchant à nous représenter la figure de l'homme qui l'avait enfantée, une jolie personne sortit de ce bâtiment et nous invita à entrer; nous acceptâmes volontiers, et nous trouvâmes l'intérieur en parfaite harmonie avec la magnificence extérieure. Au premier était un salon très-vaste, destiné à former un bazar; au-dessus on avait disposé des salles de bal, d'autres pour les soupers, avec des chambres particulières pour les femmes, amplement pourvues de miroirs et de tables de toilette; rien enfin n'avait été épargné pour répandre *dans ce lieu l'éclat*, le luxe et la commodité.

Tout cela piqua notre curiosité. On aurait dit que le fondateur de cet édifice avait plutôt songé aux besoins futurs d'une génération à venir, qu'à ceux des hommes sages et travailleurs habitant aujourd'hui Cincinnati. Notre guide nous donna toutes les explications que nous désirions; il nous apprit que l'édifice avait été élevé par madame Trollope, dame anglaise, qui, soit par plaisir, ou pour affaires, avait demeuré à Cincinnati pendant plusieurs années; que son essai de bazar n'avait pas réussi; que le salon du bal n'était occupé que le 4 juillet, époque de la célébration de la fête d'usage; que les sobres habitans de Cincinnati se contentaient de deux bals par an, et ne voudraient, sous aucun prétexte, en augmenter le nombre; qu'en un mot, tous les projets de la propriétaire sur ce bâtiment avaient échoué, et qu'elle avait maintenant l'intention d'en faire une église.

Je n'avais pas encore entendu parler de madame Trollope; j'eus le plaisir de la rencontrer plus tard à New-York, et je remarquai dans sa conversation cette grâce et cette vivacité qui ont répandu tant de charme dans ses ouvrages. Ce n'est pas à moi à décider si la peinture que nous a donnée madame Trollope, sur la société en Amérique, est tout-à-fait conforme à la vérité, quoique je puisse avouer que ses descriptions sont en général très-fidèles. Mais ses droits à la reconnaissance des Cincinnatiens sont incontestables. Ses talens en architecture ont embelli leur ville; ses ouvrages littéraires l'ont rendue célèbre. Cincinnati, pendant près de trente ans, avait augmenté peu à peu ses richesses, les hommes avaient bâti des maisons, les femmes mis au monde des enfans, et l'exis-

tence de cette ville était à peine connue; son nom n'était jamais parvenu aux oreilles de l'homme civilisé; mais la présence de madame Trollope a environné Cincinnati d'un rayon de lumière. Les habitans ne sont plus des êtres ignorés; leurs usages et leurs mœurs sont familiers à toute la terre. N'est-il pas singulier que la place du marché, à Cincinnati, ne soit pas ornée de la statue de sa bienfaitrice? Dans quel pays se trouve donc la reconnaissance?

Les produits de tous les genres abondent dans ces régions de l'ouest. La vie y est à si bon marché, que personne ne songe à l'économie. Aussi, notre table, sur le paquebot, était-elle couverte de plats nombreux serrés les uns contre les autres comme un bataillon carré. Quoique nous ne fussions que vingt passagers, il y avait assez à manger pour cent. Les rôtis, les dindes, les jambons, les côtelettes étaient jetés pêle-mêle sur la table. Les bouteilles d'eau-de-vie n'étaient pas oubliées; on pouvait se procurer du porter en payant. J'avais demandé du vin inutilement; mais, comme j'étais fatigué de ce poison qu'on appelle eau-de-vie, j'envoyai chercher à l'auberge une bouteille de champagne. Ce champagne ressemblait tellement à de mauvais cidre, qu'il ne me fut pas possible de le boire. Mais la forme étrangère de ma bouteille causa parmi les voyageurs une espèce de rumeur. Aucun d'eux ne connaissait peut-être ce vin, et plusieurs résolurent de ne pas laisser échapper l'occasion d'en goûter. « Je désirerais essayer un peu de votre vin, si vous le permettez », me dit mon vieil ivrogne de docteur. Je lui poussai la bouteille, il remplit son *verre jusqu'*au bord; les voisins suivirent son exemple

sans cérémonie, et le contenu de la bouteille disparut bien vite.

Je suis obligé de parler ici des manières anti-sociales des voyageurs avec lesquels je me trouvais; je n'avais jamais vu chose pareille : ce froid égoïsme, ce mépris des convenances, perçaient à travers leurs paroles et leurs moindres actions. J'aurais voulu que ces hommes ajoutassent, au volumineux catalogue de leurs vices, celui de l'hypocrisie. La dissimulation n'est pas leur défaut; ils tiennent de sang-froid et de propos délibéré les conversations les plus indécentes. La présence d'un prêtre qui se trouvait là ne les retenait pas. Les scènes de taverne se renouvelaient du matin au soir. Le capitaine du vaisseau, loin de blâmer cette conduite, se livrait le premier à tous les excès, et son état d'ivresse l'obligeait quelquefois à renoncer à la direction du vaisseau. Le peu de femmes qui voyageaient avec nous ne paraissaient qu'aux repas; elles se renfermaient prudemment dans leurs cabines le reste du temps.

Pour donner une idée des habitudes américaines, je citerai quelques détails dont je fus témoin : chaque paquebot est muni d'un peigne et d'une brosse à cheveux que l'on suspend au plafond de la cabine, à l'usage général de tous les passagers. La plume de Swift pourrait seule faire une description fidèle de ces ustensiles. La brosse à dent n'est pas comprise, par la raison, sans doute, que cet objet n'entre jamais dans la table de toilette d'un Américain. Une serviette se passe de main en main, et suffit aux ablutions *imparfaites* de toute la société à bord. Je réussis *difficilement* à obtenir la jouissance d'une serviette pour

moi seul, et je vis que ma demande, peu ordinaire, produisait le plus mauvais effet.

Mon compagnon anglais, qui avait demeuré plusieurs années aux Etats-Unis, me demanda un jour, à dîner, si j'avais remarqué la poignée d'ivoire d'une arme, qui sortait à moitié de la poche d'un monsieur en face de nous. Je lui répondis affirmativement. Il m'apprit alors que toute la population du sud et de l'ouest des Etats-Unis était toujours armée de poignards. Comme j'avais l'air de douter de son assertion, il me fit observer une foule de bâtons relégués dans un coin de la cabine, et paria avec moi qu'ils renfermaient tous, soit une épée, soit un poignard. Je soutins la gageure, et je perdis. J'eus lieu de voir plus tard, par moi-même, combien cette remarque est juste; et lorsque je voyageai de nouveau dans l'Etat de New-York, je m'aperçus qu'un grand nombre de passagers, dans les diligences, portaient avec eux ces armes barbares, et faites pour les assassins.

Il est toujours d'usage aux Etats-Unis de demander à un étranger s'il n'est pas émerveillé du respect que le peuple porte à la loi. Quelle que soit l'étendue générale de ce respect, il n'en est pas moins vrai, d'après ce que je viens de raconter, que chaque individu se méfie de son voisin.

Nous quittâmes Cincinnati à deux heures environ, et nous nous trouvâmes le lendemain de bonne heure à Louisville, dans le Kentucky. Rien de nouveau dans les sites de la rivière; je fus seulement frappé de voir des masses énormes de bois entraînées par le courant; des arbres gigantesques semblaient avoir été déracinés *par les flots, du* lieu où ils vivaient depuis des siècles.

Ces monceaux de bois, sur la rivière, peuvent occasioner de grands accidens; les roues des bateaux à vapeur pourraient se rompre par un choc. Des hommes sont toujours là pour prévenir une rencontre aussi funeste.

Le bateau termina sa course à Louisville. Le commerce est plus étendu dans cet endroit qu'à Cincinnati, quoique la population soit moitié moins nombreuse. Etant fatigués de la vie du paquebot, nous déjeunâmes à l'auberge. Cent personnes au moins se trouvaient rassemblées dans le même but. La cloche sonna, et cette foule se précipita sur l'escalier qui menait à la salle à manger, comme poussée par la famine. Le repas était détestable : le pain fait avec de la graisse, et la vue des plats assaisonnés suffisaient pour nous en rassasier; je priai un monsieur de me servir un morceau de volaille froide qui se trouvait en face de moi; il la découpa, garda tout pour lui et m'envoya les os.

Nous allâmes, après déjeuner, à la recherche des paquebots pour la Nouvelle-Orléans; aucun ne partait avant le lendemain au milieu de la journée. Nous retînmes nos places, mon compagnon et moi, sur la *Huntress*, et moyennant cinquante dollars, je me procurai un cabinet séparé pour moi et mon domestique; chose importante, car dans ces régions, il n'est pas permis à un blanc d'en servir un autre sans se faire huer. A Wheeling je fus obligé de le faire passer pour mon secrétaire; il se cachait alors derrière un rideau pour nettoyer mes habits. La faveur que j'avais obtenue me fit préférer mon petit paquebot à tous les autres.

A quarante milles de Louisville se trouve la résidence de M. Clay. En entrant dans le Kentucky, j'avais formé le projet de faire connaissance avec cet homme remarquable ; j'appris qu'il venait de s'embarquer pour la Nouvelle-Orléans, mais qu'il devait quitter cette ville la semaine suivante. Je ne pus résister à l'envie de voir le rival du président actuel, et je renonçai à mon tour dans le Kentucky, pour arriver plus tôt à la Nouvelle-Orléans. Cette décision me fut défavorable, elle m'empêcha de visiter un des Etats les plus intéressans et de profiter des invitations que j'avais reçues de ce pays à New-York et à Washington. Pour comble d'infortune, M. Clay était parti de la Nouvelle-Orléans lorsque j'y arrivai.

On peut appeler les Kentuckiens les Irlandais de l'Amérique. Même légèreté, même indécision dans le caractère, même ardeur dans la haine comme dans l'attachement. Les Kentuckiens sont les seuls Américains qui entendent la plaisanterie. Cette gaîté naturelle qui les distingue les rend fort aimables.

A un mille au-dessous de Louisville sont les chutes, ou plutôt les courans de l'Ohio ; lorsque la rivière est basse, la navigation devient très-dangereuse ; c'est pourquoi on a construit un canal près de l'endroit nommé *Shipping-Port*, afin d'éviter ces périls. Ce travail difficile n'a été exécuté qu'avec beaucoup de frais. J'appris à regret que la quantité de dépôts, apportée par le flux de la rivière, menaçait de détruire ce bel ouvrage. Cependant, puisque ce canal ne doit servir qu'au moment où la rivière est basse et libre d'impuretés, je ne puis croire que les moyens de prévenir ce *malheur ne soient* faciles à trouver.

Les bateaux à vapeur de la Nouvelle-Orléans sont autrement construits que les autres; leur dimension est beaucoup plus vaste, parce qu'ils sont destinés à porter de fortes cargaisons; tout le vaisseau, proprement dit, est consacré à cet usage, tandis que les cabinets des voyageurs sont disposés en rangs au-dessus du pont. La chambre du bas est destinée aux hommes; elle est en général spacieuse et bien ornée, entourée de trois côtés par une galerie et une *veranda*. La cabane des femmes se trouve au-dessus; elle est plus petite, mais aussi jolie que l'autre; le pont qui s'élève au-dessus offre aux voyageurs des plaisirs dont ils peuvent profiter, si cela leur convient. On voit près de la proue, à la même élévation, l'endroit où se placent les pilotes. Ces paquebots représentent des vaisseaux à trois ponts, et peuvent contenir plus de 500 tonneaux; leurs pompes sont construites de manière à agir avec tant de force, qu'elles éclatent au moins une fois par an, et placent chaque fois une vingtaine de passagers dans une mauvaise position de l'atmosphère.

Le jour suivant nous commençâmes notre voyage de quinze cents milles, pour nous rendre à la Nouvelle-Orléans; le temps était délicieux, et je pouvais jouir du plaisir de lire et d'écrire sans être dérangé. Les passagers, quoiqu'assez grossiers, étaient moins impertinens et moins débauchés que ceux dont j'ai déjà parlé; ils buvaient et jouaient comme les autres; mais j'avais au moins la possibilité de m'éloigner de ces scènes dégoûtantes.

Ce ne fut que trois jours après notre départ de *Louisville* que nous arrivâmes à l'endroit où le Mis-

sissipi se réunit à l'Ohio. Ce dernier fleuve est considérablement augmenté par les eaux du Tennessee, du Cumberland, du Wabash, etc., qui viennent se jeter dans les siennes. Nous longeâmes les états d'Indiana et d'Illinois. Je ne les visitai pas; les écrivains ont déjà entretenu le public du climat, du sol, des avantages et désavantages commerciaux de ces pays, beaucoup mieux que je ne pourrais le faire.

Le voyageur qui se borne à étudier la forme de la société n'a pas grand'chose à exploiter sur un territoire à peine peuplé. Celui qui a vu une habitation dans les bois en a vu mille. Ces hommes qui, par amour du gain ou de l'indépendance, vont se réfugier dans la solitude des forêts, contemplent chaque jour les mêmes objets, connaissent les mêmes privations, surmontent les mêmes difficultés, visent aux mêmes récompenses, y arrivent par les mêmes moyens, et n'offrent par conséquent rien d'intéressant à observer. Il m'arriva souvent de me rencontrer avec plusieurs de ces hommes; je ne les cherchais jamais, car je veux, avant tout, étudier l'homme dans ses rapports sociaux les plus étendus, me rendre compte des influences morales et politiques par lesquelles le caractère national s'est formé ou modifié; mes pas se dirigeaient donc toujours vers les cités, et non pas vers le solitaire *Shantee*, vers les lieux occupés par des masses d'hommes, et non pas dans ceux où des aventuriers se disputent la forêt avec l'ours et la panthère.

Le second jour après notre départ de Louisville, j'aperçus un changement dans l'aspect de la rivière qui m'annonça que nous approchions rapidement du *Mississipi*. Les cinquante milles qui précèdent la

réunion n'offrent aux regards qu'un pays plat, tandis que la largeur de l'Ohio s'est accrue du double; on dirait que ce dieu des fleuves a voulu déployer toute la richesse de ses eaux au moment de se présenter devant son rival. Les neiges qui s'étaient fondues le long de sa course lui donnaient, à cette époque, un grand avantage sur le Mississipi.

Placé sur la hauteur la plus élevée du vaisseau, je me tenais depuis des heures sur la pointe des pieds afin de saisir la première vue de ce spectacle si impatiemment attendu. Le Mississipi m'apparut enfin. Les deux fleuves à cet endroit avaient chacun deux milles de largeur; mais l'Ohio me sembla plus large et plus puissant que son rival. Je me reprochais alors mon injustice envers ses beautés; sa physionomie ne change jamais, mais qu'elle est noble et imposante! J'avais vu ses eaux limpides rouler avec calme pendant l'espace de neuf cents lieues, je le quittais maintenant avec tristesse.

La *Huntress* poursuivait sa route gaîment. Nous passâmes devant le petit établissement du Caire, situé sur un isthme entre les deux rivières; peu de minutes après nous voguions sur le fleuve le plus majestueux que l'Océan reçoive dans son sein.

On est surpris de voir que le Mississipi, après avoir absorbé l'Ohio, ne présente pas d'accroissement dans le volume de ses eaux. La rivière, au-dessous de l'endroit de la réunion, n'est pas plus large que l'Ohio ne l'était à lui tout seul. Quoique ces deux fleuves roulent dans le même lit, la différence de leurs eaux se *distingue* pendant plusieurs milles : celles de l'Ohio *sont limpides*, celles du Mississipi toujours sombres

et troubles. A l'heure de la marée, le Mississipi semble arrêter le cours de l'Ohio et ne lui accorder qu'une petite portion du lit commun; souvent le cas est différent. Pour me servir d'une expression parlementaire, l'Ohio forme encore une minorité assez redoutable.

Après avoir quitté *la Belle-Rivière*, c'est ainsi que les Français ont désigné l'Ohio, on s'aperçoit qu'on n'a rien gagné à l'échange. Le pays qu'arrose le Mississipi est plat, ces hauteurs qui s'élèvent de temps en temps, pendant l'espace de douze cents milles, ne suffisent pas pour en détruire la monotonie. Les arbres croissent jusqu'au bord du fleuve. La dimension du bois de construction, pendant une centaine de milles, ne me parut pas extraordinaire; mais, à mesure que le Mississipi descend vers le sud, ce bois devient plus beau, le degré de richesse dans la végétation ne fait que croître, et surpasse tout ce qu'on peut imaginer.

L'absence du bois taillis, dans les forêts américaines, donne au voyageur à pied, et même à cheval, la facilité d'y pénétrer; mais, dans le voisinage du Mississipi, elles sont au contraire encombrées par un taillis épais, formé par les cannes de toutes les dimensions, depuis quatre, cinq et vingt pieds de haut, selon la richesse du sol. On m'a assuré que les Indiens trouvaient moyen de marcher plusieurs lieues de suite dans ces bois touffus; je ne comprends pas comment ils peuvent se guider ainsi, en dépit de l'obscurité la plus complète.

Les paquebots s'arrêtent deux fois par jour pour *renouveler leurs* provisions de bois. Ces vaisseaux

sont devenus si nombreux, que beaucoup d'habitans trouvent plus avantageux de les approvisionner, que de cultiver la terre. Mais le climat est mortel. Tous ceux que je voyais étaient blêmes ou jaunes; on regarde les fièvres comme une chose toute simple. Quant à la médecine, ils n'en connaissent pas. Quand les yeux rencontrent ces chétifs enfans à côté de leurs mères égarées, on se sent ému de compassion pour ces malheureux Parias.

Le mot de Paria est juste. Plusieurs criminels ont fui dans ces lieux pour se soustraire au pouvoir de la loi; d'autres, dépouillés de leur fortune, de leur réputation, privés même de l'espérance, sont venus s'y réfugier pour se dérober, non à la justice, mais au mépris. Un de ces hommes m'avoua qu'il avait connu des jours plus heureux, mais qu'on l'abandonna quand il devint pauvre, et qu'il était venu cacher sa misère dans ces forêts désertes. Cet homme a dû être beau; ses manières étaient non-seulement agréables, mais distinguées. Mes compagnons de voyage m'apprirent cependant qu'il était du nombre de ceux qui vous poignardent en souriant. Aussi, n'étais-je guère disposé à accepter l'hospitalité dans son réduit solitaire. Les habitans se nomment *Squatters;* ils se logent partout où cela leur convient, sans s'inquiéter du propriétaire des domaines qu'ils occupent. Si un rival bûcheron vient s'établir trop près de son voisin, une lutte s'engage; l'un des deux devient la proie du vautour, et le survivant continue tranquillement ses affaires.

Nous rencontrâmes, tous les jours, pendant le cours *de notre* voyage, un grand nombre de radeaux (1) con-

(1) Ces radeaux s'appellent des chalans dans le pays.

struits de planches grossières, clouées ensemble, en forme de boîtes carrées, dans lesquels les petits propriétaires, dans le haut du pays, envoient à la Nouvelle-Orléans le produit de leurs terres. Ces bateaux sont lancés, presque tous les jours, sans voiles; il suffit, pour les conduire, de se tenir au milieu du courant. Le temps n'est pas encore bien éloigné, où l'on ne connaissait pas d'autres moyens de transports que sur ces radeaux. A cette époque, il fallait neuf mois pour aller et revenir de Louisville; quinze jours suffisent presque aujourd'hui pour réaliser ce voyage. L'application de la vapeur à la navigation a créé, pour les Etats du centre de l'Amérique, des richesses immenses. Les Cincinnatiens devraient placer, à côté de la statue de madame Trollope, celles de Fulton et de James Watt. Ils doivent leur célébrité à la première; aux deux autres, un marché pour la vente de leur lard et de leur farine.

Quoique le temps ne se passât pas très-agréablement sur le paquebot, nous étions assez tranquilles. On buvait, fumait, querellait, on jouait et jurait comme à l'ordinaire; les convenances sociales n'étaient pas mieux observées que partout ailleurs; mais comme ce spectacle se renouvelle à chaque instant, je m'y étais habitué. Deux choses cependant me révoltaient encore : l'esclavage et la nécessité de faire société avec un marchand d'esclaves.

Cet homme se trouvait justement à côté de moi à table; je fus surpris de voir que, malgré son ame brutale, il se conduisait comme le reste des Américains : il buvait, mangeait, fumait, avalait de l'eau-*de-vie à chaque instant* de la journée, se livrait à tous

les excès pendant une partie de la nuit. On voyait dans les cabines supérieures sa malheureuse troupe d'esclaves; les hommes étaient chargés de lourdes chaînes, les femmes couvertes de haillons qui suffisaient à peine pour satisfaire à la pudeur. Je causai avec eux. Les femmes me parurent très-intelligentes; elles sont fières, en général, des sommes élevées qu'elles rapportent à leurs maîtres. L'une de ces femmes me raconta avec un air de dignité que le sien avait refusé de la donner pour trois cents dollars. Qui osera nier maintenant que la vanité ne soit une des attributions particulières de la femme?

L'état misérable des hommes faisait pitié; leurs mains n'étant pas libres, ils ne pouvaient se soigner, et cette négligence forcée avait produit une espèce de croûte noire. Mais assez de cette peinture peu gracieuse; qu'il suffise de savoir que personne ne parlait plus de liberté que ce marchand d'esclaves; il partit enfin, et tout prit autour de nous une figure plus riante.

Les voyageurs ont tous reproché aux sites qui environnent le Mississipi de manquer de grandeur et de beauté. Cette remarque est juste; rien n'est plus capable cependant de frapper l'imagination que ce spectacle. Des lieux solitaires et pestilentiels, que les Indiens sauvages ont seuls parcourus, l'absence de tout être vivant, excepté celui du monstrueux crocodile, que l'on voit flotter endormi sur les monceaux de bois, les arbres agitant dans les airs leurs sombres draperies de mousse, ce fleuve géant roulant le volume immense de ses eaux à travers ces contrées désertes, donnent à tout ce paysage un air lugubre et

indéfinissable, qu'il serait impossible à l'homme de retrouver ailleurs.

Ceux auxquels tous ces objets ne suffisent pas sont loin de sympathiser avec moi. Les rochers et les montagnes n'ajouteraient rien à la vue sublime du Missis-sipi ; quand bien même on pourrait entasser les uns sur les autres les monts les plus imposans, l'impression *unique* que produit ce fleuve à l'imagination du spectateur n'en existerait pas moins. Rien ne saurait lui être comparé ; aucun fleuve ne dévore une plus grande surface du globe ; il parcourt plus des deux tiers du diamètre de la terre. On se demande d'où viennent ses eaux, et où elles finissent ; elles s'échappent des régions éloignées de ce vaste continent, où le pied de l'homme civilisé n'a jamais abordé ; elles se jettent dans un océan plus vaste encore, qui cependant reconnaît le pouvoir de son influence. On se demande quels sont les différens pays que ce fleuve baigne sur son passage, s'il a pénétré les forêts qui servent de refuge au bison, dans celles où le *mammoth* marche fièrement vers sa couche raboteuse ; s'il connaît les sentiers et les allées ombragées d'une épaisse verdure, dont les bruyans houras du chasseur n'ont pas encore rompu le silence ; et lorsque le voyageur aura satisfait sa curiosité à cet égard, il sera temps de songer à l'effet que produirait la présence des rochers et des montagnes sur les bords du Mississipi ; il commencera peut-être à douter de la nécessité d'une combinaison d'objets opposés pour former un grand spectacle. Peut-être l'imagination n'est-elle susceptible que d'une impression très-vive à la fois. Le sublime, en général, *se rend par un seul* objet ; si la beauté naît de la réu-

nion de détails harmonieux, le dernier degré du sublime doit être produit par quelque chose de surnaturel qui, d'un seul coup, fait sentir son influence sur tout ce qui l'entoure.

Une sombre mélancolie distingue surtout le Missisipi; j'ai parcouru les Alpes et les Apennins, mais rien ne m'a donné une idée de la nature imposante comme mon voyage sur ce fleuve, à travers un pays désert et inhabité. Nous approchions toujours avec rapidité vers le sud; notre vaisseau, semblable à un monstre sauvage, consumé par le feu, répandait sur l'interminable forêt, des nuages de fumée qui s'échappaient de ses narines. Je ne sais quelle mine avait alors le dieu des fleuves, ni ce que pensaient les crocodiles, de se voir éveillés aussi brutalement; quant à moi, je n'avais jamais éprouvé une sensation pareille; toute conversation m'était odieuse, et je me livraisà une espèce de contemplation rêveuse. Le soir, je montais sur le pont, les yeux fixés tantôt sur le ciel, tantôt sur la forêt et les eaux, au milieu du silence, qui n'était troublé que par le bruit des pompes. Rien n'était plus agréable; la plaisanterie la plus gaie n'aurait pu m'arracher un sourire.

La navigation sur le Mississipi n'est pas sans danger. Je ne parle pas de la chance de l'explosion, qui n'est pas à mépriser, mais du péril occasioné par les *planters* et les *sawyers*. Ce sont des arbres fortement enracinés au fond de la rivière, contre lesquels les vaisseaux risquent de se briser. Les premiers s'élèvent tout droits; les autres sont couchés dans l'eau. Un de *ces planters*, dont la tête se trouvait cachée par la hauteur de l'eau, faillit nous jouer un mauvais tour.

Les côtes du Mississipi sont tellement régulières, qu'un hydrographe pourrait en lever le plan sans être obligé de suivre le fleuve dans son cours. Il est facile de calculer avec précision la marche des eaux qui s'étendent dans un bassin aussi vaste que celui du Mississipi, sans rocher et sans montagne pour les en détourner. Toutes les fois que le cours d'une rivière ne suit pas une ligne droite, la force du courant est inégale ; si l'impulsion augmente d'un côté, elle diminue de l'autre ; les sinuosités s'étendent de plus en plus, et bientôt le lit du fleuve ne présente plus qu'une succession d'angles saillans et rentrans.

Il arrive souvent que les isthmes qui se trouvent sur les eaux du Mississipi sont engloutis et forment d'immenses baies. On en citait un exemple qui venait d'avoir lieu tout récemment, ce qui épargnait quarante milles de navigation.

Les changemens annuels qui s'opèrent sur le Mississipi sont très-remarquables. On a vu d'immenses terres surgir et disparaître ; les pilotes rencontraient des bancs de sable là où peu de temps avant ils avaient remarqué une grande profondeur d'eau. Plus loin, des acres de terre sont reportés d'une rive à l'autre. On peut attribuer ces métamorphoses à plusieurs causes, mais surtout au volume des eaux qui entraînent avec elles d'immenses dépôts. Quand les eaux du fleuve grossissent, elles se répandent dans les pays voisins, et causent ce qu'on appelle des *bayous*. Les rives sont tellement humides, qu'elles ne peuvent opposer qu'une faible résistance à l'action du courant qui, la plupart du temps, entraîne avec lui des portions de forêts.

Ces masses énormes de bois qui surnagent rencontrent des obstacles qui les enchaînent et les fixent; l'eau, saturée de boue, y dépose une matière épaisse, et bientôt on voit s'élever, de cet amas confus, des terres fertiles. Il y a dix ans, le gouvernement fit surveiller les mouvemens du Mississipi, depuis sa réunion avec le Missouri, jusqu'à sa chute dans la mer.

Je demandai un jour le nom d'une très-belle île que je voyais devant moi; on me répondit que les hydrographes lui en avaient donné cinq cent soixante-treize; mais que les déplacemens qui avaient eu lieu depuis dix ans, rendaient une nouvelle carte marine très-nécessaire.

Les épisodes sont rares pour celui qui voyage sur le Mississipi. On ne s'arrête jamais que pour prendre du bois ou des marchandises, ce que nous fîmes à Memphis, situé sur une de ces éminences qu'on rencontre sur le fleuve; enfin nous atteignîmes Natchez, ville assez importante de l'Etat du Mississipi. Notre halte ne dura qu'une heure, ce qui m'empêcha de visiter la ville haute que j'apercevais de loin. Les voyageurs me la dépeignirent sous les couleurs les plus favorables; il paraît que les mœurs y sont plus dépravées que dans toute autre partie de l'Amérique. Ce qui se passait dans les travernes de la ville basse, me prouva que le récit n'était pas exagéré. Des hommes, des femmes de mauvaise vie y dansaient, y buvaient, et tenaient publiquement les propos les plus indécens. On me conseilla de ne pas trop m'éloigner du vaisseau si je ne voulais pas être volé; je me disposais, malgré cela, à faire une excursion dans la ville

haute, lorsque la cloche du départ se fit entendre.

Rien ne me frappa plus dans ce voyage, que la transition subite de la température. Dix jours seulement s'étaient écoulés depuis que j'avais traversé des montagnes que la neige rendait impraticables, où rien n'annonçait encore l'approche du printemps, et je me trouvais maintenant dans les régions de la canne à sucre! Le progrès de cette transition est vraiment bien remarquable. Pendant les deux premiers jours de notre voyage, je n'apercevais ni feuilles ni bouton; le troisième, des signes de végétation se voyaient sur quelques arbres vigoureux, le nombre en augmenta à mesure que nous approchions du sud; enfin lorsque nous eûmes passé Memphis, toute la nature se ranima; les arbres sur les hauteurs, ceux dont la racine n'atteignait pas les marécages étaient couverts d'un feuillage épais, les bois étaient remplis de milliers de buissons surchargés de fleurs. Plus nous avancions, plus le pays devenait éclatant de verdure. On retrouvait déjà l'été, avec ses chaleurs incommodes.

Dès qu'on entre dans la Louisiane, la physionomie sauvage du Mississipi disparaît. Les rives sont bordées de propriétés cultivées, qui produisent du riz, du sucre ou du coton; on aperçoit de loin les maisons des maîtres, et les cabanes destinées aux esclaves; les orangers, qui se montraient de temps en temps, sont en trop petit nombre pour embellir le paysage.

A Bâton-Rouge, fort assez considérable qui domine le fleuve, nous débarquâmes un major et quelques soldats américains; le soir je me trouvais à la *Nouvelle-Orléans.*

CHAPITRE XVII.

Nouvelle-Orléans. — État des rues. — Physionomie de la ville. — Législature. — Théâtres. — Églises. — Prêtres catholiques. — Fièvre jaune. — Manière d'enterrer. — Vente des esclaves à l'encan. — Esclavage. — Résultats de l'esclavage. — Pensées sur l'esclavage. — Conséquences de son abolition. — Manière de cultiver le sucre. — Delta du Mississipi. — Formation de terre.

J'ENTRAI à la Nouvelle-Orléans le 22 mars. La grosse pluie qui avait inondé la ville ce jour-là, ne me *prévint pas* en sa faveur. Les rues qui sont presque toutes *dépavées* étaient remplies de boue, l'épaisseur du

brouillard répandait la tristesse sur tous les objets.

Nous eûmes beaucoup de peine à nous loger. Il n'y avait déjà plus de place dans le meilleur hôtel, tenu par Mme Herries; nous frappâmes à trois autres portes sans plus de succès; les rues de la Nouvelle-Orléans sont pourtant les dernières dans lesquelles un homme bien né pourrait se résoudre à passer la nuit à la belle étoile. Enfin nous inspirâmes de la pitié à une femme qui louait en garni; elle nous indiqua une maison voisine qui était inhabitée, elle espérait décider le propriétaire à nous recevoir, et offrait de nous admettre à sa table d'hôte pour les repas.

Ce projet réussit. Les chambres étaient horribles, mal meublées, mais tranquilles; nous avions en outre, pour nous servir, une femme esclave vieille et laide. Elle me rappelait ces hideuses sorcières qui jouent un si grand rôle dans la fiancée de Lammermoor. Pendant mon séjour dans cette maison, j'usai de tous les moyens pour lui arracher un sourire, je ne l'obtins jamais; je lui donnai de l'argent, puis du vin dont elle buvait quelquefois deux verres de suite, sans que cela produisît aucun résultat. En fait de conversation aimable, elle me raconta que trois personnes étaient mortes de la fièvre jaune, l'automne dernier, dans ma chambre, *dont deux Anglais*, ajouta-t-elle; « je plaçai moi-même leurs cadavres sur cette table; » enfin, quoiqu'elle ne fût pas causeuse de son naturel, elle jasait quelquefois, et j'ai remarqué qu'elle excellait dans l'art de choisir ses sujets.

La matinée du lendemain était belle, je sortis pour faire connaissance avec la Nouvelle-Orléans. Il serait absurde de la classer dans le nombre des villes du

premier ordre. Les rues sont en général étroites et toujours sales. La cathédrale est le seul édifice remarquable; dans les quartiers anciens de la ville, toute l'architecture est espagnole; ce goût primitif ne changea même pas à l'époque où la Louisiane passa au pouvoir de la France. Les maisons n'ont qu'un étage, les appartemens principaux ouvrent sur la rue; elles sont bâties en bois, mais on aperçoit çà et là des édifices plus soignés recouverts en stuc, et ornés de balcons qui produisent un effet assez agréable. Le plus beau quartier est occupé par les Français et les Espagnols; celui des Anglo-Américains n'a rien d'attrayant. Les rues sont plus larges, mais dépavées; les maisons plus grandes, mais sans ornement; leur commodité intérieure est acquise aux dépens de l'effet qu'elles devraient produire au dehors.

Les rues, dans la plus grande partie de la Nouvelle-Orléans, défigurent plus que toute autre chose. Les trottoirs sont en briques, le reste est dans l'état de nature, de sorte qu'après la pluie (et le climat est fort humide), il faut s'enterrer dans une boue épaisse pour traverser la rue, ou pour arriver au pied du trottoir, s'exercer à sauter comme un cangarou, sur des pierres très-éloignées les unes des autres.

Sous d'autres rapports la Nouvelle-Orléans est assez agréable; les hôtels y sont mauvais, mais on y trouve un restaurateur français dont l'établissement est dirigé avec soin; j'y dînais presque toujours lorsque je n'étais pas engagé ailleurs.

Le nom d'*Orléans*, qu'on a donné à cette ville, *n'est pas* de ceux qui portent bonheur, et qui plaisent *à l'oreille* du moraliste. Il faut pourtant l'avouer, j'ai

trouvé dans cette ville beaucoup d'hospitalité et plus de politesse que dans aucune autre ville de l'Union.

Le langage et les manières sont toutes françaises. Peu de créoles savent l'anglais, les esclaves encore moins. Ces derniers parlent une espèce de *patois* qui ne ressemble à rien de ce que j'ai entendu en France, où mes rapports avec les paysans ont été très-fréquens.

La position de la Nouvelle-Orléans est admirable pour le commerce. Ce port doit être le premier dans le sud de l'Union, comme New-York l'est au nord et au centre. Les Etats de l'ouest ont l'avantage de communiquer facilement avec ces deux villes : par l'Ohio et le Mississipi, avec la première; et, au moyen de canaux qui réunissent l'Ohio au lac Erié, et le lac Erié à l'Hudson, ils communiquent avec New-York. La ville s'élève derrière une chaussée, sur la rive est du Mississipi, à cent vingt milles de la mer. Sa population est de cinquante mille ames; les esclaves y sont très-nombreux.

On ne peut guère vanter les bonnes mœurs de la Nouvelle-Orléans; il n'y a cependant pas de ville où le décorum extérieur soit plus strictement observé. Rien d'inconvenant ne s'offre publiquement aux regards. Les femmes de couleur, si relâchées dans leurs principes, prennent les dehors de la vertu. J'avais souvent entendu parler de la beauté de ces femmes; j'avoue que je ne partage pas cette admiration. Leurs tournures sont belles, en général; leurs physionomies rarement agréables. Pas de finesse dans les traits, la peau épaisse. On aperçoit toujours quelque reste du *nègre*. Le *grand* pied, ou le nez plat, ou les cheveux

crépus, ou les lèvres épaisses, ou quelque chose de particulier dans la forme de la tête.

Les femmes créoles sont vraiment belles; quoique brunes, leur teint est clair, leurs traits fins et gracieux, de belles dents, de grands yeux noirs brillans; elles sont dignes enfin de l'admiration que leur témoignent ceux qui les approchent. Le climat influe beaucoup sur elles. Les femmes créoles traînent leurs paroles; elles font tout avec nonchalance; l'éclat de leurs charmes augmenterait encore, si un peu de vivacité les animait.

La législature était assemblée pendant mon séjour à la Nouvelle-Orléans, ce qui m'engagea à visiter les deux chambres. Les usages reçus dans ce pays me parurent très-curieux. Les créoles s'expriment en français, les Américains en anglais; quoiqu'ils ne se comprennent ni les uns, ni les autres, l'interprète traduit le discours aussitôt que l'orateur a cessé de parler. Cette manière, qui fait perdre beaucoup de temps, n'a qu'un seul avantage, celui de donner aux membres le temps de se calmer, lorsque les débats dégénèrent en personnalités.

Je fus cependant témoin d'une discussion très-animée, qui devint fort comique : un Français blâmait avec aigreur la conduite d'un Américain, et lançait contre lui mille invectives; ce dernier, jouissant de son ignorance, paraissait fort tranquille sur son siége. L'honorable membre se tut et l'interprète anglais reproduisit le discours. Rien ne peut être comparable à la colère qui s'empara alors de l'Américain; non-seulement il se défendit avec chaleur, mais il *tomba* d'une manière plus véhémente encore sur son

adversaire, usant d'expressions dont le Français ne comprenait certainement pas un mot. Les législateurs de la Louisiane doivent apprécier plus que personne le bonheur de parler deux langues différentes.

La Nouvelle-Orléans possède un théâtre français et un théâtre anglais. Le premier est assez bien monté; les comédiens y jouent avec esprit des opéras et des vaudevilles. La troupe anglaise est détestable. Je la vis représenter *Damon* et *Pythias;* Damon était tellement ivre, que Pythias ne pouvait lui donner une plus grande preuve d'amitié que de l'aider à sortir de la scène.

Le dimanche, comme dans tous les pays catholiques, est consacré aux plaisirs. Les boutiques sont ouvertes, les places publiques offrent mille distractions; les sons de la musique se font entendre partout. Le matin, les trois quarts de la population courent à la messe ; la cathédrale est encombrée de gens de toutes les couleurs, parés de leurs plus beaux habits. Cette cathédrale, qui est le seul édifice important de la Nouvelle-Orléans, serait à peine remarquée dans une ville d'Europe; l'intérieur n'est pas mieux orné que l'extérieur; les décorations de l'autel sont même du plus mauvais goût.

Les dogmes de la religion catholique et protestante s'accordent à représenter tous les hommes comme égaux devant Dieu. Les catholiques seuls agissent selon leur croyance. Dans leur église, le prince et le paysan, l'esclave et le maître, sont confondus indistinctement au pied de l'autel. Un même titre les rassemble, celui de pécheurs. Le rang assigné par l'église est le seul qu'on y vénère. Dans l'enceinte sacrée, on *ne permet pas* aux riches et aux grands de recevoir

l'encens, tandis que le pauvre serait humilié. Le signe de l'opprobre est effacé du front de l'esclave, lorsqu'il se voit admis à partager le lieu saint avec les citoyens les plus riches et les plus puissans.

Il n'en est pas ainsi dans les églises protestantes. Les gens de couleur en sont exclus, ou bien relégués dans un coin, de manière à ne pas se mêler avec le reste des assistans. L'humiliation les poursuit partout, et se multiplie pour eux sous toutes les formes; aucun protestant blanc ne consentirait à prier à côté d'un nègre.

Le pauvre esclave reçoit toutes les consolations de la religion des mains du prêtre catholique. Ce dernier le visite dans sa maladie, soulage ses peines, dépose sur ses lèvres mourantes l'hostie consacrée; à l'heure de l'agonie ces paroles sublimes se font entendre à son oreille : « Monte au ciel, ame chrétienne ! » N'est-il pas naturel que les esclaves soient tous catholiques à la Louisiane? Tandis qu'on ne voit dans les églises protestantes qu'un petit nombre de femmes, commodément appuyées sur de riches coussins, la cathédrale spacieuse est remplie d'adorateurs de toutes les classes et de toutes les couleurs.

Tout ce que j'appris du zèle des prêtres catholiques me parut exemplaire. Ils n'oublient jamais que l'enveloppe la plus grossière renferme une ame aussi précieuse, aux yeux de la religion, que celle du souverain pontife. Leurs bras sont ouverts à tous les pécheurs : ils connaissent certainement mieux l'étendue de leurs devoirs, que tous les autres corps religieux. Je ne suis pas catholique, mais rien ne m'empêchera de rendre justice à la conduite de ces hommes, dont

le zèle n'est animé par aucun espoir de récompense dans ce monde, et dont la vie humble se passe à répandre les lumières de la vérité, et à communiquer aux êtres les plus délaissés du genre humain les bienfaits de la religion. Ces hommes ne publient pas le nombre de leurs convertis. Le succès de leurs travaux pénibles et silencieux ne sont pas inscrits dans le blason de la société des missionnaires; ils ne font pas le sujet des brillans discours de lord Roden et de lord Bexley. Soyons bien persuadés cependant que ces moindres actions méritoires porteront leurs fruits, et qu'elles sont inscrites là où elles doivent obtenir leurs récompenses.

La Nouvelle-Orléans et la fièvre jaune sont inséparables l'une de l'autre. Cette ville n'est saine à aucune époque de l'année : les exhalaisons qui s'échappent du Mississipi, les vastes marécages qui l'entourent, corrompent presque toujours l'atmosphère; cette insalubrité ne fait que diminuer pendant quelques mois. Une vapeur épaisse s'élève encore dans l'air au mois de mars; on peut à peine respirer, et l'effet de ce climat influe sur tout votre être. La peau est humide dans les momens de repos, mais le moindre exercice vous cause une transpiration abondante. Quant à moi, je ne pouvais marcher pendant un quart de mille sans éprouver une lassitude qui m'était inconnue jusqu'alors. Dans ces occasions il faut en venir à la diète et au sofa, en attendant qu'un vent nord-ouest un peu vif vienne purifier l'atmosphère et remettre le malade dans son état naturel.

La fièvre jaune ne paraît dans toute sa force qu'à l'époque où les chaleurs sont déjà très-avancées; elle

pénètre alors dans la ville et fait ses ravages en silence. Le ciel est sans nuages, le temps magnifique; on se livre sans crainte, comme à l'ordinaire, pour vaquer à ses affaires ou à ses plaisirs; bientôt le bruit se répand qu'un matelot, à bord des vaisseaux qui se tiennent sur le fleuve, vient d'être frappé de cette horrible maladie; le jour suivant on entend parler de nouveaux cas, mais les habitans de la ville se bercent de l'idée que la maladie ne pénétrera pas jusqu'à eux. Ils ne tardent pas à être désabusés; le fléau paraît tout-à-coup dans plusieurs quartiers de la ville et, semblable à un ange exterminateur, y répand la désolation et la mort.

Les créoles n'ont rien à craindre de cette maladie; elle atteint surtout les Européens et les natifs du nord des Etats-Unis. Ces derniers succombent presque toujours; ceux qui survivent deviennent ce qu'on appelle acclimatés; la fièvre ne peut plus les reprendre, à moins que leur constitution n'eût éprouvé quelque changement par un nouveau séjour dans un pays plus froid.

Aucun étranger ne devrait manquer de visiter le cimetière public, qui est tout auprès de la ville; je ne connais rien de plus curieux. Beaucoup, malheureusement, le visitent sans le voir.

C'est tout simplement une immense portion de terrain, entouré de marécages, terrain qui suffit à peine aux besoins de la population. On y voit toujours vingt ou trente fosses ouvertes, de toutes grandeurs, avec lesquelles on spécule. S'il nous prend fantaisie de *mourir* subitement, on est sûr d'être placé au plus *bas prix* possible. Soit habitude ou autrement, cha-

cun veut être enterré dans un bon terrain. La vue du cimetière de la Nouvelle-Orléans suffirait pour en donner l'envie, quand même on n'y aurait jamais songé. A peine la bêche a-t-elle remué quelques pouces de terre, qu'elle rencontre l'eau, et ce n'est pas sans beaucoup de difficulté qu'on parvient à placer les cercueils, puisque tout le voisinage ne pourrait fournir une pierre de la grosseur d'une orange.

Les morts sont bien plutôt *inondés* qu'*enterrés*, et l'idée de se savoir dévoré un jour par les écrevisses qui fourmillent dans cet endroit, répugne tellement à l'imagination, que les gens riches se font bâtir de petits édifices, semblables à des fours, en plâtre et en brique, placés au niveau de la terre et de l'eau, sans aucun ornement. Quoiqu'il en soit, ceux qui se contentent de vivre à la Nouvelle-Orléans, peuvent bien s'accommoder de la place qu'ils y occupent après leur mort. J'avoue que je ne me sentais nullement disposé à vivre ou à mourir dans cette ville; je quittai le cimetière avec la ferme résolution de ne jamais manger d'écrevisses, quel que fût le talent du cuisinier pour les préparer.

On voit tous les jours, à la Nouvelle-Orléans, des ventes d'esclaves à l'encan. J'y assistai plusieurs fois; le misanthrope ne trouvera nulle part de plus grands motifs de haine et de mépris pour ses semblables. La vente se fait comme pour des chevaux; le malheureux esclave est monté sur une table; les acheteurs qui se présentent font sur lui un sévère examen, lui adressant mille questions sur son âge, sa santé, etc. L'huissier priseur s'étend sur sa valeur, sur ses nombreuses *qualités; enfin* lorsque le marché est conclu, il ter-

mine par sa phrase ordinaire, que le pauvre Sambo est donné pour rien. Quand il s'agit d'une femme, le marchand égaie l'auditoire par quelques propos indécens.

La première vente à laquelle j'assistai fut celle d'une pauvre femme mourante de la poitrine; sa maigreur, sa voix faible et cassée, lui assignaient une place à l'hôpital. Elle monta difficilement sur la table : « Messieurs, dit l'huissier, voici Marie, excellente cuisinière et habile femme de ménage, que donnerez-vous pour ce lot précieux? Elle n'a qu'un défaut, celui d'être malade imaginaire, mais elle se porte tout aussi bien que moi. Voyons, messieurs, estimez-la; dirai-je cent dollars pour commencer? Personne n'offrira-t-il donc cent dollars pour Marie, excellente cuisinière et habile ménagère ? — Bien obligé, monsieur, j'en offre cinquante. »

L'huissier s'arrête un instant, tandis que plusieurs personnes vinrent tâter les côtes de la pauvre femme, et la questionner sur l'état de sa santé.

« Vous portez-vous bien? demanda un homme. — Oh! non, je suis très-malade. — Qu'éprouvez-vous donc ? — J'ai une mauvaise toux et une douleur dans le côté.—Depuis quand?—Depuis plus de trois mois. »

L'huissier voyant que cette interrogation n'augmentait pas la valeur de son lot, recommença son discours. « N'écoutez pas ce qu'elle dit, messieurs, je vous ai déjà prévenus qu'elle faisait semblant d'être malade; sa santé n'est pas mauvaise, que le diable emporte ses côtes ! Donnez-lui de temps en temps *quelques* coups de fouet, vous verrez comme elle travaillera. Parlez, messieurs, avant que je ne la fasse

descendre. Soixante-quinze dollars seulement. » — Un acheteur se présenta, et le marché fut conclu. Chaque l'accabla de plaisanteries. « Le voilà bien loti, dit l'un, avec sa vieille qui n'a que la peau sur les os. — Je parie qu'elle servira bientôt de pâture aux écrevisses, dit un autre. » Telle fut la gaîté barbare dont fut témoin cette malheureuse créature avant de suivre son nouveau maître.

Si de pareilles scènes se passent dans un pays chrétien, le voyageur doit en conscience les publier à tout l'univers, afin que ceux qui les tolèrent soient couverts de mépris.

Le temps n'est plus où il était nécessaire d'écrire de gros volumes pour convaincre tout le monde de l'injustice de l'esclavage. Elle est généralement reconnue; elle est si palpable, qu'on ne saurait l'exagérer, et qu'il serait impossible au plus habile sophiste de prouver le contraire. L'opinion à ce sujet, en Angleterre, n'a plus besoin de stimulant.

Puisque j'aborde cette question, je désire que ma pensée soit bien comprise. Peut-être ne doit-on pas accuser le peuple américain de crime, parce que l'esclavage existe encore dans la plus grande partie du territoire de l'Union; mais lorsque ce peuple a joui depuis plus d'un demi-siècle d'une brillante prospérité, lorsqu'il se vante publiquement de sa moralité, de sa bienveillance et de ses hautes lumières, n'avons-nous pas le droit de lui demander ce qu'il a fait en faveur de l'esclavage? A-t-il cherché à rapprocher l'esclave de l'être intelligent, pour le préparer à la jouissance de ces priviléges auxquels la population de couleur sera tôt ou tard admise.

Un mot seul exprimera la réponse, *rien n'a été fait;* aucun adoucissement pendant ces longues années n'a été apporté dans les horreurs de la servitude. Rien n'a été essayé pour affaiblir un sot préjugé, rien pour se débarrasser, eux et leur postérité, de la responsabilité d'un système qui dessèche dans l'homme les sentimens les plus délicats. La voix de la justice et de l'humanité s'est fait entendre inutilement; les progrès de l'intelligence sont incompatibles avec l'esclavage, et il est facile de prédire que le Portugal, la Turquie ou Alger s'en délivreront avant les États-Unis.

Il est vrai que l'esclavage a été aboli dans plusieurs états de l'Union, et n'a jamais existé dans d'autres nouvellement formés. Ceux-là ont au moins le mérite d'avoir su apprécier leurs intérêts. On est donc obligé d'avouer que l'esclavage n'a cessé que dans les endroits où il devenait un obstacle à l'industrie, et diminuait les ressources du pays. Il a été conservé dans tous les états qui en tirent leur profit; c'est là qu'on retrouve encore l'esclavage dans toute sa barbarie primitive; et partout où la justice exigeait quelques sacrifices, le sort de l'esclave, loin d'être adouci, devenait plus cruel, et les préjugés s'enracinaient plus fortement encore dans l'esprit du peuple.

J'ai dit que l'abolition de l'esclavage, dans les états du nord et dans quelques états du centre, n'avait entraîné aucun sacrifice. Je m'explique : par exemple, lorsque la Pensylvanie abolit l'esclavage, elle fit un acte par lequel tous les esclaves de son territoire devenaient libres au bout d'un certain temps. Voici quel fut le résultat de cette loi : tous les propriétaires du pays emportèrent et vendirent leurs esclaves dans

d'autres états, et quand vint le jour de l'affranchissement, ceux qui en profitèrent ressemblaient assez à ces malades qui se pressaient à la piscine de Bethesda. Il n'y avait pas grande générosité à renvoyer les aveugles, les boiteux, les infirmes, en leur disant qu'ils pouvaient pourvoir à leur subsistance.

J'admets que l'abolition de l'esclavage, dans les Etats-Unis, présente de nombreuses difficultés, et je ne prétends pas suggérer les moyens de l'effectuer sans danger; il y a, dans le commerce des esclaves, des abus qui demandent impérieusement à être réprimés par les lois.

Je ne parle pas de l'importation du dehors, mais du trafic intérieur permis entre les divers états. Plusieurs, dont le climat est sain et la culture du sol facile, s'occupent de multiplier les esclaves, non pas pour leur propre consommation, mais pour celle des autres états où le climat est mortel et les travaux pénibles. La culture du sucre, à la Louisiane, cause la mort d'un grand nombre de ces malheureux; les planteurs sont obligés d'en acheter pour les remplacer; les états de Maryland, de Virginie et du nord de la Caroline fournissent surtout à leurs besoins. A mon retour de la Nouvelle-Orléans par la côte je rencontrai un troupeau de ces malheureux nègres, enchaînés comme des criminels, et conduits à coups de fouet comme des bêtes. Pour l'amour de Dieu, faites cesser ce trafic barbare! Ne permettez pas qu'un état supplée aux cruautés d'un autre; faites que, par une législation plus sage, l'humanité exerce également son empire sur tous les hommes!

Il me serait difficile de décider si on doit plutôt se

lamenter sur l'injustice dont l'esclavage frappe ses victimes, que sur les tristes résultats qui s'ensuivent pour la classe d'hommes qui l'inflige. Cette question doit être résolue par un meilleur casuiste que moi; mais je prends sur moi de certifier que l'imagination la plus exaltée ne saurait trop exagérer les maux de ce détestable système. A peine voudra-t-on croire qu'il arrive tous les jours, aux Etats-Unis, qu'un père vende ses enfans, d'autres ses frères et sœurs, sans que ces atrocités soulèvent l'indignation de la société. Il est convenu qu'une goutte de sang nègre doit rompre tous les liens, et détruire toute compassion. Je ne veux pas m'étendre plus long-temps sur ce sujet : il est trop odieux; mais au nom du sens commun, ne tolérez plus ces horribles abus dans votre pays, ou effacez le mot de *moralité* de votre vocabulaire.

J'avais eu l'idée de faire quelques observations sur le code noir des différens états, mais puisque j'écris pour le public anglais, ce travail devenait inutile. Cependant j'invite ceux de mes compatriotes qui s'imaginent que l'abolition, ou même l'adoucissement de l'esclavage, peut être confié à l'humanité des gens intrépides à le maintenir, de jeter un coup d'œil sur la situation des esclaves aux Etats-Unis. Je le répète, je ne reproche pas aux Américains l'existence de l'esclavage chez eux, je les accuse seulement de n'avoir pas encore songé à adoucir le sort des nègres. Il faut avoir visité les lieux pour se faire une idée de leur position actuelle; peut-être vaut-il mieux pour eux qu'il en soit ainsi. Supposons que cet état de choses puisse durer long-temps, après que les autres peuples

se seront lavés de cette tache infamante, c'est se reporter à une époque où les Etats-Unis deviendront un objet de mépris et de ridicule pour toute la terre.

J'avouerai cependant, que je n'ai jamais abordé ce sujet avec un Américain, sans qu'il fût de mon avis. Les planteurs, en général, parlent de l'esclavage comme d'une vapeur infecte qui empoisonne l'atmosphère. « Mais que faire? demandent-ils. Vous prétendez blâmer l'esclavage, quel plan avez-vous formé pour l'abolir? apercevez-vous un rayon de lumière à travers l'obscurité qui enveloppe cette importante question? Quoiqu'il en soit, soyez bien persuadé que nous sommes loin de maintenir l'esclavage par inclination; nous portons envie aux états qui en sont délivrés, nous suivrions volontiers leur exemple, si nous le *pouvions*. Indiquez-nous un moyen de réussir, nous l'accepterons avec reconnaissance; si vous n'en connaissez pas, cessez de déclamer contre un mal pour lequel la sagesse humaine n'a pu encore trouver de remède. »

Il y a dans tout cela un mélange d'idées fausses et raisonnables. Comme très-peu de voyageurs se munissent d'un plan sur l'abolition de l'esclavage en Amérique, cette phrase qu'on vous lance en avant, produit dans la conversation un effet merveilleux, et met un terme à toutes les objections qu'on pourrait faire. Quoiqu'il soit très-vrai que les Etats où l'esclavage est maintenu soient portés à l'abolir, ils ne voudraient réaliser ce grand projet que de la manière la plus avantageuse pour eux. Ils veulent trouver moyen de ne blesser aucun préjugé, et d'enrichir le maître, tout en donnant la liberté à l'esclave. Il est

inutile de dire que le rêve d'*Alnaschar*, dans les *Nuits Arabes*, est impraticable. Laissez à l'esclavage le temps de se détruire par degrés, ou bien frappez de suite un coup violent qui proclamera l'émancipation générale. Les intérêts des planteurs en souffriront dans le premier moment; mais comment réparer l'injustice de plusieurs siècles, sans passer par quelques sacrifices. Plus cette réparation sera retardée, plus ces sacrifices seront nombreux.

La cessation de l'esclavage mettrait un terme à la culture du sucre, du riz, et rendrait inutile une vaste portion de terrain dans les Etats du sud; les deux tiers de cette population émigrerait sans doute dans l'ouest, pour se livrer à la culture du coton.

Il est donc clair que les Etats-Unis retireraient, comme nation, un grand profit de l'abolition de l'esclavage; mais que les intérêts des planteurs s'y opposent vivement. Je ne sais combien de temps ces hommes l'emporteront sur la nature et les sympathies du genre humain; mais je suis convaincu que cet état de choses ne peut changer que par une convulsion terrible. L'épée est suspendue; elle finira par tomber.

Je fis une excursion agréable pour me transporter à une plantation de sucre, à douze milles de la Nouvelle-Orléans. La route longeait les bords de la rivière dont les eaux sont retenues par des digues; elles trouvent cependant toujours moyen de pénétrer par les crevasses et les trous que les écrevisses et les rats ont formés; ces fentes finissent par s'élargir, et le pays est inondé pendant plusieurs milles. Le Mississipi déborde aussi quelquefois, mais jamais au point de causer de grands ravages dans les propriétés voisines.

Le pays est, en général, cultivé à un demi-mille de la rivière; et c'est là que se trouvent les plantations de sucre. Celle que je visitai, quoiqu'assez étendue, n'était pas des plus vastes. Habitée par une famille française d'origine, peu de ses membres parlaient anglais. Le propriétaire me conduisit voir les travaux, et je jetai, en passant, un coup d'œil dans les cabanes des nègres, pendant qu'ils étaient occupés dans les champs. Il me donna d'amples détails sur la manière de faire le sucre, et m'avoua que ce travail coûtait toujours la vie de plusieurs hommes. A l'époque où les cannes doivent être exploitées; les nègres sont occupés sans relâche pendant six semaines. La fatigue est telle, qu'il n'y a que les coups de fouet qui peuvent les forcer à l'endurer; cette saison est, en général, suivie d'une grande mortalité parmi les nègres (1).

Le climat de la Louisiane n'est pas tout-à-fait convenable à la culture du sucre; il est trop variable. Il arrive souvent que des gelées, dans le mois de novembre, détruisent les plus belles espérances de récolte. Ceci venait d'arriver dans la saison qui précéda mon voyage, et je vis toutes les cannes du pays, pourries, abandonnées sur la terre. On ne peut jamais être sûr de sa récolte à la Louisiane, tant qu'elle n'est pas dans le moulin; c'est pourquoi les esclaves sont accablés d'ouvrage, quand vient le moment de recueillir, et qu'ils succombent, la plupart du temps, sous le poids de leurs pénibles travaux.

La pauvreté des planteurs, en général, les empêche

(1) Ici l'auteur est dans l'erreur : l'exploitation du sucre répand des odeurs balsamiques qui font que les nègres *se portent infiniment* mieux après qu'avant les roulaisons.

d'avoir un nombre d'esclaves suffisant; une propriété, qui exigerait deux cent cinquante nègres, n'est souvent cultivée que par deux cents. Non-seulement, le travail en souffre, mais il cause la mort à un plus grand nombre d'hommes. Aussi, la population esclave, à la Louisiane, diminue-t-elle toujours, et s'éteindrait bientôt, sans les importations qui viennent des Etats du nord (1).

Je passai un jour et une nuit sur l'habitation de ce monsieur, qui eut pour moi mille complaisances. Il est d'usage dans ce pays de vous assigner un domestique pour vous servir exclusivement. Quand je me retirai pour la nuit, je fus suivi par un jeune nègre d'assez bonne mine, qui, après m'avoir donné ma lumière et arrangé mon lit, se planta devant moi, tandis que je me déshabillais. Je lui souhaitai le bonsoir, mais il ne bougea pas davantage. Je lui demandai enfin pourquoi il restait là; il me répondit qu'il voulait m'aider à me coucher. Je le remerciai, en lui disant que je désirais seulement qu'il me brossât mes habits le lendemain. Il me quitta, très-surpris de voir qu'un blanc pût se résoudre à ôter ses bas, et à mettre lui-même son bonnet de nuit. On doit classer, dans le nombre des petits inconvéniens de l'esclavage, celui de détruire toute indépendance personnelle, et de jeter un vernis désagréable sur les fonctions les plus ordinaires de la vie.

Avant de quitter la Nouvelle-Orléans, je fis une autre excursion pour aller visiter le delta du fleuve

(1) Erreur d'un homme qui ne voit qu'en passant. — *Sur les habitations, les naissances remplacent presque toujours les mortalités.*

sur un des bateaux à vapeur qui vont et viennent continuellement à l'embouchure du fleuve pour remorquer des vaisseaux; quoique notre barque en conduisît trois énormes, elle marcha lestement à l'aide de la vapeur et du courant. On découvre le champ de bataille à sept milles au-dessous de la ville. Cette plaine, bordée d'un côté par le Mississipi, et de l'autre par le fort, a un demi-mille de largeur. Plus loin le fleuve fait une courbure, et cet endroit s'appelle, je ne sais pourquoi, le *Détour des Anglais*. Viennent ensuite des plantations pendant l'espace de quarante milles. Puis la nature se montre sous les formes les plus tristes; on voit d'abord de belles forêts dont les arbres s'élèvent du milieu des marécages, mais dans lesquelles le chasseur indien lui-même ne pourrait pénétrer. Cette vue est bientôt remplacée par celle des buissons interminables de cannes qui bordent les deux rives. Quoique nous pussions apercevoir plusieurs lieues devant nous sur le bateau, rien ne frappait nos regards que ce large fleuve bourbeux, ces monceaux de bois nageant sur l'eau, et ces joncs immenses se balançant dans les airs.

Le Mississipi décharge ses eaux abondantes dans le golfe du Mexique par quatre passages; deux sont navigables; mais comme il s'opère souvent des changemens, ceux que les pilotes préféraient, il y a peu de temps, sont maintenant inabordables pour les plus petits vaisseaux. En approchant du golfe, la verdure ne paraît que de temps en temps; on ne rencontre guère que des régions boueuses formées par les dépôts du fleuve sur les bois, arrêtés dans leur course vers l'*Océan. C'est ainsi* que la terre s'élève; on peut en

suivre les progrès dans ces couches superposées, maintenant si riches et si fertiles. En les abandonnant, le fleuve, libre de tout obstacle, se divise dans tous les sens, après avoir circulé de mille manières dans une immense étendue de pays.

Il serait difficile d'exprimer par des mots l'effet que produit ce lugubre spectacle sur l'imagination du voyageur. L'œuvre de la création est incomplète : les eaux sont encore confondues avec la terre, l'œil ne rencontre qu'une masse interminable n'appartenant à aucun élément. Le spectateur sent qu'il est éloigné des régions habitées; rien autour de lui ne peut sympathiser avec lui; il comprend pour la première fois de sa vie peut-être toute la sublimité du néant.

Le paquebot ayant remis son fardeau sain et sauf à la *barre*, s'accrocha de nouveau à plusieurs vaisseaux et reprit sa route vers la ville. Je sentis une espèce de soulagement en revoyant l'ombre de ces épaisses forêts. Les habitations reparurent ensuite. Les nuages de fumée qui s'élevaient au-dessus des masses de feuillage, me paraissaient superbes. Tous les désagrémens de la Nouvelle-Orléans s'évanouirent même à mes yeux, lorsqu'après un voyage de trois jours, je me retrouvai chez le restaurateur français et que je vis entrer le domestique avec un large plat de bécassines qui réjouit ma vue.

CHAPITRE XVIII.

—

Lac Pontchartrain. — Pascagoula. — Vers luisans. — Boulanger écossais. — Les opinions du boulanger. — Avis du boulanger aux émigrés. — Départ de la Mobile. — Cours de justice. — Arrivée à Montgomery. — Entrée dans le pays Creek. — Progrès à travers la forêt. — Chaumière indienne. — Tournure des Indiens. — Réfugiés américains. — Polygamie. — Jeu de balle des Indiens. — Manque de discipline. — Géorgie. — Caractère des Géorgiens. — Augusta. — Charleston. — Description de Charleston. — Climat de Charleston. — Population. — Arrivée à New-York.

Je pris congé de la Nouvelle-Orléans le 10 avril, et m'embarquai sur le canal qui fait communiquer la ville avec le bayon Saint-John. Ces bayons sont des espèces *de petites baies*, qui tantôt suppléent aux besoins

du Mississipi, tantôt le soulagent de son fardeau. Quand le fleuve grossit, les bayons qui entrecoupent tout le pays sont comme des portes de sûreté qui empêchent une inondation générale. Quand le fleuve est bas, elles restituent une portion de leurs eaux et contribuent de cette manière à égaliser, à différentes époques, le volume de ses eaux.

On dirait un canal en voyant le bayon Saint-John. Il traverse un marécage couvert de cèdres et autres arbres, qui répandent dans l'air un parfum délicieux. Il faisait nuit lorsque nous atteignîmes le lac Pontchartrain, et le bateau jeta l'ancre à quelque distance du rivage. J'aurais passé la nuit à l'auberge si elle m'avait paru convenable; mais j'aperçus de loin une société de buveurs, qui m'indiquèrent que ce lieu n'était simplement qu'un mauvais bouchon, et je me décidai à partir de suite, en dépit de l'obscurité et du grand vent.

Il est peut-être ridicule de parler d'une tempête sur un lac de quarante ou cinquante milles de longueur, sur deux ou trois de largeur : mais les *tempêtes in matula*, si l'on peut leur donner ce nom, me parurent fort désagréables; nous n'avions pas encore rejoint le vaisseau, que notre bateau était déjà rempli d'eau. Le voyageur doit avoir une constitution robuste, et posséder une parfaite égalité de caractère, pour supporter patiemment et sans danger de pareils inconvéniens. Quant à moi, la dose de ma philosophie n'était pas assez forte, pour que ma figure ne s'alongeât pas un peu, en voyant mes effets submergés, mes papiers et autres choses précieuses à moitié détruits.

Tel fut le désordre dans lequel nous arrivâmes jusqu'au paquebot. Afin de prévenir les maux personnels qui pouvaient en résulter, on nous administra le fameux verre d'eau-de-vie et d'eau; fumer le cigare devint aussi d'obligation. Le lendemain, tout ce que je possédais fut étalé sur le pont, à la grande satisfaction des curieux, qui non-seulement firent un scrupuleux inventaire de ma garde-robe, mais cherchèrent à lire mes papiers, ce qui ne me plaisait guère.

Du lac Pontchartrain nous passâmes au lac Borgne, dont le bassin n'est pas plus remarquable que le premier. Tous les deux sont environnés de vastes marais, dont la vue est triste et monotone. Le chemin étroit par lequel ces deux lacs sont réunis est dominé par un fort, gardé toute l'année par une compagnie de l'armée des États-Unis. Il est impossible de se figurer un endroit plus désagréable; le climat y est horrible. Un officier qui voyageait avec nous, et qui avait eu le bonheur de passer trois ans dans cet aimable séjour, nous assura que les tourbillons de moustiques vous obligeaient à vivre neuf mois de l'année sous la gaze.

L'obscurité était profonde lorsque nous arrivâmes à un endroit nommé Pascagoula, où se terminait notre voyage. Il fallut alors traverser le lac (un demi-mille de largeur) sur un mauvais pont étroit. L'expédition eut lieu sans accident, quoiqu'elle fût assez périlleuse. On n'y voyait goutte; le parapet était renversé dans plusieurs endroits; enfin arriva le moment où il fallut sauter; je me lançai, sans trop savoir si je n'allais *pas me précipiter* dans le lac Borgne, mais j'eus le

bonheur de me trouver quelques minutes après dans une misérable taverne de bois.

Le maître semblait désirer beaucoup qu'une partie des voyageurs restât jusqu'au lendemain, pour prendre une autre voiture; mais comme j'avais déjà retenu mes places à la Nouvelle-Orléans, je ne me laissai pas tenter. A une heure du matin, je montai dans la diligence qui se dirigeait lentement vers la Mobile. Notre chemin, à travers une longue forêt de pins, était encore tel que la nature l'avait formé. Deux maisons seulement s'offrirent à nos regards, dont l'une prenait le nom d'une taverne; nous y soupâmes à quatre heures du matin. Le prix qu'on nous demanda pour un morceau de lard et de viande froide, révolta les voyageurs; tous se plaignirent d'être volés.

Notre excursion dans ce lieu me laissa un souvenir des plus agréables. Le vent s'était apaisé, la nuit était obscure, lorsque peu d'instans après avoir quitté la taverne, la forêt devint comme illuminée par une foule de vers luisans; le sombre feuillage des pins s'anima au milieu de cette clarté, mais la lumière plus éclatante du matin effaça bientôt celle de ces beaux insectes.

A neuf heures du matin, le 12 avril, nous arrivâmes à la Mobile, ville très-importante, comme pourraient l'attester tous les marchands de Liverpool. Elle fut brûlée il y a quelques années; mais on s'en aperçoit à peine aujourd'hui. Ayant appris que le paquebot de Montgomery ne partait que trois jours après, je songeai à profiter de mes lettres; elles me procurèrent autant d'agrémens que j'en avais trouvés dans toutes les autres villes.

Mes observations sur la Mobile ne méritent pas la peine d'être reproduites. Comme ville commerçante, elle rivalise avec les premières des Etats-Unis, et n'est surpassée que par la Nouvelle-Orléans; c'est le port le plus remarquable de l'Etat d'Alabama, si renommé pour la culture du coton. Comme les marchands de la Mobile font peu de dépenses, ils doivent faire des fortunes rapides. Pas d'équipages, aucune recherche dans les maisons, rien que de vastes magasins, bien approvisionnés, et un port très-animé. Je ne remarquai dans la ville aucun genre d'amusement.

Mes journées se passaient à errer dans les forêts voisines, qui sont remplies d'Indiens. Ces hommes avilis par leurs relations avec les Européens, paraissent indépendans et nobles dans leurs déserts; on découvre même encore en eux cette grâce et une originalité de leurs ancêtres. Ils sont pauvres, mais patiens; quoique soumis, ils conservent de la dignité. J'essayai inutilement de lier conversation avec eux pendant mes promenades. Je leur donnai de l'argent, ils l'acceptèrent avec plus de surprise que de reconnaissance. Ce sentiment leur étant inconnu, ils sont trop fiers pour exprimer ce qu'ils ne comprennent pas.

Tout le monde m'avait recommandé de faire à la Mobile une provision de cognac et de biscuits, pour remplacer le pain et l'eau-de-vie, qu'on trouve difficilement dans le pays que j'avais à traverser. Quoique je ne craignisse pas beaucoup cette privation, je suivis le conseil de mes amis, et m'adressai à un boulanger écossais pour une petite provision de biscuits. *Mes compatriotes* sont accusés de porter trop loin le

sentiment de patriotisme; voilà sans doute ce qui produisit de suite un rapprochement entre moi et le boulanger, et nous entraîna dans une longue conversation sur l'émigration. Mon compatriote était natif d'Hamilton, où il avait inutilement courtisé la fortune; il était marié, et en dépit des préceptes de Malthus, sa famille augmenta à mesure que ses moyens pour la soutenir diminuaient. Il se décida alors à vendre ce qu'il possédait, pour réaliser un peu d'argent, et se confiant à Dieu et à son industrie, s'embarqua pour l'Amérique. Arrivé à New-York, il travailla quelques mois comme homme de peine; ayant appris que les boulangers étaient rares à Mobile, il vint s'y établir à son compte; sa famille étant venue le rejoindre, il se trouvait aujourd'hui aussi heureux que pouvait l'être le plus riche boulanger.

Dans la conversation, cet homme me prouva qu'il était partagé entre son affection pour le pays natal, et les avantages que lui avait procurés son émigration. D'abord il ne parla que des beautés de la Clyde. « Monsieur, disait-il, les bords de la Clyde ne sont-ils pas magnifiques? Avez-vous jamais rien vu de pareil? Le pays, entre Hamilton et Lanark, n'est-il pas un vrai paradis? Je parie que le monde n'a rien à lui comparer. »

Je fus de son avis sur tout cela; mais je lui demandai si l'aisance qu'il trouvait à New-York ne le compensait pas amplement de la perte de toutes ces beautés dont il se plaisait à parler. Cette question bouleversa toutes les idées du boulanger. Il s'étendit avec enthousiasme sur son bonheur actuel, me dit qu'il vivait comme un prince. Il faisait bonne chère, avait deux

esclaves, pouvait payer ses dettes tous les jours de la semaine, et avait dernièrement envoyé, sans se gêner, cent dollars à sa pauvre mère. Ensuite, il exprima longuement son opinion sur l'émigration : « En Ecosse, monsieur, dit le sage pétrisseur, il existe une telle concurrence pour les marchands, qu'ils ne peuvent tous réussir; j'en suis une preuve : lorsque je pris une boutique à Hamilton, j'étais honnête, industrieux, et tout aussi entendu dans l'état, que les premiers boulangers du pays; malgré cela, j'avais peu de pratiques. Il faut, pour s'en tirer, pouvoir attendre que les affaires augmentent par degrés; ce qui m'était impossible, puisque je ne possédais que cinquante livres, empruntées à l'oncle de ma femme. J'étais obligé de vendre mon pain, pour payer ma farine. Mon histoire est celle de mille autres. Ceux-là feraient mieux de venir ici, que de se donner un mal inutile pour végéter chez eux. Ils peuvent ne pas devenir riches ici; mais ils sont toujours sûrs d'échapper à la pauvreté, en menant une conduite rangée. Ce n'est pas tant le manque du nécessaire, monsieur, qui afflige le plus un pauvre marchand de notre pays; ce sont les soins et les inquiétudes pour l'avenir, qui pèsent sur lui, le privent de son sommeil, l'empêchent de profiter de sa nourriture, usent sa constitution, et le rendent vieux avant le temps. En Amérique, l'homme n'a d'autre crainte que celle qui le poursuit dans tous les pays; il a toujours de quoi nourrir sa famille; si ses enfans vivent, ils pourront bientôt pourvoir à leur existence.

» Cependant je ne conseillerai jamais à celui qui jouit d'un revenu assuré, quelque modique qu'il soit, *de s'expatrier*. C'est un rude sacrifice, monsieur; si

j'avais été seul, je n'aurais jamais quitté l'Ecosse. Oh! monsieur, les rivières de ce pays ne peuvent se comparer à la Clyde; je pense souvent qu'un morceau de pain, dans mon pays, vaudrait mieux que de splendides repas dans celui-ci. L'homme qui vient en Amérique ne fait qu'un échange de maux : il est obligé de vivre avec des gens impies et méprisables; il ne peut pas entendre prêcher l'Evangile, comme il en avait l'habitude; il faut qu'il soit témoin de l'horrible profanation du dimanche. Il ne pourra pas donner à ses enfans une éducation religieuse, et les élever dans la crainte du Seigneur; ils auront, dès leur plus tendre enfance, de mauvais exemples sous les yeux. Je ne sais pas, monsieur, si la pauvreté n'est pas un mal léger, en comparaison de tout cela.

» Parlerai-je ensuite de l'esclavage? les hommes sont traités ici avec plus de cruauté que les bêtes brutes en Ecosse; rien n'est plus triste. Il n'y a pas moyen de se passer d'esclaves; car les blancs seraient humiliés de travailler. Je fus obligé d'acheter un nègre avec le premier argent que j'avais économisé. J'en ai deux aujourd'hui; mais je les traite comme des hommes libres; je répète à mes enfans qu'ils valent autant qu'eux aux yeux de Dieu. Après tout, ces créatures éprouvent votre patience; elles sont sales et peu intelligentes. Puis les manières du peuple ne sont pas celles de notre vieux pays : on n'est ici ni social, ni obligeant; on est si avide d'argent, que bien des gens tondraient sur un œuf. Un homme doit bien réfléchir avant de quitter son pays natal; je n'en ai jamais donné le conseil à un ami, quoique je me fasse un plaisir de procurer tous les renseignemens possibles à ceux qui

me les demandent; mais j'invite tout le monde à être prudent. »

Autant que je puis m'en souvenir, je crois avoir reproduit le discours du boulanger dans ses propres termes. Le bon sens de cet homme me frappa; quoiqu'il en soit, ses biscuits étaient délicieux, et me firent souvent penser à lui avec reconnaissance, pendant mon séjour dans le pays des *Creeks*.

Je m'embarquai le 15 avril sur l'*Isabelle*, et nous suivîmes la rivière d'Alabama, pour arriver à Montgomery. Comme il n'y avait pas de femmes à bord, mon ami anglais et moi, nous nous emparâmes de la cabine qui leur est destinée. Notre appartement, situé au-dessus de celui des messieurs, et entouré d'un balcon, nous parut fort agréable. La société au-dessous de nous se composait presque exclusivement de fermiers; leurs tournures et leurs manières peu distinguées avaient cependant quelque chose de moins grossier que celles des habitans des villes. Un Américain n'a jamais cet air rustique et cette simplicité qui distinguent le paysan des autres nations. On lit toujours sur sa physionomie la ruse et l'inquiétude; et lorsqu'à table, je promenais mes regards sur les figures soucieuses de mes voisins, je me disais : « Est-il possible que ces hommes prétendent au bonheur. »

Dans mon voyage à l'ouest, j'avais été habitué à une table abondamment pourvue. Il n'en est pas ainsi dans le sud; ni la quantité, ni la qualité, ne présidaient à nos dîners à bord de l'*Isabelle :* les plats, les assiettes, les fourchettes, les nappes, tout était sale et *dégoûtant*. A part tous ces désagrémens, nous n'a-

vions pas à nous plaindre du voyage; l'Alabama est aussi large que l'Hudson; le pays, à travers lequel cette rivière nous conduisit, était beau mais sans variété; ses deux rives sont bordées des plus beaux arbres que j'aie jamais vus, tels que le platane, le cotonier, le dogwood, le chêne de différentes espèces, le magnolia-grandiflora, l'érable, le copalme, etc. La nuit, j'étais frappé de la beauté des étoiles qui réflétaient dans l'eau pure de la rivière; le ciel brillait avec un éclat qu'il est impossible de peindre.

Le soir, nous passâmes devant Claiborne, petit village sur une hauteur à peu de distance de la rivière; mais comme l'Etat d'Alabama est à peine peuplé, cet endroit passe pour un des plus considérables. D'après ce que j'ai vu et entendu dire de Claiborne, ce village n'est pas susceptible de grande augmentation. Le lendemain, nous arrivâmes à Portland, qui ne renferme qu'un magasin et quelques mauvaises maisons. Nous frappâmes à toutes les portes, pour avoir du lait, mais impossible de s'en procurer.

Notre station suivante se fit à Cahawba, qui était le siége du gouvernement de l'Etat il y a deux ans. On y voit tout au plus vingt maisons de mesquine apparence; la cour de justice étant ouverte, j'y entrai; les membres étaient rassemblés. Sur un siége construit avec des planches grossières sans peinture, était assis son excellence le juge, dans un costume à peu près semblable à celui d'un paysan anglais, mais bien au-dessous de lui pour la tenue et les manières. Il s'agissait du paiement d'un mémoire de médecin; un monsieur en jaquette de futaine prononçait un discours lorsque j'entrai; il lisait un acte législatif par lequel

aucun médecin ne pouvait exiger le paiement de ses soins avant d'avoir reçu l'autorisation d'exercer son art; il voulait, avant tout, que le demandeur apportât son certificat.

Le conseil du plaignant, dont la tournure indiquait un mélange de serrurier et d'avocat, parut stupéfait de la demande; il chercha cependant à se tirer d'affaire le mieux possible, et, à chaque phrase, relevait, avec une grâce toute particulière, sa culotte de grosse toile prête à tomber sur ses talons. Je n'eus pas malheureusement le temps d'attendre la fin du discours; la cloche du paquebot se fit entendre, et je me hâtai de le rejoindre.

Peu de temps après la brune nous atteignîmes Selma, endroit le plus important de l'Alabama, entre Mobile et Montgomery. On ne voit pas de quai, mais un tas de marchandises étalé sur le rivage sans personne pour les recevoir. L'obscurité ne me permit pas de faire d'autres remarques sur Selma, qui est d'ailleurs un peu éloigné de la rivière.

Nous arrivâmes au terme de notre voyage le quatrième jour. Montgomery, qu'on appelle une ville *considérable*, n'est habitée que par quelques centaines d'hommes. Pas une maison passable; rien ne pouvait être pis que son auberge; les trois ou quatre lits réunis dans une seule chambre étaient tous occupés, la vermine et les mosquitos y fourmillaient de la manière la plus incommode.

Je n'eus pas de peine à me lever de bon matin pour aller visiter le pays d'alentour. Le sol est aride mais agréable à la vue; j'aperçus d'une hauteur de beaux *paysages; la rivière*, quoique très-éloignée de la mer,

paraît fort imposante. Après une promenade de trois heures je revins à l'auberge, enchanté d'avoir trouvé moyen de calmer la fièvre et le malaise occasionés par une mauvaise nuit.

Les Etats du sud sont dépourvus de cet esprit entreprenant qu'on remarque dans les régions de l'ouest. Aucune activité commerciale dans les villes et dans les villages; les maisons, mal tenues, indiquent plutôt un décroissement de population qu'une augmentation. Plusieurs habitations sont désertes à Montgomery, et la cour de justice semble tomber en ruines.

Nous partîmes à quatre heures pour le fort Mitchell. Les bruits les plus défavorables couraient sur l'état des rivières qu'on disait impraticables; j'étais si habitué à l'exagération de ces périls, que je résolus de me risquer. Mon avis n'était guère prudent: il nous entraîna à quelques dangers, et retarda notre arrivée.

Nous n'éprouvâmes d'abord aucune difficulté; mais tout-à-coup nous rencontrâmes un bayon d'une telle profondeur que nous étions presque submergés. La nuit nous avait surpris avant d'atteindre Lime-Creek, courant très-peu redoutable, dont les eaux s'étaient grossies au point de former un torrent dangereux; il faut connaître les lieux pour comprendre le péril qui nous menaçait. Je n'en avais heureusement nulle idée; mais les deux passagers et le clocher étaient fort alarmés: l'un d'eux, planteur louisianais, menaça le batelier, en mauvais anglais, de le tuer s'il se rendait coupable de la plus légère négligence. Cette frayeur nous égaya tous, mais Sambo parut tout aussi calme qu'avant. La voiture fut poussée dans le bac, et au moyen d'une planche jetée sur la rivière, nous

fûmes heureusement transportés sur la rive opposée.

Nous nous trouvions maintenant sur le territoire des Creeks. Les torches nous devinrent nécessaires pour nous diriger dans cette nuit profonde. Nous cherchâmes inutilement à nous en procurer dans les tentes des Indiens ; mais une hache que nous découvrîmes dans la voiture nous servit à couper des branches de pins, que nous allumâmes en guise de flambeaux. Je me suis déjà étendu sur les mauvais chemins que j'ai rencontrés en Amérique, mais cette fois je puis certifier que ceux-ci l'emportaient sur tous ceux que j'ai parcourus dans mon pélerinage. La boue arrivait jusqu'à l'essieu de la voiture ; il fallait que le cocher fût doué d'une grande habileté pour éviter les énormes crevasses qui se présentaient à chaque pas.

Personne ne se soucia de garder sa place dans la voiture; nous en descendîmes tous; armés d'une torche de pin, nous avions l'air de conduire un mort en terre. Rien cependant n'était plus beau que le tableau que nous représentait la forêt ; la clarté que répandaient nos torches, les feux Indiens que l'on apercevait à travers les arbres, ces figures sauvages, cette multitude de vers luisans s'agitant au milieu des feuilles; tous ces objets réunis formaient un tout magnifique, dont la vue nous récompensait de toutes nos peines. Nous passâmes deux marais sur une espèce de trottoir formé de troncs d'arbres, que les Américains appellent un *chemin corduroy*. Cette dangereuse expédition s'effectua sans accident. Le pays, à mesure que nous avancions, devenait plus inégal; les roues de notre voiture se trouvaient souvent arrêtées par de

grosmorceaux de bois; plus loin il fallait réunir toutes ses forces pour déranger des arbres entiers renversés au milieu du chemin.

Malgré tous ces obstacles, nous arrivâmes à une taverne indienne, où nous changeâmes de chevaux et demandâmes à souper. Nous étions loin des régions où se trouve le pain; il fallut se contenter d'œufs, de venaison bouillie, de gâteaux de blé cuits dans une matière huileuse, à la manière des Indiens; la venaison était passable, et les biscuits de mon ami le boulanger rendirent mon sort plus supportable.

La pluie commençait à tomber comme nous allions rejoindre la voiture; des torrens d'eau s'échappèrent bientôt des nuages, les torches s'éteignirent, des courans d'eau ruisselaient dans les crevasses, inondant les chemins, et en moins d'une heure je fus mouillé jusqu'aux os, en dépit de ma redingote et de mon manteau imperméable.

Enfin les chevaux épuisés de fatigue refusèrent de marcher; tous nos efforts pour les aider furent inutiles. Ayant perdu tout espoir de les faire avancer, le cocher partit pour chercher du secours dans les environs, tandis que nous reprîmes tristement nos places dans la voiture jusqu'à son retour.

Il serait difficile de se faire une idée de notre malheureuse situation. L'orage augmentait au lieu de diminuer. Les coups de tonnerre étaient effrayans, l'éclair fendit un pin immense à quelques pas de nous, un des voyageurs devint aveugle pendant une heure ou deux. Le pluie pénétrait de tous côtés dans la voiture, commesi elle se plaisait à poursuivre des hommes déjà si malheureux. Nous restâmes ainsi depuis une

heure du matin jusqu'à sept; la vue du conducteur nous ranima un peu; nous apprîmes plus tard qu'il avait passé la nuit fort agréablement dans une chaumière indienne; il vint suivi de quelques nègres, mais sans un supplément de chevaux. Il était absurde de supposer que ces pauvres animaux, qui étaient restés attelés toute une nuit sans nourriture, exposés à l'orage, pourraient maintenant remplir la tâche qui était, la veille, au-dessus de leurs forces; on l'essaya cependant; nos bagages furent jetés au milieu du chemin pour rendre le fardeau plus léger. Mais les chevaux, ni les voyageurs, ni les nègres ne purent changer la voiture de place. Nous avions perdu tout espoir, et nous songeâmes à demander l'hospitalité dans quelque endroit. Une chaumière indienne se trouvait heureusement à quelques pas de là; un bon feu sécha nos vêtemens; un chariot attelé de bœufs alla chercher nos effets dans la journée, et nous fûmes obligés de faire contre fortune bon cœur.

L'accueil de notre Indien, le plus beau que j'aie jamais vu, était froid, mais assez amical. Il étala devant nous sa provision d'œufs et de blé, avec les grâces de l'homme de la forêt. Les deux femmes n'auraient pas été laides, si elles avaient mis plus de recherche dans leur toilette; mais la couverture de laine et le jupon bleu, ne rehaussaient pas l'éclat de leurs charmes. Leurs enfans avaient de la grâce dans leurs mouvemens. Ils semblaient prendre beaucoup de plaisir dans l'exercice de l'arc.

Un des voyageurs leur montra une tabatière à musique, qui intéressa vivement les femmes et les enfans: les hommes étaient trop graves et trop froids, pour

laisser apercevoir ou le plaisir ou la surprise. Notre hôte parut cependant enchanté d'un fusil à vent avec lequel nous tuâmes plusieurs oiseaux pour le divertir. Il demanda la permission de tirer, et frappa avec adresse un dollar placé à trente pas de distance.

L'idée romantique qu'on s'est formée des Indiens, s'affaiblit en voyant que beaucoup d'entre eux se servent d'esclaves; cependant l'esclavage, parmi ce peuple simple, prend une couleur toute particulière. Les nègres parlent anglais, et servent d'interprètes dans les relations avec les blancs. Ils me semblèrent plus beaux que tous ceux que j'avais vus jusqu'alors; leurs travaux moins pénibles et le mélange du sang indien occasionent peut-être cette différence. Leur servitude est légère, disent-ils; jamais ils ne se plaignent de leurs maîtres.

Les coups de fouet leur sont inconnus. Quand ils se marient, on leur accorde une maison séparée, entourée d'un petit morceau de terrain qu'ils cultivent. Les enfans nègres et indiens sont élevés ensemble, sans ligne de démarcation, et le gouvernement de cette grande famille est tout patriarcal.

La loi américaine ne pouvant atteindre le territoire indien, il sert de refuge aux criminels, et à tous ceux qui n'aiment pas à se soumettre aux usages d'un peuple civilisé. Ces hommes se marient avec les natifs du pays, où ils introduisent le crime et la démoralisation. La plupart sont des vagabonds, dont les mauvaises inclinations ne sont retenues par aucun principe, ni par la crainte du châtiment.

Deux de ces hommes entrèrent où nous étions et passèrent la nuit à boire. Après avoir supporté pen-

dant quelques heures leurs manières insolentes et brutales, je m'enveloppai de mon manteau et cherchai à m'endormir, pour me débarrasser d'eux; mais il n'y eut pas moyen : le bruit qu'ils faisaient en buvant et en blasphémant devenait intolérable; enfin l'un d'eux tira son poignard pour assassiner son compagnon; ce dernier le saisit à la gorge, et tous deux roulèrent sur le plancher. Je me levai brusquement, notre hôte se réveilla en même temps; aidé d'un esclave, il parvint à sauver la vie à l'un des combattans; il avait perdu connaissance, ses yeux étaient à moitié hors de la tête, sa tête penchait sur ses épaules; il fit pourtant un effort convulsif, un bruit intérieur se fit entendre, et il reprit ses forces. L'autre homme fut chassé de la chaumière. Le silence ne fut plus interrompu que par le ronflement des dormeurs.

Il me fut impossible de me livrer au sommeil, les puces qui s'attachaient à moi surpassaient en nombre l'armée des Xerxès. Le jour vint, ainsi que la voiture dans laquelle nous devions poursuivre notre route. L'Indien ne voulut rien accepter pour l'hospitalité qu'il nous avait accordée, mais les femmes reçurent tout ce qu'il nous plut de leur donner. Rien ne manqua dans nos effets; je donnai, en partant, une poignée de main à tout le monde, les nègres compris, au grand scandale de tous les voyageurs américains.

Les difficultés ne cessèrent pas même en plein jour. D'abord, vint le Creek de Kilbeedy, que nous traversâmes sur le plus mauvais pont qu'on puisse imaginer; puis le marécage Pessimon, dont le chemin rocailleux était presque envahi par le marais. Enfin, nous arrivâmes à l'auberge tenue par un Américain, polygame,

qui vivait avec trois femmes indiennes. Le déjeuner était tout aussi mauvais qu'on pouvait s'y attendre dans un établissement semblable : du café détestable, de la venaison gâtée, du gâteau de blé de Turquie; pas d'œufs, pas de laitage. Le goût de notre hôte pour les femmes, n'était pas des plus délicats : l'une était grosse comme une tour, l'autre n'avait que la peau sur les os; je ne vis pas la troisième.

Le repas achevé, nous reprîmes notre chemin à travers une immense forêt de pins; nous passâmes dans la journée devant plusieurs cahuttes indiennes, et autres habitations plus soignées, entourées de petits treillages. Les chemins, loin de devenir meilleurs, nous forcèrent à descendre de voiture pour soulager les chevaux. Notre passage fut obstrué par un arbre colossal, renversé dans le chemin, ce qui nous fit perdre deux heures; peu après, nous dînâmes chez un Indien, qui nous offrit les mets ordinaires, la venaison et le maïs.

Le soir, nous gravîmes des hauteurs d'où nous apercevions une grande étendue de pays. Le chemin sablé, quoique très-dur pour les chevaux, était devenu agréable pour les piétons. Je n'avais jamais éprouvé tant de fatigue; je n'avais pas fermé l'œil depuis deux nuits, et lorsque nous arrivâmes, à quatre heures du matin, à une petite taverne pour attendre le jour, je me jetai par terre, et m'endormis aussitôt.

Le matin revint bientôt m'arracher de mon sommeil; nous étions encore éloignés de quatorze milles du fort Mitchell, et il fallait, la plupart du temps, faire ce trajet à pied. Le soleil se levait radieux au-dessus du sombre feuillage des pins; mon œil languissant le con-

templait avec peine. A dix heures, nous arrivâmes enfin au fort Mitchell, après avoir voyagé vingt-quatre heures pour faire quatre vingts milles.

Ce fort est défendu par un détachement de l'armée des Etats-Unis, afin de prévenir toute agression de la part des Indiens, sur les frontières de Géorgie. On y voit en tout trois maisons, parmi lesquelles se trouve une taverne; quoique très-mal montée, le maître de la maison se mit en quatre pour nous être agréable. Personne ne songea donc à se plaindre; mais nous jugeâmes, d'après nos minces repas, que le garde-manger de notre hôte pouvait rivaliser en recherche avec la boutique de l'apothicaire, dans *Romeo et Juliette*.

Mon premier soin fut de chercher une place dans une voiture pour aller à Augusta; mais le fort Mitchell est une espèce de *nid à rats,* où l'on pénètre difficilement, et d'où l'on sort avec plus de peine encore. J'y fus retenu pendant près d'une semaine; jamais le temps ne me sembla plus long. Si mon séjour avait été volontaire, j'aurais peut-être trouvé moyen de m'occuper et de m'amuser; mais un lieu qu'on habite malgré soi, n'est jamais agréable.

Les officiers de la garnison vivaient à l'hôtel, et prenaient plaisir à m'accabler de leurs bontés. Je me promenai avec eux dans la forêt voisine, et je leur dois de précieux renseignemens sur les Indiens. Pendant mon séjour dans le pays, deux tribus firent assaut d'adresse dans le jeu de balle. Les Creeks, d'un côté, les Ewitches, de l'autre, petite tribu qui occupe un district dans le territoire Creek, et qui cependant *conserve son langage* et ses habitudes particulières.

Un grand nombre de spectateurs, presque tous Indiens, étaient déjà rassemblés, lorsque nous arrivâmes, le jour fixé pour la cérémonie. Les joueurs parurent, et se retirèrent dans les bois voisins pour ajuster leur toilette, tandis que les partisans de chaque tribu cherchaient à se décourager mutuellement, et faisaient retentir l'air de leurs cris aigus. Bientôt, les combattans revinrent à moitié nus : une ceinture environnait seulement leur taille; leur peau, imbibée d'huile, était peinte de différentes couleurs; les uns portaient des queues, les autres des colliers faits avec des dents d'animaux; on voyait qu'ils avaient cherché à se donner l'air féroce.

Après beaucoup de cérémonies préliminaires, le jeu commença ; il s'agissait de jeter la balle aussi loin que possible dans le terrain de l'adversaire, et de la jeter entre deux perches placées exprès pour servir de lignes de démarcation. Personne ne peut égaler les Indiens pour l'agilité; ils sont grands et gracieux; ils sont moins robustes que les Anglais, mais plus alertes et plus libres dans leurs mouvemens. Plusieurs des joueurs étaient de fort beaux hommes; l'un d'eux, surtout, aurait pu servir de modèle pour représenter Apollon. Les Ewitches étaient loin de pouvoir rivaliser avec leurs adversaires pour les formes extérieures.

Ce jeu est presqu'aussi dangereux pour les spectateurs, que pour ceux qui s'y exercent. Il est prudent de se tenir éloigné de la *mêlée;* le corps des joueurs, en suivant la balle, s'élance avec une telle fureur, que l'homme poussif et goutteux ne peut être en sûreté que perché sur un arbre. Enfin, les Creeks furent victorieux, et des cris sauvages de triomphe se

firent entendre de tous côtés. Les pauvres Ewitches quittèrent tristement le champ de bataille, en disant qu'ils avaient confié leur gloire aux plus mauvais joueurs de la tribu. Les vainqueurs dansèrent comme des fous, et la journée se termina par un repas abondant, auquel j'eus l'honneur de contribuer.

Je vis au fort Mitchell un grand nombre de troupes américaines; la discipline est très-relâchée. Comme les soldats sont toujours divisés en petits détachemens, on ne peut jamais les exercer à de grandes évolutions militaires. J'assistai un dimanche à une revue de cérémonie; tout se passa de la manière la plus négligée. Les officiers eux-mêmes conviennent de la mauvaise tenue de leurs troupes. « Vous riez, disaient-ils, de notre manque de discipline et de notre méthode; mais il ne faut pas s'en prendre à nous; rien n'est moins populaire que le service militaire; nous ne sommes pas soutenus par le gouvernement, et nous n'avons aucun moyen de maintenir la subordination. » Un officier en non activité, qui avait été autrefois à notre service, et savait parfaitement ce que devaient être les soldats, répondait en riant à toutes les questions qu'on lui adressait à ce sujet. Il entra au service américain, disait-il, parce qu'il y avait peu de chose à faire; il n'avait pas l'intention d'y rester long-temps, sachant que les officiers n'avaient pas assez d'autorité sur leurs soldats, qui méritaient cependant de fréquentes corrections. Il ne se passait pas une semaine au fort Mitchell, sans qu'on parlât de désertions. Toutes les fois qu'un homme s'ennuie de son service, il déserte avec armes et bagages; toute *poursuite devient* inutile.

Il est difficile, dans un gouvernement démocratique, de soumettre les hommes aux rigueurs de la discipline militaire. La nation se vante de sa marine, mais jamais de son armée; ce dernier service est négligé; le zèle des officiers n'est pas encouragé; les troupes sont en général dispersées dans des pays lointains, où personne ne les voit; le peuple ne se soucie guère de ces êtres invisibles, relégués sur les frontières, sans ennemis à combattre, et qui n'ont rien à braver que les fièvres et les moustiques. Lorsqu'une plainte est portée devant les cours civiles contre un soldat, l'intérêt se manifeste toujours en faveur du demandeur. Je me souviens à cette occasion d'une anecdote curieuse que me raconta un officier américain : « Un soldat, accusé de fréquentes désertions, fut condamné par la cour martiale, à passer un certain temps en prison, et à perdre sa solde. Cet homme accomplit la sentence; mais aussitôt qu'il fut remis en liberté, il attaqua tous les membres de la cour martiale. Tel était le sujet de sa plainte : il est dit dans le code militaire, que « le déserteur sera puni de mort, » ou subira toute autre peine, selon la décision de la » cour martiale. » On soutint que, d'après cette clause, la cour ne pouvait infliger qu'une peine, et que le soldat ayant été condamné à la prison et à la privation de sa solde, la cour s'était écartée de la loi. Le jury donna tort aux juges militaires, qui ne reçurent aucun appui du gouvernement. »

En quittant le fort Mitchell, nous traversâmes le Chatahouchy, rivière considérable, dont je n'avais jamais entendu parler, et entrâmes dans l'Etat de Géorgie. Notre route se trouvait encore au milieu d'une

forêt de pins, et la voiture enfonçait à chaque instant dans le sable; il faisait très-chaud. Après avoir voyagé toute la nuit, nous arrivâmes dans la soirée du lendemain à Mâcon; nous y dînâmes, et repartîmes de suite. Nous arrivâmes le soir à dix heures à Milledgeville, où je fus retenu par indisposition, quoiqu'à deux jours de distance d'Augusta, pour où j'avais déjà arrêté mes places.

Je passai une mauvaise nuit; et voyant que le mal augmentait, j'envoyai chercher le médecin. Je lui demandai s'il pensait que j'avais la fièvre? il me répondit que oui; mais qu'il ne pouvait pas dire encore son opinion sur les résultats. Je me sentis plus malade, en dépit des remèdes de ce médecin. La chaleur devenait insupportable, et je commençai à croire que mon voyage se terminerait à Milledgeville; cependant, une transpiration abondante me sauva, car la fièvre me quitta aussitôt.

Mes forces étaient épuisées, et je ne marchais que difficilement jusqu'à mon balcon. Il se trouvait là par bonheur une bonne négresse qui m'apporta un poulet bouilli, la première nourriture que j'eusse prise depuis mon départ de Mâcon. Ceci produisit un très-bon effet; je me sentis la force, le jour suivant, de me promener dans la ville, dont je dirai quelques mots, puisqu'elle est la métropole de l'Etat.

Milledgeville a vu des temps meilleurs; elle n'offre aujourd'hui que des ruines; elle s'élève sur la rivière d'Oconée, dont les eaux diminuent chaque année au grand préjudice du commerce et de l'agriculture. Le sol, autrefois, passait pour riche; mais, partout où *la forêt a disparu*, la pluie et les torrens ont emporté

la terre, et n'ont laissé que du sable. Telles sont les causes qui ont sans doute contribué à diminuer la population et la fécondité du pays.

Les magistrats de Géorgie ne siégeaient pas; mais je visitai la maison d'Etat : c'est un bâtiment de brique, qu'un imbécile d'architecte a jugé à propos de rendre gothique; l'intérieur est simple, mais convenable. On y voit un portrait du général Oglethorpe, qui, le premier, obtint dans ce pays une concession de la couronne d'Angleterre; on reconnaît par sa physionomie l'homme de talent et l'homme bien élevé. On m'engagea à visiter la prison; mais je n'en éprouvai pas la moindre envie.

Je quittai Milledgeville deux jours après ma guérison. Mon ami le docteur, bonhomme au fond, ne m'en voulut pas pour l'avoir fait mentir dans ses prédictions. Nous causions toujours beaucoup lorsqu'il venait me soigner, et le jour où il m'accompagna jusqu'à la diligence, il me témoigna plus d'amitié que je ne le méritais. Il me serra affectueusement la main, et me dit : « Monsieur, je ne vous reverrai plus; mais je forme des vœux pour que la santé et le bonheur ne vous abandonnent jamais. » Il est toujours agréable d'être ainsi traité par un étranger; et si jamais ces pages tombent sous les yeux de ce digne fils de Galien (dont le nom m'a échappé), je le prie de recevoir ce témoignage public de ma reconnaissance, pour ses bontés envers moi.

Un voyage dans la Géorgie ne laisse pas grand chose à dire: ses habitans sont mal famés; ils passent pour sauvages et cruels; quant à la morale, on est presque tenté de regretter que la potence ne soit pas occupée

en Géorgie, aussi bien que le maître d'école. Du fort Mitchell, je voyageai avec deux procureurs, deux gardes-magasins, deux planteurs de coton, et deux marchands d'esclaves. Je doute que les conversations ordinaires de Newgate puissent égaler en dépravation celles que j'étais condamné à entendre pendant la route.

La population de la Géorgie est considérablement augmentée par les mauvais sujets des autres Etats qui viennent s'y réfugier. Les rigueurs de la loi s'y font à peine sentir; tous les Américains s'accordent à dire que la Géorgie est le seul Etat où la justice ne soit pas loyalement rendue. Un Géorgien m'avoua en effet qu'on se tirait toujours d'affaire avec de l'argent, quelle que fût la gravité de l'offense; je lui demandai de m'enseigner le moyen qu'on employait pour échapper à la loi. « On commence d'abord, me dit-il, par sonder le schérif, puis on obtient, à force de promesses, que le conseil accusateur éloignera les preuves, ou bien introduira dans le procès quelque nullité qui vous laisse la ressource de faire casser le jugement; puis, comment ne pas être sûr de gagner quelques-uns des jurés? Dans le cas où tout cela manquerait, il vous reste encore le geôlier; ce dernier moyen est infaillible. Il est donc impossible, ajouta-t-il, qu'un homme adroit, dont les goussets sont bien garnis, ne réussisse pas à se soustraire à une condamnation.

Notre route pour Augusta se fit en partie la nuit; malgré cela, je pus me convaincre que la vue ressemblait à tout ce que j'ai si souvent décrit. Nous nous *arrêtâmes à Sparta* pour souper; le maître de l'au-

berge était déjà couché, et n'avait que de l'eau-de-vie à nous offrir. Nous arrivâmes à Augusta le jour suivant.

Je ne tardai pas à sortir pour visiter la ville. Elle est traversée par la rivière de Savannah, et sert d'entrepôt pour les cotons de tout le pays environnant. C'est de là qu'on l'embarque pour Savannah et Charleston. La rue principale est large et très-longue. On y voit aussi un beau pont jeté sur la rivière, en un mot l'ensemble de la ville me parut très-gai en comparaison de tout ce que j'avais vu depuis mon voyage le long de l'Alabama.

Comme je me sentais encore très-faible depuis ma maladie, je me décidai à rester deux jours à Augusta pour me reposer. J'avais apporté plusieurs lettres de recommandation que j'envoyai; mais quelle fut ma surprise en voyant que j'en avais une pour le maître de l'auberge où je m'étais logé? Une bourse bien garnie est ordinairement plus précieuse qu'une lettre aux yeux des gens de cette classe. Je dois avouer cependant que mon hôte me donna une preuve de son désintéressement. Il me plaça à sa droite pendant les repas, me soigna d'une manière toute particulière, et lorsque je demandai du vin, me fit apporter, je crois, le meilleur de sa cave; il me mena voir, dans sa voiture, un poste militaire du voisinage, et d'après les honneurs que lui rendirent les officiers, je vis que le maître du Lion-Rouge était un personnage dans le pays.

J'aurais voulu descendre la rivière jusqu'à Savannah, mais le paquebot ne partant que dans cinq jours, je continuai mon chemin en diligence directement à

Charleston. A peine avions-nous fait un ou deux milles, qu'un orage affreux éclata. Le tonnerre grondait, la pluie tombait abondamment, mais au bout de quelques heures les nuages disparurent et nous eûmes l'avantage de voyager sans poussière. Nous parcourions tantôt des marécages, tantôt des forêts de pins; les plantations de coton qu'on apercevait de temps en temps diminuaient à peine la monotonie grossière de la perspective.

Nous voyageâmes toute la nuit, et à deux heures, le jour suivant, nous atteignîmes la rivière d'Ashley, en-deçà de Charleston. Le vent soufflait trop fort pour que nous pussions traverser. Il fallut attendre jusqu'à neuf heures dans la cabane du batelier, qui n'avait qu'une misérable chambre à nous offrir pour dix-sept personnes. Nous ne savions trop comment passer le temps, lorsque le vent devint plus favorable, la vue du bac acheva de dissiper nos inquiétudes.

Tout Anglais prudent qui voyage à Charleston se fera conduire à *Jones's Hotel;* la maison est petite, mais tout y est commode et bien dirigé. Nous n'étions que dix à table, et la conversation fut décente. Jones est un beau brun qui a dû réussir dans le monde, car j'appris qu'il était sujet à la goutte, maladie de l'homme comme il faut.

Le plaisir de me trouver dans cet endroit, en présence de nappes blanches, de fourchettes d'argent, d'échanger mon porc salé et mes galettes de maïs contre une foule de mets recherchés, me parut inappréciable. Les premiers jours, je me laissai aller à une voracité très-peu philosophique; mais le bordeaux *à la glace de Jones*, après des privations comme celles

que j'avais éprouvées depuis mon départ pour la Nouvelle-Orléans, auraient rendu Diogène *gourmet*.

A l'exception de la Nouvelle-Orléans, Charleston est le seul endroit auquel un Anglais peut donner le nom de ville dans les Etats-Unis du sud. Je m'y trouvais avec un véritable plaisir, car j'étais fatigué de ces misérables villages que je venais de parcourir depuis si long-temps. Les édifices publics sont passables, les rues n'ont rien de remarquable; mais tous les défauts de la ville sont rachetés par la vivacité qui l'anime. Une grande partie des maisons sont de brique, dont plusieurs sont entourées de jardins ornés de beaux orangers, et d'arbustes de toutes les sortes, couverts de fleurs.

La ville s'élève sur un isthme formé par deux rivières, l'Ashley et le Cooper. L'intérieur abonde en marais pestilentiels très-propres à la culture du riz; les endroits plus secs produisent du coton excellent. Ces objets forment la principale branche de commerce de la Caroline du sud; leur culture se fait aux dépens de la vie de bien des hommes. Les miasmes qui s'élèvent du terrain où se cultive le riz sont surtout très-malsains; les esclaves sont obligés de les braver. Ils meurent presque tous fort jeunes.

Le climat de Charleston est, je crois, plus mauvais encore que celui de la Nouvelle-Orléans. Dans cette dernière, les créoles sont exempts des ravages de la fièvre; elle n'épargne personne à Charleston; un habitant du pays, quelqu'acclimaté qu'il soit, ne peut coucher dans la ville à une époque de l'année, sans attraper la fièvre. A une autre saison, si une personne de la ville passe une journée avec un ami à la campagne, les médecins

le regardent comme perdu. Enfin, à Charleston, on passe sa vie à échapper au fléau, qui finit toujours par vous atteindre. Tantôt c'est la ville qu'on fuit, tantôt c'est la campagne; après avoir vécu pendant quelques mois dans les forêts de pins, on revient dans la ville qu'il faut bientôt quitter de nouveau.

Un homme, à la Nouvelle-Orléans, court de grands risques; mais s'il l'emporte sur la maladie, il n'a plus rien à craindre, il continue à manger des écrevisses accommodées à toutes les sauces; s'il meurt, les écrevisses le mangent à son tour; il peut dîner avec un ami à la campagne n'importe dans quelle saison. Un homme, à Charleston, est toujours sur le qui vive; la fièvre le poursuit partout. Cette lutte continuelle avec la mort, me semble très-désagréable; si j'avais à choisir entre ces deux villes le lieu de ma résidence, je donnerais la préférence à la Nouvelle-Orléans. Ce n'est jamais qu'une affaire de goût.

Lorsque j'arrivai à Charleston, tout le monde avait quitté la ville, et mes nombreuses lettres ne me servirent à rien. Je ne puis donc rien dire de la société de Charleston, si ce n'est qu'elle passe pour être fort aimable.

Voyant que la ville était déserte, je pris le parti de retourner à New-York; j'avais eu d'abord l'intention de m'y rendre par terre, mais on m'assura que je ne trouverais aucune compensation pour les ennuis du voyage; que le pays et le peuple ressemblaient à tout ce que je connaissais déjà; j'avoue que j'étais porté à me laisser convaincre, tant ces voyages du sud, en diligence, m'avaient fatigué.

Cependant je flottais encore dans l'indécision,

lorsque me promenant sur les quais, j'aperçus un paquebot de New-York. Je ne pus résister à la tentation. Je me transportai à bord, et, monté sur le pont du *Saluda*, je fis mes adieux à Charleston.

Pendant mon passage précipité dans le sud, je me trouvai rarement avec des hommes riches et bien élevés. Ces derniers sont rares dans les Etats d'Alabama et de Géorgie; mais dans la Caroline du sud on rencontre des propriétaires instruits et distingués, qui, tout en professant à haute voix des principes démocratiques, vivent dans leur intérieur comme des aristocrates renforcés. Semblables aux Virginiens, ils descendent en ligne directe des Anglais, et sont loin de renoncer aux droits qu'ils croient tenir de leurs respectables ancêtres.

Les deux pôles ne sont pas plus opposés l'un à l'autre que ne l'est un habitant de l'Etat du Sud du Potomac, et un natif de la Nouvelle-Angleterre. Aucun rapport dans leur manière de voir et de sentir. Le dernier, est rangé et cérémonieux; rusé, intelligent, persévérant; son tempérament est froid; il n'est occupé que des moyens de s'enrichir, et porte envie à ceux qui réussissent mieux que lui. Le premier, je parle de l'homme comme il faut, se distingue par sa générosité, sa franchise et ses goûts hospitaliers; il n'estime l'argent que pour le plaisir qu'il procure; il aime le monde et la gaîté; susceptible et colère, il se montre aussi empressé à rendre raison d'une insulte, qu'il est prompt à obliger un ami. On ne peut se battre dans la Nouvelle-Angleterre sans être fort mal vu. C'est manquer à l'honneur, dans le Sud, que de refuser un cartel.

Les habitans du Sud surpassent décidément ceux de l'Union pour les manières ; comme ils fréquentent davantage la société, ils font de plus grands efforts pour se rendre aimables ; ils ont plus d'esprit, plus de vivacité, et moins de cette prudence qui peut être fort utile à l'homme d'affaires, mais qui est peu séduisante à table ou dans un salon. Lorsque j'étais à Washington, j'étais lancé dans la société des gens du midi, et je la quittai chargé d'une foule de lettres, dont je ne pus profiter, à mon grand regret. Un Anglais, homme du monde, préférera toujours les gens du midi à tous ceux des autres parties de l'Union.

La *Saluda,* en passant la barre, faillit échouer; mais le retour de la marée la remit à flot. Nous n'éprouvâmes pas d'autre accident; j'appréciai vivement le bonheur de respirer le vent frais de la mer, au lieu de cet air empoisonné par les vapeurs méphytiques des marais. Je me trouvai à New-York au bout de six jours.

CHAPITRE XIX.

West-Point. — Hyde-Park. — Village des Trembleurs. — Sermon des Trembleurs. — Chants et danses. — Le baptême. — Les chutes de Trenton. — Voyage sur le canal. — Jemina Wilson. — Chute de Genesée. — Le chemin de Ridge. — Histoire du Mormonisme. — Queenston. — Arrivée au Niagara. — Première impression des chutes — Forme de la grande chute. — Arrivée derrière la cascade. — Bruit de la cataracte. — Les courans. — L'île du Goat. — Le Bassin. — Caractère des habitans.

Je ne trouvai plus New-York comme je l'avais laissée; la saison des plaisirs était passée; il n'était plus question de bals ou de réunions; les uns partaient

pour la campagne, les autres se disposaient à faire une excursion au Canada ou à Boston. Cependant je fus assez heureux pour retrouver quelques-uns de mes anciens amis.

Le plaisir que j'en éprouvais me persuada qu'il me fallait quinze jours de repos avant de réaliser mon voyage au Magar et à Quebec. Rien d'extraordinaire ne m'arriva pendant cet intervalle; le temps s'écoula rapidement et me ramena bientôt au jour de mon départ.

Le trente mai, je suivis l'Hudson, jusqu'au West-Point, à cinquante milles environ de New-York. La verdure de l'été répandait partout son éclat; rien n'est comparable aux belles lignes du paysage qui s'offrait à mes regards; pris en détail, il devient très-ordinaire; tout le monde a vu de plus beaux rochers, de plus hautes montagnes, des scènes plus grandioses; ici le charme se trouve dans la combinaison, dans cette harmonie exquise dont l'effet est admirable.

L'Hudson est à la vérité un des chefs-d'œuvre de la nature; chaque chose y est à sa place; toutes les dimensions en rapport avec les différens objets qui s'y trouvent réunis. Augmentez l'étendue de la rivière, et vous détruisez l'effet des montagnes. Il résulte de ce qui est une perfection sur laquelle le ciel aime à se reposer et le cœur à méditer; l'impression qu'elle vous laisse vient embellir vos songes, et même dans les pays éloignés, son souvenir viendra caresser avec délices votre imagination.

Il y a à West-Point un établissement national pour l'éducation des jeunes gens destinés à l'armée. J'avais des lettres pour le chef, colonel Thayer, officier ha-

bile, qui a consacré une partie de sa vie à l'étude de la tactique militaire. Il me conduisit dans l'établissement, et le système de discipline et d'éducation offre de bonnes choses. Les cadets portent l'uniforme, et doivent remplir les charges désagréables; je pensai alors qu'ils sont destinés à aller en garnison. Le soir, les jeunes gens déployèrent leurs talens dans l'art de manier le fusil; ils s'exercèrent à percer un bouclier placé de l'autre côté de la rivière, à huit cents pas de distance. Je ne remarquai pas l'agilité et la régularité nécessaires dans le maniement de cette arme.

J'ajouterai que la tournure des cadets n'est rien moins que guerrière; leurs dos ronds auraient grand besoin d'être redressés. Cette remarque peut s'appliquer à toute la population; le colonel Thayer est le seul officier que j'aie rencontré en Amérique avec la tournure militaire. Le sergent-major des gardes le plus sévère n'aurait pu le critiquer.

Après avoir passé une journée agréable à West-Point, j'allai faire une visite au docteur Hosack, à trente milles de là. Je n'avais vu Hyde-Park qu'au milieu de l'hiver; je le trouvai orné de toute la richesse d'une brillante végétation. Rien ne pouvait être plus digne de l'admiration du poète ou du peintre; plusieurs maisons de campagne, habitées par des familles charmantes, se trouvent dans les environs; s'il avait été de toute nécessité que je mangeasse le lotos aux Etats-Unis, j'aurais choisi Hyde-Park pour le lieu de mon repas; mais j'avais résolu de retourner en Angleterre avant la fin de l'été; j'étais par conséquent pressé de continuer mon voyage. Le troisième jour je pris congé

de mes bons amis, et je m'embarquai de nouveau sur l'Hudson.

Le paysage au-dessus de Hyde-Park prend un aspect différent; la rivière traverse une contrée passablement variée, ses bords sont entourés de jolies propriétés. Je m'éloignai des monts Catskill avec regret. La vue en est majestueuse et imposante; on m'avait beaucoup vanté la perspective qu'on aperçoit de leur sommet; j'étais sur le point d'y monter, lorsque l'appel du dîner me détourna de mon projet. Quand je revins sur le pont, nous avions passé l'endroit où l'on débarque à Catskill, et je poursuivis mon chemin vers Albanie.

Albanie est la capitale de l'état de New-York; elle est bâtie sur le sommet d'une montagne qui s'élève au bord de la rivière. L'hôtel-de-ville, auquel on donne le nom pompeux de Capitole, est placé sur la hauteur. Cet édifice, quoique vaste, n'a rien de remarquable; il en est de même de tous les autres. La ville conserve une apparence antique très-rare dans ce pays, et renferme quelques vieux monumens érigés par les Hollandais. La propreté des rues me frappa.

J'avais beaucoup entendu parler d'un village de trembleurs; je m'y fis conduire un dimanche, afin d'avoir une idée de leur culte. Ce paisible lieu se nomme Niskayuma; ses habitans possèdent un domaine de deux mille acres, qu'ils cultivent avec beaucoup de succès. Tout est en commun parmi eux; rien n'est plus curieux que leurs dogmes.

Ils ont une vénération toute particulière pour Anne Lee, femme qui vint s'établir en Amérique il y a un *grand nombre d'années*; comme elle prophétisait et par-

lait plusieurs langues, elle réussit sans peine à fonder une secte. Madame Lee, quoique femme d'un honnête serrurier, imposa à ses partisans la nécessité du célibat, comme indispensable au salut. Tous les plaisirs des sens furent expressément défendus. Ces institutions étant peu capables de séduire la jeunesse et la beauté, mère Anne ne put rassembler autour d'elle qu'une société composée de vierges délaissées, et de tous ceux qui, après avoir survécu à l'âge des passions, se faisaient un mérite de renoncer aux plaisirs dont ils ne pouvaient plus goûter.

Des enthousiastes moins sévères augmentèrent par la suite le nombre de ses disciples. On parle d'un certain accouchement qui donna lieu à de grandes plaisanteries de la part des profanes. Mère Anne n'existe plus depuis long-temps, mais elle vit encore dans tous les souvenirs, et ses disciples la regardent comme un ange de pureté.

Lorsque j'arrivai, la cérémonie était déjà commencée; tout le monde chantait. La musique était monotone et les paroles insignifiantes. Les hommes se tenaient d'un côté de la chapelle, les femmes de l'autre. Je n'ai jamais rien vu de plus hideux que cette assemblée; les femmes laides et vieilles, à l'exception d'une seule, dont l'œil brillant annonçait un tempérament peu capable de suivre les réglemens de sa secte; les hommes, créatures chétives, avaient encore meilleure tournure que les femmes.

Tous se faisaient remarquer par la plus grande propreté; les hommes ne portent pas d'habits, mais des pantalons et des gilets couleur de tabac, avec un mouchoir blanc autour du col. Les femmes ont adopté

la robe grise, le mouchoir de mousseline et les bonnets plissés.

Le chant fut suivi d'une espèce de sermon; un des frères s'avança au milieu de la chapelle et commença en ces termes: « Nous ne pouvons rien par nous-mêmes, les biens viennent de Dieu seul; mais tous se plaisent à compter sur leurs propres forces, c'est là le défaut des grands hommes, depuis l'origine du monde. Cependant il est de toute vérité, mes frères, que le don de la grâce nous est indispensable, et que nous ne pouvons, sans commettre un grand péché, tirer vanité des sacrifices que nous faisons à Dieu, en nous éloignant du monde et des tentations. Ce péché nous serait moins excusable que pour tous les autres hommes, puisque nous sommes les plus éclairés. Je voudrais donc vous persuader de ne pas être fiers de la faveur dont vous jouissez près de Dieu, mais de poursuivre votre route avec calme, humilité et reconnaissance, sans regarder à droite et à gauche, vous rappelant que votre royaume n'est pas de ce monde. Remerciez Dieu, mes frères, de ses bontés, mais n'en soyez pas orgueilleux. »

Un chant tout aussi monotone que le premier recommença, et fut suivi d'un autre sermon; la mine prospère du second prédicateur formait un contraste avec la figure blême du premier. Ce qui me frappa le plus dans le discours, fut la péroraison qui s'adressait à ceux qui, comme moi, venaient à l'assemblée poussés par la curiosité.

« Etrangers, je ne sais quel motif vous amène ici? Quelques-uns d'entre vous ont peut-être l'intention de *mêler leurs prières* aux nôtres, mais la plupart,

je crois, veulent seulement connaître nos cérémonies. Je n'y vois pas d'objection, nous n'avons rien de caché, mais nous exigeons que nos solennités religieuses ne soient pas troublées par votre présence. Je vous supplie de ne pas oublier que nous sommes chrétiens comme vous, que nous adorons un Dieu suprême qui nous a tous créés; si vous n'avez pas de respect pour nous, ayez-en pour vous-mêmes; que nos exercices de dévotion ne soient donc interrompus par aucune démonstration de mépris. »

Après un pareil langage, il était impossible de ne pas ménager ces innocens fanatiques. Cependant, quand les danses commencèrent j'eus toute la peine du monde à garder mon sérieux. A un signal donné tous les assistans se mirent en mouvement; j'observai que les plus jeunes et les plus lestes se permirent plusieurs pirouettes qui ne furent pas imitées des autres. Un jeune homme se distingua par des sauts dignes de l'opéra; mais toute mon attention se portait sur les deux prédicateurs qui, en dépit de leur âge déjà mûr, ne cessèrent de s'agiter avec la grâce et la légèreté de nos gros chevaux de charrette.

La danse dura près d'un quart d'heure: je ne pouvais m'empêcher de plaindre les acteurs; la chaleur était excessive et les couvrait d'une sueur abondante; l'odeur infecte qui se répandait dans l'air me fit partir avant la fin du service.

En quittant les trembleurs, je me dirigeai vers la chute du Cohoes, à cinq milles de distance. La rivière de Mohawk, aussi large que la Severne, vient se rouler avec fracas dans un précipice de soixante-dix pieds de profondeur, et poursuit sa course avec calme

jusqu'à sa réunion avec l'Hudson. Après avoir contemplé ce beau spectacle pendant une demi-heure, je repris le chemin d'Albanie.

Les Américains sont persuadés que tous les étrangers doivent être saisis d'admiration devant le canal de Champlain et celui d'Erié qu'on a réunis près de la ville de Troye, je ne sais pourquoi. Je suis peut-être trop ignorant pour comprendre tout le mérite de ce travail.

Un peu au-dessous de Troye, je vis beaucoup de monde rassemblé près de la rivière; j'appris qu'il s'agissait d'un baptême, donné par deux prêtres anabaptistes, à plusieurs de leurs prosélytes. Ils commencèrent par une vieille dame, dont l'air transi excita ma compassion. Un des prêtres la fit descendre dans l'eau jusqu'à la ceinture; puis, aidé de son compagnon, saisit assez rudement la douairière par les épaules, et la fit disparaître dans la rivière au moment où elle s'y attendait le moins. La pauvre femme ne fut heureusement pas suffoquée; on la reporta sur le rivage où d'autres souffrances l'attendaient encore. Le mot *tabac* pouvait se lire d'une lieue sur le nez du prêtre qui, après avoir usé de son mouchoir comme à l'ordinaire, l'appliqua sur les yeux de la patiente matrone! C'était bien encore pis que le plongeon.

Le voyageur à Albanie peut continuer sa route par la diligence ou par le canal. Je choisis la voiture, et retins ma place pour Utica. Je ne me souviens pas avoir jamais tant souffert de la chaleur. A Schenectady plusieurs voyageurs s'embarquèrent sur le canal, ce qui *nous mit plus à l'aise*. Le chemin, un des plus mauvais

qu'on puisse rencontrer, s'étend le long des rives du Mohawk, à travers un pays qui offre plusieurs sites; cependant j'étais loin de m'attendre à trouver la culture des terres aussi négligée dans un district aussi peuplé. Nous voyageâmes presque toujours la nuit, mais le clair de la lune nous permit de voir tout le paysage.

Nous arrivâmes à Utica le lendemain à onze heures. Cette ville est belle, et annonce à l'intérieur une grande richesse. Je montai après le dîner dans une voiture qu'on appelle une *extra exclusive* pour aller voir les chutes de Trenton, à quinze milles de distance. Il faisait nuit quand j'arrivai, je ne pus satisfaire ma curiosité que le lendemain. L'auberge était commode, et après les secousses de la nuit précédente, je fus charmé de pouvoir me procurer des draps blancs et un bon matelas. Aussitôt après le déjeuner, le jour suivant, je courus voir les cascades; elles sont formées par la rivière du West-Canada au moment où elle traverse un vallon de deux milles de longueur, et tombe d'environ trois cents pieds. Le courant, comme il est facile de l'imaginer, s'élance avec fureur; toutes les cascades réunies dans cet endroit sont belles; tout ce que je voyais me rappelait la vallée de Roslin, qui ne surpasse la beauté de ce lieu que par ses sites romantiques.

J'admirai surtout beaucoup l'endroit où le torrent prend un double élan, dont l'un à quarante pieds de haut. Les rochers environnans sont imposans et rapides, leurs crevasses reçoivent des arbres qui croissent sous les formes les plus bizarres. Devinez, lecteurs, ce qu'on a imaginé de placer au milieu de cette scène

majestueuse? un cabaret! Rien n'était plus capable de détruire l'effet sauvage et magnifique du lieu que la présence de cette boutique; c'est prendre plaisir à outrager le goût et même la décence, puisque l'hôtel ne se trouve qu'à un mille de cet endroit.

Dans ces occasions, on écrit, malgré soi, avec trop d'énergie: mais *à quoi bon?* Un écrivain peut en appeler au sens moral; mais il ne lui appartient pas de le créer; celui qui pense à une bouteille d'eau-de-vie, en présence des cascades de Trenton, doit se le reprocher à l'heure de la mort.

Etant encore meurtri des secousses de la diligence, je voulus continuer mon voyage par le canal, et m'embarquai le lendemain, à deux heures, sur le paquebot du passage. Nous étions à peu près quarante voyageurs; la chaleur de la cabine était intolérable; je montai sur le pont, sans me trouver plus à l'aise; le soleil y donnait en plein, et les planches brûlaient sous les pieds. Ajoutez à cela l'ennui de cette multitude de ponts, dont les arches sont tellement basses, que le paquebot peut à peine y passer; ce qui force les voyageurs de descendre à chaque instant, ou de courir le risque d'être enlevés dans les airs.

Le pays que nous traversions consistait encore dans ces forêts marécageuses, comme celles dont j'ai si souvent parlé dans mon voyage du Sud. On voyait de temps en temps surgir une ville, sans intérêt pour le spectateur, qui ne voit partout qu'un but et un seul résultat : il cherche le pittoresque, et ne trouve que des calculs d'intérêt; il désire au fond du cœur que tout cela puisse sympathiser ensemble.

Les *Américains* sont très-recherchés dans leurs

noms de ville : le voyageur, en suivant le canal Erié, passera dans Troye, Amsterdam, Francfort, Manlius, Syracuse, Canton, Jordan, Port Byron, Montézuma, Rome, Carthage, Salines, Rochester, Ogden, Geddes et Palmyre. La ville éternelle est représentée par une petite ville qui renferme une cour de justice, une prison, et se trouve bien située sur le vieux canal. D'après la description de l'itinéraire, Amsterdam est plus heureuse, car elle possède une administration pour les postes, une église et cinquante maisons ou magasins. Palmyre est agréablement située sur le Mud-Creek. Carthage, ainsi nommée, à cause d'un pont qui s'écroula sous la pression de son propre poids; le *delenda est Carthago* se réalisera sans doute dans le nouveau monde, comme dans l'ancien.

On peut se moquer de telles absurdités, car elles sont produites par la vanité. Les Américains se refusent la jouissance d'orner leurs villes de beaux monumens qui occasioneraient des dépenses; mais la prétention des noms ne coûte rien; aussi la retrouve-t-on partout.

Pendant la journée, le nombre des passagers augmenta de soixante personnes, dont vingt femmes; il n'était guère facile de deviner où tout ce monde se placerait la nuit; je n'apercevais pas un lit. Quand vint le soir, on dressa plusieurs rangées de planches; les tables, les chaises et les bancs furent convertis en lits; un rideau nous sépara des femmes; et pour empêcher toute jalousie, le sort décida de la place qui nous serait assignée pendant la nuit. La fortune m'envoya sur une table, où je me trouvai avec le genou d'un homme sur l'estomac, et mes pieds reposant sur la tête de

mon voisin. Les draps et les couvertures n'étaient rien moins que propres.

Les Américains redoutent la circulation de l'air pur; ceux qui se trouvaient près des fenêtres, insistèrent pour qu'elles fussent fermées. Il se répandit bientôt une chaleur empoisonnée qu'on respirait avec dégoût; puis, vinrent les mosquitos qu'on aurait dit affamées, tant elles nous poursuivirent avec acharnement. Le charme de cette nuit était enfin couronné par le son peu musical des ronflemens qui partaient de tous côtés.

Je ne fus pas tenté d'assister une seconde fois à une pareille scène. Désirant connaître les petits lacs dont on m'avait beaucoup parlé, je m'embarquai à Montézuma dans un autre paquebot, sur une branche du canal qui communique avec le lac Sénèque; je me trouvai le soir à Genève. La ville fait un assez bel effet, étant située sur une hauteur, près de l'extrémité nord du lac; elle renferme trois ou quatre mille habitans, plusieurs églises, une pension qui prend le titre pompeux de collége. C'est à Genève, qu'on envoie tous les produits des pays voisins; ils arrivent par le lac, et s'embarquent sur le canal pour New-York.

Le lac Sénèque vous donne une idée d'une très-belle nappe d'eau; mais le reste n'a rien de remarquable. Il a quarante milles de longueur, sur trois ou quatre de largeur; il est traversé par un paquebot, sur lequel je me serais sans doute embarqué, si le temps n'avait pas été aussi chaud; mais je ne pus résister aux séductions d'une bergère et d'un balcon au frais.

Les rives du Sénèque, comme celles du Gareloch, *ont été témoins* de plusieurs miracles. Il y a quelques

années, une femme, nommée Jemina Wilkinson, se fit passer pour le sauveur du monde, et trouva moyen de persuader un petit nombre de fous. Non contente de leur en imposer par son patois de langues inconnues, et ses prédictions inintelligibles, elle porta plus haut ses prétentions, et voulut opérer des miracles: « Près de Rapelyeas, dit le touriste du nord, on voit encore le théâtre que Jemina fit construire pour éprouver la foi de ses disciples; elle descendit d'une belle voiture, à quelques pas du rivage, passa au milieu de deux rangées de personnes agitant des mouchoirs blancs, monta sur la plate-forme, fit connaître son intention de marcher sur les eaux du lac, y avança son pied jusqu'à la cheville; puis, s'arrêtant tout-à-coup, fit un discours à la multitude, lui demanda si elle croyait fermement à son pouvoir, ce qui était indispensable à la réussite de son projet; tous répondirent affirmativement; après quoi, elle remonta dans sa voiture, déclarant qu'il était inutile de déployer toute sa puissance, puisqu'ils y croyaient tous.

Miss Campbell, dont les prétentions avaient été à peu près semblables, agit aussi avec la même prudence, lorsqu'il fut question de les mettre à l'épreuve.

Le lendemain, je montai dans la diligence de Rochester, et quittai Genève. Nous arrivâmes au point du jour à Canandaigua, qui s'élève à l'extrémité nord d'un lac magnifique. Canandaigua est un joli village, dont la position offre beaucoup de charmes; l'extérieur en est plus soigné que partout ailleurs. On rencontre à chaque pas de belles maisons entourées de grands arbres; mais, en général, ce pays ne brille pas par le nombre de ce qu'on appelle beaux villages. On ne voit

guère que des maisons de bois, peintes en blanc, avec des persiennes vertes; ces couleurs ne se marient pas bien avec le paysage.

Le soleil était brûlant lorsque nous arrivâmes à Rochester; un hôtel excellent, des bains froids, et la politesse de l'hôte, me décidèrent à y rester un jour. Je profitai de la fraîcheur du soir pour aller voir les cascades de Genesée; la principale a quatre-vingt-dix pieds de hauteur; l'eau s'élance avec assez de majesté, mais le voisinage de plusieurs moulins détruit cêt intérêt romantique qui existait à l'époque où rien ne troublait le calme imposant des forêts.

Le vieux proverbe : *des goûts et des couleurs on ne dispute pas* se réalise dans tous les pays. Un original, appelé Sam Patch, fatigué de tous les genres d'industrie, imagina de sauter par dessus toutes les cascades du pays. Il n'osa pas affronter celle du Niagara, mais il s'élança impunément du haut d'un rocher élevé, à peu de distance de la cascade du Horse-Shoe. Son dernier saut eut lieu à l'endroit que je viens de décrire (Genesée), dans l'automne de 1829. Placé à vingt-cinq pieds au-dessus de la table du rocher, il s'élança avec audace et vint tomber au milieu des eaux bouillonnantes. Il disparut aussitôt; son corps fut retrouvé long-temps après à l'embouchure de la rivière, à six milles de l'endroit où le malheureux avait péri.

Rochester mérite de captiver l'attention du voyageur. On n'aurait pu découvrir, il y a vingt ans, une maison dans tout le village; aujourd'hui on voit une ville de treize mille ames, des églises, des banques, des théâtres, etc. Rochester doit une partie de sa richesse au canal Erié; il traverse la ville au centre,

ainsi que la rivière de Genesée, au moyen d'un aqueduc qui, selon le touriste du nord, coûta quatre-vingt mille dollars à construire. Il y a dans Rochester plusieurs rues qu'on pourrait comparer avec avantage à celles de Hull, de New-Castle, sans parler de Cork, ou de Berwick sur la Tweed. Les boutiques sont assez bien fournies; celles des bijoutiers sont remplies de colifichets de Paris et de tabatières d'argent. Les femmes peuvent se passer de chapeaux de soie et de castor. On voit aux fenêtres des tailleurs des gravures coloriées avec ces mots au-dessous : « Les modes de New-York pour le mois de mai. »

Après avoir passé un jour et une nuit fort à mon aise dans la taverne de l'Aigle, que je recommande à tous les voyageurs, je pris une place dans la voiture de Lock-Port. Nous voyageâmes sur le chemin de Ridge, formé de sable endurci, et traversant un pays qui fut autrefois le rivage de l'Ontario. Ce chemin est l'ouvrage de la nature, et je soutiendrai toute ma vie que c'est le meilleur des Etats-Unis. La voiture roula aussi agréablement qu'elle aurait pu le faire entre Londres et Saint-Albans.

Rien d'extraordinaire ne me frappa dans mon voyage à Lock-Port. Le soir nous passâmes devant deux camps réunis, vers lesquels se dirigeaient quelques-uns des voyageurs; je ne fus pas tenté de les suivre. Plus loin nous rencontrâmes plusieurs bandes de Mormonites, qui allaient rejoindre l'établissement que leur chef a fondé dans l'Etat d'Ohio. Voici les renseignemens qu'on me donna sur ces gens, dont je n'avais jamais entendu parler. Un nommé Smith, marchand banqueroutier, fit un singulier rêve. On lui

indiquait un endroit où il devait aller bêcher jusqu'à une certaine profondeur. On traita ce rêve de chimère, mais il se répéta trois fois de suite comme d'ordinaire, avec la menace d'une punition sévère, si on persistait dans la désobéissance.

Smith pensa qu'il valait mieux s'armer de la bêche que de s'exposer à la vengeance de quelque malin génie. Il se transporta au lieu indiqué, se mit au travail, et trouva enfin un livre avec une couverture et des fermoirs en or, des lunettes antiques, mais richement montées, ayant des verres tout particuliers, et dont la vertu aurait intrigué le plus célèbre opticien.

Smith, après avoir défait avec peine les fermoirs de ce précieux volume, ne vit autre chose que du papier blanc; il lui vint alors à l'idée de mettre ses lunettes, et quelle fut sa surprise en apercevant sur les pages des figures et des signes inintelligibles! Ravi de cette bonne fortune, Smith revint chez lui avec le volume dans sa poche et les lunettes sur le nez, aussi heureux que le bibliomane qui vient de se procurer à bon marché une édition rare, aux dépens d'un petit libraire ambulant. Smith commença d'abord par cacher ses trésors aux regards des profanes, copia une page ou deux des caractères, et s'occupa de trouver un interprète. Ses recherches furent long-temps infructueuses; puis il finit par rencontrer les deux individus qui pouvaient seuls le tirer d'embarras. L'un de ces messieurs lisait parfaitement les hiéroglyphes, l'autre excellait dans l'art de les expliquer. Ils lui apprirent qu'il possédait le livre de Mormon, juif converti, qui vivait du temps de Notre Seigneur ou après, et qui, *sous l'influence* d'une inspiration divine, écrivit ce

traité pour expliquer les mystères de la religion, qui embarrassent encore les théologiens de nos jours.

Smith aperçut devant lui un avenir brillant; ce précieux volume devint pour lui une nouvelle source de fortune; au nom de Mormon, Smith et compagnie, il exerce un empire illimité sur la crédulité de ses disciples. Fondateur d'un établissement à peu près semblable à celui de M. Owen, il compte déjà parmi ses croyans une foule de gens riches.

Nous couchâmes à Lock-Port, dans une taverne sale et incommode; nous repartîmes le lendemain.

Je descendis de voiture à Lewistown, village sur la frontière, et envoyai retenir une *extra exclusive* pour Niagara. Le déjeuner d'un voyageur impatient est bientôt expédié. Une fois dans le bac je ne tardai pas à me trouver sur un terrain anglais. Je reconnus, par l'accent, à Queenston, que ses habitans sont presque tous Ecossais; jamais la langue de mon pays ne fut plus douce à mon oreille. On voit à un mille du rivage les hauteurs de Queenston, où sir Isaac Brock, à la tête d'un petit corps d'Anglais, se distingua contre des forces américaines dix fois plus considérables que les siennes. Si cette victoire n'avait pas été achetée par la mort de l'officier anglais, elle eût sans doute été oubliée comme tant d'autres événemens remarquables; on a cependant élevé sur la hauteur une colonne triomphale de cent vingt pieds de haut, en mémoire de cette glorieuse action. La colonne n'est pas sans défauts; le fût pèche par le manque de proportions; je ne puis mieux la comparer qu'à une fiole d'apothicaire; une statue placée sur le sommet produirait un bon effet.

Le Niagara, à Queenston, a un quart de mille de largeur. Le courant en est très-rapide, et la profondeur, de deux cents pieds. La couleur de ses eaux forme une nuance particulière entre l'azur et le vert. Ses rives, pendant l'espace de plusieurs milles, sont escarpées et couvertes d'une antique forêt.

A peine avions-nous atteint Queenston, que nous fîmes atteler des chevaux à une voiture ouverte, et poursuivîmes notre route. Nous avions la distance de sept milles à parcourir sur un chemin passable. Plus nous avancions, plus nous cherchions à anticiper sur la vue des objets qui excitaient notre curiosité; enfin la vapeur blanchâtre qui s'élevait au-dessus du feuillage de la forêt nous annonça l'approche de la grande cataracte; peu après j'entendis un bruit sourd et caverneux, comme celui du tonnerre. Cependant, quoique la distance diminuât à chaque instant, je ne m'aperçus pas que le bruit augmentât en proportion.

A midi je me trouvai à l'hôtel de Forsyth, maison assez commode, située à un demi-mille de la grande cataracte de Horse-Shoe (de fer à cheval) qu'on distingue parfaitement d'un balcon élevé. Cette position est loin d'être favorable au voyageur qui visite le Niagara pour la première fois, et j'avoue que cette vue, prise de l'hôtel, ne répondit pas à mon attente. On n'aperçoit, il est vrai, que le haut de la cascade. La moitié de la descente, le bassin qui bouillonne au-dessous, cette masse impénétrable de vapeur dont la cascade est mystérieusement enveloppée, tout cela est perdu pour l'observateur.

Le temps avait été couvert toute la matinée; à peine *étais-je arrivé à l'hôtel* qu'une tempête de vent et de

pluie éclata. Je ne me sentais pas la force de prendre du repos avant d'avoir contemplé cette merveille que j'étais venu chercher si loin; et, enveloppé de mon manteau, je sortis, décidé à braver les élémens. Je me laissai tomber plus d'une fois en descendant les chemins raides et glissans qui mènent au lit de la rivière; mais je fus amplement dédommagé des ennuis de la journée, lorsque je me trouvai sur le bord de cette imposante et magnifique cataracte.

C'est à l'endroit qu'on nomme Table-Rock (table du rocher), que je m'arrêtai pour jouir de la vue. Il est inutile d'essayer de peindre l'effet que ce grand spectacle produit sur l'homme; il semble qu'il est frappé de catalepsie; le sang, qui ne circule plus dans ses veines, vient se refouler vers le cœur et en gêner les battemens; il respire à peine, il est absorbé dans la grandeur sublime d'un seul objet, il oublie le passé, ne songe plus à l'avenir, il est comme pétrifié en présence de tout ce qui frappe ses regards.

On sera toujours taxé d'exagération chaque fois qu'on voudra donner une idée des cataractes à celui qui ne les a jamais visitées. Je n'espère pas échapper au sort commun; quoiqu'il en soit, je soutiendrai que ces objets doivent laisser sur l'imagination du spectateur une impression ineffaçable. Le jour, l'heure, la minute où il a contemplé la grande cataracte du *fer à cheval* doit être pour lui une époque mémorable; car il a vu des beautés telles que l'imagination la plus exaltée du poète ou du peintre ne pourrait les retracer. Il lui reste un souvenir que le temps ne saurait affaiblir, et que la mort peut seule anéantir; une minute a suffi pour agrandir ses idées, et influencer tout son être.

Je restai sur la table du rocher, jusqu'à ce que je fusse mouillé jusqu'aux os, espérant toujours que la lueur d'un de ces brillans éclairs me laisserait pénétrer les secrets de cette vapeur mystérieuse qui entoure le bassin. Je fus trompé dans mon attente. La tempête grondait au loin, mais les éclairs semblaient craindre d'illuminer, dans leur brillant déchirement, des objets dont la magnificence pourrait les éclipser.

Non-seulement j'apercevais, des fenêtres de mon hôtel, les chutes du Niagara, mais j'entendais nuit et jour leur sombre mugissement. A peine avais-je fermé l'œil que je me trouvais en présence d'une vague écumante, ou bien devant le Horse-Shoe. Le bruit des cataractes, qui se mêlait aux rêves d'une imagination frappée, rendait mon illusion complète et cette agitation continuelle me fatigua tellement que je fus réduit à errer le jour dans les forêts pour me livrer au repos.

Le mauvais temps cessa le lendemain, et je consacrai toutes mes heures à examiner le Horse-Shoe, sous tous ses points de vue favorables. On voit près de là une taverne de bois, où l'homme, dont l'imagination n'est pas suffisamment excitée par tout ce qui l'entoure, peut encore se procurer de l'eau-de-vie; de cette taverne on descend, par un escalier de bois, jusqu'au lit du fleuve, et je me trouvais ainsi dans cette région toujours humide. Puis, à force de m'accrocher aux débris, je touchai presque à la cataracte. L'étonnement qui vous saisit au même instant vous met dans l'impossibilité de rien voir en détail pendant quelques heures. Ces tourbillons d'écume, l'obscurité de l'abîme, ces rochers qu'on dirait près de s'écrouler, l'effroi que produit la chute du torrent, la convulsion

des eaux où il se précipite, forment un assemblage qui est le dernier degré du sublime d'horreur.

L'épithète de fer à cheval n'est plus applicable à la grande cataracte. Dans les changemens continuels occasionés par le frottement de la chute, sa forme est devenue, selon moi, demi-hexagone. Le corps volumineux de l'eau, au centre de cette figure, s'élance d'un seul trait comme un nappe d'un beau vert, et forme un admirable contraste avec le bouillonnement du bassin. Il n'en est pas ainsi aux extrémités : l'eau se divise en petites parcelles qui s'élèvent comme des colonnes lumineuses, réflétant des couleurs idéales.

L'eau, dans le vaste réceptacle au-dessous, est tellement tourbillonnée et mêlée avec l'air que rapporte la cascade (jusqu'à la profondeur peut-être de plusieurs centaines de pieds), que les substances les plus légères pourraient seules y flotter. Rien n'est plus remarquable que la couleur de la surface; elle ressemble à de l'argent trituré sans aucun mélange, quoique ses particules soient très-rapprochées; quand les eaux sont éloignées à une grande distance, elles reprennent leur cours ordinaire, et cette violente commotion devient moins sensible.

Ayant appris qu'on pouvait avancer à une distance considérable derrière la cascade, je résolus d'en faire l'essai. Je rassemblai toutes mes forces et me mis en route, lorsque tout-à-coup un tourbillon épais s'éleva et me força de m'arrêter; je fus repoussé très-loin, à moitié suffoqué, et presque aveuglé. Mais le guide me conseilla de ne pas me décourager, et je fis un nouvel effort qui me réussit beaucoup mieux. J'arrivai

enfin derrière la chute, obligé de me soutenir sur un morceau de rocher large de deux pieds, de lutter contre un vent affreux qui s'élève du bassin et qui vous rejette quelquefois contre le rocher auquel on s'accroche. Ainsi notre conducteur s'étant placé audacieusement sur le bord même du précipice, se trouva refoulé à côté de nous par le vent.

Enfin ayant avancé à près de cinquante pas, le guide me dit d'arrêter, car il était impossible d'aller plus loin. Je commençais en effet à respirer avec peine, puis la tempête de vent et d'écume semblait me menacer d'un aveuglement complet. Je ne pus cependant me décider à quitter cet endroit sans le contempler une dernière fois : au-dessus de ma tête je voyais une rangée de rochers, derrière moi le penchant d'une montagne, et devant mes yeux la cascade. On aurait dit un rideau magnifique qui nous séparait du monde ; je me sentais comme prisonnier, si toutefois l'idée d'un donjon est permise en ces lieux.

Le bruit de la grande cataracte n'est pas aussi extraordinaire qu'on pourrait s'y attendre ; on pourrait causer sur le bord sans élever beaucoup la voix. Le son ressemble à celui du tonnerre lorsqu'il gronde avec force ; il est invariable ; rien d'aigu ou d'éclatant ne vient blesser votre oreille ; il ne se mêle à aucun autre son, et n'en absorbe aucun ; les mugissemens d'un volcan ne sauraient le dominer ; le gazouillement des oiseaux n'en est pas troublé.

Tous les voyageurs cependant qui visitent le Niagara reviennent en se plaignant de ce que le bruit est moins fort que celui du Trenton ou du Cohoes. C'est une *erreur, rien* ne peut surpasser le son produit par

le Horse-Shoe, le vent le porte quelquefois à la distance de quinze à vingt milles. On ne doit pas oublier que ce gros volume de son est engouffré dans une caverne profonde, entourée de trois côtés par des murs de rochers perpendiculaires. Il ne peut donc s'échapper de cette cavité, à travers du nuage épais dont elle est voilée, qu'une petite portion de bruit. Je fis tirer par curiosité un coup de fusil au-dessous de la table du rocher sur laquelle je m'étais placé pour écouter l'effet; le bruit surpassait à peine celui d'une canonnière.

Comme je voulais consacrer trois jours à la visite du Horse-Shoe, je longeai le fleuve pour suivre sa course au-delà des chutes. Le Niagara, peu après avoir quitté le lac Erié, se trouve divisé par une île de sept milles de longueur. Plus bas, on rencontre une deuxième île moins considérable; le fleuve n'a plus à cet endroit que deux milles de largeur, et paraît aussi tranquille qu'un lac. La navigation cesse à Chippewa, trois milles au-dessus des chutes.

Tout en s'apercevant déjà de la rapidité du courant, on est loin de pressentir l'agitation effroyable qui doit s'opérer bientôt. Plus bas, l'île de Goat divise le fleuve en deux branches et le sépare des cataractes. C'est là que les courans commencent à devenir plus rapides.

Ils sont vraiment dignes des cataractes où ils viennent se précipiter. Le fleuve s'élance avec impétuosité, couvrant les rochers et les îles de ses vagues agitées. Cette commotion n'a lieu qu'à trente pas de la chute; mais le fleuve, avant de s'élancer dans l'abîme profond et vaporeux, reprend son cours plein de calme et de majesté.

Je me dirigeai enfin vers la rive américaine. Si la chute du Horse-Shoe n'existait pas, la cascade américaine occuperait le premier rang dans le monde entier. Vue d'en bas, elle est magnifique : tout le volume des eaux se divise en écume qui se dessine sous toutes les formes, et offre le plus beau spectacle quand les rayons du soleil frappent dessus. Ce qui est défavorable à cette chute, c'est qu'elle ne présente qu'une ligne droite, puis au lieu de se perdre dans un abîme obscur, elle se jette seulement contre des fragmens de rochers et vient se perdre dans le lit de la rivière. En un mot, le voyageur qui a vu les côtes du Canada, contemple ces objets avec indifférence.

Pour arriver à l'île de Goat, il faut traverser deux ponts ; l'un d'eux me parut très-remarquable ; il est jeté sur un courant d'une rapidité effrayante et fait honneur à l'ingénieur qui a fourni ce plan. L'île est couverte de bois, que le général Porter, son propriétaire, s'est plu à entrecouper d'allées, d'où l'on peut jouir des plus belles vues. Un autre pont, ou plutôt quelques mauvaises planches, conduisent le voyageur à un endroit qui se trouve justement au-dessus du grand abîme du Horse-Shoe. Si on a eu l'idée d'éprouver la force morale, rien de mieux. L'homme qui, placé sur cette fragile construction, peut regarder au-dessous sans trembler de tous ses membres, possède un courage héroïque. On ne peut s'empêcher de reculer d'effroi. Cependant l'œil ne saisit qu'une portion de la cascade, et la position n'est vraiment pas favorable à l'effet pittoresque.

Le pont fléchit sous vos pas, surtout aux extrémités, *où il se trouve* naturellement privé de support. Y

restai environ un quart-d'heure, et ne me retirai qu'en voyant approcher un monsieur, dont la tournure annonçait un poids énorme.

Quand on se trouve près de ces cataractes, on ne peut songer à autre chose; elles vous poursuivent dans vos méditations du jour, dans vos rêves de la nuit. A peine avais-je déjeuné, que je prenais un livre, et me dirigeais vers le Horse-Shoe, où je passais tout mon temps. Le courant ayant déposé, à un quart de mille au-dessus, un grand nombre de gros arbres, j'en fis précipiter plusieurs successivement dans les flots, tandis que j'observais leur marche du haut de la table du rocher; les uns étaient engloutis sous les vagues furieuses; les autres, chassés avec violence contre les rochers, reparaissaient sur l'eau; et, ces géans des forêts, poussés lentement vers le bord du précipice, disparaissaient enfin pour toujours.

Tout ce qui tombe dans le gouffre est à jamais perdu : des trois vaisseaux qu'on y lança quelques années après la guerre, on ne trouva qu'un fragment d'un pied de longueur à Kingston, un mois après la descente (1). Le pays, autour du Niagara, est pittoresque et bien cultivé; on y adopte, en général, les usages anglais pour l'agriculture; tout a un air de

(1) Avant de quitter le sujet des cataractes, je veux donner un avis utile aux voyageurs futurs, qui se dirigeront de ce côté. Tous, en général, viennent se loger à Manchester, et commencent par visiter la chute américaine et l'île de Goat; rien n'est plus mal imaginé. La chute américaine est assez belle pour nuire à l'effet de la première impression du Horse-Shoe. Je conseillerai donc aux voyageurs, de descendre d'abord à l'hôtel

propreté que je n'avais pas encore remarqué aux États-Unis. Les pallissades sont bien entretenues, et les champs ne sont pas défigurés par de gros pieux à moitié pourris. Les fermes sont très-grandes, pour

Forsyth, tout en se gardant de rien voir par les fenêtres ou le balcon : qu'ils se transportent de suite sur la tête du rocher ; puis je les engage à se diriger vers la côte canadienne, où ils pourront se placer de manière à dominer sur tout le passage ; ils feront bien d'aller jusqu'à Chippena, et de revenir en suivant le bord de la rivière, ce qui est très-possible avec un peu de persévérance. Le jour suivant, qu'ils descendent au lit de la rivière pour examiner la cataracte d'en bas. Après avoir suivi cette marche, ils peuvent traverser du côté de la chute américaine, et à mi-chemin de la rivière ils verront le plus beau spectacle qu'on puisse imaginer ; car rien n'est comparable à cet amphithéâtre de cataractes dont ils se trouvent environnés.

Il est impossible d'indiquer au voyageur le temps qu'il faut mettre à cette excursion. L'imagination a besoin de s'élever à la hauteur de ces objets sublimes. L'agitation est d'abord si grande, qu'on voit tout sans rien admirer. L'enthousiasme augmente de jour en jour ; il faut qu'il reste dans ces lieux aussi long-temps que dure cette exaltation. Il ne saurait mieux employer son temps : il amasse de mémorables souvenirs pour le reste de sa vie. Mais telle est notre nature : l'intimité dégénère bientôt en familiarité. On finirait par voir toute cette magnificence avec froideur. L'imagination s'affaiblit à force d'être excitée. Aussitôt qu'on s'aperçoit de cette crise, il faut songer au départ. Le Niagara ne peut plus rien pour vous. De nouvelles visites ne serviraient qu'à effacer l'impression des premières, et l'on se trouverait à un mille des cataractes, qu'il *faudrait prendre* la route opposée.

la plupart; plusieurs renferment deux cents acres de terre, et procurent de l'aisance à leurs propriétaires. Je dînai avec l'un d'eux, et fus charmé de sa politesse et de ses manières aimables; je n'en dirai pas autant des habitans de la province haute. Ils ont tous les défauts si communs chez les Américains, sans aucune énergie, dépourvus même de ce caractère entreprenant qui transforme le mauvais sujet en citoyen utile: ils sont indolens, obstinés, ignorans, grossiers, dépravés, sans loyauté et sans religion. Je parle seulement des anciens habitans qui doivent en partie leur origine à des déserteurs, des aventuriers, tous hommes sans principes et sans fortune. Depuis quelques années, le Canada est peuplé d'une foule d'officiers de marine; des hommes riches emploient aussi des sommes considérables à la culture de ce pays fertile. Le gouvernement anglais l'a enrichi de travaux magnifiques et utiles; l'industrie est libre, les impôts sont presqu'inconnus; il est impossible que le Canada ne profite pas de tous ces brillans avantages, pour devenir un jour un pays très-riche.

CHAPITRE XX.

Voyage à Quebec. — A York. — Lac des Mille-Iles. — Les Rapides. — Le Saint-Laurent et le Mississipi. — Montréal. — Couvens. — Quebec. — Ville basse. — Chutes de Montmorency. — Monument élevé à Wolfe et à Montcalm. — Lorette. — Destinées du Canada. — Le gouvernement. — Difficultés qui l'entourent.

Après avoir passé une semaine à Niagara, et considéré ses merveilles sous tous les aspects et à toutes les heures du jour et de la nuit, je me remis en route. *A peu de distance* des chutes, en se dirigeant vers

le fort Saint-Georges, on rencontre un gouffre remarquable, que j'ai visité. Il est occasioné par un quartier de rocher qui s'élance à angle droit dans le milieu de la rivière. Le courant le frappe avec une violence effrayante; l'eau prend la couleur du plomb fondu, tourne, retourne et se précipite avec fracas loin de cet obstacle. Le peuple du voisinage assure que rien ne saurait échapper à ce monstre aquatique. Les bateaux sont brisés, les mariniers engloutis sans qu'il soit possible de leur prêter secours, ou bien l'embarcation est tourbillonnée avec une telle rapidité, que les hommes qui la montent perdent haleine et meurent étouffés; telle est la seule alternative qui attend le navigateur imprudent.

Le fort Saint-Georges est une position militaire à l'embouchure de la rivière; bâti originairement en terre, il est maintenant en ruines; c'est bien vu, car on est toujours à même de refaire de tels ouvrages qui coûteraient tant à entretenir. Sur la rive américaine, se trouve le fort Niagara, qui, quoique bâti en pierres, n'a pas l'air plus redoutable que son rival. Celui-ci est gardé par un détachement du 79e régiment, et je ne saurais dire le plaisir que j'ai éprouvé en voyant flotter dans ces contrées lointaines le pavillon anglais. Je ne fus plus comme un étranger sur la terre, et je me surpris, faisant les honneurs du pays à plusieurs Américains qui m'accompagnaient; j'étais comme chez moi.

Tous les jours, il part du fort Saint-Georges un bateau à vapeur pour le haut Canada; jamais je n'ai voyagé dans un bâtiment plus commode. Il était commandé par un officier de la marine royale à demi-

solde; la propreté et l'ordre que l'on voyait partout, contrastaient fortement avec ce que j'avais observé sur les vaisseaux américains les plus renommés. Nous partîmes à midi, et, à cinq heures, nous avions traversé le lac Ontario et nous débarquions à York. Il fut impossible de ne pas perdre souvent les côtes de vue, mais ce que j'en ai pu apercevoir est suffisant pour me convaincre que les rivages de l'Ontario sont plats et d'un aspect monotone.

York présente peu d'intérêt au voyageur; cette ville, bâtie dans un pays plat et marécageux, contient cinq mille habitans. Elle fut prise une ou deux fois par les Américains pendant la guerre, et n'offre effectivement aucun moyen de défense; aucun point n'est convenable pour l'érection des batteries, et celles qui existent maintenant ne peuvent servir que faiblement en cas d'attaque. Il y a cependant assez de prospérité dans ce lieu, et le terrain propre à bâtir se vend à un prix fort élevé. Chose étonnante! presque toutes les maisons sont en brique, et celle qui sert au gouvernement est en bois. Il y a à York un collége qui semble dirigé d'après les meilleures principes. Les édifices publics sont ce qu'ils doivent être, simples et solides. En traversant une rue, je lus sur une boutique une affiche qui annonçait qu'on y trouverait *des glaces;* le temps était chaud; j'entrai, et quel fut mon étonnement lorsque je me crus transporté chez *Grangé* ou chez *Tortoni*.

J'avais passé un jour à York; je pris encore passage sur le bateau à vapeur, appelé *la Grande-Bretagne*, et je me dirigeai vers *Prescott*, à l'extrémité nord du lac. Nous eûmes un grand vent, et le bateau,

quoique des plus grands, dansa d'une manière fort désagréable; les vagues s'élevaient avec fureur, l'eau était bleue; point de terre en vue; on pouvait se croire sur l'Océan. Le vaisseau s'arrêta quelques heures à Kingston, qui, certainement, méritait mieux que New-York, d'être la capitale de cette province. Sa situation est heureuse, à l'abri d'un coup de main, et ses forts dominent pleinement la ville et la rade. Il y a sur les chantiers deux vaisseaux de 74 en construction; la paix en a fait arrêter les travaux. Pendant la guerre, Kingston doit être considéré comme un port de la plus grande importance. Sa rivale, Sackett, ne lui est comparable en rien. La manière dont la guerre a été conduite dans ces parages, prouve toute l'ignorance du gouvernement anglais. Il envoyait des frégates, taillées et prêtes à être montées, dans un pays couvert du meilleur bois de construction qu'on puisse trouver; et avec les seuls frais de ces expéditions, on aurait pu bâtir sur place ces mêmes vaisseaux. Le ministère de la marine était soigneux surtout d'expédier des pièces à eau, de peur qu'on en manquât, et cela, lorsqu'il suffit de puiser dans le lac, pour en trouver de la meilleure qualité. Pour couronner son œuvre, il envoya des appareils propres à distiller l'eau salée!

Ayant passé Kingston, nous entrâmes dans le Saint-Laurent, et le paysage devint magnifique. Vers le soir, nous étions dans cette partie de la rivière appelée les *Mille-Iles;* le soleil se couchait, la scène était sublime. Ces îles sont de toutes grandeurs; les unes ont quelques pieds carrés, d'autres un mille d'étendue; elles devraient être le séjour de l'innocence et de la

paix. Jamais on n'a exactement fixé leur nombre; on croit cependant qu'il s'élève à deux mille. Notre voyage aboutit à une misérable petite ville appelée *Prescott,* où nous dûmes souper, coucher et déjeuner. Je fus assez heureux pour y rencontrer un détachement du 71e régiment, qui se disposait à descendre le Saint-Laurent sur les bateaux de Montréal. Les officiers m'engagèrent obligeamment à me joindre à eux, et je me rendis avec empressement à une proposition qui m'était aussi agréable. Le détachement était de cinquante hommes et trois officiers; quatre bateaux devaient nous conduire. Celui destiné aux officiers fut couvert d'un tendelet, et, par un judicieux arrangement des bagages, chacun trouva le moyen de s'asseoir. Nous partîmes à dix heures du matin; les bateliers étaient tous du bas Canada, et parlaient difficilement l'anglais. Il est impossible de rencontrer des gens d'une plus grande gaîté : leurs chants et leurs rires ne cessèrent que sur l'ordre du patron, à l'approche des *rapides.*

Les rapides du Saint-Laurent peuvent être comptées parmi les accidens naturels les plus sublimes; elles sont occasionées par un resserrement des bords de la rivière, qui se précipite alors au milieu des îles et des rochers pour aller retrouver son lit. Sa fureur est horrible : les sifflemens sont affreux; malheur à ceux dont les nerfs sont trop délicats. En jetant les yeux sur ces eaux bouillonnantes, ces courans qui se heurtent, ces gouffres qui s'entr'ouvrent, il est impossible de croire qu'une barque puisse passer sans se briser, et il faut l'avouer, ces dangers ne sont évités que par le pilote *le plus habile et le plus* attentif; une ligne de plus,

une ligne de moins, décide de la vie ou de la mort. En approchant de ces périlleux parages, le silence règne à bord, le patron est au gouvernail, et chaque marin à son poste. Tous les yeux sont fixés sur le pilote dont les ordres ont rarement besoin d'être exprimés par des mots; son regard est deviné et obéi à l'instant. Les accidens sont rares, et le danger tout juste ce qu'il faut pour exciter légèrement le voyageur; il connaît sa position, il sait que tout dépend du patron; mais il sait aussi que les chances de salut l'emportent; la crainte d'être broyé sur un rocher tient son imagination en suspens, mais n'est pas assez forte pour y jeter l'épouvante.

Peu d'heures après avoir quitté Prescott, nous rencontrâmes la première *rapide*; elle se nomme le *Long Saut*, elle a neuf milles de longueur; cette distance fut franchie dans vingt minutes; l'oiseau n'est pas plus agile que la barque. Au *Big Pitch* le danger devient imminent; c'est là que la rivière se sépare en deux branches, et il faut que la pente soit bien forte, car l'eau frappe les rochers avec une telle violence qu'il s'en élève des colonnes de vapeur humide. Mais c'est surtout au moment de la réunion des deux bras formés par l'île que les périls redoublent; le poëte peut bien se répandre en descriptions pompeuses à la vue d'une charge de cavalerie; mais qui pourrait rendre les effroyables charges d'un fleuve furieux qui vous poursuit? Cette réunion des deux bras se fait au milieu de nuages d'eau, avec un bruit pareil à celui de la foudre. Le fleuve bout comme une chaudière, et s'entr'ouvre de tous côtés en mille gouffres affreux produits par la lutte terrible des courans. Ce

n'est que lentement que cette agitation cesse et que le fleuve reprend son cours ordinaire.

En franchissant ce pénible détroit, la barque fut plusieurs fois couverte d'eau, mais à peine avions-nous eu le temps de nous essuyer les yeux, que le Big Pitch était passé.

Nous couchâmes dans un petit village dont j'ai oublié le nom. Nos hommes, qui avaient travaillé pendant tout le jour, ne songèrent pas à prendre du repos, et comme de vrais canadiens allèrent danser avec les jeunes filles, jusqu'au moment de recommencer le voyage. Ils revinrent tous ivres, le patron excepté ; mais à la vue des rapides, ces marins reprirent leur calme et leur sang-froid.

Nous voguions alors à travers le lac Saint-François; il n'y avait pas un souffle de vent, et le courant nous aidait peu. Ce lac a trente milles de longueur sur dix de large; à l'extrémité on rencontre le village de Saint-Regis, limite du territoire des États-Unis.

On fit une halte au *côteau du lac* pour déjeuner, et franchir ensuite une rapide avec la vélocité d'un trait. Quelques canaux fouillés pour multiplier les communications entre ces provinces, donnent aussi la facilité d'éviter le passage dont je viens de parler. Les rives du Saint-Laurent sont entrecoupées de cultures, trop rares, il est vrai, pour nuire à l'effet du paysage. Je place le Saint-Laurent à la tête des plus beaux fleuves du monde. Sa physionomie n'est jamais ennuyeuse et monotone, elle change à chaque pas.

Quel contraste entre ce fleuve et le Missisipi ! Celui-ci toujours plat et sans accident ; l'autre offrant le changemens les plus variés. L'eau du Missisipi est

grise et bourbeuse, celle du Saint-Laurent est claire comme un cristal. Le premier commence comme un ruisseau, et vient tomber grand fleuve dans l'Océan; le second n'a pas d'enfance; il est, comme Adam, parfait en venant au monde. Le courant du Mississipi est doux et égal; celui du Saint-Laurent, rapide et majestueux. Les vicissitudes des saisons influent sur le volume du Mississipi; chaque année il rompt ses digues et se répand dans les plaines voisines; rien n'augmente le Saint-Laurent; il est toujours le même et se ressent à peine des pluies et des neiges; ce dernier fleuve se joint en traversant une multitude de lacs; le premier n'en rencontre pas dans son cours. Le Saint-Laurent, entouré de belles forêts et de montagnes pittoresques, finit noblement à la mer en formant une large baie. Le Mississipi vomit honteusement ses eaux dans le golfe Mexicain à travers un delta formé par des dépôts vaseux.

L'impression qu'ils font sur le voyageur est aussi très-différente. L'un est grand et magnifique, l'autre terrible et sublime. L'un réjouit, l'autre écrase l'imagination. Nous passâmes ensuite les rapides du *Cidre*, et les cascades, qui offrent encore plus de danger que celles que j'ai déjà décrites, mais présentent à peu près le même caractère; j'en épargne donc la description au lecteur; qu'il lui suffise de savoir que notre course se termina à la Chine, village à neuf milles de Montréal. L'auberge était passable; il faut pourtant avouer que les hôtels canadiens sont inférieurs à ceux des Etats-Unis, quoiqu'on y soit bien plus rançonné. Ici point de zèle, point d'obligeance; dans les États-Unis on peut s'habituer à l'indifférence, mais jamais on n'est

choqué par des manières insolentes. On espère beaucoup d'un pays soumis comme le Canada à la domination anglaise, mais les espérances sont bien trompées.

Le jour suivant je me rendis à Montréal; l'aspect de cette ville me surprit agréablement. Elle est bâtie sur une île de trente milles de long, à peu de distance de la montagne qui lui a donné son nom. Toutes les maisons sont en pierres de taille; cette propreté, cette solidité qui règnent partout, enchantent l'œil d'un observateur qui vient de parcourir les villes américaines. C'est l'usage à Montréal de couvrir les maisons avec du fer blanc, ce qui fait qu'en regardant la ville des hauteurs qui l'environnent, on croit apercevoir partout des glaces brillantes et polies. Dans la ville supérieure, il y a quelques belles rues; les édifices publics sont dans un bon style, simples, solides, et sans prétention. Les faubourgs sont embellis par plusieurs maisons de plaisance charmantes et parfaitement entretenues. Les habitans sont hospitaliers; les gens riches savent parfaitement allier l'élégance et le *comfort*.

La population de Montréal est de trente mille ames; presque tous les magistrats sont Anglais; les autres habitans sont en général des Français. Leur costume a quelque chose de primitif et de particulier; comme les Espagnols, ils portent une ceinture rouge, une veste bleue ou brune, et des souliers qui se rapprochent beaucoup des mocassins indiens. Les natifs de Montréal et de Quebec se distinguent par la couleur du bonnet qu'ils portent. Les uns ont des bonnets bleus, les autres des bonnets rouges.

La religion catholique est la dominante, et la cathé-

drale fait honneur à l'esprit et au bon goût des habitans. Elle est bâtie en pierre bleuâtre, et semble, par sa construction, devoir survivre à toutes les églises des Etats-Unis. L'architecture en est gothique; la seule chose qui m'ait paru peu convenable, c'est le défaut d'ornemens, qu'il faut sans doute attribuer au manque de fonds. On pourrait également critiquer la manière dont le jour y est distribué.

Il y a plusieurs couvens à Montréal; j'en ai visité un, ayant pour guide un des plus riches négocians du pays. Les édifices sont commodes et spacieux; vingt-quatre religieuses et une mère supérieure forment le chapitre. Les revenus, qui sont considérables, sont tous consacrés à des œuvres de charité; et j'ai vu là quelques orphelins qui sont élevés à leurs frais. Elles ont aussi fondé un hôpital pour les aliénés, mais j'ai refusé de visiter cet établissement. J'ai aperçu plusieurs des bonnes sœurs, pâles et défaites, marchant à pas lents et sans faire de bruit, comme si elles remplissaient encore leur ministère auprès du lit des malades. Leur costume est particulier; il consiste dans une robe de drap léger, une cornette en mousseline, un capuchon noir, une sorte d'écharpe blanche, le rosaire et le crucifix d'usage. Mon compagnon me raconta mille traits qui augmentaient encore l'intérêt qu'inspirait cette pieuse institution. Je ne puis, me dit-il, porter les yeux sur cet établissement sans éprouver les plus vifs sentimens de reconnaissance. Il y a trente-cinq ans que j'arrivai dans cette ville, enfant, pauvre et sans appui; pas un ami au monde à qui je pusse m'adresser; peu après mon arrivée je tombai malade; ne pouvant pas travailler, il ne me restait

plus qu'à mourir de faim. La providence me conduisit dans cette maison où je fus nourri, soigné pendant une longue maladie, et pourvu de tout, jusqu'à ce qu'il me fût possible de gagner ma vie par mon travail. J'ai prospéré depuis, je suis riche, et jamais je ne passe devant la demeure de ces charitables religieuses sans les combler de bénédictions.

Lord et lady Aylmer étaient à Montréal, et leur présence avait répandu partout le bonheur. Je passai une semaine dans cette ville, et je m'embarquai ensuite pour Quebec, sur un de ces magnifiques bateaux à vapeur qui voyagent sur le Saint-Laurent; dans vingt heures je fis les cent quatre-vingts milles qui séparent les deux villes.

En approchant de Quebec, le paysage devient plus agreste et plus montagneux; les cultures ne s'étendent pas à plus d'un mille de la rivière, et les Canadiens conduisent leur agriculture d'après les principes les plus erronés. Ce peuple est aimable et doux; il affronte avec courage les malheurs de la vie, et jouit avec transport des plaisirs qu'elle offre. Quelle différence avec l'habitant des Etats-Unis? L'un, ennemi de toute innovation, vit comme ses pères, heureux de ses institutions, plein d'amour de la patrie; l'autre, spéculateur actif, change de soleil selon son intérêt, et n'est bien que là où il peut faire prospérer ses écus. Le Canadien est plus intéressant, l'Américain plus utile.

Quebec porte au front la marque de sa noblesse. Ce n'est plus une cité vulgaire livrée à la maltôte; ses tours s'élèvent orgueilleuses comme des paladins prêts à la défense; assise au milieu du plus beau paysage, les hauteurs qui l'entourent sont couronnées de tra-

vaux forts et de l'imprenable citadelle du *Cap-Diamant;* dans le fond, on voit la rivière qui s'échappe d'une forêt de pins et se couvre de suite de mille vaisseaux. L'île d'Orléans est au milieu de son lit; un immense rideau de hautes montagnes borne l'horizon, et forme l'encadrement d'un tableau qui peut être égalé, mais qui ne saurait jamais être surpassé.

Tant que j'ai été sur ce bateau, Quebec apparaissait à mon imagination environné de toutes ses gloires; mais le premier aspect de la cité basse commença à me désenchanter. Elle s'étend au bord d'un précipice, les rues sont malpropres et étroites, les trottoirs, si on peut les nommer ainsi, sont à peine suffisans pour les piétons. Le commerce habite cette partie de la ville; c'est là que se trouve la bourse, la douane et les banques. La pompe militaire est réservée tout entière pour la ville haute. Une petite ruelle y conduit par un chemin à travers la montagne; on remonte bientôt la cour, le camp, le château Saint-Louis bâti sur un roc, et entouré de formidables remparts. Ici, aucun signe mercantile ne s'offre aux regards, le clairon résonne, les soldats encombrent les rues, les sentinelles longent les remparts, et la bruyante gaîté des jeunes officiers éclate de tous côtés.

Les quinze jours que j'ai passés à Quebec, sont pour moi pleins de souvenirs charmans; les officiers du 32e régiment m'admirent à leur table, et je les prie de recevoir ici tous mes remercimens pour l'agrément qu'ils ont répandu sur mon séjour dans leur ville. Je rencontrai parmi eux un vieil officier avec qui j'avais servi dans le même corps. Nous nous étions trouvés

ensemble sur le continent européen, nous nous retrouvions dans un autre monde; je laisse à penser tous les sentimens qui se réveillent dans une semblable rencontre. Lord Aylmer m'avait donné une lettre pour le colonel Cockburn, commandant de l'artillerie. Le colonel est un artiste distingué, plein de goût et de délicatesse, comprenant toutes les beautés de la nature; c'est dans sa compagnie que j'ai fait toutes mes excursions dans les environs. Nous allâmes d'abord aux chutes de Montmorency, à huit milles de la ville. En sortant des portes on marche sur les bords du Saint-Charles, à travers un pays agréable, bien cultivé et entrecoupé de villages. C'était un dimanche, les habitans étaient dans leurs plus beaux atours, et la gaîté était sur tous les visages. Les hauteurs de Montmorency m'intéressèrent vivement : ce fut le premier champ de bataille où Wolfe et Montcalm se rencontrèrent. Wolfe perdit six cents hommes dans le combat, et fut obligé de se retirer. Les chutes sont fort belles, mais un moulin qu'on y a élevé, détruit tout leur effet; la vue en est cependant magnifique. L'eau tombe de deux cent quarante pieds de haut; elle n'est pas volumineuse, mais le bruit qu'elle fait, en descendant dans le bassin et les précipices qui la reçoivent, est noble et sublime. A cinq milles plus loin, on montre une curiosité géologique appelée *les pas naturels* (the natural steps); ces pas semblent avoir été creusés par la pression de l'eau; ils sont si réguliers qu'on serait tenté de croire que l'art a aidé la nature.

Près de la ville sont les plaines d'Abraham, champ de bataille où Wolfe fut tué. Plus loin est la plage où

il débarqua, et le sentier par lequel il conduisit ses troupes à la victoire. Elles s'emparèrent des hauteurs; Montcalm sortit de suite de ses retranchemens de Beaufort, et vint à leur rencontre : deux heures suffirent pour anéantir le pouvoir de la France en Amérique.

Wolfe mourut jeune, et son nom a toujours quelque chose de mélancolique pour un cœur Anglais. On peut cependant lui accorder les qualités d'un grand général. Sa première attaque fut une faute; le succès de la seconde ne fut dû qu'à la faiblesse de l'ennemi : en acceptant le combat, Montcalm perdit tous ses avantages. S'il s'était retiré dans la ville, il eût été impossible de l'en chasser. L'hiver approchait; on était au 12 de septembre, l'assaut devenait impraticable.

Un monument a été élevé à ces braves; c'est un obélisque dans le genre de ceux que l'on voit à Rome. On y a mis deux inscriptions latines; elles sont pleines de prétention et de pédantisme.

La citadelle a été renforcée et rebâtie à grands frais: elle commande la ville et le port; sa force est telle, qu'il est présumable qu'elle sera toujours vierge. Ceux qui s'en empareront pourront inscrire leur victoire au nombre des plus fameuses.

Le château de Saint-Louis sert maintenant de demeure au gouverneur; il s'élève sur la pointe d'un rocher, et, en regardant d'en bas, on croit à chaque instant qu'il va s'écrouler. L'architecture en est commune, rien de large, rien de grand.

Les autres édifices appartiennent presque tous à la religion. Les couvens sont très-nombreux; je ne les

pas visités. La cathédrale est une grosse masse de pierres sans ornemens. Dans l'intérieur on a rassemblé beaucoup de tableaux que je n'ai pas eu le loisir d'examiner. Le grand autel est magnifique.

New-York et le Canada sont des régions privilégiées pour les chutes d'eau ; j'en ai beaucoup vu, et il m'en restait encore beaucoup plus à voir. J'avoue que ma curiosité pour les cataractes fut presque entièrement refroidie par les neuf milles que je fus obligé de faire pour aller admirer celle de la Chaudière ; elle est au milieu d'une forêt dont les échos semblent n'avoir jamais été réveillés par des voix humaines. Le fracas des eaux contraste merveilleusement avec l'horreur silencieuse de ces lieux. Nous étions en juin, et les chants des oiseaux ne troublaient pas encore la paix profonde de ces bois. Que ces forêts sont différentes de celles de la vieille Angleterre ! La nature vivante se tait, la nature morte n'y fait entendre que la voix des grandes eaux. La Chaudière ressemble assez à la Tweed : les eaux tombent de cent pieds de hauteur ; la meilleure position pour jouir de cette vue est celle qu'offre un quartier de rocher qui s'avance à cinquante pas dans la rivière. L'eau du bassin, ou, comme on dit, du *Pot*, bout comme jamais eau n'a bouilli. Elle se précipite de roc en roc, au milieu du bruit et d'une vapeur blanchâtre, jusqu'à ce que ses flots aillent se perdre dans le Saint-Laurent. Cette scène est pittoresque et hautement attachante ; le voyageur ne doit pas quitter Quebec sans visiter la Chaudière.

Rien de plus mélancolique que le lit dans lequel *on a placé* le village de Lorette. C'est là que se sont

réfugiés les derniers restes de la tribu des Hurons. L'eau-de-vie et la poudre ont consommé leur œuvre de destruction; il n'y a plus que deux cents hommes de cette race, autrefois si noble et si brave. Ils ont adopté la religion et le langage des Canadiens. Ce village a une église; le pasteur vit avec ses ouailles, et en est adoré; le christianisme est le seul bienfait que ces sauvages ont reçu de la civilisation. Dépouillés, ruinés, avilis par elle dans ce monde, elle a cru devoir leur donner un dédommagement dans l'autre. Ce bienfait, s'il était pur, mériterait toutes les bénédictions des enfans de la nature; offert par des mains ensanglantées, il peut être oublié par eux sans ingratitude.

Les corps législatifs ne siégeaient pas lors de mon passage au Canada; je ne puis donc rien dire de l'état politique de ces peuples. Il y a cependant un M. Papineau, qui joue ici le rôle d'O'Connell; c'est l'ennemi des gouverneurs et de tout ce qui s'appelle la domination anglaise. Que veulent-ils donc de plus? ils ne paient aucun impôt. John Bull répand son argent parmi eux, comme on le voit par les travaux du cap Diamant et du canal Rideau, si utiles pour les deux provinces canadiennes! Que veulent-ils? le bas Canada ne saurait se joindre aux Etats-Unis, et il est trop pauvre pour se suffire à lui-même. Otez-leur les capitaux anglais, et il ne leur restera plus que des villes sans richesses, et des ports sans marchands.

Quant à la province haute, le temps approche où elle se réunira aux Etats-Unis; tout mène à cette révolution. Les canaux, qui font communiquer les lacs canadiens avec l'Ohio et l'Hudson, portent vers ce but; ils arrivent plus aisément à New-York et à la

Nouvelle-Orléans, qu'à Quebec. Le peuple est républicain en politique, et anarchiste en morale. L'Angleterre perdra peu à cette séparation; cependant nos hommes d'état doivent prévoir cet événement, et diriger leur politique en conséquence. Les concessions ne peuvent plus rien ici; le torrent roule, il ne saurait être arrêté. Est-il maintenant opportun de jeter des millions en améliorations sur cette terre ingrate? ne vaudrait-il pas mieux laisser ces dépenses à la charge de la colonie elle-même?

Les Canadiens le savent; dès qu'une forte majorité du peuple se sera prononcée contre l'Angleterre, ils n'auront aucune difficulté à faire reconnaître leur indépendance. L'Angleterre pourrait sans doute les soumettre par la force des armes, mais elle ne le fera jamais; elle leur dira adieu de grand cœur, et les abandonnera à leurs propres lumières. Seront-ils plus heureux? c'est une question que le temps seul décidera.

Lorsque la Grande-Bretagne s'empara du bas Canada, elle commit une grande faute en n'ordonnant pas que l'anglais devînt la langue légale. Il en est résulté qu'après quatre-vingts ans de possession, ce peuple est encore français. L'influence de la littérature nationale n'a pu se faire sentir, et le peuple, quand il lit, ne choisit que des livres français; les légistes français sont cités dans les tribunaux; le français est parlé dans les rues; les habits sont français, les préjugés français, les sympathies françaises. Trois générations ont passé sur ce pays, et il est encore ce qu'il était à l'époque de la conquête.

Une autre erreur fut la division du Canada en deux *provinces; les* habitans n'ont pu se mêler. Une pro-

vince est toute française, l'autre n'est ni anglaise ni américaine; cette dernière, jouissant d'un meilleur climat et d'un sol plus fertile, a pris, en population et en richesses, des accroissemens que sa rivale ne pouvait espérer. Toutes les émigrations se sont dirigées vers la province haute; c'est d'elle que viennent tous les chargemens du commerce qui se fait par le Saint-Laurent; la province basse ne produit que quelques gros meubles communs.

Les Canadiens français sont donc opposés à toutes les améliorations qui peuvent profiter aux autres; de là mille collisions. Il refusent les impôts nécessaires, les projets sont abandonnés, et le commerce de contrebande avec les Etats-Unis prend un nouvel accroissement, et prépare l'événement dont je viens de parler.

Le gouverneur du Canada n'a pas une des tâches les plus faciles : il a à combattre des hommes bornés et intéressés; à maintenir les priviléges de la couronne; à empêcher qu'une sage liberté ne dégénère en licence démocratique. Il est assourdi par la clameur, assailli par les factions, forcé de prendre un parti, ou d'offenser tout le monde. Ses embarras augmentent-ils, il demande l'appui de son gouvernement, qui lui envoie en réponse une lettre de remercîmens et son rappel.

Telle a été l'histoire de plusieurs gouverneurs, et bien d'autres auront sans doute le même sort. Mais si quelqu'un a été calculé pour concilier les passions et les intérêts de ces turbulentes populations, c'est lord Aylmer. Son caractère aimable, ses manières pleines de dignité, son expérience des affaires, jointe à un

sens exquis et à une grande connaissance du monde, peuvent seuls calmer les esprits et ôter tous prétextes aux mécontens. Il n'y avait, à l'époque de mon passage dans le Canada, qu'une voix sur le gouverneur; la haute société et le peuple lui accordaient leurs suffrages.

Les maîtres d'école ont encore bien à faire dans ces provinces. Dans la basse classe, peu savent lire, et, parmi les gens riches, l'éducation est encore fort arriérée. Les femmes ressemblent aux Américaines, brillent et passent avec la même rapidité; elles sont agréables et savent plaire, mais on les dit cruelles à l'égard de leurs inférieurs. Les Canadiens sont à l'épreuve des charmes du beau sexe, et un mariage dans la colonie est un événement aussi rare que l'apparition d'une comète.

CHAPITRE XXI.

New-York. — Plattsburg. — Caldwell. — Chutes de l'Hudson. — Climat des États-Unis. — Sources. — Albany. — M. Weir. — Journaux américains. — Licence de la presse. — Polémique. — État de la religion. — Méthodistes. — Le clergé. — Jugement. — Conclusion.

Je laissai Quebec avec regret: j'y avais trouvé une bonne société et un vieil ami. Mon voyage à Montréal n'offrit rien de particulier, et je me disposai, après y avoir passé quelques jours, à retourner aux Etats-Unis.

J'avais à peine atteint Longueil, sur la rivière Saint-Laurent, que mon domestique s'aperçut qu'il me manquait un porte-manteau; il fallut aller le chercher, et moi, je me vis forcé d'attendre dans une misérable taverne. Ce contre-temps avait cependant son bon côté : il faisait une chaleur affreuse, et il était impossible de voyager sans en souffrir horriblement. Pour tuer le temps, je lus tous les journaux qui étaient dans la maison; et ne trouvant pas un canapé pour me reposer, je me mis au lit. Mais ici nouveau tourment : des nuées de mouches obscurcissaient les appartemens et couvraient leur victime avec une désespérante importunité. Tout repos étant impossible, je gagnai la salle à manger, où je ne vis sur la table que deux plats de grosses mouches à ventre bleu, ce qui n'était pas fait pour augmenter l'appétit. Une chambrière, armée d'un large éventail, faisait tous ses efforts pour écarter ces insectes pendant le repas. Mon domestique ne revint que dans la soirée; je trouvai fort heureusement une voiture, et je m'échappai, en toute hâte, d'un lieu que désolait une plaie dont on n'a pas eu d'idée depuis le règne de Pharaon.

Le chemin pour se rendre à Chambly est exécrable. Je passai la nuit dans ce village, et de là je me dirigeai vers Saint-John's en suivant la rivière Sorell qui, à cet endroit, n'a pas plus d'un mille de largeur. Un *steam-boat* partait heureusement pour White-Hall, à l'extrémité sud du lac Champlain, et en dix minutes je fus à bord. Depuis Saint-John's la rivière va en s'élargissant jusqu'à l'île aux Noix, port assez fort, occupé par une garnison anglaise : c'est là où l'on quitte le Canada pour entrer dans le territoire des États-Unis.

Le lac Champlain présente une étendue de cent quarante milles de long, sur à peu près cinq ou six de large. Des vallées onduleuses l'entourent; quelques-unes n'ont jamais été cultivées. Ce fut le théâtre de plusieurs événemens remarquables dans l'histoire des colonies. On voit encore les traces des forts de Ticonderago et de Crown-Point. Nous passâmes à Plattsburg, où se livra le malheureux combat naval de 1814. Je servais alors dans les colonies, et j'eus plusieurs fois occasion de m'entretenir avec le commodore James-Yac, de cette affaire si honteuse pour la mémoire de sir George Prevost (1).

Le jour suivant j'abandonnai le bateau à vapeur, et m'étant procuré un chariot pour transporter mes effets, je côtoyai les montagnes du lac George. Ces

(1) Lorsque l'ordre de la retraite fut donné, sir Manly Power, qui commandait une brigade, s'adressant à George Prevost, lui dit : — « Est-il vrai, monsieur, que » vous ayez donné l'ordre de se retirer devant ce misé» rable corps de milices indisciplinées? Je m'engage, avec » un bataillon, à les chasser en dix minutes de leurs po» sitions. Pour Dieu, épargnez cette honte à l'armée, à » vous, à nous tous; révoquez un ordre qui termine la » gloire des armes anglaises. » Sir George se contenta de répondre : — « J'ai donné l'ordre, il faut qu'il soit » exécuté. » — Ajoutons ici que ce fort était fait avec de la boue, qu'il n'y avait, pour le défendre, que trois mille hommes de milice, et que les Anglais battaient en retraite avec une armée de dix mille hommes, composée de meilleures troupes. Ils firent une grande perte en bagages et en munitions. La mort de sir George arriva peu de temps après son rappel, et lui évita un procès devant la cour martiale.

sites sont célèbres; je ne les trouvai pas au-dessous de leur grande réputation. Le lac George est de trente-six milles de longueur, mais sa largeur est rarement de plus de cinq milles; sa forme est celle du Wendermere; les accidens de la nature y sont plus hardis, plus tranchés. Le pays environnant est en général dans l'état primitif, et les montagnes sont couvertes de forêts. Dans ce lac, on rencontre plusieurs îles; une seule paraît être habitée; quelques cultures rares, une chaumière en bois, jettent quelquefois de la variété dans ce magnifique paysage.

Le bateau à vapeur que je repris pour continuer ma route était un peu vieux et avançait péniblement. Pour la première fois de ma vie je fus heureux de cette lenteur; j'aimais à reposer mes idées sur ces délicieuses scènes, à charger mon imagination de nouvelles images, et à dévorer des objets que mes yeux ne devaient effleurer qu'une seule fois. Nous débarquâmes à Caldwell, petit village à l'extrémité sud du lac. L'auberge étant fort bonne, et n'ayant rien à faire, je visitai les environs. A un mille de distance, on trouve les restes d'un bastion anglais, appelé le fort William Henry. Il fut bâti en 1755 par sir William Johnson, et attaqué la même année par les Français, sous la conduite du baron Dieskau. Ils furent repoussés avec perte et le général resta sur le champ de bataille. L'année suivante, M. de Montcalm en fit le siége avec dix mille hommes. Le colonel Munro se défendit vaillamment, mais se vit à la fin forcé de capituler. Toute sa garnison fut traîtreusement massacrée par les sauvages attachés à l'armée française. Le fort fut détruit et n'a jamais été rétabli.

Le lendemain je partis pour les eaux de Sarratoga, le Cheltenham des Etats-Unis. La route traverse un pays varié et assez bien cultivé. Nous étions à la fin de juin; les blés étaient mûrs, et même on avait déjà fait la moisson dans plusieurs endroits. La récolte était belle, et les épis les plus riches que j'eusse jamais vus.

Les chutes de l'Hudson, que j'ai voulu visiter en passant, ne peuvent exciter que faiblement l'admiration du voyageur qui arrive de Niagara et du bas Canada; cependant elles sont assez remarquables, et si l'imagination pouvait écarter le nombreux moulins qui sont mus par ces eaux et se reporter aux temps où les ours, les panthères et les daims venaient s'y désaltérer, elle en recevrait une bien plus vive impression. Une large cascade est sans doute un accident fort pittoresque; mais lorsque les objets qui l'entourent n'offrent aucun rapport avec l'effet grandiose qu'elle produit, l'œil trompé se détourne, et dédaigne ce qu'il aurait admiré. Ici la nature a été pour ainsi dire gâtée, et c'est aux dépens de mille beautés que l'esprit mercantile a obtenu d'utiles conquêtes. Il y a des hommes qui sont satisfaits dès qu'ils voient tomber une cascade d'une hauteur calculée, pour mettre en mouvement quelques machines. Les discordances du paysage les occupent peu : pour eux la nature est sans sublimité, et l'art n'est jamais vulgaire. Leurs yeux ne voient pas les beautés de détail, ils mesurent les rivières et les montagnes à l'aune comme de la toile ou du drap. Que Dieu les bénisse! Ce sont d'honnêtes et d'utiles citoyens. Ils ont un tact parfait pour juger les marchandises é-

ches, et ne sentent la beauté d'un paysage que lorsqu'il brille sur un vase de porcelaine. Ils voyageront au loin pour visiter une chute d'eau, pour voir un lion : si l'une fait mouvoir un moulin, et si l'autre fait tourner une broche : quelle bonne fortune pour leur admiration!

Sarratoga est comme toutes les villes où l'on prend les eaux. On y retrouve cet air de gaîté et de prétention qu'affecte un dandy endimanché. C'est pour ainsi dire un village d'hôtels. L'établissement est sur une vaste échelle, et l'auberge dans laquelle je me logeai pouvait recevoir deux cents voyageurs.

Dans l'été la société y afflue de toutes les parties de l'Union; c'est le rendez-vous de la mode et des gens du bel air : le fait est que le climat est tellement malsain dans les villes qui bordent l'Atlantique depuis New-York jusqu'à la Nouvelle-Orléans, que les habitans sont obligés d'émigrer en masse, pendant plusieurs mois, vers des températures moins ennemies. Tout le monde se précipite vers le nord : les uns traversent les mers, d'autres restent à Niagara ou dans le Canada, mais le plus grand nombre se rassemble à Sarratoga.

Puisque j'ai parlé du climat, je dois dire que c'est un des points sur lesquels les Américains montrent le plus d'injustice. Ils se complaisent dans l'idée qu'ils habitent une terre promise, et que depuis le Saint-Laurent jusqu'au Mississipi, le soleil est plus brillant, les brises plus salutaires et le sol plus fertile que dans toutes les autres régions. Rien de mieux ; mais qu'ils ne prétendent pas imposer la même admiration aux *étrangers!* Jugeant d'après ma propre expérience, je

puis assurer que le climat des Etats du nord et du centre, est seulement d'un degré supérieur à celui de la Nouvelle-Ecosse, que je regarde comme le plus affreux sous lequel on puisse vivre. En arrivant en Amérique, nous eûmes quatre jours de brouillard comme je n'en vis jamais en Angleterre. A New-York, le temps fut beau pendant à peu près une semaine, mais il devint tellement nébuleux et tempétueux à Boston, que pendant mon séjour dans cette ville, le soleil ne se montra que très-rarement. A Philadelphie, de janvier à mars, la terre fut toujours couverte de neiges, et à Baltimore, nous eûmes le même temps. La neige ne se fondit pas pendant tout mon séjour à Washington, et les chemins étaient vraiment difficiles. En traversant les Alleghanys, je fus plus heureux, et je voyageai sous un ciel superbe jusqu'à la Nouvelle-Orléans. Dans cette ville, sur quatre journées, il y en a au moins trois où le temps est couvert, où l'atmosphère étouffe. Dans mon voyage de la Mobile à Charleston, le temps, quoique très-chaud, fut cependant fort beau; mais à mon arrivée dans cette ville, le thermomètre baissa de 20 degrés, et, sous le 33° de latitude, au mois de mai, tous les foyers de l'hôtel étaient entourés. A mon retour à New-York, tout le monde portait encore le manteau, et le froid était extrêmement vif. On ne trouvait aucun vestige du printemps dans une saison où, en Angleterre, la campagne est couverte de verdure. Cependant, dans les derniers jours de mai, la chaleur devint excessive. A Quebec, le thermomètre marquait de 84 à 92°. A New-York, en juillet, il faisait une chaleur à souhait pour des salamandres, et jamais je n'ai été brûlé par

un soleil plus ardent, que le jour de mon départ pour l'Angleterre. Dans les Etats du nord et du centre (car il ne faut pas parler des provinces du sud), le thermomètre monte tous les ans à plus de cent degrés. On éprouve dans le même pays l'été de la Jamaïque et l'hiver de la Russie. De telles vicissitudes atmosphériques influent nécessairement sur les forces physiques de l'homme, et si vous calculez l'effet de toutes les exhalaisons marécageuses qui infectent une grande partie de l'Union, les ravages des liqueurs fortes et du tabac, vous comprendrez facilement l'état de rachitisme des populations américaines. Je n'ai jamais rencontré de ces paysans pleins de santé et de vigueur qui, à chaque instant, frappent la vue en Angleterre. Dans plusieurs parties de l'Etat de New-York, la population fait peine à voir; elle n'est guère supérieure à celle des Marais-Pontins et de la campagne de Rome. Quand l'automne arrive, les fièvres tierces l'accompagnent avec autant de régularité que les autres fruits de la saison. Partout où je m'arrêtais, je trouvais des malades dans chaque maison; et certes, il était inutile de faire ces recherches : l'aspect des mères désolées et des enfans maigres et défaits parlait assez haut.

Il semblerait sans doute ridicule de comparer un pareil climat à celui de l'Angleterre, et cependant rien n'est plus ordinaire que d'entendre un Américain s'écrier : « Que notre pays doit vous paraître agréable après les brouillards et les pluies de votre Angleterre! — Quel ciel préférez-vous, celui d'Italie ou le nôtre? » — Ma réponse déplut sans doute, car elle fut le signal d'une longue discussion météorologique.

L'un prétendit qu'il avait été trois mois en Angleterre, et que la pluie n'avait jamais cessé de tomber; l'autre, que, pendant neuf mois de séjour, il avait eu le même désagrément. Je n'avais plus rien à répondre. Mais ce ton de triomphe n'est plus tenable pendant les jours, les semaines, les mois où le temps ne peut plus être défendu. Alors commencent des apologies sans fin : on vous dit que le voyageur qui passe n'a pas le droit de juger; qu'avant son arrivée, le ciel était serein et l'atmosphère brillante; qu'il vient tout juste dans une série malheureuse; que de mémoire d'homme, on n'avait vu autant de pluie, autant de neige; que le printemps ne s'était jamais montré aussi paresseux; que jamais on n'avait eu une température aussi capricieuse. En un mot, les lois de la nature ont été changées à votre arrivée, et vous avez bouleversé, d'un seul regard, le cours ordinaire des saisons.

Ceci n'est qu'un badinage, mais j'ai dû le rapporter pour faire ressortir un des caractères particuliers de peuple américain, qui loue sans mesure et sans raison tout ce qui touche à la contrée qu'il habite. Ce n'est pas assez pour plaire, de trouver le pays agréable et les habitans aimables, de louer la fertilité de l'un, la sagesse et la dignité des autres, il faut encore que l'admiration s'élance dans les airs, que les ouragans deviennent de légers zéphirs, que les nuages prennent les teintes de l'azur le plus brillant, et que les fournaises de l'été se changent en douces haleines qui viennent réchauffer délicieusement l'atmosphère.

A Saratoga, toute la société dîne dans un immense salon; après le repas, les hommes vont fumer sur les

balcons, et les femmes s'occupent à lire, travaillent à l'aiguille, ou font sortir des flancs d'une mauvaise épinette les sons les plus discordans. Il y a tous les jours un bal dans un des hôtels; c'est là que des danseurs, qui semblent avoir étudié dans des séminaires de Quakers, sautent et font des cabrioles au milieu des walses et des quadrilles. Le matin, chacun va boire aux sources minérales; il y en a plusieurs dont les propriétés sont différentes. J'ai bu à toutes ces fontaines; elles n'offrent rien de désagréable au goût, et sont légèrement effervescentes. La source du *Congrès* jouit de la plus grande réputation; on y a bâti une jolie fontaine; des enfans présentent l'eau aux buveurs. Cette eau est mise en bouteilles et vendue dans tous les Etats-Unis; elle rappelle assez l'eau de Seltz.

Parmi les malades, beaucoup se plaignaient de la dyspepsie (*dyspepsia*), mal trop commun dans ce pays. Les femmes exposaient sans façon leurs petites souffrances. Une d'elles, qui était, il est vrai, mariée et déjà d'un âge raisonnable, assurait publiquement qu'elle avait éprouvé le plus grand bien des massages que lui avait faits un apothicaire sur l'estomac. Le bruit s'en répandit, et le guérisseur devint si célèbre, qu'il fut obligé de prendre des aides pour pouvoir suffire aux estomacs qui réclamaient ses soins. Après le déjeuner, on se rendait en foule sur les bords d'un lac, à trois milles de distance, pour se livrer aux plaisirs de la pêche. On a bâti dans cet endroit une plate-forme pour la commodité des pêcheurs; que de lignes à l'eau! et quelle bonne fortune pour un dessinateur tel que Matthews! que de cris et de joie d'une

jeune femme ou d'un vieux monsieur tirant de l'eau un poisson de la plus petite espèce! Deux ou trois hommes étaient occupés à amorcer les hameçons; il n'y eut pas un seul coup de filet pendant tout mon séjour aux eaux.

On peut passer quelques jours agréables à Saratoga, mais bientôt la monotonie de l'existence rend cette ville insupportable. Je la quittai donc pour aller à Ballston-Spa, à sept milles plus loin. Les hôtels sont excellens dans ce lieu; mais, depuis quelques années, les eaux ont perdu de leur célébrité, et sont presque abandonnées. Près de mon auberge se trouvait la maison qu'occupa le général Moreau; c'est de là qu'il partit pour aller rejoindre l'armée des alliés, et compromettre sa gloire en combattant contre son pays. Si Saratoga était ennuyeux, Ballston était stupide; rien à voir, rien à faire, à moins d'aller promener son oisiveté dans les bois voisins, sur les bords du Kayaderoseras dont le paysage est très-pittoresque. Il y avait peu de monde à l'hôtel; deux jours me suffirent dans ce lieu, et je partis pour Albany.

On trouve encore à Albany *des tenanciers féodaux;* ce sont, je pense, les seuls qui soient encore dans les Etats-Unis. A l'époque du premier établissement fait par les Hollandais dans l'Etat de New-York, un homme, nommé Van Ransellaer, obtint des hauts et puissans seigneurs la concession du terrain sur lequel on a bâti Albany, et celle des terres environnantes, sur une étendue de vingt-quatre milles, mesure de Hollande. Presque tout ce domaine a été cédé moyennant des baux perpétuels et réserve de tous les privi-léges seigneuriaux, les péages, les droits sur les

minéraux, sur les moulins, etc., etc. Le propriétaire porte encore le titre de protecteur (patron); c'est un des plus riches citoyens de l'Union. Sa famille est traitée avec une sorte de respect et de distinction qu'un siècle encore ne pourra détruire. Elle est pourtant l'objet d'une certaine jalousie qui l'éloigne de tous les emplois civils.

Pour la dernière fois, je m'embarquai sur la magnifique rivière d'Hudson; je retournais à New-York, où j'avais laissé quelques amis; le plaisir de les revoir était bien diminué par l'idée que j'allais les quitter pour toujours. Pendant mon absence, l'aspect de la ville avait un peu changé, un soleil trop brûlant avait fait fuir la gaîté et le luxe, les affaires seules restaient. Chaleur étouffante pendant le jour, chaleur étouffante pendant la soirée. Les théâtres étaient ouverts, mais comment y aller lorsque le thermomètre marquait 90°? Il y avait un vauxhall et un excellent café français, où l'on se réfugiait pour prendre des glaces et les autres rafraîchissemens de la saison. Plusieurs de mes amis étaient restés à New-York, ou dans les campagnes des environs; je trouvais donc encore des portes hospitalières; peu de gaîté, mais beaucoup de société.

C'est alors que je fis la connaissance d'un jeune peintre, qui occupera un jour un rang parmi les artistes. Il se nomme M. Weir; comme Harding, il est plein de talent et d'enthousiasme. Il a passé plusieurs années en Italie, et en a rapporté un goût formé par l'étude des plus grands chefs-d'œuvre, et une puissance d'exécution vraiment rare, et digne de tous les encouragemens que le génie cherche si souvent en vain.

J'ai admiré plusieurs de ses ouvrages qui portent tous le cachet de la belle nature; mais j'ai été surtout frappé de son tableau représentant un Grec mourant. Il vient d'être blessé dans la bataille, et ses membres l'ont péniblement porté aux pieds de sa maîtresse. Son sang s'épuise, sa figure a déjà les pâleurs de la mort; sa tête repose sur une de ses mains, mais on voit, par la disposition des muscles relâchés, que la mort est là; il s'en occupe peu : sans abattement, sans espoir, son agonie est comme celle des grandes infortunes, sans convulsions; il n'y a que les demi-malheurs qui puissent faire pleurer. Cette composition est pleine d'harmonie. Une tour s'élève, surmontée d'un drapeau; à ses pieds, l'on voit plusieurs palmiers; dans le lointain, les créneaux d'une ville, et enfin, un fond de soleil couchant qui répand sur toute cette scène une teinte de profonde mélancolie. Les croquis de M. Weir sont peut-être encore plus parfaits que ses tableaux peints; j'en possède un que je garde précieusement, et qui a obtenu les suffrages des meilleurs juges.

Je n'ai pas encore parlé de la presse américaine; tout anglais ne peut s'empêcher d'être frappé de l'infériorité des journaux de ce pays. Pour mieux les juger, j'en ai lu dans toutes les parties de l'Union, et je puis dire que, sous le rapport du talent, ils sont nuls; et que, sous celui de la virulence, ils excitent le dégoût et le mépris, non-seulement pour ceux qui les écrivent, mais encore pour ceux qui leur prêtent l'appui de leur fortune. Quelle opinion peut-on avoir d'un peuple où les hommes publics sont exposés à *toutes* les accusations dignes de la prison et du *gibet*, où la guerre politique n'est plus un appel à

la raison, aux principes reconnus, mais une provocation des passions les plus viles et les plus basses, une mêlée où l'on se sert indistinctement et sans scrupule de tous les moyens et de toutes les armes. Certes, je le dis avec peine, les écrivains anglais sortent bien souvent des bornes, mais leur violence est de la modération, leur liberté de la retenue, et leurs atrocités des vertus, lorsqu'on les compare au système brutal et féroce suivi dans les Etats-Unis. En Angleterre, on ne supporte pas une simple insinuation contre l'honneur personnel; la moindre chose qui ne serait pas relevée, suffirait pour troubler la tranquillité et détruire la réputation d'un homme public. En Amérique, il faut des attaques plus fortes; on épuise le vocabulaire du crime; il n'y a rien de trop violent quand il s'agit d'attaquer un adversaire. Il ne suffit pas de faire connaître ses principes, les actes de sa vie politique, la pureté des motifs qui la dirigent; mais on l'accuse de vol, d'incendie, on fait connaître les lieux, les circonstances des crimes. Souvent, un candidat pour le congrès, ou pour la présidence, est accusé d'avoir coupé les bourses, enlevé des cuillers d'argent, ou fait des gentillesses de cette nature. J'en ai maintenant deux exemples sous les yeux : un membre du congrès vient d'être dénoncé à ses concitoyens, comme ayant brisé un secrétaire pour enlever certains effets et des billets de banque. Un autre est accusé de s'être enrichi aux dépens du public, en faisant passer les francs pour des pièces de vingt-cinq sous. Je veux bien croire que de telles imputations obtiennent peu de crédit, et qu'elles sont presque *toujours* exagérées et souvent fausses; mais enfin, si

elles n'étaient pas crues par quelques personnes, on ne les imprimerait pas. En jetant de la boue, les éditeurs espèrent qu'il en restera toujours quelque trace; leurs coups sont inévitables, et l'innocence est sans protection. Celui qui a été l'objet de la calomnie en éprouve toujours les effets, et l'intégrité attaquée ne repose jamais que sur des bases bien fragiles. La confiance publique est la pierre de touche de l'honneur; et celui qui est appelé à braver les soupçons peut être presque certain d'une disgrace. Tous ces vices proviennent de causes qu'il n'est pas hors de propos d'expliquer : les papiers-nouvelles sont à si bas prix dans les Etats-Unis, qu'ils sont mis à la portée des classes les plus pauvres, dont ils deviennent les salariés. Il faut donc parler un langage qui soit compris par des hommes qui, n'étant occupés que de gagner ce qu'il faut pour satisfaire leurs besoins physiques, n'attachent aucune importance, ni au bon goût, ni à l'élégance d'un style châtié. Avec de tels lecteurs, les morceaux les plus violens sont les meilleurs; les mots tiennent lieu d'argumens, et le premier imbécile qui parvient à rassembler des souscripteurs et à se procurer une imprimerie, se proclame éditeur, et peut avoir de grands succès. Fort heureusement, il n'en est pas tout-à-fait de même en Angleterre : les gazettes sont à un prix élevé; elles ont besoin, pour réussir, de l'appui de la richesse et du savoir, et cependant elles se répandent assez pour donner aux classes inférieures les informations qui leur sont nécessaires; mais elles les puisent alors dans des sources plus pures. Je ne sais combien de temps cela durera encore; mais les conséquences graves qui résulteraient de la diminution des

taxes sur les papiers publics, feront qu'avant de l'accorder, le chancelier de l'échiquier y réfléchira mûrement. Il doit toujours avoir devant les yeux qu'aucune loi quelconque ne saurait prévenir les dangers d'une mauvaise presse. Otez les droits, et de suite vous aurez deux genres de journaux; les uns pour les riches éclairés, les autres pour les pauvres ignorans. L'Angleterre, comme l'Amérique, sera inondée d'écrits méprisables sous le rapport du talent, mais d'un effet qui n'en sera pas moins terrible. L'influence des hommes éclairés, la seule efficace, sera perdue, la morale et le savoir diminueront; et qu'on se souvienne surtout que, cette taxe une fois abandonnée, il deviendra à tout jamais impossible de la rétablir. Je n'entends pas parler ici des droits sur les journaux d'annonces; ces droits sont évidemment impolitiques, et il est à désirer qu'on les abolisse dans l'intérêt du commerce, dès que les besoins du gouvernement pourront le permettre.

La polémique des hommes d'état n'est pas plus modérée que celle des journalistes; ils se servent des mêmes armes. Lorsque la discorde allume ses torches dans le cabinet de Washington, elle brûle avec une fureur sans exemple. Le cabinet de Jackson, il y a peu de jours, éclata comme une bombe, et le pays se trouva sans ministres. Cette catastrophe arriva sans aucune cause extérieure. Tous ces messieurs étaient allés au congrès comme à l'ordinaire, et personne n'aurait pu prévoir quelle devait être la durée de ce ministère; mais malheureusement tous ces hommes d'état étaient mariés, et leurs femmes se disputaient *pendant leur absence*; il s'agissait d'une visite de cé-

rémonie, et le général Jackson ne se trouvant pas assez habile négociateur pour pacifier les parties, crut devoir renvoyer son ministère et se choisir un cabinet qui fût moins soumis aux influences conjugales. Alors commencèrent les récriminations ; grande correspondance par la voie des journaux entre le major Eaton, secrétaire au département de la guerre, et M. Ingham, chargé du trésor. Les secrets de la vie privée parurent au grand jour; on se jeta à la tête les épithètes les plus grossières, les accusations les plus graves ; les femmes elles-mêmes ne furent pas respectées. Aujourd'hui encore tous les journaux retentissent des lettres de M. Crawford, ex-membre du cabinet, contre le vice-président, M. Calhoun, et toujours avec le même esprit et la même violence. Le fait est que dans toutes les discussions on ne peut en appeler qu'à un seul tribunal, celui du peuple, et du peuple le plus bas. Il faut que l'ambition s'appuie sur la majorité, et dès-lors elle ne s'inquiète plus ni des gens éclairés, ni des hommes honorables; elle professe alors des principes en rapport avec l'intelligence des classes les plus grossières et les plus ignorantes ; elle prend leur langage, épouse leurs opinions et leurs goûts, et s'abaisse pour régner, sans jamais pouvoir prendre l'attitude noble et fière de l'indépendance.

Il est difficile, dans un pays aussi divisé de principes et d'opinions, de se faire une idée juste et générale de la religion, et un étranger ne saurait garantir la précision de ses observations à cet égard. Je n'ai donc que peu de choses à dire sur ce point, et je le ferai dans le moins de mots possible. Tous les voyageurs ont parlé de dégoûtantes extravagances de ces

assemblées religieuses en plein vent, de ces *camp meetings,* où le fanatisme le dispute à l'ignorance. Ils ont dit la vérité, mais je n'ai pas cherché à être témoin de ces dégradations humaines, je ne le désirais pas. Rien de plus aisé que de déverser le ridicule sur ces cultes si déraisonnables et si contraires à la vraie piété. Mais cependant il ne faut jamais perdre de vue que, dans un peuple aussi disséminé, la régularité des rites devient une chose impossible. Si, par un moyen quelconque, on peut parvenir à exercer sur ces hommes une influence forte et permanente, la société ne pourrait qu'y gagner. Quant on a à choisir entre le fanatisme et l'abandon moral, le choix ne peut être douteux. Au milieu d'une société libre, les folies du fanatisme sont sans danger. Les dissidences produisent peu d'effets sinistres; l'homme sans religion ne reconnaît d'autre frein que les lois humaines; la prison et la potence deviennent les seules garanties des intérêts privés. L'opinion publique et le code pénal ayant peu d'action, la religion, quelle qu'elle soit, en imposant son frein, est une sûreté de plus pour la société, et les *camp meetings* sont dans ce sens un véritable bienfait.

Les méthodistes ont acquis une grande influence dans presque tous les Etats de l'Union. Les prédicateurs de cette secte sont en général parfaitement bien choisis, bien calculés pour remplir leurs fonctions avec succès. Ils sont identifiés avec les habitudes, les sentimens, les préjugés de ceux à qui ils s'adressent. Ils se mêlent au peuple, surprennent les secrets de famille, et leur pouvoir s'accroît d'autant. C'est ainsi *que la religion* se mêle avec tout, avec les affaires et

avec les plaisirs. Les femmes chantent des cantiques dans le genre des mélodies irlandaises. Ces chants pieux remplacent des airs profanes. Les parties de cabaret commencent et finissent par des prières ; on prie avant de fumer un cigare, avant même de prendre une prise de tabac. Tout ceci peut paraître ridicule au premier abord, mais le sentiment de dévotion, l'amour, l'espérance, la charité, le désir de conformer sa conduite à celle de l'être le plus parfait, de lui rendre grâce de ses moindres faveurs, sont des idées fondées en religion, et si nous les trouvons défigurées par la superstition et l'ignorance, nous ne devons pas confondre l'or avec la boue, et refuser de reconnaître les bons effets que de tels sentimens produisent sur la société. Dans les grandes villes on ne s'aperçoit pas du défaut de religion ; il y a autant d'églises qu'en Angleterre ; les habitudes du peuple sont morales et décentes ; on oublie rarement les observances pieuses, et le vice rend hommage à la vertu en en prenant les dehors. Le clergé, dans les villes, est instruit et montre autant de zèle et de piété que dans les autres pays. Si l'on peut regarder comme marque d'un esprit religieux, les encouragemens donnés aux écoles dominicales (*Sunday schools*), aux sociétés bibliques, les habitans des Etats du nord ne laissent rien à désirer sur ce point. Ces établissemens, toutes proportions gardées, sont aussi florissans qu'en Angleterre. Dans les hautes classes, on ne trouve aucune jalousie, aucune antipathie dogmatique, et ces mêmes hommes, si violens, si intolérans, quand il s'agit d'argent ou de politique, sont tout-à-fait paisibles dans les matières religieuses. Hors des villes, au contraire,

la société se divise en mille coteries de forme et de couleurs différentes. Dans un village qui possède à peine assez d'habitans pour remplir une église et payer un ministre, il faut que les dissidens se passent des cérémonies du culte ou s'entendent les uns avec les autres, pour se faire mutuellement des concessions qui amènent un culte quelconque, modifié de telle manière que personne ne puisse s'en plaindre. Ces arrangemens entraînent dans des argumens sans fin, des disputes interminables. Le Socinien veut bien marcher avec l'Arien, mais il refuse tout contact avec le défenseur de la Trinité. Le Calviniste consent à reconnaître le libre arbitre, pourvu qu'on admette les décrets absolus et indépendans. L'Anabaptiste fera bien le sacrifice de quelques dogmes, mais à la condition expresse que le baptême sera administré aux adultes, et ainsi des autres. Mais qui peut se charger d'accorder tant de doctrines qui se repoussent! Il s'ensuit que l'une des sectes triomphe pour quelque temps; les jalousies s'allument, et une *petite église* (an opposition church) s'élève en opposition avec la première du village. L'harmonie n'en est pas mieux rétablie pour cela; les chaires retentissent des récriminations, des accusations des ministres opposans; les journaux prennent couleur des deux côtés, et la polémique prend toute l'amertume, sinon tout le talent d'argumentateurs plus habiles. Dans les Etats de la Nouvelle-Angleterre et de l'Ouest, l'opinion publique exige la pratique de la religion; elle a été, pour ainsi dire, héréditaire et transmise d'âge en âge, depuis les Pères Pélerins, jusqu'à la génération présente. Mais elle se montre aux étrangers avec beaucoup plus de discrétion que partout ailleurs.

J'ai dit que, dans les grandes villes, le clergé possédait tout le savoir et les vertus nécessaires pour instruire leurs concitoyens. Mais les ministres des campagnes, avec lesquels j'ai eu souvent occasion de m'entretenir, sont tous sans littérature et d'une ignorance presqu'incroyable dans les matières théologiques. Plusieurs changent de principes comme on change de vêtement : l'un d'eux me disait qu'il avait été d'abord Calviniste, puis Anabaptiste, puis Universaliste et enfin Unitairien. Tout ceci fait ressortir l'immense avantage d'avoir une église dominante, et on le sent bien plus encore lorsqu'on a visité les Etats-Unis. En Angleterre, chaque année, on voit sortir des universités des hommes instruits qui vont remplir les fonctions cléricales dans tout le royaume. L'opinion religieuse y puise une certaine stabilité, et ceux-là même qui sont hors de l'église conservent de leurs pasteurs une idée relevée, qui ne peut être que profitable à la communauté. La lumière de l'église dominante pénètre dans les chapelles des dissidens; elle exerce une sorte de surveillance morale qui, sans qu'on puisse s'en apercevoir, met un frein aux extravagances religieuses. La religion est un de ces articles qu'on ne devrait pas abandonner aux caprices des demandeurs. Moins on en veut, plus elle est nécessaire, et un gouvernement doit veiller aux besoins spirituels comme aux nécessités matérielles des peuples. Je ne veux pas ici m'étendre sur cette question; mais ceux-là sont vraiment des ignorans ou des hommes de mauvaise foi, qui prétendent trouver dans l'état de la religion aux Etats-Unis, un argument puissant contre l'établissement d'une église dominante.

J'ai fini ma tâche. Je crains intérieurement qu'on ait pris dans mon ouvrage une idée peu favorable du caractère politique et moral des Américains. J'en suis fâché, mais je ne puis l'empêcher. Certes, si l'opinion dépendait de la volonté, il n'en serait pas ainsi. Je retourne en Angleterre avec un sentiment profond de reconnaissance pour l'hospitalité généreuse que j'ai reçue dans toutes les parties de l'Union, et aucune considération particulière ne m'empêchera de faire des vœux pour que mes sinistres prévisions ne se réalisent jamais, et pour que les Etats-Unis présentent au monde un vrai modèle de liberté et de prospérité.

Que les Américains qui visitent l'Angleterre parlent avec la même liberté que moi des institutions qui la gouvernent. C'est pour le bien des peuples qu'on met au jour leurs plaies et leurs vices. Un exposé franc et loyal cesse d'être une injure et devient une chose utile et profitable; et lorsqu'un écrivain parle de l'état de la société, il doit s'exprimer sans ménagemens, sans équivoques, sans cacher sous des couleurs trompeuses la cause qu'il défend. La vérité veut qu'on se batte pour elle corps à corps; ses champions peuvent recevoir des blessures, elle est sûre de triompher un jour.

Le 20 de juillet, je m'embarquai pour Liverpool sur le vaisseau le *Birmingham*, et le 12 du mois d'août, j'avais foulé le sol de la vieille Angleterre.

FIN.

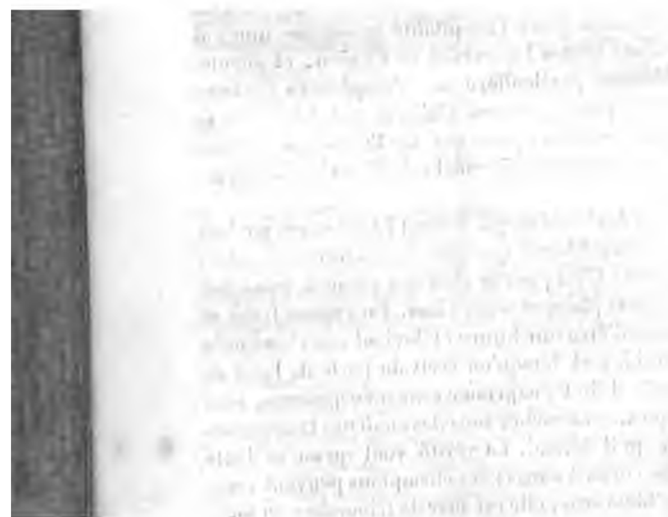


TABLE.

CHAPITRE XII.

CHAPITRE XIII.

CHAPITRE XIV.

CHAPITRE XV.

CHAPITRE XVI.

CHAPITRE XVII.

CHAPITRE XVIII.

CHAPITRE XIX.

CHAPITRE XX.

CHAPITRE XXI.

FIN DE LA TABLE.